

# Mémoires de Propre-à-rien

par

Jean Loyseau,  
Cordonnier



Gloubik Éditions  
2014



Ce livre numérique est adapté de l'édition de 1873 de la librairie G. Dillet, 15, rue de sèvres Paris d'après les scans mis à disposition par la BNF.

Du même auteur

- Le chant du cygne, in-12
- Pouvoir et liberté, in-12
- Lourdes : pèlerinage et pèlerins, in-18
- Lettres sur la vie d'un nommé jésus, in-12
- Le saint-rosaire abrégé

## *Préface*

Les *Mémoires* de feu mon pauvre apprenti n'ont, peut-être, ami lecteur, besoin d'aucune préface ; mais je me sens, moi, irrésistiblement poussé à la faire. Ne croyez pas pourtant que ce soit parce que je me trouve possédé du démon d'écrire ; mais c'est que j'ai, cette fois, pour m'y décider, trois excellentes raisons.

La première, je vous l'ai déjà dite. Je désire adresser un dernier adieu à un brave garçon que j'aimais, à un ouvrier intelligent et honnête qui, après moins de deux années d'apprentissage, en était arrivé au point de finir une paire de bottes en deux jours de travail, un bon garçon, que j'ai toujours vu courageux à la besogne, ne se dérangeant jamais, et ne donnant jamais de coup de tranchet dans l'empeigne. Les gens du métier savent que la grande difficulté de l'art de la chaussure consiste à manier habilement le tranchet.

En second lieu, pendant que je parcourais les notes éparses qui devront servir à la rédaction de ces *Mémoires*, il m'est venu à l'esprit que plusieurs lecteurs trouveront certains détails tellement incroyables, qu'ils pourraient s'imaginer que je les ai inventés. Point du tout. D'abord, je n'ai pas la bosse de l'invention au point de mêler des fables à une biographie ; ensuite, il me semble

qu'il faudrait être positivement enragé pour inventer des choses comme celles-là.

Quelles choses ? — vous êtes trop pressé. — les choses que vous verrez dans ces *Mémoires*. Tout ce que je puis vous dire, c'est que Propre-à-rien était incapable d'en imposer, et que je garantis l'exactitude de tous les faits qu'il raconte, comme si je les avais vus moi-même. Si quelqu'un en doute, il peut aller voir.

La troisième et dernière raison que j'ai eue de donner ma préface est relative à la forme qu'il a fallu adopter dans cet écrit.

Propre-à-rien n'ayant jamais eu l'intention de laisser des mémoires proprement dits, je n'ai trouvé de sa main que des notes éparées auxquelles il a fallu ajouter quelques documents, trouvés dans ses papiers, et dont il a été nécessaire de combler bien des lacunes.

Toutefois, je proteste que, même dans les parties qui n'appartiennent pas à la plume de mon héros, j'ai reproduit, avec la plus scrupuleuse exactitude, soit les documents qui les complètent, soit la relation qui m'en a si souvent été faite, et qui demeure vivante dans les archives de mon souvenir. La seule liberté que j'aie prise a été relative aux fautes d'orthographe et aux écarts de grammaire dont il m'a fallu faire un impitoyable carnage. Pour les amateurs qui seraient tentés d'en concevoir le moindre regret, qu'ils s'en consolent, il en restera, sans doute, toujours une quantité suffisante.

Quant à ce qui concerne la forme des *Mémoires de*

*Propre-à-rien*, j'espère que ce qui précède, cher lecteur, vous suffira.

Deux mots, maintenant, au sujet de leur substance.

Nous avons déjà entendu certaines gens grommeler à nos oreilles et dire entre leurs dents : — *Les Mémoires de Propre-à-rien !* D'un apprenti ! D'un moutard de dix-sept ans ; voilà vraiment une belle trouvaille ! Qu'est-ce que ça nous fait, l'histoire d'un si maigre sire ? Parlez-moi des mémoires de M. X., qui nous raconte les anecdotes de boudoir du siècle de Louis XIV, de ceux de M. Y., qui nous fait assister aux batailles d'Austerlitz, de Jemmapes ou de Marengo ; ou des pages de M. Z., qui a vu et décrit le congrès de Vienne, et signé les traités de 1815. Voilà des affaires qui en valent la peine ; mais que nous veut ce jobard de Jean Loyseau, avec les sottises élucubrations de son misérable ouvrier ?

Messieurs, avec toute la révérence qui vous est due, permettez-moi de vous dire que votre critique n'a pas l'ombre du sens commun.

D'abord, savez-vous si cet enfant qu'on dédaigne n'a pas joué un grand rôle dans quelque événement qu'il vous plaît de baptiser sous le nom d'événement d'importance ? Combien de *Propre-à-rien* n'y eût-il pas, même au temps du grand siècle, combien de *Propre-à-rien* dans une foule de congrès célèbres ? Et, même dans le tas de traités qui ont précédé et suivi ceux de 1815, Messieurs, sauriez-vous me dire combien il s'en trouvait de l'espèce des *Propre-à-rien* ? Si le mien ne s'y pouvait rencontrer à cause de son âge et par la raison, assez bonne d'ailleurs,

qu'il n'était pas encore né, qui vous dit qu'il ne descend que de cette illustre race, et qu'il n'appartient pas à cette nombreuse famille ? Qui vous le dit ?

Mais nous avouons franchement que notre Propre-àrien n'est pas de ceux qui ont joué un si grand rôle dans le monde politique, diplomatique, philosophique ou scientifique. La carrière des arts, dans laquelle a gravité sa modeste et trop courte existence, n'était même pas celle de ces arts appelés beaux, qui permettent à un mortel de transvaser son nom de l'urne du présent dans la coupe de l'avenir. Pour passer à la postérité, il est ordinairement requis d'avoir passé sur la terre une existence inutile et bruyante. On sait les noms de presque tous les assassins célèbres, et qui pourrait dire comment s'appelaient le bottier de pompée ou le perruquier de César ?

O justice des hommes ! Ils admirent le talent d'un peintre qui copie les plis d'une draperie et le reflet de souliers vernis, et passent, spectateurs froids et indifférents, devant l'œuvre du cordonnier et celle du tailleur !

Voilà pourquoi je ne suis pas fâché de livrer à la publicité les *Mémoires* d'un enfant du peuple, et de profiter de cette occasion pour rendre à chacun l'honneur qui lui est dû, plaçant ainsi les arts utiles sur un pied de fraternelle égalité avec ceux qu'on nomme les arts d'agrément.

L'ouvrier, Messieurs, est une grande chose. Le peuple est, en définitive, l'élément et la base de toute humaine société, et le terme final, ainsi que la raison d'être de tout pouvoir chargé de gouverner les autres. Quelle que soit l'opinion qu'il plaise au lecteur d'adopter, sur cette ma-

tière philosophique, ce que je sais très bien, c'est que jésus-christ est venu pour sauver, sans exception, tous les hommes, et, chaque dimanche, je chante cette croyance dans mon *credo*, pendant la grand-messe, à la barbe de la reine d'Angleterre, de l'empereur de chine et du grand-turc. Voilà.

Donc, devant Dieu, et, par suite, devant la vraie raison des choses, un homme en vaut un autre, et mon Propre-à-rien mérite tout autant d'égards que Marc-Antoine ou Platon.

Autre chose ; — car, de même que l'appétit vient, parfois, en mangeant, c'est souvent à mesure qu'on écrit que les idées arrivent. — autre chose.

Pensez, ami lecteur, tout ce que bon vous semble sur les questions politiques, que je n'ai ni l'envie, ni le droit, ni le temps d'examiner ici, il n'en est pas moins certain que les questions qui concernent le peuple, c'est-à-dire la partie laborieuse de l'humanité, offrent un intérêt capital dans l'histoire du monde ; et que par conséquent, les écrits qui peuvent exercer une action sur cette position essentielle et principale de l'humaine société, ne doivent pas être traités avec dédain par les docteurs et les scribes des hautes régions philosophiques.

J'ai toujours remarqué, — je crois l'avoir déjà dit quelque part ; mais il me plaît encore ici de faire sonner cette cloche, — j'ai toujours remarqué que les progrès, réels ou prétendus, dont se targuait une époque, tournaient infailliblement à mal quand ils n'étaient pas construits sur le solide fondement d'un autre progrès,

dans le domaine des bons principes et de la saine moralité !

À vous autres, qui êtes savants, il semblera peut-être que je lâche une naïveté ; que la vérité que je proclame est du domaine de celles vulgarisées par feu M. de La Palisse ; qu'il est inutile de noircir du papier pour dire à des lecteurs remplis d'esprit et brillants d'intelligence ; des banalités que personne n'ignore..., tout ce que vous voudrez, illustre lecteur ; mais je crois, quant à moi, avoir découvert un principe d'une éclatante lumière, et si je puis parvenir à le faire comprendre, je n'aurai pas dépensé en vain mon encre et mon papier. Vous allez voir :

Exemple : l'imprimerie est une bonne chose en soi, et un progrès, je l'avoue. Si cette invention — des siècles de barbarie, — tombe dans un milieu honnête et sain, chez un peuple dûment christianisé, je la déclare parfaite. D'abord, au point de vue matériel, un tas de gens en vivent — tous honnêtes, c'est dans le programme ; — honnêtes auteurs, honnêtes éditeurs, honnêtes imprimeurs, honnêtes compositeurs, et ainsi de suite. Puis, sous le rapport moral, une société honnête ne se permettant de lire ni les Bérangeries, ni les Paul de Cockinades, ni les Renanismes, ni les Hugotines, ni les Havinages, il s'ensuivra que l'art de l'imprimerie ne déversera dans le gosier des masses aucune œuvre malséante, aucun roman sale, aucune doctrine abrutissante ; les bons auteurs produiront de bons livres, les bons lecteurs les achèteront ; tout le monde lira, tout le monde profitera ; le marchand gagnera honnêtement sa vie, l'acheteur dépensera proprement son argent, et chacun sera content.

Voilà ce qui arriverait du progrès dans l'art de multiplier les livres, s'il suivait ou accompagnait un progrès parallèle dans l'art de multiplier les vertus ; dans ce cas là, donc, je déclarerais l'invention parfaite. Je me répète ; mais j'aime à me répéter.

Supposez, au contraire, que cette même découverte de l'imprimerie vienne à éclater et à fonctionner au sein d'une société gâtée. Le progrès matériel, toujours incontestable, aboutira à des désordres, à des désastres, à des débauches sans frein. Vous verrez pulluler les écrivains immondes ; vous verrez circuler les livres les plus obscènes, vous les verrez, dans leurs chemises aux chatoyants reflets, briller derrière les vitrines d'éditeurs éhontés ; vous verrez le poison s'infiltrer peu à peu dans les veines du corps social, et, après avoir infecté le palais, infecter la chaumière, jusqu'à ce qu'enfin, grâce à votre progrès mal bâti, grâce aux vices organiques du corps social, vous voyiez l'humanité tout entière souffrir, languir et peut-être périr sous le poids d'un progrès brutal, inoffensif dans son essence, mais trop lourd pour les reins caducs d'une société désossée et sans nerfs.

C'était un progrès, pourtant, direz-vous. Oui, mais toutes et quantes fois le progrès matériel ne va pas bras dessus bras dessous, avec un autre progrès dans l'ordre de la morale, il a beau être aussi merveilleux qu'on voudra le supposer, la société qui se désaltère à cette tasse n'y trouvera rien de bon et périra dans les coliques.

Appliquez mon principe à toute autre invention humaine, je vous défie de le trouver une seule fois en défaut.

Donc, la grande affaire n'est pas de progresser dans les allumettes chimiques, dans les boutons de guêtres et les journaux à un sou. C'est progresser, d'abord, dans le bien, qu'il nous faut. Est-ce assez clair ?

Qu'est-ce que ça me fait, à moi, de gagner six francs dans ma journée, au lieu de trois francs ou, même, de quarante sous ? En soi, c'est pourtant un progrès de gagner davantage, et si je vis en chrétien, content du nécessaire, fréquentant ma paroisse, gouvernant sagement le petit royaume de mon petit intérieur, sans jalouser personne : oh ! Alors, très bien.

Je trouverai, dans mon gain de surplus, de quoi faire l'aumône aux pauvres, acheter quelques bons livres et même me distraire honnêtement aux jours où je ne travaille pas ; mais quand vous, messieurs les habiles, quand vous, bavards de toutes robes et charlatans de tous étals, quand vous m'aurez fait perdre l'esprit et le cœur, à moi, pauvre artisan, avec vos théories creuses, vos exemples séducteurs et les petites perfidies de votre enseignement ; savez-vous ce qu'il en arrivera de mes six francs de bénéfice à la fin de ma journée ? Si vous l'ignorez, le voici : je grincerai des dents contre vous autres, qui en dévorez plus du double, gagnés à ne rien faire, j'irai dans quelque mauvais lieu, théâtre, bal public ou guinguette, essayer d'étouffer, dans un plaisir infect, une convoitise qui ne s'éteindra pas : et, enfin fatigué de la lutte contre moi-même, il viendra une heure où, ayant gardé trois ou quatre jours de mes économies, j'achèterai, avec ces six francs que je gagne un fusil, de la poudre et des balles pour vous aller attendre sur la place publique, messieurs, et vous défoncer la poitrine, en vous visant au cœur.

Pourtant, c'est un joli progrès de gagner davantage ?  
Oui ; mais ôtez le progrès moral, et vous verrez après.

Donc, encore une fois, le grand point et l'objet de nécessité première consistent, en ce temps-ci surtout, à rendre le peuple meilleur. Tout autre progrès que celui-là je le dédaigne et je m'en... Hélas ! Hélas ! Il allait m'échapper un mot très faiblement parlementaire.

Or, ami lecteur, tel est le but réel que je me propose d'atteindre en publiant les mémoires de mon pauvre *Propre-à-rien*. Racommoder quelques têtes et guérir quelques cœurs ; prendre la grande question du progrès par les cornes ; atteler, devant la charrue, les bœufs et le cheval ; commencer, en un mot, par le commencement, en faisant passer aux autres le bien que m'a fait à moi-même cette simple lecture, apportant aussi ma petite pierre sur un terrain solide, le seul qui soit, jusqu'à ce jour, convenable pour y bâtir : voilà ce que j'ai voulu.

Et puis, venez me dire maintenant, messieurs du beau langage, que c'est une chose vaine et une fade lecture que les *Mémoires de Propre-à-rien* ! Si cet écrit devait avoir pour résultat de corriger seulement un ivrogne, je le déclarerais bien autrement utile que les paperasses de Vienne et même celles de 1815. La bataille de Marengo n'a profité qu'aux choux et aux pommes de terre de l'endroit ; et, dans la balance sans faux poids dont se sert la main divine, j'estime qu'un bon livre pèse encore un peu plus que la bataille du pont d'Arcole, en y ajoutant, par dessus le marché, la bataille d'Austerlitz.

La vie d'une âme vaut un peu plus que la mort de cent

mille hommes, fussent-ils tous confits dans des boisseaux de feuilles de laurier.

Laissez-nous donc tranquilles, mes pauvres petits grands hommes, avec vos fiers mémoires relatant les péripéties mortes de vos chartes d'un règne, de vos traités d'une année, de vos programmes d'un jour ! L'heure d'aujourd'hui se dépensé à demander à la sagesse humaine un secret pour consumer les restes de la sagesse d'hier, et à jeter aux flammes du foyer les débris des conventions passées, sans scandale et sans bruit. Vous voulez qu'on oublie, et nous voulons qu'on se souvienne... Hommes des ruines, vous ne savez qu'abattre, et c'est vous qui nous accusez de ne savoir bâtir ! Il suffit qu'une maison soit debout pour que vous vous sentiez la démangeaison de la jeter par terre. Chose étrange ! Ce sont les gens qui ne peuvent laisser subsister en paix les œuvres de leurs propres mains, ni en tolérer l'existence pendant plus d'une année, ce sont ces mêmes gens qui nous jettent l'insulte à larges poignées, à nous, les habitants de la fière cité dont les murs, seuls debout dans le monde qui passe, ont défié jusqu'à ce jour le souffle de tous les orages et le courroux de tous les vents.

Mais, avant de venir siffler sous les ogives de notre forte demeure, essayez donc, au moins, hommes robustes et adroits, de substituer à vos palais de cartes un édifice qui sache durer plus d'un jour.

Les *Mémoires de Propre-à-rien* mettront, j'en ai l'espoir, ces vérités en lumière. Ce travail est humble et modeste, comme il convient à son auteur. Ce livre, écrit par un homme du peuple, est destiné d'abord à ses frères

du peuple, et à tous ceux qui aiment le peuple. Les plaies qu'on y signale n'y sont pas découvertes dans le ...

# Mémoires de Propre-à-rien

## *Chapitre premier*

Naissance de Propre-à-rien.  
Son baptême. — Religion de son village.

Pour enlever à certains esprits mal faits toute espèce de doute au sujet de l'existence de feu mon apprenti Propre-à-rien, je crois devoir commencer la rédaction de ces mémoires par l'extrait du registre des naissances de sa commune, à l'article qui le concerne.

Mairie de \*\*\*. — Département de Seine-et-Oise. Arrondissement de \*\*\*.

« L'an mil huit cent quarante-neuf, le trois septembre, par devant nous, n..., maire de la commune de \*\*\*, canton de \*\*\*, etc., est comparu François L..., serrurier, âgé de vingt-neuf ans, lequel nous a déclaré que félicité V..., son épouse, était accouchée dans sa maison, d'un enfant du sexe masculin auquel il a déclaré donner le prénom d'Auguste. La-dite déclaration et présentation faite en présence de..., etc. »

Suivent les noms des témoins et la signature du maire ; le tout ornementé des timbres, griffes et cachet, qui caractérisent généralement ce genre de composition littéraire.

Si donc, par un sentiment de pure délicatesse et un motif de prudence que justifiera surabondamment la suite de cet écrit, j'ai dû m'abstenir de faire connaître les noms propres de certains lieux et de certaines personnes, il n'en est pas moins acquis à l'histoire que Propre-à-rien appartenait au diocèse de Versailles, qu'il se nommait Auguste, et que l'auteur de ses jours exerçait la profession de serrurier. Je puis ajouter encore, sans crainte de compromettre personne, que sa mère était blanchisseuse, et que son village, situé à quelques lieues de Paris, comptait de douze à quinze cents habitants, et se trouvait sur les bords d'un fleuve qu'on appelle la Seine, et que l'on connaît pour peu qu'on soit initié à la géographie.

Ceci posé, et toute objection fâcheuse bien et dûment détruite, par anticipation, nous pouvons maintenant laisser parler notre héros :

« J'ai ceci de commun avec tous ceux de mes semblables que j'ai été à même de connaître et de fréquenter, que je ne me rappelle pas du tout *du* jour (il fallait dire *le* jour ; on dit se souvenir *d'*une chose, et se rappeler *une* chose ; Propre-à-rien n'était pas très ferré sur la grammaire) « Du (sic) jour de ma naissance. » (beaucoup de gens font cette faute-là). « Mais, en revanche, je me souviens parfaitement du jour de mon baptême.

« Dans le village où je suis né, on n'attachait pas une

très grande importance au sacrement qui enlève la tache originelle, et il arrivait souvent qu'on oubliât de faire baptiser les enfants. C'est ce qui m'arriva ; c'est-à-dire que j'entendais quelquefois maman qui disait à mon père : dis donc, François, est-ce qu'on ne pourrait pas faire baptiser le petit ? — (le petit c'était moi, ) à quoi mon père répondait invariablement : c'est ça ! Va encore te mettre en dépense et fourrer de l'argent dans la bourse de tes curés ! — cette réflexion fermait ordinairement la bouche à ma mère, de sorte que je n'ai probablement été baptisé pour la première fois que la veille de ma première communion.

« Je dois dire que je fus assez surpris de me voir baptiser gratis : je m'attendais à ce que cela coûtât très cher.

« Je dis que je fus baptisé *probablement*, parce que la sage-femme prétendait m'avoir suffisamment baptisé lorsque je vins au monde ; mais le curé l'ayant interrogée, pour savoir comment elle s'y était prise, elle répondit qu'elle m'avait mis dans la bouche trois grains de sel de cuisine, et que j'avais même beaucoup crié en les avalant. — Mais, dit le curé, ce n'est pas avec du sel, c'est avec de l'eau qu'on baptise. — Elle répondit qu'elle était juive ; mais qu'elle avait vu faire assez de baptêmes pour savoir comment s'y prendre ; et que ce n'était pas à elle, sage-femme jurée, qu'on pouvait en remontrer pour ce qui concernait les choses de son état. M. le curé ayant donc voulu me baptiser sous condition, comme je l'ai dit, elle n'a pas cessé, depuis, de l'accuser d'ignorance et de méchanceté contre elle, et elle a même prétendu, jusqu'à ce jour, qu'il ne l'avait fait que parce qu'elle était d'une autre religion, et pour lui faire du tort.

« Au reste, dans notre pays, il ne manque pas d'individus qui n'ont jamais été baptisés d'une autre manière.

« Mes parents étaient, cependant, les plus honnêtes gens de l'endroit. Je ne le dis pas parce que c'étaient mes père et mère ; mais simplement parce que c'est la vraie vérité. Je me souviens même que notre voisin, qui était marchand de cochons et adjoint à la mairie, devant s'absenter pendant une semaine, vint apporter ses clefs à garder à mon père, en lui disant : François, voici mes clefs que je vous laisse, comme étant le plus honnête homme de la commune. Sur quoi, mon père lui répondit : Pourquoi donc ne les laissez vous pas à votre femme ? Parce que, lui dit-il, quand mes fils iront lui demander de l'argent pour jouer au billard, si elle ne leur en donnait pas, ils seraient capables de l'assassiner pour lui prendre ensuite la clef par force. Mon père garda donc la clef pendant tout le temps que M. l'adjoint demeura à la foire. Et il fut même fort flatté de cette marque de confiance.

« C'est vrai que les enfants de l'adjoint étaient de fiers garnements. Ils avaient de dix-huit à dix-neuf ans alors, et, excepté tuer et voler, je ne sais pas de quoi ils n'étaient pas capables. Comme le père était riche, il y en a un qui, au jour d'aujourd'hui, est devenu médecin, l'autre fait semblant de travailler dans une étude pour passer notaire.

« Il ne faudrait pas croire, pourtant, que notre village ne fût composé que de canailles. Les gens des environs de Paris, autant que j'ai pu voir, sont, en général, honnêtes, polis, d'un caractère doux et bienfaisant. Ils ne sont pas si ivrognes que les normands, et, surtout, que les bretons, qui viennent chercher du travail de nos côtés. Ils

sont serviables et compatissants. Quand un ouvrier se casse un bras ou une jambe, ou même la tête, ils font une collecte pour la femme et les enfants. Ils ont, comme disait M. le curé, des vertus naturelles qui les rendent plus coupables de ne pas pratiquer aussi celles qui rentrent dans l'ordre surnaturel, — au dire de M. le curé.

« Au point de vue religieux, il faut avouer que les gens de chez nous ne se foulaient pas la rate pour la pratique. Le curé d'avant celui que j'ai connu n'ayant jamais, pu parvenir à se fournir dans la paroisse, ni d'un sacristain, ni d'un bedeau, ni même d'un enfant de chœur, avait trouvé bon de désertier sa cure et avait pris un logement à Paris, où il avait à faire quelque chose d'utile et d'où il venait, quand on lui écrivait, pour faire les enterrements, quelques mariages et dire la messe aux quatre grandes fêtes de l'année. Voilà tout ce qu'on avait par là en fait de secours et d'exercices religieux. Après ça, il paraît que ça ne privait personne, puisque personne ne se plaignait, et que, même, il a laissé une très bonne réputation dans le village, comme étant un curé exemplaire, pas gênant et qui faisait consciencieusement son métier.

« Le nouveau curé, qui était un jeune prêtre tout frais sorti du séminaire de Versailles, en arrivant dans le pays, crut qu'il allait du premier coup tout avaler. Il s'installa au presbytère avec sa cuisinière, une vieille bonne femme qui avait un pince-nez, qui prenait énormément de tabac et qu'on appelait M<sup>lle</sup> Fourchette ; un gros chat angora, qui devait bien avoir vingt-cinq ans, et un petit chien, qui aboyait toute la journée, probablement pour se conserver la voix, comme s'il avait voulu entrer comme élève au conservatoire.

« Quand il eut été installé, le curé, et qu'on eut enlevé un tombereau de poussière et de toiles d'araignées du domicile de l'ancien, il fit une visite de politesse à tous les gens du pays, ce qui le fit assez bien voir, en lui donnant la réputation d'un homme pas fier. Tout le monde le reçut aussi très poliment, excepté dans les maisons où il y avait des malades. Règle générale, dans les villages, autour de Paris, il est d'usage qu'on ne reçoive jamais aucun prêtre dès qu'on est atteint d'une infirmité plus ou moins quelconque tant soit peu conséquente (sic). Les malades eux-mêmes n'en veulent pas, et le curé a beau tourner autour du pot, essayer des visites, pousser des pointes, c'est comme s'il chantait l'air de *femme sensible* ou de *J'ai du bon tabac*. Ils sont dix fois plus rusés que lui, et réussissent toujours à lui échapper et à mourir comme des chiens, en dépit de sa bonne volonté et de ses efforts. Si on le voit venir, avant qu'il ait passé la porte, on lui dit merci, mais que le malade dort : s'il a la chance d'arriver jusqu'à l'infirmes, celui-ci lui répond invariablement qu'il va beaucoup mieux ; s'il parle de confession, les plus polis lui disent qu'il fait son métier et qu'il fait bien de le faire ; mais qu'ils savent parfaitement à quoi s'en tenir, étant très instruits sur la religion. Dans les familles très pieuses qui vont à la messe à pâques, on appelle le curé dès que le malade a rendu l'âme. Je me rappelle deux cas seulement, dans l'espace de six années, où le prêtre a pu arriver jusqu'au lit d'un mourant, cinq minutes seulement avant sa mort. Il faut dire, pour les excuser, que c'étaient deux vieux qui moururent du choléra, sans avoir personne à prendre soin de les protéger à l'heure de l'agonie, et à monter la garde pour les défendre contre les agressions coupables d'un ministre du culte fanatisé. Je ne sais

pas ce que veulent dire ces derniers mots, mais je me souviens les avoir entendu proférer par un cabaretier de mon endroit, une forte tête, lecteur du siècle ; ça va tout seul.

« Ce qui m'a toujours semblé assez drôle, c'est que ces animaux-là tenaient à se faire enterrer à l'église. Si le curé eût osé refuser de leur donner la sépulture, ils auraient poussé des cris à rendre les gens sourds. Je me rappelle qu'on a pensé le chasser du village, une fois, au commencement, parce qu'il avait fait des difficultés pour enterrer un de ses paroissiens qui s'était pendu. Cependant, si c'était sa consigne, à cet homme ? — Je veux parler du curé et non pas du pendu.

« À force d'instances et de démarches, M. le curé parvint, pourtant, à se procurer la précieuse personne d'un bedeau. C'était un petit vieux, ratatiné, ancien maraîcher, auquel manquaient trois doigts à la main droite, parce qu'il était tombé un jour sous les roues de sa voiture en allant à Paris porter ses choux. Comme presque tous les jardiniers de la banlieue, ce brave homme était assez dévot à sa manière. Soir et matin, il ne manquait jamais de faire sa prière au soleil.

« Je pense que le culte du soleil est le plus répandu dans les contrées qui avoisinent la capitale du monde civilisé, — comme on dit. — le père Loyseau prétend que c'est pour cela qu'on donne au siècle présent le nom de siècle de lumières : ça m'est égal. Ce que je sais, c'est que la plupart des jardiniers et pas mal de cultivateurs, avec bon nombre d'autres gens, quelquefois, même, assez instruits, adorent le soleil et lui rendent très sérieusement les

honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu<sup>1</sup>. Dame ! Il faut bien adorer quelqu'un ou quelque chose.

« J'étais très jeune quand l'individu en question fut élevé à la dignité de bedeau. Je me représente encore son nez de chouette et ses jambes en faucille. Nous autres, gamins, nous l'appelions le père Circule, parce qu'il sem-

---

1 La peinture que nous fait propre-à rien de l'abaissement intellectuel des gens de la campagne dans les environs de Paris est loin d'être exagérée. Cela peut sembler incroyable à ceux qui vivent hors de l'atmosphère de cette haute civilisation ; pourtant, non-seulement l'adoration sérieuse du soleil est réellement en honneur, dans les villages de la banlieue Parisienne ; mais il est certain qu'elle constitue encore le culte de populations plus éloignées de ce foyer du progrès. Nous signalerons seulement deux faits à l'appui du récit qui précède : un missionnaire de mes amis a dû prêcher plusieurs sermons sur ce sujet, dans un de nos hospices de Paris, où se trouvaient près de mille malades, adorateurs du soleil. Le second fait est celui-ci : notre regretté et vénérable ami, l'abbé Combalot, nous a raconté que ; dans une de ses courses apostoliques, prêchant, si notre mémoire est fidèle dans les environs d'Auxerre, et surpris de l'affluence des fidèles qui venaient l'entendre, au sein d'une population très peu chrétienne, il demanda, un jour, à l'un de ses auditeurs, pourquoi ils l'avaient pris en si grande affection, et, pourtant, pourquoi ils recouraient si peu à son saint ministère :« — Ah ! Monsieur, lui dit ce paroissien exemplaire, si nous vous aimons tant, c'est que vous êtes comme le soleil. — Tiens, et comment cela ? Demanda le saint missionnaire. — C'est pourtant bien simple, Monsieur, le soleil fait comme vous, il *combat l'eau* » Nous garantissons l'exactitude de cette relation. Tout le monde comprendra d'ailleurs, qu'on ne plaisante pas avec une situation si grave. Voilà ce que c'est que de livrer les masses aux théories antichrétiennes laissez aller les choses, et, dans quelques années, de Besançon à Brest, et de Nice à Dunkerque, personne ne s'étonnera plus de la dépravation intellectuelle qui règne aujourd'hui dans les environs de Paris, parce que, partout peut-être, on la partagera.

blait avoir une tendresse particulière pour le verbe circuler et pour les mots qui en dérivent. J'avoue, que, plus d'une fois je troublai sa dévotion en lui jetant des mottes de terre dans le dos, tandis que je le voyais, à genoux devant le soleil levant, lui faire son signe de croix avec respect, et lui réciter le *Notre Père*, en français. « — Veux-tu circuler, mauvais gamin, me disait-il en courroux, et il recommençait ses oraisons à l'astre du jour, avec une ferveur toute nouvelle. Je n'ai jamais pu deviner pourquoi il faisait un signe de croix au soleil. Quant au *Pater*, ça s'explique, comme il me l'a dit, par les mots : qui êtes aux cieux ; après ça, c'est drôle tout de même d'appeler du nom de notre père une manière de bec de gaz.

« Un jour, je me permis de lui demander pourquoi il avait accepté les fonctions de bedeau dans une église où l'on pratiquait une religion différente de la sienne. — C'est à peu près la même chose, me répondit-il, toutes les religions sont bonnes. Tu vois bien qu'à l'église on expose aussi et on adore le soleil, qu'on fait circuler en le portant dans les processions, circulairement, autour de l'église. — Mais c'est l'ostensoir qu'on porte avec le saint-sacrement, objectai-je. — C'est ce que tu voudras, mais à moi ça me représente le soleil, qui circule là-haut, et c'est lui que j'adore, parce que c'est le Dieu qui fait pousser mes légumes. Je sais bien que le curé a voulu m'expliquer ça autrement, mais c'est lui qui se trompe, et je le lui ai bien dit. C'est tout de même joli les expositions, avec les lumières qui brillent autour du soleil comme des étoiles en circulation. Seulement, je ne sais pas pourquoi M. le

---

V<sup>te</sup> G. de Kersolon.

curé s'obstine à laisser ça, qui est blanc, au milieu du soleil, je lui ai pourtant répété que ce serait beaucoup mieux si c'était rouge ou bleu, il ne veut pas m'écouter. — Mais c'est le Saint-Sacrement, père Thomas. — Ça ou autre chose, ça ne me fait absolument rien ; et je maintiens que ce serait mieux si c'était rouge ou bleu. Mais ils sont si têtus, les curés. »

Le bonhomme tomba, une fois, assez gravement malade. Le curé étant allé le voir, lui parla, à ce qu'il paraît, si fortement sur la bêtise qu'il y avait d'adorer un lam-pion, que le père Circule en fut tout ébranlé. Il refusa pourtant de se confesser, quoiqu'il semblât en avoir assez envie. J'eus la curiosité d'aller le voir, car malgré mes mé-chancetés à son endroit, il m'avait pris en quelque affec-tion. Je lui demandai donc s'il avait fait sa confession, quand le prêtre était venu lui rendre sa visite.

— Non, me dit-il sèchement.

— Et pourquoi donc pas, père Thomas ?

— Je te le dirai ce soir, si tu viens me voir après huit heures.

Y étant donc retourné le soir, à la nuit close, je le trou-vai un peu mieux que dans le jour.

— Eh bien ! Mon vieux, qu'est-ce que vous m'avez promis de me dire tantôt ?

— Voici, mon garçon ; quand M. le curé est venu ce matin, j'avoue que les raisons qu'il m'a données m'ont un tantinet remué et fait réfléchir ; mais, pourtant, j'ai eu le

courage de résister, parce qu'il m'est venu à l'esprit une bonne pensée.

— Tiens ! Une pensée ! Quelle pensée donc, père Thomas ?

— La pensée, mon bonhomme, que si je me confessais, ça ferait de la peine au soleil.

— Je crois, lui dis-je, que ça lui serait joliment égal au soleil, et que c'est pas ça qui ferait tomber la pluie ; mais vous pouviez bien me dire ça ce matin. Vous devez avoir une autre idée, père Thomas.

— Ah bien oui ; plus souvent que je t'aurais dit ça à ce matin, en plein jour, y penses-tu ?

— Et pourquoi donc pas ? Lui demandai-je.

— Pourquoi pas ? Faut-il que tu sois bête, mon pauvre Gugusse ! (on m'appelait Gugusse pour Auguste ; ce n'est que le patron, le père Loyseau, qui m'a coiffé du nom de Propre-à-rien), faut-il donc que tu sois bête ! Et si je te l'avais dit pendant le jour, grand dindon, le soleil l'aurait su !

Je me rappelle encore la figure mystérieuse qu'il avait, en me racontant ça. Je voulus lui mettre la peur au ventre, et je lui dis :

— Fallait pas me le dire ce soir non plus, père Thomas, c'est pas adroit à vous, qu'êtes un homme d'âge.

— Et pourquoi donc ça, mon garçon ?

— Parce que c'est aujourd'hui pleine lune, et que, bien sûr, si elle vous a entendu, la lune, elle va tout droit aller le raconter au soleil.

Le fait est qu'il prît une telle peur des indiscretions de la lune, qu'il en devint tout pâle.

Il en guérit tout de même de son attaque de je ne sais quoi.

Il paraît que ça a la vie joliment dure, les imbéciles.

## *Chapitre II*

Le pêcheur de noyés. — Grandes clartés que peut contenir une gifle. — Un intérieur bien réglé — Moyen très homéopathique d'empêcher un mari de boire. — À quoi peut, quelquefois, tenir certaine célébrité.

« Excepté les jardiniers et les maraîchers de mon village, la plupart des habitants, pourtant, n'adoraient pas le soleil. Le Dieu le plus vénéré dans l'endroit, comme, du reste, dans les localités voisines, c'était l'argent. Le père Loyseau, à qui j'ai parlé de la chose, prétend que c'était le veau d'or ; mais, parole d'honneur, en cela il se trompe, et je déclare que je n'ai jamais vu adorer chez nous ni veau, ni vache, ni aucune autre bête féroce quelconque, en quelque métal que ce soit ; ou, du moins, si cela est, je ne m'en suis jamais aperçu.

« Quant à l'argent, c'est une autre affaire, on ne pensait qu'à ça, on ne parlait que de ça, on n'aimait que ça, on n'adorait, au fond, que ça. Car même le soleil, on ne le priait que dans l'intention d'en avoir.

« Que de fois je leur ai entendu dire des choses comme celles-ci : — Le bon Dieu, c'est l'argent ; — L'enfer, c'est d'avoir la bourse vide, et autres semblables ! Ce qui me

semblait drôle, quand j'étais petit, c'était de voir qu'ils détestaient tous l'église, et qu'ils croyaient lui faire injure en l'appelant : église d'argent. Il faut bien, cependant, que ça ne soit pas tout-à-fait vrai. Si elle était d'argent, l'église, ils l'aimeraient, je pense, joliment, au contraire, et y seraient fourrés tous les jours. — Après ça, supposé que les curés aimeraient l'argent, ça devrait encore leur attirer l'estime de tout le monde, puisqu'ils disent, les autres, que le bon Dieu, c'est l'argent. Mais j'ai toujours remarqué que les gens sans religion trouvent bien fait ce qu'ils font quand ils le font, et mal fait tout ce qu'ils font, quand ils le voient faire aux autres. Le patron appelle ça des conséquences, ou des inconséquences, je ne sais pas trop.

« Le fait est que ces braves gens, qui courent les bals publics ; qui boivent, qui jurent, qui fument, qui vont dans les... (il y a ici un mot illisible dans le manuscrit de Propre-à-rien, mais certainement ce n'est pas le mot église), et qui trouvent bon de passer leur temps de la sorte, et qui ne souffrent pas qu'on leur reproche ni qu'on les blâme de l'avoir fait ; s'ils voyaient seulement la moitié d'un curé mener une pareille vie, comme ils criaient : À l'infamie ! Au scandale ! Ça n'est, cependant, pas juste ; car si c'est bien ou mal pour un, c'est bien ou mal pour tous.

« J'avais un oncle, qui s'appelait Jean-Jacques ; il était pêcheur et vendait aussi, par-ci par-là, de la friture aux canotiers qui débarquaient dans notre endroit, avec les canotières, — de drôles de pèlerins, par parenthèse, que ces particuliers-là, — pendant la saison d'été. Mon oncle était un des plus fameux impies que j'ai jamais connus, il joignait à son petit commerce de pêcheur de poissons la

profession de repêcher les noyés. Cette branche d'industrie n'alla pas mal dans les premiers temps ; parce que la commune payait 75 francs pour avoir pêché un mort, et seulement 25 francs pour un vivant. Mais l'administration ayant changé de méthode, et donnant désormais les 75 francs pour un vivant, et seulement 25 pour un mort, les bénéfices de mon oncle, je ne sais pas pourquoi, devinrent bien moins considérables. Aussi il fallait l'entendre crier contre le gouvernement et contre le conseil municipal. Il disait qu'on avait ruiné son industrie.

« Jamais il ne mettait le pied dans une église. Un jour que je lui demandais s'il faisait quelquefois sa prière, il me répondit : je prie le diable de me casser les pattes, le premier jour que j'irai à la messe ou au sermon. C'est assez curieux à dire, mais le fait est que l'année d'après, comme il allait à l'enterrement d'un camarade, il se cassa une jambe, en tombant dans son escalier.

« On voit quelquefois des accidents bien drôles.

« Je causais, un jour, avec l'oncle Jean-Jacques, au sujet de ce que j'étais en train d'écrire tout à l'heure. Il venait de me lire un article de son journal, où il avait trouvé l'histoire de je ne sais quelle saleté qu'on disait avoir été faite par un curé quelconque, ou un frère de la doctrine chrétienne, je ne me rappelle pas bien. Mon oncle avalait ça, en fumant, avec un air de jubilation, comme s'il prenait son sixième petit verre d'absinthe.

— « Hein ! Qu'est-ce que tu en dis, moutard, de la religion des curés ?

— « Dame ! J'en dis rien : connais pas, lui fais-je.

— « Tu ne comprends donc rien de rien, butor, et c'est bien la peine de te lire ce qui est imprimé ! !

— « Oui, mon oncle ; je sais bien que vous m'avez toujours dit de me tenir en garde contre les curés, je suis fidèle à la consigne, et je m'en prive. Connais pas les curés. C'est-y ça qu'est habillé de noir, et qui ne ressemble ni aux hommes ni aux femmes ? C'est des particuliers comme personne.

— « Comment ! Satané brigand, tu ne vois pas, au contraire, que tes curés sont des gens comme les autres ?

— « Oui, mon

Oncle, lui dis-je avec une certaine crainte respectueuse, c'est des gens comme les autres.

— « Et que leur religion n'est qu'une religion d'argent ?

— « Oui, mon oncle, une religion d'argent.

— « Et qu'ils refusent d'enterrer les pauvres, quand on ne les paye pas ? Qu'ils saignent le pauvre ?

— « Oui, mon oncle, ils refusent quand on ne paye pas, et ils saignent le pauvre.

— « Et qu'est-ce que tu dis de ça ?

— « De quoi ?

— « De ça, bandit ; de refuser la sépulture au pauvre ?

— « Ah ! Oui, j'entends, oncle Jacques, c'est joliment bien fait de ne pas travailler pour ceux qui ne vous payent pas, c'est pas vous qui feriez une bêtise comme ça, mon oncle. »

« Au regard de fureur que l'oncle Jean-Jacques me lança, je vis bien que j'avais fait une boulette. Je voulus la raccommoier, mais c'est pas toujours commode à raccommoier, les boulettes.

— « Sapristi ! Comme vous dites, mon oncle, c'est vrai ; puisque les curés sont des gens comme les autres, pourquoi donc qu'ils veulent faire comme les autres ? »

« Je crois que je n'oublierai jamais la gifle que ma réflexion me valut. J'en ai rarement reçu d'aussi bien conditionnée. Je décampai si vite, après l'avoir récoltée, que je n'eus pas le temps de compter les chandelles que ça me fit voir en plein midi. C'est vrai que ce n'était pas, de ma part, aussi bien raisonné que Marie Stotte (Propre-à-rien veut sans doute dire Aristote), mais il faut m'excuser sur l'âge : je n'avais guère alors que neuf ans.

« Depuis que je suis devenu grand, l'histoire de ma taloche m'a fait penser que, quoi qu'on en dise, il faut bien qu'il y ait dans les prêtres quelque chose qu'il n'y a pas dans tout le monde, puisqu'on exige d'eux qu'ils vivent et agissent d'une manière opposée à celle dont tout le monde vil et agit. J'ai pensé encore que les gens qui crient après eux ont aussi peu de raisonnement que moi, en demandant d'une classe de gens qui n'a rien de plus qu'eux, à ce qu'ils disent, de faire autrement que tout le monde ne fait. J'ai trouvé ces deux réflexions-là dans le

souvenir de ma gifle. Je ne m'en plains pas ; mais elle était bonne.

« À la maison, le vice de papa et de maman n'était pas de parler théologie. Jamais on n'y disait le nom de Dieu, excepté quand c'était nécessaire pour compléter des phrases qui commencent par le mot : sacré. C'est vrai qu'à cette sauce-là on le servait tous les jours cent fois. Maman, elle-même, ne s'en privait pas ; mais c'était pas par malice, c'était par habitude ; et puis, elle était blanchisseuse.

« Quant à papa, il était une crème d'honnêteté, ainsi que je l'ai dit. Seulement, comme il faut bien, à ce qu'il paraît, que chacun ait son petit défaut, il possédait, à un haut degré, l'amour de l'absinthe.

« Par nature, il était pacifique comme une grenouille et doux comme un mouton ; mais il avait l'absinthe mauvaise, et comme il en prenait tous les jours, avant sa journée, pour tuer le ver — un ver qui a fameusement de la peine à se laisser tuer, tout de même, — et, après son travail, en quantité suffisante ; quand il rentrait, il rapportait, ordinairement, plus de coups de poing et même de coups de manche à balai au bénéfice de ma mère et au mien, que d'argent à la maison. Si bien que ma mère s'était vue réduite, chaque soir, pour éviter d'être tuée, et moi avec elle, à dormir dans le grenier, où elle avait fait un lit pour nous deux. Dès qu'on l'entendait venir, vite, on se sauvait, on grimpait avec une échelle, on passait par une trappe, on tirait l'échelle après soi, on refermait la trappe et on se couchait dessus, dans la crainte qu'il ne montât. Ma mère

en avait tant peur, qu'elle emportait, toutes les nuits, un grand couteau avec elle, pour se défendre, et qu'elle faisait monter avec nous un gros chien qu'elle avait élevé dans la haine des mendiants, dans celles des ivrognes, en général, et de son mari en particulier. Quand papa était fatigué de casser et briser les meubles, de crier et de jurer, il finissait toujours par s'endormir, et il ronflait comme un orgue vers les minuit ou une heure du matin, et nous aussi, après lui. Jusque-là, impossible de pioncer.

« C'est étonnant comme un petit verre de drogue verte peut vous défigurer un homme ! Mon père était la meilleure créature du monde, quand il était à jeun : et, dès qu'il avait pris une casquette, il devenait comme un loup enragé, dans la maison. C'est même bien étonnant qu'il n'ait pas fait quelque mauvais coup, à force d'en parler et d'en menacer tout le monde. Dès qu'il était seulement un peu gai, ça ne devenait plus gai du tout pour les autres, je vous prie de le croire. Et dire que cet homme-là n'aurait pas voulu faire de mal à une mouche, quand il avait sa raison ! Il y en a que je connais qui sont encore pires que ça.

« Ma mère l'avait pris en telle grippe, et moi en telle épouvante, que nous ne pouvions plus le voir en face. La maison était devenue comme un vrai enfer. Je ne dis pas qu'on n'aurait peut-être pas mieux fait d'essayer de le prendre par la patience, la douceur et les bons conseils ; mais c'est si dégoûtant un homme qui rentre chez lui, tous les jours ivre, tous les jours sans le sou, sale, déchiré, quelquefois avec la marque des coups qu'il s'est donnés en tombant le nez contre une borne ou dans un ruisseau ; ou de ceux qu'il a reçus dans de mauvaises querelles ; un

homme, battant sa femme pour avoir de l'argent, quand ce serait lui qui devrait en rapporter et la faire vivre, battant son fils, parce que le malheureux moutard prend peur et qu'il crie ; un homme vivant, enfin, plus malproprement que la plus malpropre des bêtes de la création, à qui je n'ai jamais vu boire ni alcool ni absinthe. Franchement, c'est une vraie dégustation (sic).

« Dans les premiers temps il ne se grisait pas tout à fait tous les jours, et buvait moins ; mais comme c'était déjà trop, dans ces cas-là, ma mère le recevait comme un chien dans un jeu de quilles, jurant après lui, criant comme quatre, menaçant de partir, l'invectivant avec un tas d'injures que je n'ai jamais vues dans aucun dictionnaire. Elle croyait bien faire, la pauvre chère femme ; mais, par le fait, il paraît bien que ça n'était pas le meilleur moyen, puisque la conséquence fut de faire prendre à son mari la maison en dégoût, de lui faire fréquenter les mauvaises compagnies, et de l'encourager à se pocharder à fond, tant et si bien, qu'à la fin, à ce qu'on m'a dit, il est devenu une des célébrités de l'endroit.

« Voici comment c'est arrivé ;

« Ma mère ayant remarqué que, quand il trouvait quelque chose à boire en rentrant, il cassait moins le mobilier, et s'endormait plus vite, avait contracté l'habitude, dans les dernières années, de lui poser sur la table un petit verre avec un flacon d'eau-de-vie. Au bout de quelque temps, il arriva pour l'eau-de-vie ce qui était arrivé déjà, depuis longtemps, pour le vin, c'est-à-dire qu'il n'y trouvait plus de goût du tout ; ça ne lui grattait pas assez le gosier, il disait qu'on y avait mis de l'eau. — Sois tran-

quille, mon bonhomme, on t'en donnera qui te grattera, dit ma mère. Et, en effet, le lendemain, elle lui posa sur la table de l'esprit de vin tout pur. Il en serait, peut-être, venu à y mêler du vitriol, comme j'en ai connu qui l'ont fait ; mais il n'en eut pas le temps ; car, au bout de moins de deux années, il avait le sang brûlé, — s'il avait encore du sang dans les veines : — et le fait est qu'un jour, en allumant sa pipe, s'étant approché une allumette enflammée de la bouche, il paraît qu'il prit feu en dedans. Il commença à crier, et puis il perdit connaissance ; on fit bien venir un médecin, mais il arriva quand il était mort, ce qui l'empêcha toujours un peu de souffrir. Je crois qu'on appela ça une *combustion spontanée*. Le docteur prétendit que ça arrivait quelquefois à ceux qui faisaient abus des spiritueux. Quand on l'ensevelit, il tombait en cendres comme de la poussière. Les journaux en ont parlé ; mais je ne crois pas que ça ait empêché un seul ivrogne de boire.

« Lorsque cet accident arriva, je pouvais avoir à peu près dix ans. »

### *Chapitre III*

L'asile et la mère. — Réflexions philosophiques à propos d'une larme. — Éloquence et omnipotence du claquoir. — La famille chrétienne et le monde sans Dieu. — Le père Christophe. — Science excessive. — Surveillance, l'œil du maître. — Manger la Soupe à deux. — Autorité paternelle ; moyen presque certain de n'être pas respecté par ses enfants. — Le Dieu Pan et compagnie.

« Si mon père avait voulu, nous eussions pu vivre dans une certaine aisance. Il était bon ouvrier, travaillait tous les jours, même le dimanche, gagnait une moyenne de 6 francs par jour, et serait bientôt arrivé à s'établir pour son propre compte ; mais, comme je l'ai dit, il buvait, ce qui veut dire, en français, que sa famille ne mangeait pas beaucoup, ni bien.

« Je ne sais pas si je me trompe ; mais il me semble que si la mère pouvait garder ses enfants auprès d'elle et n'avait autre chose à faire que de s'en occuper, cela, pour les mioches, vaudrait encore mieux que de les envoyer à l'asile.

« Et, pourtant, comment faire ? Quand un mari avale

tout ce qu'il gagne, et, par dessus le marché, fait des dettes chez le marchand de vin, il faut bien que la femme et l'enfant vivent. La mère a beau aimer ses petits et regretter d'en être séparée, lorsqu'ils ont faim, que leurs souliers sont sans semelles, leur culotte sans fond, leurs bas privés de talons et de bouts de pied, leur casquette fondue dans les casquettes paternelles, et quand son dernier jupon, à elle, transformé en paletot, tombe en loques sur leur dos, il faut bien qu'elle ait recours à ses dix doigts pour les faire vivre, les loger, vaille que vaille, et les vêtir.

« Et comme il n'est pas possible de travailler avec un mioche autour de soi, qui crie, qui tombe, qui court les rues, qui se penche à la fenêtre, qui tire les jupes à sa maman et qui menace, à chaque instant, de se renverser la marmite sur les pieds ; comme, surtout, quand on exerce une profession qui vous oblige à sortir et à passer sa journée au lavoir, il est difficile de savonner du linge au dehors et de surveiller son enfant dans la maison ; comme, enfin, on ne peut confier cette surveillance au chat, ni, moins encore, aux voisines, qui se trouvent placées dans des conditions semblables, on se décide à prendre le jeune citoyen par le bras gauche et à le conduire, dès le matin du jour et dès le matin de sa vie, à la salle d'asile, la larme à l'œil, traînant le pied, avec un morceau de pain et de fromage, une poire et trois pruneaux dans son petit panier.

« Ce fut ainsi et sous cette forme que, dès l'âge de deux ans et demi, je fis mon entrée dans le monde social.

« Nous pénétrâmes dans une grande chambre, ma mère

et moi, on l'appelle le préau, je ne sais pourquoi, car ça ne ressemblait guère à une prairie ; là, ma mère m'embrassa, me remit aux mains d'une grande dame noire, en lui recommandant d'avoir bien soin de moi, et de la prévenir si je n'étais pas sage, parce qu'alors, et dans ce cas, j'aurais le fouet en rentrant. La grande dame noire le promit avec effusion, assura que je serais bien sage, essaya en vain de m'embrasser, parce que je me cachais la figure dans les jupons de ma mère, avec une grande peur, et parvint enfin à me distraire en me proposant de venir voir le minet qui aimait beaucoup les petits enfants. Pendant que je contemplais cet estimable quadrupède, qui faisait le gros dos sous les caresses de sa maîtresse, ma mère s'esquiva sans bruit, et quand je relevai la tête, et que je ne la vis plus, je l'appelai à grands cris, et je pleurai.

« J'étais trop petit, alors, pour comprendre ce que voulaient dire ces cris et ces larmes ; mais, aujourd'hui, que je suis devenu grand, quand j'y repense, il me semble que cela signifie que rien ne peut remplacer, pour un enfant, la vigilance, les soins et le sein maternels. Sans doute, à la maison, je recevais mainte taloche, sans doute, j'y étais mal logé, mal surveillé, mal soigné, mal nourri ; mais quel que vive et impatiente qu'elle soit, une mère est toujours une mère, et je crois qu'une des choses qui font que l'homme ne ressemble pas à la bête, c'est que l'homme a une famille et que l'animal n'en a pas.

« Quand j'eus séché mes larmes, je me mis à regarder autour de moi. Les enfants arrivaient, petits garçons et petites filles, les uns tout seuls, les autres deux à deux, la plupart accompagnés de leurs parents. Beaucoup étaient plus âgés que moi ; quelques-uns étaient plus jeunes en-

core. On les débarrassait, d'abord, de leurs paniers à provisions, qu'on rangeait le long d'un mur, on enlevait aux garçons leurs casquettes, qu'on accrochait à un clou, on débarbouillait les plus malpropres, et on leur lavait les pattes de devant : pour la plupart ça n'était pas du luxe (lisez luxe).

« L'opération du nettoyage étant accomplie, nous nous mêmes en rang, et nous entrâmes processionnellement dans la salle d'étude, au nombre de deux cents.

« Nous avions, chacun, la main sur l'épaule de celui qui marchait devant nous, excepté le premier, qui guidait la file, et le dernier, qui la fermait. Comme j'avais l'honneur d'occuper cette place, je pus tout à mon aise, marcher impunément sur les talons de mon devancier, sans que personne me rendît cette faveur insigne. La grande dame noire cheminait au milieu de nous, grave, imposante, superbe à voir, chantant une petite chanson sur un air simple que nous répétions avec elle, et battant la mesure avec un instrument en bois, une manière de castagnettes, auquel on a donné le nom significatif de claquoir.

« Le claquoir semble être l'âme de l'asile. C'est à son bruit mélodieux que tout le petit monde de là dedans se meut et fonctionne. Au son du claquoir, deux cents jambes se lèvent ou s'abaissent, tout le monde tourne la tête à gauche ou à droite, se lève ou s'assied, marche ou s'arrête, se couche à midi et ferme les yeux pour faire semblant de dormir, change de côté en dormant, avec un merveilleux ensemble ; toutes ces savantes opérations ont lieu au son magique du claquoir.

« La vue d'une salle d'asile en évolution est assez bien représentée par ces joujoux en lamelles de bois de la forme d'un X, peintes en rouge et enfilées au bout les unes des autres comme un chapelet de ciseaux, sur lesquels manœuvre un peloton de petits soldats de toutes armes, de tous pays et de toutes couleurs. Cela m'attriste toujours un peu de regarder fonctionner ces mêmes ; non pas, je crois, à cause des souvenirs que cela réveille dans mon esprit, mais, plutôt, à cause des idées que ça vous donne et que je ne sais pas trop comment dire.

« Voici à peu près ce que je pense : chacun de nous a ses goûts, ses aptitudes, comme dit le père Loyseau, qui demandent à ne pas être détruits ni détournés, mais, au contraire, cultivés et dirigés, encouragés dans ce qu'ils ont de bon et nettoyés dans ce qu'ils ont de mauvais. C'est un fameux travail, celui-là, et il n'y a que le père et la mère qui puissent le faire, ce travail, au profit de leurs propres moutards.

« Quand on ramasse une collection de mioches dans la grande boîte d'un asile ou d'une école, est-ce qu'on peut s'occuper comme ça de chacun en particulier ? C'est impossible. Donc il faut un règlement uniforme pour tous ; alors, va-te-promener le caractère et les besoins de l'individu, et en avant le claquoir !

« M'est avis qu'au jour d'aujourd'hui on marche à transformer tout le monde en un régiment de petits soldats de bois, manœuvrant sur des lames en ciseaux.

« Plus on vit chrétiennement, et plus on peut se passer de règlement mécanique pour vous conduire dans le bon

chemin, par la raison que chacun porte son règlement-en dedans de soi, s'y soumet et s'y conforme, et n'a pas besoin d'un moyen brutal qui vous pousse et vous tire par dehors, pour vous faire marcher droit.

« Si, au contraire, on cesse d'être chrétien, c'est tout une autre paire de manches. Alors, n'ayant plus la loi de la conscience, ou ne l'écoutant plus, ce qui est la même chose, il faut, pour que le monde ne tombe pas dans le désordre, et pour empêcher qu'on se mange les uns les autres, il faut bien que quelque chose vous empoigne et vous contraigne à marcher au pas.

« Et comme, dans ce cas là, on ne peut pas faire autant de lois qu'il y a de gens, on n'en fait qu'une pour tout le monde et on vous pique chaque individu sur sa cheville et à son rang, sur la machine où on le fait manœuvrer, bon gré mal gré, au son du claquoir.

« Plus on aura l'église, — qui respecte tout le monde, — pour son chef de file, et plus on aura de liberté pour bien faire, plus on aura les coudées franches, plus on jouira de la vie de famille, plus l'homme sera homme et vivra dans la paix ; mais si vous aviez le malheur de supprimer la religion et le bon Dieu des affaires de ce monde, qu'est-ce qui resterait pour régler la société ? Je crois qu'il n'y aurait plus d'influence que sous le chapeau du gendarme et que le système d'enrégimenter toute la terre deviendrait une absolue nécessité.

« Voilà pourquoi le spectacle d'une salle d'asile me rend tout chose (sic), c'est que je trouve là la vraie famille absente ; et on aura beau faire, on ne pourra pas la rem-

placer par les plus belles inventions. Je comprends bien comment les commandements de Dieu, si on les observait, pourraient dispenser de toutes les lois humaines et de tous les codes, civils ou pénaux (sic) ; mais je ne pense pas qu'aucune loi ni aucun code puisse suppléer le moindre commandement de Dieu.

« Je pense çà, aujourd'hui que M. Loyseau a pris la peine de me l'expliquer des millions de fois, pour me le faire comprendre ; mais il y a quatorze ans, bien sûr que je n'y pensais pas du tout.

« J'étais là, au contraire, m'ennuyant avec les autres, psalmodiant ma leçon avec les autres, en regardant voler les mouches, marchant à la queue au loup, pour m'amuser avec les autres, faisant tout avec les autres, comme le mécanisme d'une horloge, contemplant, pour me distraire, les grands tableaux ornés de grosses lettres majuscules, plantés, comme des fantômes, au milieu de la classe ; ou bien, encore, du haut de mon estrade, admirant les figures du système métrique et les images des animaux qui agrémentaient chacune des lettres de l'A, B, C, D, pendues aux murs. On alternait le travail avec la danse en rond, et les instructions de la maîtresse avec des chansons destinées à nous orner la mémoire. La première que j'entendis chanter avait bien ce qui forme l'esprit et le cœur : voici quelques-uns des couplets que je me rappelle ; c'est intitulé le père Christophe.

1<sup>er</sup> couplet.

C'était un jour qu'il faisait biau  
J'allions nous promener sur l'iau  
Je rencontrais le père Christophe,  
Avec son habit d'étoffe  
Et, à son chapiau  
Un biau bouquet de coclariot. } bis

2<sup>e</sup> couplet.

Je lui dis : Comme te voilà biau  
Est-ce qu'y a quequ'chose de nouviau ?  
Le père Christophe, branlant la tête,  
Dit : c'est qu' je revenons d' la fête  
Du prochain hamieau  
Avec le compère Michaud. } bis

3<sup>e</sup> couplet.

Ne voilà-t-il pas que son chien  
Cherche chicane avec le mien ?  
Le père Christophe tout en colère  
Lève la jambe pour le faire taire  
Et son coclariot  
Sauta bien loin de son chapiau } bis

Fin.

« Telle est toute la morale de la chose. L'air est simple

comme il convient à une semblable poésie ; et nous la chantions à pleine voix, sans rire, avec une musique appropriée au drame et à la circonstance. Je crois, cependant, que, depuis lors, on a adopté d'autres chansons un peu moins romantiques, et je ne trouve, pas que la perte du père Christophe soit une grande perte. Je n'ai jamais su découvrir quel était l'auteur de ce beau chant.

« Mais je ne prétends pas m'amuser à faire la description d'une salle d'asile, localité que tout le monde connaît. J'ai voulu dire, à cette occasion, tout bonnement, ma petite idée, savoir : que plus la religion se mêle des affaires du monde, et plus l'individu vit sa vie propre et se développe comme un homme, dans l'église ; tandis qu'au contraire, à mesure que la religion s'en va, chacun vit davantage de la vie commune, comme des bêtes dans un troupeau. L'église donne l'union des âmes, l'unité spirituelle, le développement convenable à tous et à chacun ; la société, sans l'église, donne l'enrégimentement des corps, l'unité de la ligne droite, le niveau qui pèse sur tous les esprits. Ce n'est pas sa faute, elle ne peut faire ni mieux ni autrement ; mais si, dans l'asile, on ôtait le peu du bon Dieu qui s'y trouve, certainement les moutards qui y grouillent finiraient par n'avoir plus même de nom, et deviendraient de purs numéros.

« Chez mes parents, je n'étais pas très bien, c'est vrai ; mais comme j'étais tout seul, la surveillance n'était pas bien difficile. On ne m'y enseignait aucune bonne chose, mais du moins, excepté pour ce qui regardait les juréments et les autres gros mots, je n'y apprenais pas le mal. Je poussais là, absolument comme un chien dent.

« À l'asile, ça commença à changer. La directrice, la grande dame noire dont j'ai parlé, était bonne femme, et je dois dire que je n'ai pas été pincé, fouetté et mis en pénitence autant que je l'aurais mérité. J'ai reçu peu de coups de gaule, et je ne m'en plains pas. Mais que peut faire une créature humaine toute seule au milieu de cent ou deux cents morveux, dont, à chaque instant, l'un crie, l'autre pleure, un troisième allonge un coup de pied au voisin ou lui tire les cheveux ? Celui-ci tombe et pousse des hurlements de désespéré, au lieu de se replanter sur ses pattes. Celui-là demande à sortir, et il faut absolument l'accompagner, de peur qu'il ne tombe dans (nous supprimons le mot technique dont se sert notre auteur. Sans doute c'est le mot propre, mais peut-être ne l'est-il pas encore assez. Le lecteur aura la bonté d'y suppléer) ; en un mot, au milieu de cent drôles de cette espèce, je présume qu'avec la meilleure volonté du monde, une surveillance suffisante est impossible.

« Aussi, je déclare que je ne lardai pas à devenir très savant dans une foule de sciences dont je n'avais pas absolument besoin. Qu'on s'imagine, si on peut, un ramassis de bambins, garçons et filles, — ce qui, par parenthèse, me semble encore être assez mal conçu, — déversés comme dans un réservoir commun, au milieu d'une salle d'asile, et sortant de fa-milles dont la plupart ne valaient pas cher ! Qu'arrivait-il de ce mélange ? C'est que chacun apportait là ses habitudes et ses vices, et n'avait rien plus à cœur que de les communiquer à son voisin.

« Et voilà comme les choses se passent. Le voisin, lui aussi, qui a plus de goût pour le mal que pour le bien, serait le premier à aller chercher des leçons à cette triste

école, quand bien même on ne s'empresserait pas de prévenir ses questions, et de faire naître, comme de satisfaire, toutes ses plus vilaines curiosités. Il s'ensuit que, pour ainsi dire, dès la coquille, les enfants connaissent des vices des grandes personnes tout ce qu'on en peut connaître, et en pratiquent tout ce qu'ils en peuvent pratiquer. Le mensonge, l'hypocrisie, le vol, la gourmandise, le mépris de l'autorité, l'immoralité surtout, sont cultivés là, par les plus petits, avec un plein succès, et prennent un développement auquel on ne pourrait croire, à moins de l'avoir vu...

« Grâce à ce système, la plupart d'entre nous n'avaient pas atteint l'âge de quatre ans que, déjà, ils savaient, du mal, tout ce qu'en peut savoir une personne de quarante.

« Que ceux-là qui ont mission de gouverner la marmaille se le tiennent donc pour dit : leur premier et leur plus grand devoir ça doit être la surveillance. Dès Qu'on laisse seuls deux marmots pendant une minute, on peut être sûr qu'ils ont comploté quelque méfait ou accompli quelque mauvaise action. La première des leçons, c'est l'œil du maître ou de la maîtresse. Tout ce que je sais de mauvais m'a été enseigné par quelqu'un. Et Dieu sait combien j'en ai appris en allant ou en revenant de la maison à l'école, en m'amusant avec les camarades dans les petits coins de la classe ou de la cour, et en inventant mille ruses pour me trouver seul avec un autre gamin de mon espèce, afin d'en apprendre le mal que j'ignorais encore, ou de lui enseigner celui que je savais déjà et qu'il ne connaissait pas ! Je n'ai jamais fréquenté la race des particuliers qu'on appelle diplomates ; on dit que ce sont des gens bien habiles pour voiler leurs pensées, dissimu-

ler leurs secrets, et cacher, comme on dit, leur jeu ; mais je doute que les plus fins d'entre eux soient plus adroits à escamoter un mystère diplomatique qu'un misérable morveux de quatre ans ne l'est souvent pour échapper aux regards du maître et se faufiler hors de sa portée, pour retrouver, à l'écart, un camarade un peu plus vicieux que lui.

« Maintenant que je suis grand, j'entends assez souvent jaboter des messieurs qui viennent faire visite au patron. Je me demande, quelquefois, où diantre ils peuvent avoir été pêcher toutes les bêtises qu'ils racontent. L'un trouve que le monde va mal parce qu'on ne laisse pas assez chacun se conduire à sa guise, qu'on opprime la liberté individuelle, même dans l'enfance, et que les choses iraient bien mieux si chacun se gouvernait tout seul, au gré de ses petites passions. Et, pendant ce temps-là, je me dis tout bas, à part moi, que si on pouvait seulement condamner ce Monsieur à gouverner une. salle d'asile pendant quinze jours, il changerait joliment de note.

« Un autre prétendait, encore hier, que le bien devant toujours l'emporter sur le mal, parce qu'il était le plus fort, il fallait laisser l'un et l'autre, librement, en présence, dans la société, et dans le cœur et l'esprit des hommes et des enfants. Par ce procédé si simple, disait-il, le mal, qui était le plus faible, finirait toujours par être démoli et vaincu.

« Il fallait voir comme le père Loyseau était colère — « À quoi donc, criait-il, faites-vous servir le péché originel ? » — quant à moi, je condamnais tout bonnement mon bonhomme à ses quinze jours de gouvernement dans

une salle d'asile.

« Positivement, nous sommes tous portés au mal, et nous avons bien besoin qu'une forte main nous en éloigne, et, si nous en approchons de trop près, la main nous rendra de très grands et très sérieux services en nous administrant le fouet. Ce n'est pas que j'aime plus qu'un autre à être fouetté ; mais le fouet a du bon.

« Le bon Dieu, probablement, nous a créés pour que nous nous entre-aidions à bien faire ; pourquoi donc, quand nous sommes livrés à nous-mêmes, nous poussons-nous toujours les uns les autres au mal ? Il doit y avoir quelque chose là-dessous. C'est, peut-être, le péché originel du père Loyseau.

« Mon avis est que ceux qui gouvernent les autres font bien de les gouverner comme il faut, et je pense qu'une condition d'un bon gouvernement consiste à défendre de mal faire, et à punir qui a mal fait.

« C'est dans notre nature de ne pas manger notre soupe tout seuls, on veut toujours que tout ce qui nous entoure soit comme nous, nous imite et nous suive. Quand on pleure, il est insupportable de voir les autres rire ; quand on rit, on ne peut pas souffrir de les voir pleurer. Les bons n'ont pas de paix ni de trêve tant qu'ils voient, autour d'eux, des mauvais, et ils tâchent, par tous les moyens, de les ramener et de les convertir. Les mauvais, de leur côté, ne veulent avoir la peste ou la gale qu'en nombreuse compagnie ; et, s'il y a un galeux ou un pestiféré quelque part, soyez sûr qu'il emploiera toute son industrie et son savoir faire à rendre tout le voisinage infecté de même,

autour de lui. Le renard qui avait la queue coupée voulait la faire couper aux autres ; ça ne faisait pas repousser la sienne ; mais c'était toujours une fichue (sic) consolation. (il faut lire, sans doute, une fiche de consolation ; mais dans le manuscrit il y a fichue. C'est vrai aussi.)

« C'est ainsi que le mal se propage, s'étend, et fait des petits par centaines. Quiconque a découvert une nouvelle iniquité, vite, il s'empresse d'aller la servir aux autres. On devrait s'entre-appuyer, et on se donne des crocs-en-jambes ; on devrait s'entre-nettoyer, et on se vautre de compagnie dans tout espèce de bourniers, et ainsi les vices, et même les crimes, se gagnent de proche en proche, comme la petite vérole et les dartres, chacun passe son mal aux autres, comme si ça vous ôtait la démangeaison, de voir le prochain se gratter ! Ça ne l'ôte pas ; mais c'est un instinct.

« Voilà pourquoi, selon mon petit bon sens, quoi qu'en disent les beaux parleurs qui font mettre le père Loyseau si fort en colère, quiconque a reçu d'en haut mission de supériorité sur la terre, quand il ne s'en sert pas pour empêcher le mal de se produire et de s'étendre, est un vrai traître et un abominable prévaricateur.

« Voilà pourquoi, les maîtres et maîtresses qui, par négligence, paresse, ennui, ou lâcheté omettent de surveiller les enfants qu'on leur confie, commettent, à mon sens, un grand forfait, et se rendent complices de tout le mal qu'ils pouvaient empêcher et qu'ils ont laissé commettre.

« Je voudrais pouvoir le faire comprendre comme je le comprends, et sentir comme je le sens, moi qui en a été

victime, et qui ai eu le malheur d'y passer.

« Mais si les maîtres sont bien coupables du mal qu'ils laissent faire à leurs élèves, que dire des familles où ce mal là s'apprend, et passe du père et de la mère aux enfants ?

« Car on ne se contente pas de mal faire pour soi-même, on le communique bientôt à tout son entourage. Et ce qu'il y a de plus odieux, c'est qu'on le passe sciemment à ceux qu'on devrait édifier. On fait semblant de croire qu'ils sont trop jeunes pour comprendre ce qu'ils voient, parce qu'on n'ose pas s'avouer à soi-même qu'on va les pervertir ; mais on ne veut pas se contraindre en leur présence, et pour s'en excuser on dit : « Ils sont petits, ils ne comprennent rien. » — ils sont petits ; mais ils comprennent tout.

« Quand on parle des perfections, des dispositions, de l'esprit de sa progéniture, on s'extasie sur leur intelligence, et, même là où ils ne comprennent pas grand-chose, l'orgueil paternel affirme que l'enfant comprend tout.

« mais s'agit-il d'une mauvaise action à commettre, et d'un scandale à donner, si quelqu'un objecte le regard ouvert de l'enfant, on se récrie et on proteste que, cette fois, il ne comprend absolument rien. Hélas ! C'est pourtant là ce qu'il comprend le mieux !

« Tout ce que je sais, c'est que, déjà à l'asile, nous connaissions, les uns par les autres, toutes les iniquités qui se commettaient sous nos toits paternels respectifs :

ce que je sais encore, c'est que nous en tirions un profit considérable pour notre commune édification. Ce que je sais, c'est que la première cause de tous les désordres et, quelquefois, des crimes qui sont commis par les enfants dans les écoles, se trouve dans les exemples qu'ils reçoivent de leurs parents à la maison. Le vice suit ainsi un chemin régulier et nécessaire. Les pères et mères pourris pourrissent leurs fils et leurs filles, et ceux-ci, dans les lieux où ils se trouvent réunis, se transmettent, les uns aux autres, l'infection qu'ils ont reçue d'en haut.

« Je ne saurais comment écrire et je n'ose même plus me rappeler aujourd'hui beaucoup de choses que nous disions à l'école, et que nous faisons dès que l'œil de la maîtresse ne nous surveillait plus. ceux qui y ont passé le connaissent ; c'est bien triste ; mais c'est bien vrai.

« Il faut être chrétien, vraiment, après avoir subi de pareils scandales, pour pouvoir pratiquer le quatrième des commandements de Dieu. Sans cela, et sans l'autorité de l'église qui nous montre dans le père le plus dépravé et dans la mère la moins édifiante, quelque chose de plus grand qu'eux, et qui ne leur appartient pas, quelque chose qu'ils ne peuvent effacer, quelques efforts qu'ils fassent pour y parvenir ; sans cela, essayez donc, si vous le pouvez, de faire respecter l'autorité de ceux qui la respectent si peu !

« Voir rentrer son père, le soir, dans un état d'abrutissement qui le place à un degré inférieur à celui des animaux les plus immondes, le, voir, la bave aux lèvres, le blasphème dans la gorge, puant l'absinthe, menaçant de tout tuer dans la maison, l'estomac impuissant à contenir le

trop plein de l'ivresse ; le voir ainsi, quand on n'est pas exposé à le heurter du pied en le trouvant couché comme une masse inerte, la face dans un ruisseau... le voir ainsi, et que quelqu'un vienne vous chanter alors :

» tes père et mère honoreras.

« Tes père et mère honoreras ! Oui, quand on est chrétien, c'est possible, parce qu'un chrétien voit Dieu partout où Dieu se cache, et le vénère partout où il le trouve caché ; mais ne demandez jamais ce tour de force à qui n'est pas vraiment chrétien.

« Et pourtant, quels sont ceux qui complotent contre le respect qui leur est dû, davantage que les pères et mères ? Non contents de faire tout ce qu'ils peuvent pour déraciner les sentiments de respect filial dans les âmes de leurs enfants, ils cherchent, — ils vont jusque-là ! — ils cherchent à éteindre en eux jusqu'à la lumière de la foi chrétienne, et souvent, ils n'y réussissent que trop bien.

« Quiconque a conservé l'étincelle divine résiste à la tentation du mépris et à celle de la haine ; parce que le souvenir de Dieu est là. Ce n'est pas le père, c'est l'homme qui se vautre dans la fange ; et le titre de père surnage comme un reflet du premier des noms de Dieu. Et Dieu dit à l'âme tentée : quand tu verras l'homme abruti par l'ivresse, et la femme par la colère, tu regarderas au-dessus d'eux, et au-dessus tu verras les noms de père et de mère resplendir : tes père et mère honoreras !

« Ils te scandaliseront par leur discours et par leurs œuvres, quelquefois par leurs conseils et leurs leçons. Même quand ils t'enseigneraient le vol et la rapine, c'est

l'homme, cela, mon fils, ce n'est ni le père ni la mère : tes père et mère honoreras.

« Blasphèmes, impuretés, haines, colères sauvages, oublie tout, regarde plus haut que l'homme, et : tes père et mère honoreras.

« S'ils te disent du mal de Dieu et de l'église, s'ils cherchent à ravir à ton cœur le trésor de la foi, si l'un te contraint à transgresser le repos du saint jour et t'interdit l'assistance aux divins offices, si l'autre va jusqu'à négocier ton honneur, jeune fille, et tente de le vendre pour de l'or au plus offrant, pardonne et oublie tout ; mais ce n'est ni le père ni la mère qui font ces choses, c'est l'homme ; et Dieu et l'église, que ces créatures outragent, les prendront elles-mêmes sous leur manteau sacré, et les protégeant contre ton mépris et ta colère, te répéteront sans cesse, avec une autorité imprescriptible et suprême : tes père et mère honoreras.

« Voilà ce que dit Dieu, et il faut bien que Dieu le dise, vraiment, pour qu'on le fasse. Car je ne pense pas que ce soient certaines gens, dont quelquefois le père Loyseau m'entretient, qui pourraient maintenir dans l'âme outragée d'un fils le respect dû au nom et à l'autorité d'un père.

« Je serais bien aise de savoir, en effet, en vertu de quel principe et par quelle autorité ces bonshommes de philosophes modernes pourraient exiger de moi un respect quelconque pour une femme adultère et pour un homme soiffeur (sic). Serait-ce au nom du soleil ou à celui de la lune ; serait ce au nom de l'orang-outan, inconnu et célèbre, premier auteur de leur race ; serait-ce au nom

du Dieu pan, dont ils disent que nous sommes les petits morceaux ; serait-ce enfin au nom de la liberté individuelle, du suffrage universel ou des grands principes de je ne sais quand, que je m'abaisserais à me soumettre, à respecter et à aimer quelqu'un qui ne m'a jamais fait que du mal et qui peut-être ne me vaut pas ?

« Mon Dieu ! Non. Et si je n'avais appris et retenu mon catéchisme, et si je ne le voulais mettre en pratique, ce ne serait ni vous, M. Chose, ni vous, M. un tel, ni le Dieu pan, ni même le singe auquel je dois le jour, qui pourraient relever de terre ce commandement sublime, qui vient de Dieu et qui retourne à Dieu ;

« Tes père et mère honoreras. »

## *Chapitre IV*

Lacune. — Précieuse découverte d'une lettre bien pensée et bien écrite. — Une bonne niche au maire. — Résistance aux empiétements des curés. — Victoire éclatante remportée par la cause du progrès.

Nous avons prévenu le lecteur que l'écrit de notre cher apprenti présentait de nombreuses lacunes, auxquelles il fallait absolument suppléer, en ayant recours à une foule de documents épars.

C'est ainsi que nous restons dans une obscurité complète sur toute la période de temps qui s'écoula entre son entrée à la salle d'asile et sa sortie du dit établissement. Il est à croire que cette époque de sa vie fut agrémentée par la monotonie qui est habituelle à ce genre d'existence ; qu'il dansa des rondes, chanta ses leçons, marcha en rang d'oignon, dormit comme un capucin de cartes ; et accomplit, enfin, tous les autres actes de sa vie civile et politique, en compagnie de ses petits camarades, avec une exemplaire uniformité. Cette joyeuse vie dura jusqu'au jour de son entrée à l'école.

Il nous intéressait beaucoup — c'était une affaire de pure curiosité — de savoir s'il y avait ou non, dans le vil-

lage, une école tenue par des frères appartenant à quelque congrégation religieuse, et dirigeant des classes, soit seuls, soit en concurrence avec l'instituteur communal. Les présents mémoires ne nous renseignant pas sur ce point, nous regrettons grandement de laisser nos lecteurs dans l'ignorance, quand il nous est tombé sous la main une lettre sale et chiffonnée, tâchée de vin et adressée au père de notre héros par un de ses dignes amis. Cette lettre pouvant jeter du jour sur la question, nous croyons lui devoir les honneurs de la publicité ; la voici :

« Mon chair je taigri la praisent a seul faim de ten-geage a taché de ne pas trot te pocharedé dimence vu que se le gour quont vat allere a lelexion d'1 conseillet municipale en ranplassement de pheu le gro toma le bouchét qui sa laice mourire, quon na di que seté le colairat met sa deva tetre davoire fét la nosse enragé haveque lé zami, anfaint ile é mor et sa sufi.

« Je voulé te parelé de sa ier, mai tu hété tro grit. rapel toit de pa vauté poure rené... (illisible) quet hun clérical é du pareti du mer e du curet. i veu fer veni lai frer e lai ceure dans la comun poure lai col sou pretesxe que se pas si chair e que laizenfen son mieu tenu. un ta de baitiz ! Fau pa feblir, ment vieu, e fau voté poure michele ou le pticharle qui son dai vret zami du progret è de la liberté. Sa connet la ruze dai curet é dai riche qui oprime le povre e veul fer revni la dim l'ai corevéaveq tout le bataquelant dé zabut de l'ensien regim, quon nan nat acé,

« I dize que set l'intairè dai zanfan, quavet lai frair e lai ceure i son plut paulit, mieu zinstruct, çai bin paucibe mai ça ne fet rien : fau ce monteret fairme sure lai praincip e

enfonsé lai saqristin et la saqristi. a vent tou fau gardé le grand prinsip de 89 e la liberté individuel, veilla tou, vut quont ne fiere déte fransé cant on recarde la colle aune : sa perd lot ! ! ! !

« Lai rich et lai curet çai de la quanail. Sa vouderé nou prendre no zanfán poure enfer débédo et desèsquélave, mai nou som lat. I dise qui son libère com nou. Si ont lai zecouté i zorai bientau finit de nou acervire com di le siècle quan set plut ion que nout. Hun phameu gournale !

« Tampi pou reu e poure leu zeufant. la libertépace avent tou, e set panot opignon voilla. tu vautras donque pas pour rené, met poure michèle ou poure le pti charte et enfonsé le mer, le curet, laifrair, lai ceure et tout leure sàtanet boutiq. tachemoien, mon chair, de ne pa trot te pau-chardet dimanse a ceul faim de vauter com hunom. calut efraternité. »

(signature illisible.)

Il paraît que les conseils de l'auteur de cette lettre portèrent fruit, et que le conseil municipal de la commune étant composé en majorité de gens aussi bien avisés que lui, et aussi hostiles au curé, aux frères et aux sœurs, la direction de l'école communale fut confiée ou laissée aux mains d'un instituteur laïque, un honnête homme marié, bon père de famille, réunissant, dans sa personne, tout ce qui peut orner une épitaphe, et, dans sa maison, les garçons de l'endroit et les filles, dont sa femme avait plus particulièrement soin.

Nous aimons à reconnaître et à proclamer la grande

honorabilité et le dévouement de la plupart des instituteurs chargés de diriger, d'orner et de cultiver l'esprit et le cœur de l'enfance, dans les écoles primaires. C'est là une tâche dure et ingrate dont un grand nombre s'acquitte avec zèle, intelligence et charité. Le plus souvent, l'instituteur est pour le curé un précieux et puissant auxiliaire, dans les soins multiples et délicats que réclame la partie la plus intéressante de son troupeau. Nous déclarons sincèrement et bien volontiers que cette classe humble, méritante et laborieuse, est digne, à tous égards, de toute notre sympathique reconnaissance et de nos respects ; mais ce que nous comprenons mal, c'est l'hostilité systématique que certaines gens manifestent contre une autre classe de citoyens non moins honorables, au moins aussi dévoués, tout autant pourvus d'intelligence et de zèle, et qu'on ne repousse que par la raison assez médiocrement raisonnable qu'ils portent un certain nom et revêtent un certain habit.

Et pourtant, il est de notoriété publique que, sauf les éblouissements que peut produire une orthographe en progrès, la lettre que nous avons eu le bonheur de retrouver, et que nous avons, ci-dessus, fidèlement reproduite, ne contient, quant au style et aux pensées, rien qui ne soit, chaque jour, publié dans maintes grandes feuilles, Parisiennes et provinciales, avec un merveilleux succès !

Il me souvient même avoir lu, dans un auteur en renom, le raisonnement qui suit : il prétend que, par respect pour la liberté individuelle, il faut et l'on doit laisser les ordres religieux vivre et fonctionner librement, chacun selon son goût, sa règle et sa façon. Déjà, en lisant cette page, nous étions tout fier de cette concession généreuse

et insolite, comme aussi de cette bienveillance inusitée, quand, en tournant la page, nous trouvâmes ceci : « Les ordres religieux doivent pourtant être détruits, parce qu'ils entravent la marche de la société et s'opposent à la grande loi du progrès. »

En d'autres termes, il faut que je vous laisse la vie, parce que vous avez le droit de vivre, mais, en même temps, il faut que je vous tue, parce que vous embarrassez mon chemin. C'est assez difficile à concilier ; mais, si quelqu'un éprouvait le besoin de savoir comment on marie deux théories qui semblent si opposées, il peut s'adresser à la boutique de leur père, lequel n'est autre que le grand Hugo. — Hugo Victor, l'ex-poète, premier du nom.

Quoi qu'il en soit de ces sophismes, ils ont cours, et l'opinion universelle s'en nourrit, y prend goût, les digère, — autant qu'elle peut les digérer, — et les réduit très souvent, trop souvent, en pratique.

Il nous semble, pourtant, que, ne fût-ce que pour exciter leur émulation mutuelle, il ne peut y avoir aucun inconvénient à ce que des personnes honnêtes de toutes robes, soient appelées à donner aux enfants l'éducation et l'instruction dont ils peuvent avoir besoin. En tout cas, j'avoue humblement que je ne vois guère comment la présence de frères et sœurs noires, blanches ou même grises dans une commune, peut porter la moindre atteinte au droit des gens, et gêner l'essor sublime de la liberté et du progrès.

Selon toute probabilité, les habitants de la commune

susdite en jugeaient autrement, et malgré les réclamations de l'économie, en dépit de l'intérêt de leurs enfants, uniquement pour agacer M. le maire et faire une niche à M. le curé, ils résistèrent à l'invasion des sœurs et des frères, et continuèrent à envoyer leurs moutards à l'école de M. l'instituteur. Leur Bourse en pâlit ; mais les principes furent saufs, et la grande cause de la liberté s'en porta probablement bien mieux.

C'est pour cette raison, et non pour aucune autre, que nous retrouvons notre pauvre Propre-à-rien à l'école communale de son village, où il lui arriva ce que doit nous révéler le chapitre qui suit.

## *Chapitre V*

Milie.

« Mon oncle Jean-Jacques, dont j'ai déjà fait mention quelques pages plus haut, avait été marié deux ou trois fois ; mais au moins deux, en supposant qu'il ait été marié une, ce dont je ne suis pas bien sûr, mais enfin, suffit ; ça ne me regarde pas. Après ça, il pourrait bien se faire qu'il se serait marié tout de même, malgré ses opinions religieuses, il y a des gens qui sont plus pires (sic) que le diable et qui tiennent à toutes les cérémonies de l'église ; même à s'y faire enterrer. C'est leur idée.

« Le fait est que mon oncle avait eu, d'une première femme, plusieurs enfants, dont la plupart étaient établis de toutes sortes de manières. Quant il se remaria pour la dernière fois, il ne restait plus chez lui qu'une petite fille qu'on appelait Milie, je pense que ça devait être Émilie, — et qui avait tout au plus un an de plus que moi.

« On disait, dans l'endroit, que mon oncle avait repris femme pour avoir soin de l'enfant, qui n'avait guère que deux ans quant la mère mourut, et dont le père ne pouvait s'occuper. Si c'était son intention, il fut joliment attrapé ; car ma tante, la belle-mère de la petite Milie, rendait la vie fameusement dure à cette pauvre petite enfant. On ne

la battait pas à la tuer ; mais on lui administrait toute la journée des taloches et des gros mots. Quand elle s'amusaient gentiment, devant la porte, avec moi, à faire des gâteaux de sable avec une vieille casserole de fer blanc percée, qui nous servait de moule pour cette savante opération, on accourait avec des cris, pré tendant qu'elle salissait tout, et on la réintégrait, en pleurs, dans la maison, en la secouant par le bras. Quand elle chantait, on criait pour la faire taire, disant qu'elle assourdissait tout le monde, quoi qu'elle eût une jolie petite voix bien douce et fraîche comme une fauvette ou une mésange ; quand elle se taisait, on prétendait qu'elle méditait un mauvais coup.

« Jamais rien ne se cassait qu'elle n'en fût accusée ; jamais rien ne s'égarait qu'on ne l'accusât de l'avoir pris ; jamais rien n'était sali ou en désordre qu'on en fourrât la faute sur son dos. Et, pourtant, a pauvre petite était bien la plus aimable, la plus charmante créature du bon Dieu que j'ai connue sous le soleil. Je ne sais pas si tout le monde est comme moi ; mais j'ai l'habitude de trouver charmants ceux que j'aime ; il faut, cependant, que ma petite cousine Émilie ait été mieux que d'autres, avec ses beaux cheveux blonds et ses grands yeux bleus, puisque tout le monde se détournait pour la regarder, et que même un grand peintre, qui passait l'été chez nous, fit passer son portrait dans un tableau où il y avait une nichée de beaux anges avec des ailes.

« Je parle d'elle avec bonheur, parce que je lui dois beaucoup. Elle était si bonne, ma petite Milie ! Elle M'aimait bien, et moi je l'aimais bien aussi. Nous nous voyions tous les jours et nous nous amusions ensemble, mais elle valait bien mieux que moi. Déjà, à l'asile, où

nous allions tous deux, elle me donnait de bons conseils et tâchait de m'empêcher de faire de mauvaises connaissances et de méchantes actions ; elle était si modeste qu'on aurait dit que le mal en avait peur. Je me rappelle qu'un jour, elle n'avait cependant guère plus de six ans, ayant voulu lui dire je ne sais quoi de vilain que les autres m'avaient enseigné, elle me gronda si fort que j'en pleurai, et elle me dit, en terminant sa petite morale : — Auguste, fais attention à ne jamais me dire des choses comme ça, sans quoi je ne voudrais plus te revoir jamais, jamais.

« Pourtant, elle était d'un caractère aimable et gai, et, en outre, elle m'aimait bien, et moi, qui n'avais pas de sœur, je l'aimais tout à fait comme si elle eût été la mienne. Je la trouvai à l'école comme je l'avais trouvée à l'asile : elle, dans la classe de la femme de M. l'instituteur, et moi dans celle du maître ; la classe des garçons n'étant séparée de celle des filles que par une cloison, où une porte vitrée permettait de surveiller à la fois tout ce petit monde de l'un et de l'autre côté.

« Certainement, il vaudrait bien mieux que chacun fût placé dans une école séparée. On a beau faire, on a beau mettre ses lunettes, il n'y a vigilance qui tienne : et non-seulement quand on vient à l'école, non-seulement quand on en sort, mais encore pendant qu'on y demeure, soit aux récréations, soit, même, pendant l'heure du travail, le voisinage des garçons et des filles est mauvais, très mauvais. Je n'en dirai pas davantage ; mais je le sais pour y avoir passé.

« Quant à moi, personnellement, j'en tirais plutôt avan-

tage à cause de l'influence que ma bonne petite Émilie avait su prendre sur ma personne. Elle était très abandonnée dans sa famille. Son père la bousculait pour complaire à sa nouvelle femme, et la belle-mère s'en occupait le moins possible, surtout depuis qu'elle-même eut mis au monde un nouveau moutard. Émilie devint la servante de son demi-frère, elle le soignait, le portait, le berçait, lui fourrait de la bouillie dans la bouche, elle était battue chaque fois que l'enfant piaillait, ce qui lui arrivait plus souvent qu'à son tour. Moi, ça m'exaspérait, et je détestais le mioche ; Émilie était si patiente et si douce ! Jamais elle ne se plaignait, et elle semblait aimer de tout son cœur cet abominable braillard.

« Souvent il arrivait que, pour ce joli Monsieur, Émilie manquait l'école, parce qu'on la faisait rester à la maison pour le garder. Ces jours-là, je trouvais le temps long et je perdais tout mon temps en classe. Les autres jours, nous nous y rendions ensemble et nous revenions de même, en suivant la berge de la rivière, courant après les papillons, cueillant de petites fleurs au bord de l'eau, et nous arrêtant à regarder les nuées de petits poissons, qui folâtraient en essaims dans les herbes que le courant faisait balancer, comme un tapis de velours vert, épais et moelleux, tout au fond.

« C'étaient les belles heures et les beaux jours. J'étais tout fier d'être comme le protecteur de ma petite cousine contre les chiens et contre les gamins et les gaminés, qui ne savaient quel tour inventer pour la rendre plus malheureuse encore. Car il me semble que plus une créature est bonne, et plus les gens prennent à tâche de la persécuter. Pour s'économiser le temps de soigner la belle chevelure

blonde de Milie, la belle-mère avait jugé à propos de la peigner à coups de ciseaux. On lui avait donc presque rasé la tête, et Dieu sait toutes les risées que ce genre de coiffure lui valut, et tous les coups de pied et de poing que je donnai et reçus à cette mémorable occasion, mais sans qu'elle le sût, bien entendu, car elle m'aurait sévèrement grondé, ma pauvre petite Émilie.

« Elle ne voulait pas que je fisse du mal à qui que ce soit, et c'est à elle, en grande partie, que je dois la répugnance que j'ai toujours eue à voir tourmenter les animaux. Je trouve que le bon Dieu ne doit pas aimer qu'on fasse sans raison du mal aux bêtes. Il les a créées pour qu'on s'en serve, mais non pour servir d'objet à notre cruauté. Au reste, j'ai toujours remarqué que ceux qui sont cruels avec les bêtes étaient aussi mauvais avec les gens. Je n'ai jamais vu un bon chrétien maltraiter un animal sans cause.

« Mon Dieu ! Qu'il y a longtemps de ce temps-là ; et que j'aime à me rappeler ces jours de ma première enfance ! Le souvenir de ma petite compagne m'apparaît, au milieu de toutes les autres figures qui passent et qui repassent dans ma mémoire, comme une belle tête d'ange, pure et souriante, dans un repaire de malfaiteurs ; comme une pâquerette épanouie sur un terrain fangeux, comme un chant d'oiseau parmi les propos grossiers d'une orgie. Combien de fois son souvenir m'a soutenu, plus tard, dans mes humbles luttes, et a réveillé dans mon âme la pensée et le sentiment de la puissance et de la bonté de Dieu ! Il n'y avait peut-être pas, dans tout le village, un seul père plus bas tombé que le sien ; elle n'avait aucun appui, aucun consolateur, aucun conseiller fidèle en ce

monde ; elle grandissait comme une pauvre plante, oubliée même de ses proches, et foulée aux pieds toutes les fois qu'on ne l'exploitait pas ; bafouée par ses compagnes, dont elle ne voulait pas partager les jeux trop souvent peu convenables, et maltraitée par ceux dont elle fuyait, le dangereux voisinage ; petite martyre de sept ans, gardée par Dieu, et bien gardée, elle vivait ainsi, riche, peut-être, de vertus et de mérites qu'elle ne se soupçonnai pas.

« Et pourtant tout ce que nous savions de Dieu, elle et moi, se bornait à bien peu de chose. Mais les quelques mots qu'elle, avait entendus répéter à l'asile étaient entrés profondément dans son esprit et dans son cœur. On croit trop facilement que les enfants sont incapables de comprendre les grandes vérités chrétiennes. Ce qu'ils ne comprennent pas, ce sont les principes et les billevesées que les hommes ont inventées ; mais, puisque le bon Dieu nous a faits pour lui, il doit pouvoir entrer dans nos âmes avec le premier rayon qui pénètre dans notre intelligence ; et dès qu'on peut connaître et aimer quelque chose, on doit pouvoir aussi connaître et aimer Dieu.

« Je suis certain qu'elle aimait Dieu, ma bonne petite Émilie, et je me souviens qu'elle m'en parlait souvent dans son langage d'enfant. Quand elle me grondait, c'était parce que, disait-elle, j'avais fait de la peine au bon Dieu ; quand elle me défendait de faire quelque chose, c'était encore pour ne pas faire de peine au bon Dieu ; et je l'ai vue un jour pleurant à chaudes larmes, après avoir fait un bien léger mensonge, à cause du sentiment qui brisait son âme, et de la pensée d'avoir affligé le bon Dieu.

« Autour d'elle tout outrageait, repoussait, haïssait Dieu, et Dieu l'avait comme choisie pour compenser, par l'amour de son cœur très innocent et très pur, les outrages et les blasphèmes de ceux qui la regardaient en pitié, et la tenaient en dédain si profond.

« Un jour, — elle ne devait guère avoir plus de quatre ans, alors, — comme nous revenions tous les deux de l'asile, courant, jasant et folâtrant, sur le bord de la Seine ; je me souviens que nous fûmes accostés par le curé de la paroisse, qui nous donna à chacun une image et se mit à causer avec nous. Moi, j'avais peur de cet homme noir, dont je n'entendais parler que comme d'un être malfaisant et nuisible, et je me cachais timidement derrière ma petite compagne.

« — Comment vous appelez-vous, mes bons petits enfants, demanda le prêtre ?

« — Moi, je m'appelle Milie, Monsieur le Curé, et mon petit cousin, il se nomme Auguste.

« — Est-ce que tu l'aimes bien, Milie, ton petit cousin ?

« — Oh ! Oui, Monsieur le curé, je l'aime grand comme cette maison !

« — Grand comme cette maison, mon enfant, et ton cœur est si petit ! Alors comment pourras-tu aimer ton papa et ta maman puisque tu aimes déjà ton petit cousin Auguste grand comme cette maison ?

« — Je n'ai plus de maman, Monsieur le curé, mais

j'aime papa grand comme cette montagne, dit l'enfant, en montrant la colline au pied de la-quelle coulait le fleuve.

« — Ah ! Petite Milie, je vais te prendre ! Ton cœur est tout petit, tout petit, et déjà tu aimes ton cousin grand comme une maison ; ton papa, grand comme une montagne, et, maintenant, qu'il ne reste plus de place, comment feras-tu pour aimer le bon Dieu ?

« L'enfant resta un instant pensive et sans répondre. Le bon curé souriait de l'embarras où il l'avait jetée, embarras qui était plus grand, même, qu'il ne l'avait pensé, quand, tout d'un coup, ma chère petite compagne releva vers lui sa jolie tête blonde, et le regardant fixement, avec ses grands yeux bleus pleins de triomphe, elle répondit :

« — Le bon Dieu, Monsieur le curé, je l'aime grand comme il est !

« Un des plus grands désirs de ma petite cousine Émilie était, certainement, celui de faire sa première communion. Depuis l'arrivée de notre nouveau curé, il avait obtenu de préparer, chaque année, quelques enfants, pour ce grand acte de la vie chrétienne. Je comprends très bien, maintenant, qu'on s'y dispose et qu'on y dispose les enfants avec des soins tout particuliers ; mais, alors, le désir que nous avons de la faire, Émilie et moi, — moi, peut-être moins qu'elle, qui était plus sage et plus réfléchi, — ce désir venait, plutôt, d'un besoin irréfléchi et d'un secret instinct, et pas beaucoup de réflexions théologiques. Après ça, ça ne veut pas dire que ce besoin là, pour n'être pas savant, ne devait pas être satisfait. Quant un poupon vient au monde, il ne fait probablement pas de grands rai-

sonnement pour crier quand il a soif, et ça n'empêche pas que ce serait une très mauvaise action de ne pas lui donner à boire.

« Généralement, j'ai remarqué que tout ce qu'il y a dans la religion va tout droit à l'un ou à l'autre des besoins de notre âme. Ça n'est pas de même pour toute espèce de choses. Il y a des gens qui se passent très bien de priser, de fumer, de prendre leur gloria, et de polker à la *Belle Moissonneuse* ; on s'en prive sans regret, ou du moins sans souffrance, et pour y prendre goût, il faut, d'abord, en prendre l'habitude. Mais pour les pratiques chrétiennes, ça vous chausse l'âme comme un soulier bien fait. On sent que l'on est fait pour elles, et on ne s'en passe pas sans douleur.

« Je suis sûr, du moins, que c'est vrai pour moi, et c'était bien plus vrai encore, pour ma petite Milie, qui valait mille fois mieux que moi.

« L'instituteur et sa femme, qui étaient assez bonnes gens, ne demandaient pas mieux que d'aider le curé pour faire faire la première communion à ceux et celles de leurs élèves qui étaient arrivés en âge de la faire ; mais le grand obstacle venait de la part des parents, qui n'y tenaient pas le moins du monde.

« Au fond, je me demande, quelquefois, s'il valait mieux la faire, on non, dans les conditions où l'on se trouvait. La grande raison qu'on avait donnée chez nous à nos pères et mères pour y introduire la coutume de la première communion, c'était que l'usage de Paris est de n'envoyer les enfants en apprentissage, qu'après cette cé-

rémonie. Dès que quelque chose se fait à Paris, ça devient comme règle d'évangile pour tous les dindons de la banlieue. On m'a dit que c'était souvent la même chose ailleurs. Il paraît qu'on est partout aussi jobard et aussi mouton de Panurge qu'on l'était de notre côté.

« Mais les gens de notre endroit regardaient la première communion des enfants absolument comme un acte sans importance et une simple formalité. C'était pour eux, tout bonnement, comme qui dirait un changement d'habit. À dix-huit mois, on vous ôte le bonnet aux garçons, pour leur donner une casquette, ou on change la robe du marmot en pantalon. Il y a un âge pour prendre la blouse, un âge pour aller à l'école, un âge pour devenir apprenti. Chez nous, l'âge pour devenir apprenti, c'était l'âge où l'on fait sa première communion, rien de plus, rien de moins ; mais quant à savoir ce que c'était que la première communion, ça leur était bien égal. C'était, certainement, le moindre de leurs soucis.

« Quand on pense que dans la communion on reçoit Dieu, ça émotionne ; mais, pour les parents de cette paroisse-là, c'était tout autre chose ; ou, pour mieux dire, ce n'était rien du tout. On ne se gênait pas plus devant les enfants qui s'y préparaient, que s'ils devaient aller en promenade à la foire. Si le curé jugeait qu'ils fussent trop mal instruits, ou trop mal disposés, ou trop mauvais sujets, — et Dieu merci, la plupart étaient ignorants comme des poules, et menaient une vie de gamins endiablés, — et si, par suite, il osait même parler de retarder l'époque de la première communion, il fallait entendre les cris des pères et des mères irrités contre lui ! — et que leurs moutards valaient mieux que les autres qu'on avait admis, —

et qu'on faisait des préférences aux riches, — et que si l'enfant ne la faisait pas tout de suite, on ne la lui ferait jamais faire, tant pis pour le curé, — comme si celui-ci devait y avoir le plus léger bénéfice. Voilà ce qu'on disait, et bien d'autres choses encore, plus bêtes les unes que les autres.

« Et le malheureux curé était bien embarrassé, de son côté, parce que, règle générale, il y a un préjugé parmi ces paroissiens-là, qui-est de croire qu'ils ne peuvent pas se marier à l'église quand ils n'ont pas fait leur première communion. De là vient un chapelet de désordres, qui s'accrochent les uns aux autres, et qui perpétuent, dans les villages, des familles de païens et des ménages d'enfer. « Dieu ! Que la vie d'un curé au milieu de ces animaux-là, doit être abominable ! Pour quant à moi, j'aimerais mieux demeurer au milieu des sauvages les moins civilisés, que parmi des bêtes brutes de cette espèce, des manières d'iroquois passés au vernis, vivant, sans Dieu, sans foi, sans morale, matériels comme des potirons, croyant avoir remporté une grande victoire, quand, pour vexer leur curé, ils sont parvenus à mourir sans lui, ou à priver leurs enfants de la grâce de l'eucharistie. Belle et adroite vengeance, ma foi !

« C'est vrai que le cœur d'un prêtre doit bien souffrir, et que ça doit être une bien triste vie que celle qu'on passe parmi de semblables crétins. Dire qu'un malheureux curé n'est malheureux qu'à cause du mal que se font à eux-mêmes ces oies-là, et et qu'ils sont trop stupides même pour le comprendre ! Mieux vaut vivre en chine ou avec des particuliers qui mangent de la chair humaine. C'est encore plus drôle.

« Ma pauvre Émilie, au milieu de ce vilain monde, était comme une jolie petite fleur parmi des orties, et comprenait bien le bonheur des enfants qui étaient appelés à faire leur première communion. Elle s'y préparait de loin et m'en parlait sans cesse. Bien sûr, elle n'était pas très instruite ; mais comme elle savait déjà parfaitement lire, elle lisait son catéchisme tous les jours, et quand on nous le faisait réciter, à l'école, c'était elle, toujours, qui le savait le mieux.

« — Auguste, me disait-elle quelquefois, seras-tu bien heureux de faire ta première communion ?

« — Oh ! Je crois bien, Milie !

« — Et moi donc ! Dire que le bon Dieu, qui nous a créés, qui est mort pour nous, viendra habiter mon cœur, que je le porterai là, dans ma poitrine, comme si j'étais un vase sacré, qu'il se donnera à moi, qui ne suis qu'une pauvre petite fille, tout entier avec toutes ses grâces et tout son amour. Il y a de quoi en mourir de joie, Auguste, rien que d'y penser.

« — C'est vrai, Milie.

« — Et, quand je l'aurai reçu, comme je vais prier pour ma pauvre mère, qui est morte, pour mon papa, qui n'est pas heureux du tout, pour toi aussi, afin que tu sois toujours sage et non.

« — Merci, Milie, merci ! Mais ton père t'empêche de prier le bon Dieu, Milie : il est si méchant avec toi, ton papa, et ta belle-mère aussi !

« — Ne dis pas ça, Auguste, ça n'est pas bien. papa n'est pas méchant ; mais il a du chagrin, voilà tout, et belle maman ne se fâche presque jamais contre moi que quand j'oublie de soigner le petit. Mais je prierai tant pour eux qu'ils se convertiront. L'autre Jour, à l'école, M. le curé nous disait que le bon Dieu accordait aux enfants tout ce qu'ils lui demandaient le jour de leur première communion. Crois-tu qu'il m'exaucera ce jour-là, Auguste, ce serait si beau, et je serais si heureuse !

« — Bien sûr, Milie, il t'écouterà et t'exaucera, si tu l'en pries.

« Bonne petite ! Elle vivait de cet espoir et m'en parlait sans cesse. Quand elle pouvait échapper, pendant quelques instants, à la surveillance de sa marâtre, elle allait se réfugier dans l'église et prier au pied de l'autel de la Sainte-Vierge, à genoux, comme, la sainte du tableau qui était sur l'autel, et cachant sa figure dans ses petites mains.

« Un jour, je m'en souviens encore comme si c'était hier : c'était un dimanche, une froide jour-née d'hiver : la veille, Émilie n'avait pas paru à l'école et cela m'étonnait, parce que, depuis que son petit frère allait à l'asile, elle ne manquait jamais d'y venir ; je la croyais malade et je me rendis à la maison pour m'en informer et la prendre pour venir jouer avec moi. Je la trouvai triste, et rangeant ses petites nippes dans un tiroir de commode qui lui était réservé. Elle avait les yeux rouges, et on voyait bien qu'elle avait beaucoup pleuré.

« — Est-ce qu'on t'a encore grondée, Milie ? Lui de-

mandai-je tristement.

« — Oh ! Non, on ne m'a pas du tout grondée.

« — Mais qu'as-tu donc, alors ? Car tu as pleuré, bien sûr.

« Son pauvre cœur ne put y tenir ; nous étions seuls à la maison, nous étions presque toute notre famille l'un pour l'autre ; car, pour elle comme pour moi, nos pères et mères n'étaient guère qu'un nom ; elle sauta à mon cou en fondant en larmes, et me dit d'une voix entrecoupée de sanglots :

« — Auguste, c'est fini, je ne ferai pas ma première communion !

« Voici ce qui était arrivé :

« La veille, en effet, la belle-mère, qui n'avait plus besoin d'elle pour son petit, depuis qu'il allait à l'asile, avait fait comprendre à son mari que Milie était assez grande pour gagner quelque chose ; qu'elle savait bien lire, un peu écrire et passablement compter ; que c'était donc le moment de la placer quelque part, où elle pût rapporter un bénéfice à la maison. En conséquence, il fut décidé par mon oncle et ma tante qu'à partir du lundi suivant la pauvrete entrerait, avec les autres enfants qui y étaient employés, — et qui, pour la plupart, étaient aussi jeunes qu'elle, — dans la fabrique d'allumettes de M. X..., située à une demi-heure du village ; qu'elle partirait tous les matins à sept ou huit heures, emportant son manger dans un petit panier, et qu'elle rentrerait à sept ou huit

heures du soir, suivant la saison, tous les jours, y compris les dimanches et les fêtes, bien entendu.

« Grâce à ce système, l'enfant devait rapporter à la maison, dès la seconde semaine, environ cinq sous par jour : un peu plus tard, sept sous ; et enfin si, à force d'intelligence, elle parvenait à passer du bas emploi, qui consiste à ranger les allumettes sur les séchoirs, à la fonction supérieure de les tremper dans le *chimique*, elle pourrait au bout de deux ans, arriver à gagner ses douze sous par jour.

« Elle avait donc bien raison, la pauvre Émilie : à sa première communion il lui fallait dire adieu. Tous Les jours, plongée dans une atmosphère puante de soufre et de phosphore, travaillant sans relâche, sans trouver même le temps de visiter l'église et de prier à l'autel de la Vierge Marie, il lui fallait, désormais, habiter là, loin de moi, le seul ami qu'elle possédât au monde, loin des siens, loin de Dieu, jusqu'au jour où, devenue grande, et sa marâtre y trouvant un avantage d'argent, on la ferait passer de la fabrique au lavoir, quand elle aurait atteint ses quatorze ou quinze ans.

« Et jusque-là, on l'avait ainsi vendue pour cinq sous par jour, la pauvre enfant, vendue corps et âme au démon du gain. Oui, pour cinq sous, on avait vendu sa frêle santé, son teint vermeil et rose, ses joies d'enfant, son petit compagnon d'âge et d'école, son frais rire, ses études qu'elle aimait et où elle profitait plus que toutes ses compagnes : on avait vendu tout cela, et, par-dessus tout, sa première communion, pour l'appât misérable de cinq sous par jour !

« Et ce misérable marché s'était conclu froidement, sans malice réfléchie, grossièrement, comme la vente d'un mouton ou d'une chèvre. On avait trouvé que c'était un calcul habile, et on avait simplement écrasé tout notre bonheur et tout notre avenir, comme on écrase, par distraction, une plante brisée sous ses pieds !

« Nous pleurions tous deux abondamment et amèrement. Ces larmes sont les premières dont je me souviens. Je perdais tant avec ma petite Émilie ! Il me semblait que mon bon ange gardien allait m'abandonner. Elle tâchait de me consoler et de m'encourager à bien faire.

« — Vois-tu, Auguste, me disait-elle, c'est, à ce qu'il paraît, la volonté du bon Dieu, et le bon Dieu fait tout pour le mieux, comme dit le catéchisme. Nous nous reverrons quelquefois, les dimanches, dans l'après-midi. On revient ces jours-là du travail de bonne heure, à ce qu'on m'a dit. Tu me répéteras ce que tu auras appris. Il ne faut pas pleurer, mon cher Auguste, puisque c'est la volonté du bon Dieu.

« Et nous suivions, en causant ainsi, la berge glacée du grand fleuve, grossi par l'hiver. La neige tombait avec abondance, le vent soufflait, la Seine charriait, en tourbillonnant, des monticules de paille, la nuit allait venir et nous nous séparâmes en sanglotant tous les deux, elle pour recevoir un déluge de reproches à cause de sa sortie, et moi pour me préparer à mon ascension dans mon grenier glacé. Je demeurai, cette nuit-là, longtemps sans dormir, pensant à elle, à elle que bientôt je ne reverrais plus, à la sœur de mon cœur, à ma pauvre petite Émilie que son père et sa mère avaient vendue au démon de l'argent, ven-

due pour cinq sous par jour !

## *Chapitre VI*

Un ambassadeur qui n'a pas de chance — Deux méthodes. — Seul à huit ans. — Chef de file. — L'égout collecteur. — La bibliothèque du papa d'Eugène. — Ça gratte ou ça démange. — Ruse du diable. — Deux poids et deux mesures. — La queue de l'anguille. — Crache en l'air pour voir où ça te retombera.

« Le départ de ma bonne petite cousine Émilie sembla, pendant quelque temps, m'avoir vidé le cœur. Nous nous voyions, désormais, très rarement, et seulement dans les après-midis, les dimanches : jamais les soirs des autres jours, parce que la pauvre enfant revenait tard de la fabrique, et moi je devais, à cette même heure, aider ma mère à faire le souper ; pour que papa, en rentrant, ne nous trouvât plus dans la chambre d'en bas.

« Nous étions, cependant, demeurés bien attachés l'un à l'autre. Ses frères et sœurs étant tous établis, et moi étant, au logis, tout seul de mon espèce, nous nous aimions comme frère et sœur. Et puis, avec des familles comme les nôtres, nous n'avions réellement que nous à qui nous pussions parler, confier nos petits secrets, nos petites peines, nos petits projets d'avenir. Souvent, depuis

son entrée à l'usine, Émilie me reparlait de sa première communion, et chaque fois qu'elle m'en parlait, elle pleurait, la pauvre petite !

« Comme j'étais devenu un peu plus hardi, en grandissant, je résolus d'en causer avec le curé, et de lui demander si on ne pourrait pas accorder cette grâce à Émilie, à une autre époque que l'époque réglementaire. Cette idée enchantait ma petite cousine, et elle me supplia de la mettre à exécution. Elle pouvait, à la rigueur, avant de partir de chez elle, aller à l'église de très bonne heure, surtout à certains jours de fêtes ; et, le dimanche, on eût pu lui faire un peu de catéchisme, après qu'elle était revenue de son travail. Au reste, ce n'est pas pour la vanter, mais je ne crois pas qu'il y eût, dans tout le village, une seule enfant aussi instruite qu'elle, aussi bien disposée et aussi désireuse d'accomplir comme il faut cette grande action.

« J'en parlai donc à M. le curé, un jour que je le rencontrai tout seul dans le pays. Il disait son bréviaire le long d'un chemin peu fréquenté. Quand je lui eus, de mon mieux, en hésitant un peu, exposé ma demande :

« — J'ai bien du regret, mon pauvre enfant, me dit-il, de ne pouvoir t'accorder ce que tu me demandes pour ta petite cousine Émilie ; mais c'est absolument impossible.

« — Oh ! Monsieur le curé, si vous saviez comme Milié est bonne !

« — Je le crois, mon enfant, mais elle ne peut suivre le catéchisme avec les autres, et ce serait un exemple dan-

gereux pour la paroisse.

« — Mais elle ne fera donc jamais sa première communion, elle qui le désire tant !

« — Sans doute, mon cher Auguste, cette bonne petite est restée gravée dans mon souvenir et dans mon cœur, dit le curé, en soupirant et les yeux humides ; mais c'est malheureusement impossible. Si on faisait faire la première communion à un seul enfant, sans instruction préalable, et dans un jour exceptionnel, tous crieraient à l'injustice, et voudraient avoir part à semblable faveur. Dis à Émilie, qu'elle se console, qu'elle prie bien, qu'elle reste toujours bonne comme je l'ai connue, et que le bon Dieu la protégera et la bénira, ayant égard à ses bonnes intentions et à ses désirs.

« Et la pauvre Émilie, quand je lui racontai la chose, pleura beaucoup, ne s'en plaignit point ; mais ne se consola pas.

« Je ne dis pas que notre curé n'eût pas de bonnes raisons pour se décider à agir comme il le fit ; c'est à celui qui tient la queue de la poêle à juger quand l'omelette est cuite et quand il est temps de la servir ; mais, depuis, j'en ai trouvé d'autres qui avaient une autre méthode, et qui n'avaient pas peur de faire des exceptions pour les enfants qu'on envoyait dans les fabriques quand ils étaient tout petits. Il y a, dans certaines usines beaucoup d'enfants employés, dès l'âge de sept ans, et, qui, par conséquent, si on exige qu'ils suivent le catéchisme avec les autres et qu'ils fassent leur première communion le même jour, se voient, forcément, privés du bonheur de s'approcher de la

table sainte : et j'ai connu des curés qui les réunissaient les soirs, au retour de l'ouvrage, pour les catéchiser et leur faire accomplir le devoir pascal, quand ils pouvaient, et dès qu'ils les jugeaient suffisamment préparés et instruits. Dans une seule paroisse, plus de trente, à ma connaissance, ont pu, en une seule année, jouir de cette précieuse faveur. Je ne sais pas quelle méthode est la meilleure ; mais quand on ne pourrait accorder le bienfait de la communion qu'à un seul de ces pauvres petits êtres si malchanceux, si délaissés, si disgraciés, si mal entourés, il me semble que ça en vaudrait bien encore la peine. Après ça, chacun son métier, comme dit le proverbe.

« Ce ne fut pas pour moi seulement un grand chagrin de perdre la compagnie de ma petite cousine ; mais ce fut aussi un vrai et sérieux malheur.

« Tant qu'elle avait été près de moi, nous nous suffisions très bien l'un à l'autre. Quand elle vint à me manquer, tout me manqua. Être et vivre tout seul à huit ans, est une chose presque impossible, surtout quand on n'a pas de famille sur qui on puisse s'appuyer. Dans les premiers temps, mon chagrin me suffit ; mais à cet âge-là, les chagrins ne sont pas de longue durée ; et je ne tardai pas à fréquenter quelques-uns de mes camarades d'école, qui me sollicitaient d'aller et de m'amuser avec eux.

« Dans toutes les réunions d'enfants il y a, du moins à ce que j'ai cru remarquer jusqu'ici, plusieurs espèces très différentes, c'est à peu près comme chez les grandes personnes. Il y a les intelligents et les imbéciles ; les tyrans et les souffre-douleurs ; les meneurs et les menés, et ainsi

de suite. Mais c'est une chose curieuse que ceux qui ont l'air de gouverner tout, et qui, en effet, font tout marcher comme ils veulent, sont, en général, les plus mauvais sujets de tout le troupeau. Ils n'ont pas plus d'esprit que le reste de la bande, et souvent, même, ils en ont moins ; ils ne valent d'ordinaire, pas mieux que les autres ils sont les pires de tous, et ce sont, pourtant, ceux-là qui vous entortillent et vous font manœuvrer comme des despotes.

« Je ne sais pas à quoi ça peut tenir, mais j'ai toujours vu que ces individus là étaient les plus forts de poings, et les plus vicieux ; et que c'était comme ça, et peut-être pour ça, qu'ils arrivaient à tout faire plier et à tout conduire. Il faut bien, comme dit le père Loyseau, que l'homme soit naturellement enclin à la servitude et au mal, puisqu'on arrive si facilement à le dominer en le tyrannisant, en excitant ses plus mauvaises passions, et en fournissant un aliment à ses vices.

« ça dérange, peut-être, un peu l'idée de ces messieurs qui prétendent laisser chacun faire tout ce qu'il veut. Mais, qu'est-ce que ça me fait, pourvu que j'aie raison ?

« Dans le monde, généralement, la majorité n'aime pas à recevoir les taloches, ni les bousculades ; mais la majorité est toujours pleutre, poule mouillée et moutonne ; et il suffit de quelques douzaines de braillards pour faire grand bruit et grand mal. Les honnêtes gens, dès qu'ils entendent casser un réverbère, se ramassent dans leurs coquilles en attendant leur tour d'être écrasés ; les demi-coquins se laissent entraîner, sans en avoir précisément envie, à singer les gros et à crier comme eux ; et la franche canaille, qui n'a rien à perdre, et qui, par nature,

aime à faire le mal, qui s'amuse des coups qu'elle donne et se fiche des coups qu'elle reçoit, pourvu qu'elle fasse du désordre et du vacarme, et qu'il y ait des pots cassés, la canaille complète entraîne la demi-canaille à sa suite, et, devant une pincée d'enragés qui aboient, on voit dès millions de bêtas trembler ou applaudir par peur, jusqu'à ce que les francs et vrais vauriens les mangent, en gros ou en détail ; et finissent par mourir d'indigestion ; quelquefois après s'être mangés entre eux.

«c'est comme ça à l'école : c'est très stupide ; mais c'est tout-à-fait ça : j'en appelle au souvenir de ceux qui y ont passé.

« Chez nous, il y en avait donc deux ou trois, qui étaient voyous en diable, et qui entraînaient tous les autres à toutes les iniquités imaginables. C'étaient eux qui inventaient toutes les impertinences et tous les complots contre l'instituteur et sa femme ; c'étaient eux qui organisaient tous les jeux où il devait y avoir des yeux pochés, des culottes déchirées et des nez en compote ; c'étaient eux qui poussaient les autres à courir en bandes, dans les champs) le jour ; dans les rues, la nuit : pour ravager les vignes, voler des cerises, couper les treillages, dévaster tout ce qu'on pouvait dévaster, jeter des pierres dans les carreaux de vitres, frapper aux portes et se sauver après, couper les cordons de sonnettes, et faire, enfin, tout le mal que peuvent faire de petits polissons de huit à douze ans ;

« Et, chose bien singulière, on les méprisait, mais on les admirait et on enviait leur force, leur adresse et jusqu'à leur méchanceté. Je ne sais pas comment expli-

quer la chose autrement, peut-être est-elle inexplicable.

« Dans le nombre, surtout, il y en avait un qui faisait trembler tout le monde. Il se nommait Eugène, son père était aubergiste, et, je ne dis pas ça pour le flatter, je n'ai jamais vu de plus mauvais garnement :

« S'il se fût borné aux méfaits dont j'ai parlé, et d'autres semblables, comme de mettre de l'huile dans l'encrier du maître, arracher la queue des poules qu'on laissait errer dans les sentiers, forcer ses petits camarades à manger des mouches, sous peine d'être assommés à coups de poing ; inventer, chaque jour, quelque malpropreté nouvelle, que je ne pourrais ici raconter sans dégoût, s'il se fût contenté de cela, on eût pu considérer ces choses comme des farces de médiocre importance ; mais il avait une autre spécialité ; avec laquelle il faisait plus de mal à lui tout seul, je puis le dire, qu'une légion de diables d'enfer.

« Sa spécialité, c'était de nous apporter des livres.

« Quand je dis des livres, je veux dire un tas de saletés imprimées, dans lesquelles on apprenait toutes sortes d'horreurs. C'étaient, quelquefois, des feuilletons gluants, crasseux, puant le vin et le tabac, tachés de boue, de graisse, cousus en longues bandes et formant comme des volumes flasques, qu'il nous apportait en rouleaux cachés dans ses culottes. Là-dedans, il y avait des romans découpés dans des journaux de toutes couleurs ; excepté la bonne.

« Je ne sais pas pourquoi, mais la plupart des journaux,

au jour d'aujourd'hui, me représentent, comme qui dirait, l'image de Paris, et y ressemblent comme deux couteaux (sic), (probablement, deux gouttes d'eau.) Voici mon idée : de même qu'il y a comme deux Paris à Paris, le Paris de par dessus, où il se débite un tas de vilénies, et le Paris de par dessous, où l'égout collecteur les reçoit ; de même, dans les journaux, il y a les mauvaises doctrines du dessus, lesquelles passent dans les feuilletons, qui les mettent en morale et en action. Le Feuilleton, serait la morale de l'enseignement de la feuille : c'est-à-dire, comme qui dirait l'égout collecteur du journal. Je ne sais pas si on me comprend ; mais je me comprends très bien, et ça me suffit. Ils ont beau se déguiser, en bas ou en haut, le rez-de-chaussée a toujours la même odeur que le premier étage. Ça pue de même, ça vient de même fabrique. C'est bien le cas de dire que la carpe (sic) sent toujours le hareng. (sans doute Propre-à-rien veut dire la caque. Il avait la manie des dictons, mais il lui arrivait souvent de les estropier.)

« C'étaient ces pourritures-là que nous apportait Eugène, le fils du cabaretier.

« Et des gravures ! Et des chansons ! Et des livres ! Et des photographies ! Et tout ! Quand je pense maintenant à toutes les abominations que ce gremlin-là m'a passées, j'en rougis jusque sous les semelles de mes souliers, comme une écrevisse cuite.

« Il n'était pas le seul à faire ce métier ; mais c'était lui qui avait le magasin de vilénies le plus abondamment fourni. Il paraît que son père avait une bibliothèque fièrement bien montée et proprement choisie !

« On ne se doute pas du mal que fait la lecture dans les campagnes. Un mauvais livre suffit à perdre une paroisse, et peut, quelquefois, gâter une âme pour toujours, en lui enseignant des infamies qu'elle n'oubliera jamais, et en lui montrant un fruit défendu, dont la curiosité l'entraînera à goûter, presque à coup sûr. Et puis, voyez-vous, comme tout ça se tient et s'enchaîne, et qu'il reste toujours quelque chose à apprendre, dès qu'on a mordu à cette diablesse de pomme pourrie, on veut en manger une autre qui soit encore plus gâtée ; et, de l'une à l'autre, on finit par avaler la peste et le choléra, sans jamais pouvoir aller jusqu'au fond du baquet, parce que le baquet,, n'a pas de fond.

« C'est là, selon ma petite idée, un des grands secrets du diable, et une des causes principales de la turpitude où les gens sont tombés. Enfants et grandes personnes tout se pervertit de la sorte, en grande partie par les yeux. À l'école, on passait aux petites filles des images qui feraient rougir des galériens, on leur prêtait des chansons, dont un corps-de-garde n'eût pas osé dire un couplet entier. On les expliquait aux ignorants, qui le désiraient, et aux novices, et on en pratiquait, de cette belle morale là, tout ce qu'on en pouvait mettre en pratique. Et c'était du propre !

« Les grandes personnes, déjà versées dans, ces belles sciences, dès leurs plus jeunes années, se contentent, probablement, d'entretenir et de cultiver leur moralité par quelques lectures salées et poivrées, puisées dans le sous-sol de leur journal, et, sortant de l'égout collecteur, après s'y être désaltérées en passant, elles boivent à longs traits dans les colonnes d'en haut, toutes les drogues que les

rédacteurs y ont versées. Les petites, elles, se contentent de la morale du feuilleton, et se pourrissent, par le cœur, en attendant que cela les amuse, comme ça amuse leurs parents, de se putréfier aussi la cervelle.

« J'ai connu alors, et depuis, même, des jeunes filles bien innocentés, bien sages, candides comme des petits anges, et qu'une seule lecture a perverties et gâtées sans remède. Ces horreurs-là, qu'elles ne comprenaient pas, excitaient leur curiosité de les comprendre, et soit par le plus bête des orgueils, qui fait qu'on a honte de ne pas connaître autant de mal que les autres ; soit pour d'autres raisons que je ne sais pas, le fait est qu'en voulant tout apprendre, driva aux renseignements auprès de ceux et de celles qui sont plus avancés, — et, grâce au diable, il n'en manque pas ; — puis, l'esprit travaille, et, le diable susdit aidant, le petit ange est bientôt devenu un des pires démons d'enfer.

« Les pères et mères qui ont, je pense, commencé comme leurs moutards, par avaler cette même drogue, se sentant, bientôt, l'âme mal à l'aise avec Dieu et la conscience tracassée, lâchent tout dès qu'ils peuvent tout lâcher, et cherchent, dans la lecture des malpropretés de journaux, toutes les raisons que les journaux peuvent leur fournir pour en finir avec l'église. C'est uniquement pour cela que les plus pires des feuilles publiques ont tant de vogue. Ça vous gratte où ça vous démange.

« Pourquoi est-ce qu'ils détestent tant tout ce qui approche de la religion ? Ça ne leur a pourtant jamais fait de mal. L'église ne les blesse pas plus que les temples protestants ou les mosquées turques. Le curé ne les a pas

plus volés ou battus que ne l'a fait le ministre ; le sermon ne leur nuit pas plus que le prêche ; la procession ne leur fait pas plus mal aux yeux que le défilé des troupes. Pourquoi donc est ce qu'ils ont en horreur l'église, les curés, les sermons, les processions et tout le culte catholique, et qu'ils laissent tranquilles, — quand ils ne les admirent pas, sans savoir pourquoi. — le temple, le ministre, le prêche, et les revues militaires des troupiers ? Pourquoi ? Quand j'ai demandé ça au père Loyseau, il m'a ri au nez, et m'a répondu : cherche, mon vieux, cherche !

« J'ai cherché, et je crois avoir découvert le pot aux roses. Ça doit venir de ce que ces gaillards-là trouvent dans l'église catholique et dans tout ce qui y tient, comme qui dirait un reproche vivant. Et ça les vexé. Le curé rappelle la confession, la confession rappelle la vie qu'ils ont menée ; leur vie rappelle la honte : et c'est, tout bêtement, parce qu'on a honte de sa vie, qu'on prend en grippe son curé et sa paroisse. Ça doit être ça.

« Et c'est pour ça qu'en lisant les mauvais journaux et les mauvais livres, ce qu'ils y cherchent principalement, c'est toutes les histoires scandaleuses des gens d'église : frères, sœurs ou curés. Quand on trouve une anecdote, ou le récit d'un crime dont quelqu'un est accusé, si c'est un ouvrier, ce quelqu'un là, ou même n'importe qui, on dira : « Va savoir si c'est le vrai coupable ! » et on en doute jusqu'au jugement de la cour d'assises et, quelquefois, encore après. Pour, les curés et leur bande, dès qu'on les accuse, ça ne peut pas être faux, et on n'en doute jamais. Ils sont condamnés avant d'être entendus ; ils ne peuvent pas être innocents, c'est impossible ; et la seule réflexion

qu'on fasse, sur leur dos est celle-ci : « Si on savait tous les crimes cachés qu'ils commettent, ce serait une bien autre affaire ! » ils sont jugés, d'avance, capables et coupables de tout.

« Ces mauvais livres sont donc distribués par le diable avec un talent supérieur ; et la marche du mal qu'ils font est bien facile à suivre. Le plan de Satan est celui-ci : 1° démoraliser les enfants, en leur apprenant le vice ; 2° quand ils le savent et le pratiquent, les éloigner de l'église, où le souvenir de Dieu leur fait peur ; 3° quand ils sont devenus ennemis de l'église, leur donner des armes pour la combattre ; et ces trois choses se produisent, principalement, à ce que j'ai vu, par la lecture.

« Et voici ce qui arrive après. C'est que lorsqu'on ôte la bride au cheval, il se met à courir à travers champs, sans qu'on puisse l'arrêter. Et quand il trouve des obstacles, il rue et mord. C'est la même histoire dans nos villages. Toutes ces lectures-là allument le désir de satisfaire toutes ses passions ; et comme l'argent est le moyen de les satisfaire, on adore l'argent ; et comme on n'en a jamais assez pour faire tout ce qu'on veut, et se procurer tout ce qu'on désire, on bougonne de sa position et de son état, et on est mécontent ; et comme il y en a qui sont plus riches que vous et qui peuvent faire leur quatre volontés, et satisfaire, à ce qu'on croit, du moins, tous leurs caprices, on les suppose très heureux, et on les jalouse avec une rare férocité.

« Dans les pays que les mauvais journaux corrompent, la première chose qu'on voit venir, après l'immoralité et la haine de Dieu, c'est la haine du riche.

« On ne hait pas l'homme qui est riche ; mais on hait l'homme parce qu'il est riche. S'il était pauvre, on lui tendrait la main, et on trinquerait volontiers avec lui ; mais il est riche, donc c'est un ennemi et un brigand. Voilà toute la finesse de la chose.

« Aussi, on ne se figure pas comme cette envie ronge le cœur des ouvriers et des paysans : il suffit qu'un homme soit bourgeois, qu'il ait de petites rentes, que sa maison soit à lui, pour qu'on sente la démangeaison de l'en mettre à la porte. Il est riche, ça suffit pour qu'il soit envié, jaloué, détesté.

« Si on peut aider un camarade à éteindre le feu qui a pris à sa boutique, on le fait avec plaisir, parce qu'il n'est pas riche ; mais si la maison du riche brûle, on dirait un feu de joie : c'est presque une fête, et un bonheur public.

« On ne voudrait pas voler une bûche, ou faire tort d'un franc à un pauvre cultivateur ou à un artisan, on aurait honte après, et on n'oserait pas en paraître et surtout s'en avouer coupable ; mais si on peut, sans être découvert, casser une vitre au bourgeois, couper ses plants, gâter son terrain, fouler sa moisson, ça c'est bien. Il n'y a pas de mal, on peut s'en vanter, entre amis, ça ressemble à une bonne œuvre et on s'en glorifierait en public, si on n'avait pas le respect dû à la gendarmerie qui vous retient. On n'a que le regret de n'avoir pas pu lui nuire davantage. Pourquoi ? Uniquement parce qu'il est riche.

« Si on soupire après des révolutions, c'est, peut-être, moins pour s'enrichir soi-même que pour avoir le plaisir de voir appauvrir les autres. Si ce n'est pas moins, c'est

autant.

« Voilà l'effet final que produisent dans les villages les livres mauvais et la lecture des journaux. C'est de salir le cœur d'abord, et de tourner la tête au grand et au petit monde je veux dire aux pères et aux enfants. Et, ensuite, d'enseigner à tous et à chacun à se haïr ; les uns les autres. C'est déjà un joli résultat ; et si c'est ça qu'on appelle le progrès, il est bien léché !

« Certainement, que si on ne lisait que des bonnes choses, si on apprenait son catéchisme, si on ne mettait aux mains des enfants que des histoires amusantes, des recueils de cantiques, des feuilles honnêtes, ce serait un grand bien de savoir lire et d'en user ; mais savoir lire pour lire ce qu'on lit ! Ma foi, je ne sais pas s'il ne vaudrait pas mieux ne savoir ni A ni B !

« En réfléchissant, à part moi, à toutes ces choses que j'ai vues de mes yeux et que j'ai entendues de mes oreilles pendant plusieurs années de ma vie, je trouve qu'il faut que les pères et mères soient bien stupides pour laisser, comme ils le font, toutes les saletés de bouquins qu'ils possèdent, à la portée de leurs enfants.

« Je ne sais pas de qui dépend qu'on publie et qu'on répande ces cochonneries-là ; mais je sais bien que quand on crache en l'air ça finit, ordinairement, par vous retomber sur le nez.

« On dit que dans les pays les plus éloignés de Paris, on ne trouve pas encore tant de canailleries imprimées entre les mains des gens. Sapristi ! Tant mieux pour eux ;

car si cette peste-là se gagne, je crois que les honnêtes gens n'auront bientôt plus qu'à faire leur paquet, pourvu qu'on leur en laisse le temps et le loisir.

« Quant à ceux qui poussent à la circulation de toutes ces choses-là, je suis assez de l'avis du père Loyseau, qui prétend que leurs lecteurs finiront par les manger tous crus.

« S'ils espèrent que la mauvaise qualité de leur personne et de leur viande les garantira de ce genre de mort, ils se trompent bien, et ils ont beau être de vilaine marchandise, ils apprendront à leurs dépens, ce qu'il en cuit d'avoir dépravé le goût de leur public, et d'avoir affaire à des particuliers qui, par leurs soins, ont le palais si foncièrement gâté. Quand On a l'estomac avarié on n'aime plus la viande saine. Ils ont donné leurs œuvres à manger à des millions de lecteurs, et après le volume, il faudra que l'auteur y passe. Oui, le livre, l'auteur et ses complices avec.

## Chapitre VII

Avant l'école. — Pendant l'école. — Le chat qui patine. — Après l'école. — Réflexions de la plus haute philosophie à propos d'un tambour crevé et d'un chien qui eut la patte cassée.

« Grâce aux mauvais livres que me prêtaient mes camarades et à ceux que je pouvais me procurer moi-même, avec les sous que je parvenais à attraper à la maison, je devins bientôt parfaitement instruit dans la science du mal. Quant à ma conduite, au bout de quelques mois passés dans la société d'Eugène et des autres, elle ne laissa non plus rien à désirer. Dame, dit le proverbe : dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu fréquentes. (Propre-à-rien veut dire : *je te dirai qui tu es*. L'un n'est peut-être pas plus vrai que l'autre ; mais c'est plus instructif.)

« Le temps qui précédait l'école se passait généralement, à jouer à la maison, et à être bougonné par les parents. — Veux-tu étudier ta leçon, criait le père ou la mère, tas de feignant, ou si je te fiche une danse ! — À quoi on répondait, d'un ton pleurard : — Mais, je la sais, ma leçon ; je l'ai apprise hier. — Allons, brigand, pas tant de raisons, et attrape-moi ton livre tout de suite, ou sinon..

« Alors on prenait son livre, et on lisait, en rechignant, jusqu'à ce que le père ou la mère eussent de nouveau le dos tourné ; après quoi, on avait recours au merveilleux instrument qu'on appelle plume, et, au lieu de lire des bêtises comme ceci : la grammaire est l'art d'écrire et de parler correctement ; ou : les nombres se divisent en entiers et en fractions, et autres choses insignifiantes et impertinentes que tout le monde sait, on dessinait des croquis charmants, généralement des troupiers, des squelettes ou des pendus. J'étais très fort sur les pendus, et j'avais toujours soin de leur mettre une pipe ; ou de leur faire tirer une langue longue d'un pied.

« D'autrefois, on écrivait sur la première page, son nom avec la légende explicative : ce livre m'appartient : avec promesse de récompense à celui qui le rapporterait à son propriétaire légitime. J'avais même lu avec grande admiration un quatrain dont j'ornais avec luxe la tête, le milieu et la queue de tous mes volumes :

« Si, tenté du démon,  
« Tu dérobes ce livre,  
« Apprends que tout fripon  
« Est indigne de vivre.

« Quand on avait suffisamment orné de légendes, et illustré de pantins, tout ce qu'il y avait de blanc dans l'ouvrage, on ajoutait des lettres aux mots, pour en changer le sens, ou des chiffres aux règles de son arithmétique, pour augmenter les sommes et les produits ; et quand l'heure de partir arrivait, on tâchait de ficeler son bibelot un bon quart d'heure trop tôt, pour montrer du zèle, pour tuer le temps, pour se débarrasser de l'ennui de

rester assis, et pour avoir la chance de rencontrer en route quelque api également en avance, avec lequel on pût gaminer plus agréablement.

« On ne gamine bien qu'à deux.

« Les parents, que cela débarrassait de notre aimable personne, se plaignaient rarement que l'on partit trop tôt.

« En général, j'ai remarqué que les parents se soucient assez peu des méfaits de leurs enfants, tant qu'ils n'en éprouvent aucun désagrément personnel : on est simplement grondé pour avoir menti, mais on est presque toujours battu pour avoir cassé une assiette. Je ne sais pas si ce système est bon ; mais je sais qu'il est assez commode, très favorable à la dissimulation, qu'il sert puissamment à développer les forces intellectuelles, et que, grâce à cette méthode, on peut jouir impunément, pour peu qu'on soit adroit, d'une assez jolie dose de liberté.

« Voilà quel était l'emploi du temps qui précédait l'heure du départ pour l'école.

« En partant, heureux celui qui pouvait cacher dans ses poches quelque objet utile et agréable, destiné à dissiper ses camarades et à se distraire soi-même, pendant la classe. Un livre, une chanson nouvelle, de la poudre, dont on faisait des pièces d'artifices de la forme d'un pain de sucre, — mais non de la même couleur, — en la mêlant avec de la salive, et crachant dans le creux de sa main, des pétards fulminants, et autres raretés pareilles : on était sûr, alors, d'être le héros du jour.

« Le bonheur, en se rendant en classe, c'était de faire aboyer les chiens, et, si on en attrapait un, de le lâcher avec une vieille casserole pendue à la queue, pour se donner la joie de le voir courir, en poussant des hurlements de damné.

« Quant aux amusements officiels et réguliers, c'étaient, suivant les saisons, les billes, la balle, le cerf-volant et la toupie, alternativement : et, chose étrange, — que les philosophes expliqueront s'ils peuvent, — chacun de ces jeux a sa saison, succède à l'autre dans le même ordre, et revient à la même époque, comme les hirondelles, sur tous les points du pays, sans qu'on se donne le mot, et sans qu'on s'y trompe jamais ; c'est comme, pour les grandes personnes, la saison des bals et celle des bains de mer.

« En classe, bien entendu, l'ordre le plus parfait et la discipline la plus édifiante ne régnaient pas sans mélange. Le premier qui récitait sa leçon ne la savait jamais ; le second, ayant eu le temps d'apprendre la première phrase, en pouvait dire trois mots ; et, quelquefois, le dernier interrogé la savait un peu, quand il avait, toutefois, la chance d'être auprès d'un souffleur intelligent et de bonne volonté.

« Pendant les explications du maître, c'eût été grande honte d'écouter. Tout élève attentif était sûr d'être appelé cafard ; mais, en revanche, les belles causeries à voix basse, les chuchotages intéressants, les réflexions morales de haute utilité que nous faisions pendant ce temps-là !

« Voici un échantillon de la manière dont se passait l'heure de l'école :

Le maître. — L'addition est une opération d'arithmétique par laquelle on ajoute plusieurs nombres... Monsieur Louis, voulez-vous me faire le plaisir de me répéter ce que je viens de vous dire ?

Louis. — Oui, Monsieur.

Le maître. — Eh bien ! Qu'est-ce que j'ai dit, et de quoi ai-je parlé ?

Louis. — Sais pas, Monsieur, j'ai pas entendu l'explication.

Le maître. — Si vous ne vous amusez pas à attraper des mouches pendant la classe, vous entendriez, Monsieur. Vous me ferez le plaisir de copier douze fois la première page de votre arithmétique... On ajoute deux ou plusieurs nombres, et le résultat de cette opération prend le nom de somme ou total, exemple...

Charles, *levant la main*. — Monsieur !

Le maître. — Qu'est-ce que c'est ?

Charles. — Monsieur, la permission de sortir, s'il vous plaît !

Le maître. — Voilà trois fois que vous me demandez et que vous obtenez la permission de sortir depuis le commencement de la classé, vous ne sortirez pas... Nous allons donner un exemple d'addition. Monsieur François,

venez au tableau.

Charles. — Mais Monsieur ! Monsieur !

Le maître.— Laissez-moi tranquille, vous ne sortirez pas, vous dis-je ; Monsieur François, écrivez 2 837.

René. — Dis donc, Louis, est-ce que tu l'as attrapée, ta mouche ?

Louis. — Oui, je la tiens.

René.— La laisse pas filer, au moins.

Louis. — Y a pas de danger.

René. — Passe la moi donc, après lui avoir coupé une aile : nous allons la flanquer dans l'écritoire et la lâcher après sur du papier, ça fait un tas de dessins, tu verras comme c'est drôle.

Le maître.— Eh bien ! Qu'est-ce que c'est que ça ! Monsieur François, voulez-vous écrire le nombre que je vous ai dit, 2 837 : pourquoi me fourrez-vous un zéro après le 2 ?

Charles.— Monsieur ! S'il vous plaît, Monsieur ! J'ai la colique !

Le maître. — Si vous recommencez à nous ennuyer avec votre colique, Monsieur Charles, je vous plante à genoux au milieu de la classe. Vous ne pouvez donc pas demeurer un quart-d'heure tranquille sans demander à sortir. Écrivez, maintenant, sous ce nombre, le nombre

7 382.

René. — Tiens, tiens, tiens, regarde donc la mouche qui marche sur la carte géographique ! La v'là qui part de Marseille, regarde voir ous qu'elle va aller.

Louis. — Mâtin ! Comme elle marche ; si le chemin de fer allait aussi vite que ça !

Le maître. — Ah ! Ça, est-ce que vous vous fichez de moi, François ? Je vous ai dit cent fois qu'il fallait mettre les nombres qu'on voulait additionner les uns au dessous des autres, les unités sous les unités, les dizaines sous les dizaines et ainsi de suite. Effacez-moi ça et recommencez. Voyons, écrivez 7 382.

René.— La v'là qui tourne à droite par les alpes ; faut la faire venir à Paris.

Louis. — Elle n'a plus d'encre ; fais-lui donc tomber une goutte sur les reins, pour la rafraîchir.

Le maître. — allons, additionnez-moi ça... Attention donc, Messieurs, vous faites un vacarme tel que, si ça continue, je donne un pensum général... Monsieur louis, voulez-vous regarder au tableau !

Louis. — Monsieur, je suis sur mon livre.

Le maître. — Ce n'est pas le livre, c'est le tableau qu'il faut regarder. Allons, François, additionnez.

François. — 7 et 2 font onze, je pose onze...

Le maître. — C'est trop fort ! Quand donc est-ce qu'on commence les additions par la gauche, grand âne que vous êtes.

François.— Mais, Monsieur, vous avez dit...

Le maître. — J'ai dit que vous êtes une cruche, une oie, un ignorant, une bête propre à manger du foin. Recommencez-moi ça, en commençant par la droite, entendez-vous ? Allons, dépêchons !

Louis. — La v'là qui passe le Rhône. Allons, file donc à gauche, vieux chameau !

Jacques. — Eugène !

Eugène.— Hein ? Laisse-moi tranquille. Tu vois bien que je suis occupé à lire.

Jacques. — Quoi donc que tu lis ?

Eugène.— Un livre crânement poivré, va ! Fiche-moi la paix.

Jacques. — Tu me le passeras quand tu auras fini, veux-tu ?

Eugène. — Oui, oui, mais tais-toi donc, tu vas le faire regarder de notre côté. Tiens : lis ça, c'est très chic ;

Jacques. — Merci. C'est-y salé ?

Eugène. — Je crois bien ! Et rigolo, va. Tu verras.

Le maître. — Voyons, additionnez. 2 et 7 font ?

François. — Font 7. Je pose...

Le maître. — Vous ne posez, rien, animal. 7 et 2 font 7 ! Mais vous êtes décidément bouché, mon garçon. Comptez sur vos doigts. Voyons : 7 et 1 font 8, et 1 font...

Félix. — Monsieur, faites donc finir Adolphe, qui me donne des coups de pied par dessous le banc !

Adolphe. — C'est pas vrai, Monsieur, c'est lui qui me jette des boulettes de papier mâché.

Félix. — Non, Monsieur, c'est lui...

Le maître. — Si vous ne vous tenez pas en repos tous deux, je vais vous planter l'un et l'autre au piquet.

Félix. — Monsieur, v'là qu'il m'en donne encore, des coups de pied !

Le maître. — Monsieur Adolphe, vous vous mettez à genoux au milieu de la classe, et vous, Monsieur Félix, vous me conjuguez le verbe déranger, pour vous apprendre à troubler l'ordre en classe... Allons, continuez votre addition : 7 et 2 font ?

François. — Font 8.

Adolphe (montrant le poing à Félix). — Gredin, va ! Espion ! Je te repigera à la sortie, et tu en recevras une raclée, et une soignée, pour t'apprendre à rapporter !

Le maître. — 7 et 2 font 8 !!!

François. — Mais, Monsieur, vous avez dit...

Le maître. — J'ai dit que 7 et 1 font 8, grosse bête ! Et 8 et 1 font 9. Allons, écrivez 9. Tirez donc une ligne ; ... mais non, pas en dessus : en-dessous ! Allons donc ; écrivez 9... mais sous les unités, butor ! Vous me fourrez ça sous les mille. Allons, continuez : 8 et 3 ?

Jean. — Dis donc, Oscar, regarde donc la petite fanchette, que la vieille a mise en pénitence, dans la classe des filles ! V'là qu'elle nous tire la langue derrière les vitres !

Oscar. — C'est bon ! C'est bon ! Je vais la gifler après l'école !

Charles. — Monsieur ! Monsieur ! ... (criant plus fort). Monsieur ! Sortir, s'il vous plaît !

Édouard. — Monsieur, j'ai demandé avant lui.

Charles. — C'est pas vrai, Monsieur, v'là trois fois que je demande.

Édouard. — Monsieur ! Je suis si pressé ! Je ne peux plus y tenir.

Le maître. — Allons, sortez et dépêchez-vous. Quand On vous laisse sortir, vous restez trois quarts d'heure absent. (*À Édouard qui fait des signes de désespoir.*) Vous sortirez après... Voyons votre addition ; 8 et 3.

René.— La v'là arrivée à Paris ! Passe-moi une épingle !

Louis. — pourquoi faire ?

René.— Tu vas voir, je vais la piquer dessus, les pattes en l'air, ça représentera le génie de la liberté qu'est sur la colonne de la bastille.

Louis. — Mais elle n'a plus ses ailes.

René.— Avec ça que ça lui sert à grand-chose ses ailes à c't'autre qu'est perché là sur le haut de son tuyau de poêle depuis une éternité, sans bouger de place ! La mouche, ça gambille, au moins.

Louis. — fourre-lui donc une barbe de plume dans les pattes, pour lui apprendre à faire l'exercice !

« En ce moment, un grand vacarme a lieu à un autre bout De la salle ; un farceur, en faisant un effort surhumain, est parvenu à faire chavirer un banc, et à faire tomber par terre à la renverse les six moutards qui y étaient assis. Chacun crie, le maître intervient ; on demande le coupable. Impossible de le découvrir ; pensum général, et retenue de toute la classe, pendant une heure ; pour remplir les feuilles de papier où sera griffonné le pensum ; feuilles de papier qui ; à la fin du mois ; iront chez le marchand de tabac, avec les vieux cahiers et les antiques copies, pour se transformer en quelques onces de tabac à priser, dans la tabatière de madame ; ou à fumer, dans la pipe de Monsieur.

« Règle générale : les pensums ont cela de bon qu'ils

font aller le commerce des vieux chiffons ; qu'ils sont une ressource précieuse pour les petits ménages, et qu'ils forment beaucoup l'esprit de la jeunesse, en contribuant puissamment à former une belle main et à donner une écriture pleine de charmes aux écoliers qui les font.

« Il va sans dire que le procédé qu'on employait au retour de l'école était absolument semblable à celui qu'on mettait en usage pour y venir ; et, de même qu'on avait quitté le toit paternel le plus tôt possible, on y rentrait aussi toujours le plus tard qu'on pouvait. Une fois les querelles vidées, ou à peu près,, les confidences faites, les taloches échangées et les complots ourdis, on se séparait, deux par deux ; autant que faire se pouvait, et, par le plus long chemin, on reprenait la route de la maison.

« Au reste, je ne m'appesantirai pas beaucoup sur la description des mœurs écolières ; le père Loyseau s'est chargé de ce soin dans son histoire de Rose Jourdain, et j'ai remarqué, en la lisant, que c'était une peinture très fidèle de la manière dont les choses se passaient chez nous ; autant, du moins, que le permet la différence des lieux et des personnes, d'où j'ai conclu que la race gamine est à peu près la même en tous lieux, et possède, ou peu s'en faut, les mêmes défauts partout.

« Les jours de congés se passaient, autant que possible, à exécuter les méchantes actions que nous avions préméditées pendant la semaine, et qui, en général, manifestaient, il faut bien le reconnaître, une assez mauvaise nature, et ne demandaient pas un grand génie pour en faire l'invention. Faire du mal à quelqu'un, ou détruire quelque chose, voilà quel était le fond de la plupart de nos projets

et de nos escapades.

« Un de nos bonheurs, par exemple, c'était de tourmenter les animaux, et je me le rappelle avec plus de regret que je n'en éprouve pour d'autres choses, peut être de pire espèce. Cela doit venir des principes que m'avait inculqués Émilie, et que je perdais bien vite, l'un après l'autre, hélas !

« Je ne sais pas comment l'instituteur et sa femme n'avaient pas renoncé depuis vingt ans à entretenir des chats, vu les mauvais traitements que ces pauvres bêtes avaient sans cesse à subir. Un chat qui avait vécu six mois dans notre voisinage devait avoir la vie joliment dure. Je me rappelle, une fois, en hiver, que la rivière avait pris et était entièrement glacée, nous attrapâmes le matou et après lui avoir collé, avec de la poix de cordonnier, des coquilles de noix aux quatre pattes, et, autour de la tête une feuille de papier à l'aide de glu, un de nous le lança sur la glace à tour de bras et l'envoya en tournoyant, les pattes roides et tendues, glisser jusqu'au milieu de la Seine.

« C'était là une de nos plus innocentes plaisanteries, et un passe-temps des moins cruels.

« En général, nous nuisions sans profit, uniquement pour le plaisir de nuire. Faire battre les chiens, simplement pour les voir s'entre-dévorer ; arracher les palissades, casser les branches d'arbres, dévaster les fruits avant leur maturité quand ils n'étaient pas mangeables, même pour nous, ce qui est beaucoup dire, surtout quand il s'agit de fruits volés ; marcher dans le ruisseau, de pré-

férence, les jours de pluie, mal faire pour mal faire, et détruire pour détruire ; on eût dit que nous n'étions créés et mis au monde que dans ce but et pour cet unique dessein. Si on nous eût laissé faire, je crois que nous aurions fini par mettre le feu aux quatre coins du pays, sans autre motif que celui de le voir brûler. Depuis lors, j'ai cru remarquer que cette tendance n'était pas exclusivement le partage des enfants ; mais que les hommes étaient plus où moins atteints de la même maladie. À qui profitent, en effet, en temps de révolution, les vitres cassées, les maisons incendiées ; les monuments dévastés ? À quoi servent les pillages où l'on brise tout ; sans même rien emporter ? En quoi et comment a avancé l'opinion et bénéficié la cause de ceux qui ont jeté la bibliothèque de l'archevêché de Paris dans la Seine, et rasé le palais épiscopal jusqu'au sol ? Quel bien a procuré aux dévastateurs des églises le plaisir de briser les têtes des statues qui en ornaient les façades ; et de mutiler même les œuvres d'art ? Cela ne leur a servi, j'imagine, qu'à payer un peu plus d'impôts plus tard, pour réparer les monuments avariés, quand sont revenus quelques jours d'ordre et de calme ; et à quoi servent ces jours de paix, sinon à fabriquer des œuvres que la première révolution va s'occuper à démolir ? Nous, qui ne pouvons rien créer, nous sommes, en revanche ; bien habiles à détruire, et il faut que la destruction ait pour nous un grand attrait, pour que nous ne sachions pas supporter même les œuvres de nos mains.

« L'enfant qui crève son tambour, a au moins l'excuse de son âge, et de la curiosité qui le pousse à chercher la cause cachée du son que le tambour produit ; mais l'homme qui brûle une bibliothèque, mutilé une statue, défonce une verrière dans une église, renverse un clocher,

ou déchire la toile d'un tableau, quelle excuse peut-il avoir ?

« aucune, je pense ; et, cependant on ne peut faire dix pas dans la plus modeste ville sans rencontrer des traces de semblables dévastations. Ce qui prouve par *ratisbé* (par A plus B ; encore une des citations absurdes de Propre-à-rien ! Voilà ce que c'est que de se servir des termes que l'on ne comprend pas ! ) Que tant que les hommes ne vaudront pas mieux qu'ils ne valent, quoi qu'en disent les prêcheurs de liberté et les encenseurs du progrès, ni les gendarmes ni les commissaires de police ne seront tout à fait de trop, dans notre monde prétendu civilisé.

« On se plaint bien haut de la manie qu'ont les enfants de démolir tout ce qui leur tombe sous la main, et certainement que ce n'est pas moi qui leur ferai le moindre éloge pour leur rage dévastatrice ; mais pourtant, il faudrait être juste ; et, quelquefois, on pourrait bien attendre un peu qu'on se fût guéri soi-même, avant de crier contre eux et de les gourmander si fort.

« Les enfants y voient plus clair et raisonnent plus droit qu'on ne pense ; et certains parents auraient bien raison de se frapper la poitrine et de se faire un bon *mea culpa*, avant de corriger certains méfaits de leurs moutards. Si les petits n'avaient pas peur des verges, quels beaux raisonnements ils pourraient de temps en temps couler dans l'oreille des auteurs de leurs jours !

« — Comment ! Polisson, dit le père en courroux, on vous a donné hier ce jouet ou ce livre, et voilà

qu'aujourd'hui vous l'avez déjà mis en pièces, ou déchiré du haut en bas !

« — Et vous, cher père, voilà qu'hier encore, vous avez brisé un régiment d'assiettes ; et, pour couronner l'œuvre, démoli la table en rentrant à la maison !

« — Moi, j'étais en colère.

« — Et moi, j'étais curieux.

« — J'étais gris.

« — C'était plus bête même que moi ; je ne me grise pas encore.

« — Voici, maintenant, monsieur le mauvais drôle, que je reçois de tous côtés, à votre sujet, une multitude de plaintes. Le voisin A se plaint de ce que vous avez, d'un coup de pierre, brisé une des vitres de la maison.

« — Mais vous-même, cher papa, pas plus tard qu'hier, n'êtes-vous pas parti pour faire et suivre une émeute dans les rues ; et n'avez-vous pas mis en pièces, avec vos camarades, toutes les croisées d'un quartier, avec les becs de gaz par dessus le marché ?

« — Mais c'était au bénéfice de la liberté.

« — Et moi, c'était au bénéfice des vitriers, dont le profit sera plus assuré encore.

« — C'était pour faire triompher mon opinion !

« — Moi, pas. C'était pour m'amuser, pour faire comme les grands, et voilà tout. Et j'ai été plus adroit que vous, cher papa, parce que votre opinion n'a rien gagné du tout à toutes les vitres cassées, et moi, en cassant la mienne, je me suis amusé de tout mon cœur.

« — Et vous avez arraché, dit-on, le treillage de la propriété de M. le maire, scélérat ! De quel droit, s'il vous plaît ?

« — Et vous-même, cher père, de quel droit avez-vous ravagé le palais d'autrui ?

« — Vous avez écrasé ses plates-bandes et décapité ses tulipes.

« — Et vous avez aidé à renverser, ou trouvé bon que l'on décapitât, dans leurs niches, les statues des saints. De quel droit, hein ?

« — Et l'on dit même que vous avez assommé le chien du voisin à coups de pierre ?

« — Je ne dis pas non ; mais vous, estimable auteur de mes jours, ne nous disiez-vous pas, à maman et à moi, l'autre soir encore, après boire, qu'avec les boyaux du dernier prêtre vous voudriez voir étrangler le dernier roi ?

« Et qu'aurait-on à répondre à ces réflexions plus ou moins philosophiques ? L'enfant écoute, au coin du feu, à la veillée ; il entend les parents crier contre les riches et les puissants du jour, émettre le désir qu'on étouffe leur luxe dans l'incendie de leur demeure ; et l'enfant, sans aucun scrupule, ne se gêne pas pour mettre ces beaux désirs

en action, et pour faire, à ceux qui sont plus riches que lui, tout le mal qu'il peut accomplir, il entend prêcher l'égalité des fortunes, et il travaille, selon la mesure de ses forces, à produire cette égalité merveilleuse, en coupant les treillages et brisant les carreaux du voisin plus fortuné que lui ; tout détruire produirait l'égalité de la misère. On vante la pendaison des hommes et la guillotination comme des œuvres très méritoires et très belles ; et lui, l'enfant, se contente, pour l'heure, d'essayer son talent de bourreau sur les poules et les chats et les chiens, c'est très logique, cela.

« Est-ce que la façade d'une cathédrale ne vaut pas bien la devanture de la boutique d'un barbier ?

« Est-ce que la vie d'un prêtre ne vaut pas l'existence oisive d'un chat maigre ou d'un carlin gras ?

« Et de quel droit punit-on l'enfant intelligent et précoce qui accomplit en petit ce que vous rêvez, vous autres, de faire en grand ?

« L'amour du désordre, l'amour de la destruction, l'amour du sang ! Vous voulez donc en avoir le monopole, et vous ne voulez pas que les petits l'exercent, au détriment d'une école primaire, d'une barrière de bois, ou d'un misérable roquet, pour se faire la main, et arriver au niveau de vos brutalités de sauvages, quand l'heure aussi pour lui sera venue. Vous avez tort.

« Prêcher, dans sa famille, d'exemples et de paroles, les doctrines qu'on y voit pratiquer, et qu'on y entend prêcher tous les jours, et puis exiger que les enfants vivent avec

la société, en paix comme de petits anges, c'est rêver l'absurde et tenter l'impossible. Grondez-les, battez-les, punissez-les, tout sera en pure perte, et tant qu'on ne prêchera pas, autour de soi, la soumission par son exemple, essayer de l'infliger, par des coups, à sa jeune famille, c'est se fatiguer vainement, et, jusqu'à la conversion du père et de la mère, conseils, coups et menaces ne seront, pour l'enfant, pas plus utiles qu'un *notaire* sur une jambe de bois. (lisez : un *cautére* sur une jambe de bois ; pauvre propre-a-rien ! ).

## *Chapitre VIII*

Première communion de Propre-à-rien.  
— Précieux conseils d'une bonne mère.  
— Une lettre d'Émilie. — Distribution des prix. — Comment notre héros fait son entrée dans le monde.

« Après la mort de mon père, qui arriva lorsque j'avais à peu près neuf ans, et, comme j'ai dit, par suite de la boisson, notre vie, à ma mère et à moi, changea un peu dans la maison.

« Je dois dire que nous ne le pleurâmes pas beaucoup ; si, toutefois, nous le pleurâmes un peu. En général, j'ai remarqué que les ivrognes ne sont pas grandement regrettés par ceux qu'ils laissent. Notre vie se trouva bien changée, n'étant plus obligés de coucher les nuits, comme avant, dans un grenier, où il faisait bien froid en hiver ; et, comme ma mère était très bonne ouvrière, elle gagnait suffisamment pour nous entretenir tous les deux. Seulement, je ne la voyais guère, vu qu'elle allait de très bonne heure au lavoir, et en revenait assez tard, même les dimanches.

« Ce fut vers ce temps là qu'on pensa à me faire faire ma première communion. Le curé en parla à l'instituteur,

lequel, à son tour, en causa avec ma mère, qui y consentit sans trop de difficultés, après qu'on lui eut fait comprendre que, dans la capitale, il était d'usage et de bon ton de ne mettre les enfants en apprentissage qu'après leur avoir fait faire la première communion.

« Nous étions dix en tout, quatre garçons et six filles. Toutes les semaines, les jeudis et les dimanches, nous allions passer une heure à l'église, pour y répéter la leçon que nous avions dû apprendre dans le catéchisme du diocèse, pendant la semaine, à l'école, et entendre les explications que nous en donnait notre respectable curé !

« Comme notre nombre n'était pas bien imposant, on nous plaçait dans le chœur, sur des escabeaux fixés au sol, assez distants les uns des autres, et qui avaient dû servir, autrefois, aux enfants destinés au service du lieu saint, à l'époque où l'on pouvait en trouver dans le pays ; les filles se tenaient d'un côté, sur la gauche, et nous, les garçons, sur les sièges de droite, du côté opposé. Le curé, sa barrette en tête, se promenait au milieu, interrogeant, expliquant, réprimandant les indociles, les ignorants et les bavards.

« Dire tout ce que j'ai entendu répondre de bêtises, pendant ce temps du catéchisme, serait une tâche au-dessus des forces humaines. Celui-ci confondait les sept péchés capitaux avec les sept dons du Saint-Esprit ; celui-là mettait la paresse parmi les vertus théologiques et faufilait la gourmandise au nombre des sacrements. J'ai entendu un de nos camarades affirmer que le calvaire était en suisse, et une petite fille déclarer que : *Ainsi soit-il !* était la quatrième personne de la sainte-trinité. Quand, après

une réponse de ce genre, on voyait le curé donner quelques signes d'impatience, tous les autres éclataient de rire, en apparence, au bénéfice du délinquant, et, en réalité pour se distraire. Mais, au fond, si on les eût interrogés sur la même chose, ils étaient tous, à peu près, d'égale force, et aussi incapables les uns que les autres de répondre juste à la question.

« Ce n'était pas que nous manquassions d'intelligence ou de mémoire ; mais c'était faute, d'intérêt ou d'attention. Et comment en eussions-nous mis à cette étude plus qu'aux autres, quand nous voyions des parents aussi peu instruits que nous, et dédaigneux, ; pour leur compte, par dessus toutes choses, de ce qui concerne les connaissances et les, devoirs les plus essentiels de notre sainte religion ?

« Quand le catéchisme était terminé, on nous donnait, ordinairement, des bons points et des images, pour encourager ceux qui s'étaient contentés de ne rien écouter du tout, et n'avaient pas contribué à dissiper les autres, ou ceux qui avaient à peu près su une ou deux réponses, et les avaient répétées à la façon des sansonnets ;

« Je n'aime pas beaucoup à me rappeler cette époque de ma vie, parce que s'il est triste de penser qu'on a abusé de son temps à l'école, et tourné en dérision et en mépris l'enseignement et la connaissance des choses de la terre, et la personne de ceux qui tentaient de nous les communiquer, il est bien plus triste encore de se souvenir qu'on a joué avec les choses saintes et abusé des choses du ciel.

« J'étais plus coupable qu'un autre, il faut bien que je

l'avoue, car, d'une part, j'avais quelquefois de bons avis que me donnait ma petite cousine Émilie, quand elle pouvait parvenir à me rencontrer, ce que j'évitais du reste, avec grand soin, depuis que je m'étais laissé entraîner par les conseils et les exemples de mes camarades, et, d'autre part, si ma mère ne me donnait pas de biens grands encouragements, du moins, jamais, que je me souviene, elle ne me donnait aucun mauvais conseil.

« Émilie, même, m'écrivit un jour une lettre que je dois avoir conservée, quelque part, dans mes papiers, à l'époque et à l'approche de la cérémonie auguste de ma première communion ; mais ce fut à peine si je daignai la parcourir. Peut-être ne l'osai-je pas. La différence de mes sentiments et de ceux de cette chère créature, était pour moi comme un sanglant reproche dont j'avais hâte de m'affranchir ; comme à tous les vicieux, la vertu me faisait peur.

« Quant aux parents des autres, s'il semble étrange à quelqu'un que je les accuse d'avoir conspiré pour nous faire commettre un sacrilège, il faut qu'on sache que l'usage de nos pères et mères était de nous conseiller de cacher nos plus grosses fautes, pour n'être pas refusés, quand nous faisons notre confession.

« Une petite fille ayant été ajournée pour la première communion, autant que je puis me rappeler, parce qu'elle était encore trop jeune, je me souviens que sa mère croyant qu'on l'avait renvoyée pour les fautes qu'elle avait commises et déclarées à confesse avec trop de sincérité, la souffleta cruellement en ma présence, en lui disant : grosse bête, je t'avais pourtant bien recommandé de ne lui

dire que les petits péchés !

« Ces conseils et cette conduite, je le sais bien, sont tout bonnement infâmes ; mais c'est ainsi que les choses, la plupart du temps, se passent, et je le dis parce que cela est. »

\*\*\*

Propre-à-rien, comme on le voit, n'aime pas à s'appesantir sur cette époque de sa première communion, et nous comprenons les motifs de son silence. Dans ses conversations, il n'en parlait presque jamais, et quand il le faisait, c'était toujours avec une sorte de regret et de tristesse. Nous manquons de documents pour compléter l'histoire de cette période de sa vie ; mais en fouillant dans ses papiers, nous avons retrouvé la lettre dont il parle dans la feuille qui précède, et qui porte la signature de sa petite cousine Émilie. Nous croyons qu'il ne sera pas désagréable à nos lecteurs de la trouver ici. Nous avons cru devoir la reproduire dans toute sa simplicité originale, n'y ajoutant rien et n'en supprimant que les fautes de français, cette correction, ne diminuant en rien sa valeur.

« Mon cher Auguste,

« Tu vas donc avoir, dans quelques jours, le Bonheur de faire ta première communion !  
Ah ! Si tu savais combien je te porte envie !  
Comme le bon Dieu est bon de se donner ainsi à nous, et comme nous devons nous préparer à cette si belle visite !

« Quand on va pour la première fois visiter

une maison, on en reçoit une impression bonne ou mauvaise, qui dure longtemps, selon qu'on l'a trouvée plus ou moins propre et parée. Comme tu vas préparer une belle réception au bon Dieu, dans la pauvre maison de ton cœur, afin qu'il s'y plaise, qu'il y demeure, et qu'il veuille bien y revenir !

« J'ai bien du regret que, depuis quelque temps, tu sembles chercher à m'éviter et à me fuir. J'aurais été si contente de pouvoir causer avec toi de ce bonheur qui ne m'est pas accordé, à moi, qui le désire tant ! Je crois, mon bon Auguste ; que tu ferais bien de ne pas tant voir ces méchants camarades, que tu fréquentes depuis quelque temps, et qui ne peuvent te donner ni bons exemples ni bons conseils. Là première chose à faire, quand on veut rester bon, ou le devenir, c'est de s'éloigner au moins de ceux qui ne le sont guère, et si jamais ce conseil est utile, ce doit être au moment où l'on se dispose à recevoir le bon Dieu !

« Recevoir le bon Dieu, mon cher Auguste, quelle grâce ! Y as-tu bien pensé ! Dire que nous, qui sommes de pauvres enfants, ignorants et méprisables, nous qui ne possédons rien sur la terre, nous pourrions posséder Dieu dans notre cœur ! Dire que tout doit être commun entre lui et nous, lui qui est tout et nous qui ne sommes rien ; lui, si grand et si saint, et nous si petits et si coupables ! Oh ! Mon cher Auguste, si tu savais comme j'envie ton

bonheur !

« On est déjà si heureux de voir ceux qu'on aime ; si heureux de les entendre, si heureux de leur donner des témoignages de sa tendresse ; si heureux d'en recevoir ! Mais quand on reçoit le bon Dieu dans le fond de son âme, cela doit être encore bien plus doux et bien plus intime ; car, qui nous aime comme Dieu nous aime ? Je n'ai jamais connu ma pauvre maman, mais il me semble que je l'aurais tant aimée ! Et si je pouvais recevoir le bon Dieu, il me semblerait sentir dans mon cœur plus que la présence de ma mère.

« Et toi, mon bon Auguste, ne perds pas cette grâce que le bon Dieu va t'accorder. Prie bien pour moi, mon cher ami, quand tu auras prié pour ceux pour qui tu es plus obligé de le faire. Nous disions autrefois, t'en souviens-tu, quand nous étions plus petits, que le bon Dieu ne pouvait rien refuser à des enfants le jour de la première communion. Demande, d'abord, pour ta mère et pour l'âme de ton père, les grâces dont ils ont besoin, et après, mon bon Auguste, si tu y penses, prie un peu pour ta pauvre petite cousine qui t'aime bien, et qui, tous les jours de sa vie, prie pour toi de tout son cœur. Ah ! Si tu pouvais m'obtenir ta grâce qui va t'être accordée, comme je t'aimerais encore bien mieux ! Si tu la demandes bien, certainement tu me l'obtiendras. J'ai tant besoin de lui. Tu dois bien me comprendre. Il me semble que j'en ai besoin comme une pe-

tite fleur, en été, a besoin d'eau et de fraîcheur. Il me semble que mon cœur se tourne vers lui, comme se tournent vers le soleil les pâquerettes de nos prés, qui le regardent, enchaînées sur la terre. Mon bon Auguste, je t'en conjure, je t'aime bien trop pour regretter ta joie ; mais que ne donnerais-je pas pour partager ton bonheur.

« Je ne t'oublierai pas au jour de ta première communion, mon bon Auguste, et toi, de ton côté, je t'en conjure, n'oublie pas ta pauvre petite cousine.

« Émilie »

« J'avais environ douze ans, quand je dus terminer ma carrière scientifique. On attendit, comme de juste, la fin de l'année et l'époque glorieuse de la distribution des prix.

« J'avais fait assez de progrès, malgré ma mauvaise conduite, par la raison bien simple que les autres ne s'étaient pas autrement conduits que moi, et par cet autre motif que j'étais, disait-on, doué de quelque facilité naturelle pour l'étude. De sorte que je m'attendais à rentrer à la maison suffisamment chargé de prix et le bras enfilé dans une assez belle collection de couronnes de laurier en papier peint.

« Il en fut différemment. Je ne me rendais pas bien compte, alors, de la grande importance que possédaient, en semblable occasion, les titres et la position sociale des parents des élèves ; et du poids dont pèse dans la balance la profession qu'ils exercent. J'aurais pu prétendre, je

crois, à un premier prix quelconque ; d'autant plus que les prix se distribuèrent avec une rare abondance. — il y avait plus de livres que d'élèves. — mais je n'en eus qu'un insignifiant. Le prix de lecture fut enlevé par le fils du menuisier de la maison ; le prix d'écriture, par celui du boucher ; le prix de calcul, par celui de l'épicier, et ainsi de suite. Quant au prix d'excellence, il fut gagné par le fils du boulanger : c'était de fondation.

« Au fond, il était difficile de résister à des gaillards dont les parents fournissaient à l'établissement les denrées de nécessité première, et payaient six francs par mois, au lieu de cinq, pour que leurs petits fussent convenablement traités. Je ne sais pas, cependant, comment j'attrapai cependant un troisième prix de sagesse, et quelques accessits, par ci par là, dans quelques autres branches de l'enseignement. Les prix de sagesse étant réputés généralement, la part des imbéciles, ou de ceux qui n'avaient pas assez d'esprit pour mal faire, on ne l'enviait pas trop, et l'on pouvait espérer le voir passer entre des mains moins illustres.

« Je sortis de la distribution des prix avec un sentiment dont je ne me rendais pas bien compte, d'aigreur et de mépris contre la société humaine tout entière. Ma mère me grondait pour enfoncer, plus profondément, l'arme dans la plaie, et je sentais, instinctivement, qu'elle avait tort. Je me rappelle très bien que l'époque de la distribution était toujours celle où les plaintes étaient le plus nombreuses et, sauf deux ou trois privilégiés, qui ployaient sous le poids des livres et des couronnes, tout le monde criait à l'injustice et avec une véritable raison.

« Il me semble que la façon dont sont distribuées les récompenses scolaires doit être, à peu de chose près, la même partout, si j'en juge d'après ce que j'ai entendu dire aux autres, à ceux que j'ai fréquentés depuis ce temps-là. Et je trouve aussi que c'est un mal plus grand qu'on ne pense. C'est faire tristement commencer la vie à un enfant que de l'y faire débiter par le spectacle d'une injustice, et d'une injustice dont il est la victime ou le sujet. On parle partout de l'égalité et on vit partout dans le privilège ; on enseigne et on prêche la justice, et on pratique sans cesse l'iniquité. L'enfant qui a conscience d'avoir été lésé dans un droit, uniquement parce qu'il est le moins fort ou le moins riche, contracte, dès l'abord, une sorte de haine secrète pour cette société qui l'a trompé, et qui lui vante des doctrines qui ne sont nulle part pratiquées ; et il jalouse, et il déteste le riche aussi, parce que le riche l'a privé d'un bien qui lui était dû, et l'a soumis à une humiliation non méritée, humiliation qui lui est d'autant plus sensible qu'elle a été éclatante et publique.

« Car on invite toujours le ban et l'arrière ban des notables à assister à ces scènes de comédie, et ce sont les autorités dont les mains vénérées doivent couronner les fronts des plus illustres vainqueurs. Ces iniquités se consomment avec un luxe de publicité exquis.

« Aujourd'hui, que je regarde de loin ces vieilles aventures, je les vois, à ce qu'il me paraît, du moins, avec un grand sang-froid. Il m'est bien égal d'avoir été couronné par M. le maire, M. l'adjoint, ou un conseiller municipal quelconque ; il me serait même égal de ne pas l'avoir été du tout ; mais je sais que j'ai été blessé par l'injustice, et, je sais aussi que la plaie que cette injustice m'a faite est

difficile à guérir et sera bien longue à fermer.

« Quoi ! Vous venez me prendre à l'âge où je n'ai, contre vous, aucune défense ! Vous m'appellez à une cérémonie retentissante, devant toutes les notabilités civiles et religieuses de mon endroit, et pourquoi ? Pour me faire assister à une scène où on me dépouille d'un bien pour lequel j'ai travaillé pendant une année entière, d'un bien que j'ai gagné et qu'on m'enlève par le mensonge ! Quelle leçon vous me donnez là !

« Oui, le mensonge, et pas autre chose. Le maître fait un discours : « Jeunes élèves, dit-il, voici le moment où vos efforts vont enfin trouver leur juste récompense. » — Mensonge ! J'ai fait les efforts, moi, et un autre à ma place, sera récompensé ! — et M. le maire vous dira la même chose : et quand même l'adjoint et le juge de paix y auraient passé, ce n'en est pas moins la société qui ment, car, d'ordinaire, ce n'est pas le mérite, c'est l'argent qui reçoit la récompense.

« Et quand on sort de là, tout le monde grogne et personne n'est content.

« Voilà le mal et je me demande maintenant à qui la faute ?

« Oui, à qui la faute ? Quand on est jeune, on la rejette tout entière sur le dos du maître, en l'accusant d'injustice et de partialité. Qu'il soit faible et qu'il n'ose pas être pleinement juste, cela est évident, mais il n'est pas le seul coupable. Les parents de ses élèves, à mon gré, le sont encore plus que lui.

« Car, ce ne doit pas être de gaieté de cœur que ce pauvre homme se résigne à commettre ainsi une iniquité préméditée contre sa conscience et contre l'intérêt de ses écoliers, et à subir les reproches et les durs propos que souvent il reçoit. Mais quand on s'entend menacer, à chaque instant, par des pères et mères orgueilleux et bouffis de leur petite importance, et déclarer que, si leur enfant n'a pas de prix, ils le retireront de son école ; et quand il vient à penser que tous ceux qui payent le mieux et le plus lui adressent, en chœur, cette menace, il faudrait véritablement pousser le courage jusqu'à l'héroïsme pour ne pas faire pencher la balance du côté de ceux qui payent le plus et le mieux. La justice ne tient sa balance droite qu'à la condition d'être aveugle.

« Et ce fut ainsi que je fis mon entrée dans le monde social, c'est-à-dire avec le sentiment d'une injure reçue. Je le sentais plus vivement alors ; mais je le comprenais moins. Aujourd'hui je le sens moins ; mais je le comprends davantage. J'ai vu, depuis, bien d'autres injustices, sans doute plus criantes ; mais je n'en ai pas rencontré qui m'ait trouvé plus sensible. Peut-être était-ce parce que ce fut, la première.

« Je ne sais pas si les choses se passent ainsi partout ; mais ce que je sais très bien, c'est qu'elles se passaient ainsi dans mon pauvre village, où, pour gagner le prix d'arithmétique, il ne suffisait pas de savoir les quatre règles, mais où il était encore utile d'être le fils d'un épici-er.

« Quoi qu'il en soit, ce fut de cette sorte que je débutai dans ma carrière, privé des droits que je croyais avoir ac-

quis dans mes études, et enrichi du prix de sagesse que, sans doute, je ne méritais pas.

« Ce prix consistait en un volume doré sur tranche, et contenant l'admirable histoire des travaux du fameux voyageur chanté par Daniel de Foë, sous le titre de *Robinson Crusoé*.

## *Chapitre XI*

Une parenthèse. — Craintes d'Émilie. — Ses tristesses. — Ses adieux. — Propre-à-rien doit-il être taxé d'insensibilité par le lecteur. — Choix d'un état. — Délices et inconvénients des baignades. — Semailles et récoltes. — Les fumeurs novices.

Au milieu du désordre qui règne dans les papiers de Propre-à-rien, il nous est, quelquefois, difficile d'assigner à un document sa véritable date. Nous pensons, toutefois, que la lettre suivante doit trouver sa place à peu près exacte à l'époque de la vie de notre auteur, où les présents mémoires nous ont fait parvenir.

« Mon cher Auguste,

Figure-toi combien j'ai de chagrin ! Hier, en revenant de la fabrique, je me suis aperçue qu'il y avait eu un peu d'orage chez nous, entre ma belle-mère et papa. Je ne savais pas ce que c'était, et je montai me coucher tout de suite après souper, quand la petite Arthémise m'a suivie pour me dire que sa mère avait voulu décider papa à m'envoyer à Paris, en apprentissage quelque part, pour gagner davantage qu'ici. Il paraît, d'après ce qu'a dit l'enfant, que c'était même tout à fait arrangé

et convenu entre eux, mais que ma belle-mère ayant dit je ne sais quoi qui a déplu à mon père, il s'est fâché beaucoup, et a déclaré qu'il ne m'enverrait pas.

Hélas ! Si les choses sont comme le dit Arthémise, mon départ ne peut pas être très éloigné ; car, bien sûr, il ne se passera pas longtemps sans que ma belle-mère ne fasse revenir le premier projet sur l'eau, et ne me fasse partir au plus vite, pour éviter de nouveaux retards et de nouvelles difficultés.

Si tu savais, mon cher Auguste, combien ce départ me fait peur ! Je ne veux faire que la volonté du bon Dieu ; mais je t'assure que je suis bien effrayée. Certainement, ici je ne suis pas très bien, ni très aimée, ni très heureuse. La vie de la fabrique ne me plaît pas beaucoup. Pas de repos, même le dimanche, pas du tout de consolation avec les autres ouvrières, dont aucune ne pense comme moi ; mais, au moins, ici, j'ai mon père qui, j'espère, finira par m'aimer un peu, et qui serait bien bon s'il était seulement chrétien. Puis, à la fabrique, on est habitué à me voir comme je suis, à me laisser seule, et on commence à ne plus tant me tourmenter. Presque toutes mes petites compagnes désirent ardemment aller dans ce Paris ; mais les raisons qui le leur font désirer sont, justement, celles qui me le font craindre. Quand elles vous disent leurs motifs, c'est toujours quelque chose de bien futile ou de bien peu honnête. Pour moi,

le seul nom de Paris me fait frissonner. Que peut devenir, dans cette grande ville, une pauvre jeune fille de quatorze ou quinze ans, loin de sa famille, parmi des étrangers, et, dans le cas d'un malheur quelconque, n'ayant, autour d'elle, personne à qui elle puisse même crier : « Au secours ! »

On me parle de ses plaisirs, mais on ne parle pas de ses dangers ni de ses peines. Pour moi, ses plaisirs ne me tentent pas, et ses séductions m'épouvantent. Ici, on me connaît, et on me respecte. Là, qui me connaîtra, et qui voudra me respecter ? Ici, quelques-unes de mes petites compagnes, qui ne pensent pas comme moi, m'aiment pourtant un peu, m'estiment et quelquefois me parlent, quand elles ont besoin de moi. Depuis longtemps, elles ont cessé de me persécuter pour mes pratiques religieuses ; mais, une fois là-bas, si j'en juge par celles qui, de temps à autre, nous en reviennent, qui sait si j'aurai la force de résister à l'exemple, que l'on dit être si contagieux, du mal, et si les entraînements de la grande ville, qui en ont perdu tant d'autres, ne me perdront pas à mon tour ?

Oh ! Mon cher Auguste, Paris m'épouvante. C'est vrai qu'ici je sens ma poitrine qui souffre... Je crois que l'air de la fabrique ne m'est pas bon pour la santé : mais qu'est-ce que cela fait au prix de la santé de l'âme ? Je ne tiens pas beaucoup à vivre vieille, mais je tiens à vivre sage ; et mourir jeune ne me fait

rien, pourvu que j'arrive à bien mourir. Je n'ai pas pu faire ma première communion sur la terre, je la ferais avec les anges dans le ciel.

Je regretterai beaucoup aussi de te quitter, mon bon Auguste. Pourquoi donc ne me réponds-tu jamais, et continues-tu à m'éviter, maintenant que tu as plus de liberté dans ta famille ? Tu vas trop avec les méchants garçons du pays ; ils finiront par te gâter.

J'ai vu ta mère hier, pendant que tu étais sorti. Elle pense aussi à te mettre quelque part en apprentissage ; mais au moins, elle ne songe pas à te chasser loin d'ici. Je l'ai trouvée bien faible et toussant beaucoup. J'ai peur pour sa poitrine. Dépêche-toi donc de devenir un homme, et de travailler avec courage pour rendre à ta bonne mère les soins qu'elles t'a donnés. Quand nous sommes petits, il est juste que nos parents nous nourrissent ; mais quand nous devenons grands, le bon Dieu veut que ce soit à notre tour de les soigner et de les nourrir.

Prie pour moi, mon cher Auguste, car j'ai le cœur bien gros. Si je pars pour ce vilain Paris, je tâcherai de te voir auparavant, et de t'y donner mon adresse. On dit qu'à Paris on est libre de tout faire. Hélas ! La seule liberté que j'aie jamais enviée et que je n'ai jamais eue, c'est la liberté de servir le bon Dieu.

Ta petite cousine qui t'aime bien.

Émilie. »

À côté de la lettre qui précède, dans la même liasse, se trouvait un autre billet ainsi conçu :

« Mon cher Auguste,

« Je pars demain pour Paris, toute seule. Mon Dieu, que je suis triste ! Je cache mes larmes. Je ne sais même pas où je vais aller. Lorsque je l'ai demandé, on m'a dit que je serais attendue en descendant de la voiture. Quand nous reverrons-nous ? Peut-être jamais. Oh ! Pourquoi papa ne m'a-t-il pas gardée avec lui ! Si ma pauvre maman vivait encore, elle n'eût jamais consenti à se séparer ainsi de moi. Oh ! Que les enfants qui n'ont pas de mère sont malheureux ! Sois bon pour la tienne, mon cher Auguste ; tu ne sais pas ce que c'est qu'une mère : on ne le sait que quand on n'en a plus. Je t'en prie, ne m'oublie pas, Auguste, j'ai besoin de penser que quelqu'un m'aime encore un peu sur cette terre, dans ce grand monde où je suis, où je vais être si seule, si seule, au milieu de ce froid désert, là-bas. J'ai besoin aussi de penser que tu prieras quelquefois pour ta pauvre petite cousine.

Quand tu auras mon adresse, tu serais bien gentil de m'écrire quelquefois ; si tu ne le fais pas ; personne ne le fera non plus. Tu me donneras des nouvelles de tout le monde. Il me semble que je les aime davantage, au moment de les quitter. Pourquoi Donc ne m'aiment-ils pas, moi qui les aime tant ?

J'espère tout de même que le bon Dieu ne m'abandonnera pas. Désormais, je n'ai plus

que lui. Cela Devrait pourtant me suffire ;  
mais je suis si peu courageuse !

Ta petite cousine qui t'aime bien.

Émilie,

Je pars demain matin par la voiture du maraî-  
cher, à trois heures. »

En ne trouvant aucune mention de ces lettres si touchantes dans les écrits de celui auquel elles étaient adressées, on serait tenté de l'accuser d'un manque complet de cœur, ou d'une incomparable légèreté d'esprit. Quiconque est un peu versé dans la connaissance de l'âme humaine et a pris la peine d'interroger la sienne, en jugera différemment.

Ce n'est ni par un sentiment d'affection exagérée, ni en vertu du respect que l'on doit à la mémoire des morts que j'atteste que l'auteur de ces mémoires n'avait ni l'esprit superficiel, ni le cœur absent ; mais dans la période qu'il nous fait connaître de sa vie d'enfant, il nous apprend lui-même qu'il s'était laissé entraîner par des camarades dépravés : ce fut pour lui un grand malheur sans doute ; mais ce fait, sans l'excuser, explique tout.

Quand on commet le mal, on s'endurcit toujours ; et quelle que puisse être la beauté naturelle d'une âme, elle ne tombe jamais sans s'enlaidir. Le vice la transfigure : et quand elle s'y laisse entraîner à une certaine profondeur, ce n'est plus elle, pour ainsi dire, c'est sa dépravation qui agit. Celui qui était bon par nature devient ainsi, quelquefois, artificiellement féroce, presque toujours cruel, toujours méchant.

C'est pour cela qu'un saint affirme que les âmes des chrétiens sont énergiquement douces, et que leur mansuétude s'étend même jusqu'aux plus faibles animaux.

Il ne peut-être supposable que notre Propre-à-rien soit demeuré insensible au chagrin de sa petite cousine, de cette douce Émilie, dont nous avons vu que le souvenir lui était resté si cher ; mais l'en-trainement des mauvaises compagnies l'avait tristement transformé ; et, très probablement, ce départ qui, si l'enfant fût demeuré bon, l'aurait rempli d'amertume, lui sembla-t-il comme la délivrance d'un fardeau, à une époque où il avait perdu la force de résister au mal. C'est là ce qui explique son apparente insensibilité et son silence.

« Après la grande cérémonie de la distribution des prix, ma mère ne se pressa pas trop de me mettre en apprentissage. D'abord elle n'avait pas encore d'idée bien arrêtée sur l'état qu'elle me ferait embrasser. Tout ce qu'elle savait, c'est que jamais je ne m'occuperais de serurerie. En cherchant la cause de cette antipathie pour les faiseurs de clefs, je crois la trouver dans ses souvenirs du passé : mon père, comme je l'ai dit, ayant exercé cette profession.

« Il me semble, cependant, qu'il y aurait, en général, un grand avantage à ce que les enfants suivissent la carrière professionnelle de leurs parents, et je vois que cela, malheureusement, n'arrive presque jamais. Si cela avait lieu, on y gagnerait de ne pas passer dans des maisons inconnues et de ne pas travailler pour des patrons étrangers, ce qui est toujours une dépense un peu lourde pour la famille ; on éviterait aussi de faire un tas de mauvaises

connaissances et, par suite, de contracter de mauvaises habitudes qui se prennent dans les ateliers et qu'on éviterait, plus aisément, chez soi ; sans compter que l'apprenti pouvant, de bonne heure, rendre des services et retirer quelque petit bénéfice de son travail, il vaudrait mieux, à mon sens, que ce fussent ses parents et sa famille qui en profitassent. Mais non, on cherche, généralement, à faire enseigner à ses enfants des métiers autres que celui qu'on exerce soi-même, pour deux motifs qui me paraissent assez mauvais : le premier, c'est qu'on voit toujours mieux les inconvénients attachés à la profession qu'on exerce, qu'à celle qu'on n'exerce pas ; tandis que l'on ne voit pas ceux qui appartiennent à l'état d'autrui. Cependant, tout métier a ses avantages et ses désavantages, dont on ne s'aperçoit que quand on y a passé ! C'est donc un mauvais calcul que de chercher pour son fils une profession que soi-même on n'a pas pratiquée.

« Ensuite, la plupart du temps, c'est par ambition qu'on cherche à faire entrer ses enfants dans une voie qu'on suppose plus avantageuse ou plus distinguée que la sienne. Personne n'est content d'être ce qu'il est, et quand on ne peut pas, pour son propre compte, grimper un échelon plus haut, dans l'échelle sociale, on veut, au moins, se donner la satisfaction d'y pousser ceux de sa famille qui viennent après vous. Le savetier veut voir son fils huis-sier, ou marchand, ou avocat, ou ministre ; et les hon-neurs qu'on n'a pas pu se procurer pour son bénéfice per-sonnel, on veut les procurer à ceux qui portent votre nom. Avoir un fils architecte, quelle illustration pour un cou-vreur !

« Quand on ne peut pas espérer une si grande gloire, on suppose, du moins, trouver mieux dans une autre profession de même acabit. De cette sorte, tout le profit qu'on pourrait retirer de la vie de famille, et des petits services que l'enfant rendrait à la maison, se trouve nécessairement perdu ; et il faut que l'ouvrier en herbe fasse son apprentissage dans des ateliers où il ne connaît pas même le nom et l'usage des outils dont il est obligé de se servir.

« En attendant qu'on me plaçât quelque part, il ne faudrait pas croire que je perdisse mon temps dans une oisiveté absolue. Il n'y avait plus d'école, pendant les vacances ; mais ma mère, en partant, le matin, me recommandait toujours de repasser mes leçons d'autrefois, et me laissait quelque chose à mettre en ordre dans son petit ménage. Elle n'avait pas plutôt les talons tournés, que je courais chercher quelque camarade, ou que l'un d'eux venait me trouver, pour inventer ou réaliser quelque nouveau plaisir.

« Outre ceux dont j'ai déjà parlé, un des plus grands était, assurément, celui de la baignade.

« On avait beau nous le défendre, et M. le maire, lui-même, avait beau faire placarder des affiches de toutes les couleurs, sur tous les murs de la localité, pour sauvegarder la morale publique et prévenir les accidents ; dès que nous étions libres, nous courions à la rivière et y barbotions comme une troupe de canards sauvages.

« Quand je dis des canards, c'est bien pour nous flatter, car, sans reproche, les canards avaient sur nous deux

grands avantages, dont ils ne se vantent pas : ils étaient vêtus de leurs plumes, et je n'ai pas entendu dire qu'aucun d'eux se fût noyé jamais : tandis que, pour nous autres, il n'y avait pas d'année que deux ou trois polissons de notre bande ne s'en allassent dans l'autre monde par ce triste procédé, et quant à notre costume, il ne brillait que par son absence.

« C'était en vain que nous recevions des réprimandes à ce sujet ; plus on nous adressait de reproches, et plus nous affections de nous montrer inconvenants et grossiers, il était impossible, grâce à nous, qu'une personne tant soit peu respectable se promenât sur le chemin de tillage qui longeait la rivière ; et le seul individu dont la présence nous imposât quelque respect salutaire était le garde, qui, de temps en temps, attrapait quelque objet de toilette à notre usage et le transportait, sans frais, à la mairie, pour se donner le plaisir de forcer nos parents à venir le réclamer. Je dois, pour ma petite part, à cet aimable fonctionnaire, d'avoir reçu deux ou trois bonnes racées, pour être rentré au logis sans casquette ou sans souliers. Mais, sur ce point, comme sur les autres, nous étions positivement incorrigibles. Patauger dans l'eau est une si belle chose !

« Un autre de mes passe-temps favoris consistait à courir les bois, et à tendre des pièges pour attraper du gibier ; nous prenions quelquefois ainsi, au collet, des lièvres de contrebande. Mais ce que nous trouvions plus beau que tout le reste, c'était d'aller ramasser des balles de fusil, auprès d'une butte, où des militaires du voisinage venaient s'exercer à tirer à la cible. Cette récolte avait pour résultat de trafiquer du plomb, que nous trouvions

toujours moyen de vendre à quelque brocanteur, et dont le produit nous servait à acheter des denrées très utiles, telles que de l'eau-de-vie, de l'absinthe et du tabac à fumer.

« Fumer ! En voilà encore une drôle d'habitude, et un fameux passe-temps !

« Et pourtant, c'est le terme le plus élevé des aspirations et des désirs d'une multitude de moutards. Le tabac pue, c'est une justice à lui rendre et une vérité qu'on chercherait vainement à se dissimuler. Le tabac vous rend malade comme un damné, les premières fois qu'on en use. Je me rappelle encore les effets désastreux que produisit sur moi l'essai d'une première pipe : si le mal de mer vous rend plus malade que ça, ça doit être positivement affreux. Si Ça flatte peu le nez, il faut dire que ça n'a pas non plus le goût de chocolat à la vanille ; et cependant c'est l'objet de l'ambition de presque tous les gamins qui n'ont pas encore quinze ans. Ah ! Si j'étais philosophe, je voudrais bien savoir pourquoi on a mis de mode cette drogue abominable, et pourquoi on désire tant s'en servir.

« Le père Loyseau, quand j'entrai chez lui, commença par m'ôter cette habitude, ce qui, au fond, ne m'attrista pas beaucoup, vu que mon estomac n'avait jamais pu complètement s'y faire. J'avoue, cependant, que je trouvai ça assez drôle, m'étonnant que lui, qui fume, voulût m'empêcher de fumer. Comme Il aime assez qu'on lui dise ce qu'on pense, le patron, je me hasardai, un jour, de lui lâcher une objection.

« — Mais, père Loyseau, lui dis-je, vous fumez bien, vous !

« — Est-ce que tu aurais, par hasard, me dit-il, l'idée que je t'ai pris chez moi pour te faire faire l'apprentissage de tous mes vices ?

« — Mais, si c'était un vice, patron...

« — J'entends bien, —qu'il me fait, — tu veux dire que si c'est un vice, pourquoi que je ne tâche pas de m'en déshabituer, et tu as peut-être bien raison ; mais vois-tu, mon garçon, c'est pas une habitude à prendre. Un homme qui fume, c'est, presque toujours, un tue-le-temps, un oisif, ou un imbécile ; mais un enfant qui fume est inévitablement un petit vaurien. Tu n'as pas encore le goût assez gâté pour trouver ça bon, et si tu fumes, c'est pour faire l'homme. Tu crois te grandir en fumant, tandis que le tabac, au contraire, t'empêchera de pousser. Un homme qui fume, c'est pas beau ; mais un enfant qui fume, c'est très laid. Si tu fumes, tu boiras et tu fréquenteras la mauvaise société ; parce que, dans les premiers temps surtout, on ne fume que pour se faire honneur dans les méchantes compagnies. Si tu as un sou de trop dans ta poche, donne-le aux pauvres, et ça te profitera ; au lieu de le faire passer en fumée pour infecter les airs. Une habitude est un tyran qu'il est inutile de se donner pour maître, même quand elle est innocente et inoffensive ; à plus forte raison quand elle est malpropre et dangereuse à la santé.

« Sur ce, le père Loyseau me fit jeter mon cigare au poêle. Je fis semblant d'en être très mortifié et très mécontent. Au fond, j'en éprouvai un vrai plaisir, car il est

toujours fort désagréable de faire des renards de novice en présence d'un vieil amateur. »

## *Chapitre X*

Le fouriérisme coulé à fond par les gamins.  
— Pétition de Propre-à-rien au sénat, au sujet des utopistes. — Le feu qui brûle et l'eau qui mouille. — Un grand gueuleton en plein vent. — Projets funestes. — La promenade au clair de lune. — Délices d'une soirée de printemps. — Heureuse arrivée. — Ce que Propre-à-rien découvrit à une des fenêtres de l'orangerie.

« La récolte des balles avait bien, quelquefois, ses petits inconvénients. Les troupiers qui se tenaient en faction près de la butte où était adossée la cible, ou le garde, rôdant aux alentours, nous, surprenaient parfois, et nous faisaient une chasse à outrance. Il était rare qu'il se passât, un seul jour sans que l'un ou l'autre des maraudeurs n'eût reçu quelques calottes : et il n'est pas sans exemple qu'on nous ait administré des coups de pied très mal placés ; mais les gamins, sans comparaison, sont, comme les mouches, doués d'une persévérance exemplaire ; et en dépit des cris, des horions et des tirements d'oreilles, nous finissions toujours par mordre, plus ou moins, à ce plomb défendu.

« Le produit de cette industrie était assez considérable. J'en ai vu cacher sous la mousse, ou dans les troncs

d'arbres creux, jusqu'à vingt-cinq et trente kilogrammes de plomb ainsi récolté ; ce qui, transformé en monnaie, nous permettait de nous livrer à de magnifiques plaisirs.

« Mais, hélas ! Quand on cherche à satisfaire ses convoitises, on arrive toujours trop tôt au bout de ce qu'on peut, et il reste à contenter un surplus qu'on voudrait assouvir, insatiable et sans fond ni limites. On désire sans cesse au-delà du possible, et c'est là ce qui nous rend si souvent coupables, et plus souvent malheureux. Je dois à l'oubli ou à l'ignorance de cette vérité élémentaire un accident qui ne fut pas sans importance dans mon histoire.

« Voici comment la chose se passa :

« J'avais environ douze ans et demi. Ma mère, fatiguée des plaintes qu'on lui faisait chaque jour entendre sur ma conduite, pensait très sérieusement à me mettre en apprentissage. Elle n'était retenue que par la question des frais que cela devait lui occasionner encore, par le désir de me garder auprès d'elle, et, enfin, par l'embarras du choix. Elle en avait déjà parlé à plusieurs individus de sa connaissance, dont chacun, et surtout chacune, lui donnait un avis opposé. Naturellement, pour ce qui me concernait, dès qu'on m'annonçait que j'allais prendre en main le rabot, la truelle ou l'allène, je poussais des cris de paon. Je ne crois pas que le travail, sous quelque aspect qu'il se montre, soit particulièrement agréable à la nature humaine. Le père Loyseau m'a parlé d'un certain M. Bourrier, ou Fourré (Propre-à-rien veut dire Fourier, l'inventeur du Phalanstère), qui prétend que l'on doit laisser chacun suivre ses goûts sans contrainte, et que, d'après cette

méthode, tout le monde se trouverait casé et occupé au gré de ses désirs et au bénéfice de l'humanité. Il faut que ce gaillard-là n'ait jamais été enfant, pour pouvoir enseigner une pareille sottise : il doit être né vieux. Je ne dis pas qu'on doive brutaliser les goûts et les instincts de personne ; mais ce que je sais bien, c'est que si on nous eût laissés libres de nous occuper, nous autres, selon nos instincts et nos caprices, il n'en était pas un seul de notre bande qui n'eût choisi l'occupation facile de ne rien faire, et le travail si doux de courir les champs.

« Il me paraît que la plupart de ces particuliers qui veulent réformer le monde, ne connaissent du monde que ce qu'ils en rêvent dans leur cervelle creuse, et ce qu'ils en écrivent sur leurs feuilles de papier. Si j'étais gouvernement, je voudrais condamner tous les inventeurs de cette espèce à faire l'essai, par eux-mêmes, de leurs projets dans une île déserte, tout seuls et à leurs frais, bien entendu. Je crois qu'une loi comme ça en découragerait un grand nombre, et que les gens paisibles y trouveraient l'avantage de vivre un peu plus paisiblement. Ce serait beaucoup de gagné.

« En attendant que le gouvernement adopte cet avis, je ne suivais guère ceux que me donnait ma mère, et je faisais bien peu de cas de ses remontrances, même accompagnées de voies de fait, quand je parvenais à me faire battre, ce qui m'arrivait encore assez souvent.

« Ma pauvre mère était certainement très bonne, et je ne lui reproche pas de m'avoir jamais puni injustement ; au contraire, je crois que peut-être elle ne me punissait pas assez. Les grands chagrins qu'elle avait dû supporter

pendant tant d'années, la vie si dure qu'elle s'imposait chaque jour, sa santé qui devenait de plus en plus mauvaise, toutes ces causes avaient rendu, ou contribué à rendre, son caractère très irritable et très nerveux. Elle ne faisait rien avec calme ; tout était, chez elle, par saccades et comme par accès. Avec moi, elle était plutôt indulgente que sévère, laissait passer mille choses assez graves, qu'elle aurait pu bien légitimement punir, et me battait quelquefois comme plâtre, pour je ne sais quel rien qui lui portait sur les nerfs, et qui faisait déborder le vase de son indignation.

« Et moi, injuste comme sont les enfants, je me plaignais d'être si fort puni pour de si petites causes, sans penser que la dernière petite chose ne fait baisser le plateau que quand le côté de la balance où on la jette est déjà plein.

« Ce n'était pas la faute de ma mère, sans doute ; mais il me semble que ce genre d'éducation n'était pas parfait. Laisser un sauvageon sans greffe et s'irriter ensuite, parce qu'il porte des fruits âpres au goût ; n'est peut-être pas bien sensé. Il vaudrait mieux semer dans une jeune âme de bons principes et en extirper les mauvais, au lieu de lâcher la bride à sa propre colère, parce que cette même âme ne nous donnera que ce que nous y avons semé.

« J'ai vu cela pour d'autres, bien souvent. Oh voudrait que les enfants fussent tous bons et parfaits sans le secours de l'Évangile ; mais cela n'est pas possible. Si, déjà, avec le secours de la religion, on a bien de la peine à se corriger et à se soutenir, en dehors du sentier de l'église, on ne peut guère que marcher à quatre pieds, et à recu-

lons, sans cesse. Si on veut que son fils et sa fille soient, même humainement, honnêtes, dociles et sages, il faut leur enseigner, d'abord, la crainte de Dieu et le chemin du clocher, sans cela, toutes les raisons du monde et tous les coups de bâton de la terre resteront sans effet.

« Dire : je ne tiens pas à ce que mes enfants soient chrétiens, ou même, comme cela s'est vu, les empêcher de l'être, et ensuite demander ou espérer qu'ils vivront bien et ne feront aucun mal, c'est espérer que le feu ne brûlera point, que l'eau ne mouillera point et que l'encre où l'on fourre ses doigts ne les noircira point.

« Et cela était vrai pour moi, comme je l'ai vu pour tant d'autres. Je m'étais gâté, faute de culture, et j'étais resté mauvais parce qu'on n'avait pas su ou voulu me guérir.

« Au contraire, la méthode de me battre pour certains actes, conséquences nécessaires du principe de l'impiété qu'on laissait passer sans mot dire, et qu'on saluait presque avec honneur, finit par m'irriter intérieurement à un tel point que la maison me devint de jour en jour plus insupportable, et que le joug de l'autorité me sembla de plus en plus pesant ; j'accusais ma mère de caprices, profitant de sa faiblesse pour en abuser à l'excès, et me révoltant contre des rigueurs que son indulgence extrême, à la fin, nécessitait toujours, mais que cette même faiblesse prolongée rendait plus dures, chaque fois que j'avais à en souffrir.

« Voilà ce qui occasionna l'événement dont je veux faire mention en ce lieu, et qui eut pour moi de si grandes conséquences.

« Étant toujours fourré avec les camarades que j'avais connus à l'école, je participais, naturellement, à toutes leurs parties de plaisir. Quand la vente de notre plomb nous avait procuré quelque monnaie, et que nous nous étions suffisamment — car il est à remarquer pourvus de comestibles, que l'espèce gamine travaille, en général, au bénéfice de la gourmandise, — nous nous réunissions par bandes de deux, ou trois, ou quatre des plus intimes, en proportion de nos ressources, et nous faisons ensemble une mangerie de désespérés, en cachette, dans quelque coin. L'un fournissait le pain, un autre quelque salaison ; qui le vin, qui l'absinthe ou l'eau-de-vie, qui encore les cigares, et, quand on pouvait, le café. Ces denrées n'avaient pas toujours une origine bien correcte ; un des moyens les plus honnêtes de nous les procurer, consistait à les dérober à nos parents ; mais on n'y regardait pas de si près. On buvait, on mangeait, on jouait, on fumait, on faisait une vie de grands seigneurs, quoi !

« Malheureusement, les plus belles choses finissent vite ; et pour nous, elles finissaient toujours trop tôt, faute d'argent. Je pense que c'est un peu comme ça pour tout le monde ; et l'argent, quand il manque, pour s'en procurer, c'est le diable !

« Un jour donc, que nous étions partis à quatre, pour une expédition de ce genre, nous nous en donnâmes tellement que, grâce aux spiritueux que j'avais consommés, j'étais arrivé, pour mon compte, à un état presque complet d'ivresse. Mes compagnons, qui étaient plus âgés que moi, se tenaient mieux sur leurs bases et avaient des idées plus claires ; mais, quant à ma personne, je dois l'avouer, j'avais mon jeune homme en plein.

« Eugène, le fils du cabaretier, qui était devenu, à cette époque, un grand gaillard de dix-sept ans, et qui n'avait pas grandi en moralité, se trouvait, comme toujours, le chef de notre bande. Nous étions allés nous cacher dans une clairière écartée, au milieu du bois : c'était dans la belle saison, après pâques ; les feuilles commençaient à voiler les arbres, les oiseaux chantaient en construisant leurs nids ; le soleil était brillant et clair ; nos cris étaient les seules notes discordantes qu'on entendît dans le concert universel. Je me souviens de cette journée comme si c'était hier.

— Fameux ! Les amis, dit Eugène.

— Fameux ! Répétâmes-nous en chœur. Généralement, c'était de bon ton de faire écho à ce que disait Eugène.

— Et dire que nous v'là à sec ! J'ai plus le sou, mes enfants.

— Ni moi, dit l'écho.

— Cette gueuse d'argent, si on pouvait tant seulement s'en procurer un peu ! J'avais une idée qui était crânement chouette.

— Quelle idée ? dis-nous donc ça, Eugène.

— Quelle idée ? Dame, voilà : ça serait pour de lundi en huit. C'est ça qu'est bête ne ne pas pouvoir seulement rigoler, le lundi de la pentecôte !

— Ça, c'est vrai. Mais Qu'est-ce que nous pourrions

faire ?

— fichtre ! Si nous avions de l'argent, y en aurait une bosse à faire. On attraperait, de bon matin, le bachot à Christophe, et on irait faire une partie sur l'eau ; une baignade et un déjeuner dans l'île.

— Sapristi ! C'est vrai ; ça serait crânement chic.

— Pas d'argent !

— J'aurais bien une idée, suggéra un autre camarade, nommé Charles.

— Dis-la voir un peu si elle est bonne, ton idée.

— Dame ! Vous savez la boutique où j'vas travailler ?

— Oui, dit Eugène, la maison du Parisien où tu fais le métier de goujat.

— C'est-à-dire... enfin suffit. Le fait est qu'y z'ont fait venir des masses de lames de plomb, pour couvrir les grandes terrasses.

« Un silence se fit, pendant lequel, chacun selon sa capacité intellectuelle, examinait l'idée de Charles, et en mesurait la hauteur, la largeur et la profondeur.

— C'est difficile, dit Eugène d'un air pensif.

— Difficile ! Répétèrent deux autres voix.

— Ça ne serait pas difficile du tout, dit Charles, mais

seulement...

— comment est-ce Que tu t'y prendrais ? Interrompit Eugène.

— C'est pas malin. Je travaille dans c'te fabrique ; je connais tous les coins. Je sais ous'qu'ils ont déchargé le plomb, et alors...

— Eh bien, oui mais les ouvriers ?

— Le lundi, Y a personne.

— Et les voisins ?

— Y en a Pas ; tu sais bien, c'est au fond du parc.

— Dame, dit Eugène, c'est pas pour dire, c'est aujourd'hui lundi : si on était sûr que ça ne serait pas su !...

— Et une bonne heure, observa le troisième camarade, nommé François. V'là le soleil qui décanille.

— Ça se saura, objectai-je.

— tais-toi, Auguste, t'es trop gris ! Au fait, qu'est-ce qui le saura, si on n'en dit rien à personne ? Le fait est qu'une centaine de livres de plus ou de moins à ces richards, ça ne leur fait pas grand-chose ; et, même, moins que rien ; tandis qu'à nous, sapristi ! ... Mais y a ce diable d'Auguste, qui est saoul comme un merle de corse. Il est capable de tout lâcher ; faudrait le laisser.

— moi ! M'écriai-je, en balbutiant, et en faisant des ef-

forts désespérés pour me lever sur mes jambes. Je suis pas gris, et je jure de garder le secret. Je ne veux pas qu'on me laisse, sinon, je déclare tout ; fais-nous voir la route, Charles : en avant, marche !

« Les trois autres se regardèrent, et se levant de dessus la mousse où ils étaient assis, ils m'aidèrent à en faire autant ; on me lava le museau et les mains dans une mare, Eugène me prit sous le bras, et me recommandant le plus profond silence, nous nous acheminâmes, en deux bandes, l'une guidée par Eugène, et l'autre par Charles, vers la lisière du bois, où se faisait bâtir une villa splendide et un domicile princier, je ne sais quel gros industriel de Paris, qui se retirait des affaires, avec quelques petits millions dont il ignorait l'origine, et probable ment qu'il semblait ne savoir comment dépenser.

« L'endroit où nous étions attablés se trouvait à une certaine distance de celui où nous devions nous rendre pour commettre notre larcin. Le soleil se couchait en ce moment, et la fraîcheur du crépuscule, peu à peu, jointe à la marche pénible que nous faisons au travers du bois, me dégrisa en partie et finit par me rendre des idées assez claires pour que je pusse apprécier ma position et nos projets.

« Quoique je fusse très lancé dans la compagnie de ces bons sujets, c'était, pourtant, la première fois que je me trouvais en complicité de semblables rapines. J'avais bien maraudé des fruits, commis des dégâts et accompli avec eux une foule d'actes plus ou moins répréhensibles ; mais, jusqu'alors, il ne m'était pas encore arrivé de voler, dans le sens où ce mot est généralement compris. Mes ca-

marades, eux-mêmes, ne me mettaient pas dans leur confiance quand ils avaient certains mauvais coups à faire, et ne parlaient même qu'avec une certaine réserve, devant moi, de ceux qu'ils avaient commis, soit qu'ils se méfiassent de ma discrétion, soit qu'ils ne me crussent pas encore assez avancé pour partager les risques de pareilles entreprises.

« Je dois dire qu'Eugène m'imposait beaucoup. Son âge, sa hardiesse, une certaine facilité qu'il avait à s'exprimer et à persuader les autres, avaient exercé sur moi comme une sorte de fascination. Je ne l'aimais pas, et je ne l'estimais guère ; mais il m'entraînait toujours et je le suivais, d'instinct, comme un caniche suit son maître.

« J'ai toujours remarqué ça depuis : quand on cesse de vivre chrétiennement, on se fait naturellement l'esclave de quelque mauvais drôle. On dirait qu'il n'y a pas de milieu entre la pratique de la religion, qui nous fait vaincre et dominer nos passions, et la servitude où l'on tombe inévitablement dès qu'on quitte le chemin de l'évangile. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ce sont toujours les plus aplatis qui chantent le plus haut la chanson de la liberté.

« Quant à moi, j'avoue que je n'étais pas libre du tout, et que je vivais sous une foule d'esclavages bien honteux.

« J'étais, primo, esclave de mes passions, et ce n'était déjà pas très brillant.

« Secondo, j'étais esclave du respect humain, n'osant pas même paraître moins mauvais que les autres ; et ceci

n'était pas non plus de l'héroïsme au plus haut degré. Il arrive quelquefois que quatre ou cinq individus réunis font une vilénie que pas un d'eux ne ferait s'il était seul ; mais que chacun accomplit avec répugnance, par la seule crainte que les autres ne se moquent de lui. On se dit intérieurement : c'est embêtant ! Et, tout haut, on fait son fier, comme s'il y avait de quoi. C'est très drôle ; mais c'est laid. J'ai souvent vu ça.

« Enfin, j'étais esclave de cet individu à qui j'avais asservi ma vie, et à qui j'avais laissé prendre sur moi une autorité et une domination que je n'aurais accordées ni à ma mère, ni même à Dieu.

« Et toutes ces humiliations si lourdes, je les subissais sous le prétexte de m'affranchir, et de me délivrer d'un joug prétendu insupportable. Ce qui prouve qu'à douze ans j'étais déjà bête comme un homme de trente : et ce n'est pas peu dire au jour d'aujourd'hui.

« Donc, pendant que nous cheminions dans le bois, qui se faisait de plus en plus sombre, pendant que mes idées commençaient à se débrouiller et mes jambes à se raffermir, je me mis à réfléchir sur les conséquences de l'acte que j'allais commettre, et vers lequel je me sentais fatalement entraîné.

« Nous marchions en silence, Eugène et moi, les deux autres avaient été en avant, pour sonder le terrain ; la lune s'était levée ; elle était, ce jour-là, dans son plein ; et sa lumière, qui passait au travers des branches, semblait trembler sur le sol, le feuillage étant quelque peu agité par le vent.

« J'avoue que j'avais peur ; et ce sentiment, plus que tout autre, contribuait à me remettre dans mon assiette, nous étions seuls, pourtant, et nul bruit ne troublait le silence du soir, si ce n'était le frémissement des feuilles sur notre tête, et le bruit sourd de nos pas sur la mousse.

« — Ça va t'y mieux ? Dit Eugène à voix basse.

« — Oui, ça va très bien,

« — Seras-tu de force à porter Vingt-cinq livres ?

« — Je crois bien ; j'en porterais cinquante ; je suis solide, va.

« — C'est que c'est diablement lourd, le plomb.

« A ce moment, nous crûmes voir, assez loin devant nous, au détour du chemin, une ombre passer derrière le tronc d'un bouleau : je frissonnai.

« — Aie donc pas peur, vieux poltron, dit Eugène, ça doit être les autres qui reviennent.

« En effet, c'étaient eux qui venaient à notre rencontre.

« — Eh bien ? Demanda Eugène.

« — Pas un chat. Nous avons fait tout le tour de la maison ; y a personne.

« — Ça va bien. En avant ! Et pas un mot, vous entendez ?

« Nous arrivâmes bientôt au lieu que nous cherchions.

C'était une grande habitation dont les murs étaient fraîchement construits et la toiture à peine posée. Il n'y avait encore ni parquets, ni vitres à toutes les fenêtres. L'édifice s'élevait sur la lisière du bois, et y communiquait par une porte de derrière, s'ouvrant dans le mur d'un jardin potager encore En friche. Devant la construction, une prairie s'étendait, descendant en pente douce et semée de quelques bouquets d'arbres, émaillée de pâquerettes et de boutons d'or, fermés pendant la nuit, et dormant du sommeil des fleurs.

« La lune, brillante comme un miroir d'argent, éclairait tout cela d'une douce lumière. Dans un sapin noir, un rossignol chantait.

« La construction se dressait devant nous, au mi-lieu de cette illumination magnifique, avec ses grandes ombres qui s'allongeaient sur le sol, ses fenêtres noires, ses angles pleins de mystères et d'obscurités : des échelles étaient posées contre les murs, des charrettes, encore chargées de briques et de plâtre, semblaient dormir sur leurs roues devant la porte ouverte de l'habitation. En approchant à pas de loup, guidés par Charles et Eugène, nous tâchions de nous tenir le plus possible du côté qui n'était pas éclairé, le long des murs. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à l'endroit où l'on avait déchargé le plomb fatal, objet de nos convoitises.

« On l'avait déposé, provisoirement, dans une vaste salle destinée à servir d'orangerie, ou de serre, plus tard : et il était là en rouleaux, empilés dans un coin, pouvant peser chacun environ cent kilogrammes.

— Sapristi ! C'est joliment lourd, dis-je, après avoir essayé vainement d'en remuer un.

— Si tu crois qu'on va l'emporter comme ça, imbécile, me répondit Eugène.

« J'avoue que j'espérais qu'on renoncerait au projet de vol, vu la pesanteur de l'objet ; mais je fus bientôt détrompé en voyant Eugène tirer de sa poche un couteau armé d'une petite scie. Charles en avait un pareil, et il fut convenu qu'Eugène et moi travaillerions à dépecer le gros cylindre, tandis que les autres, qui étaient plus avisés que moi, se blottiraient dans les environs, pour faire le guet.

« Nous nous mîmes donc à l'ouvrage avec une grande ardeur ; mais, malgré notre activité, la besogne n'allait pas très vite : le plomb offrant une certaine résistance. Au bout d'une grande demi-heure, Eugène avait à peine terminé de scier son premier morceau, que je n'étais pas encore à la moitié du mien. Il se remit à la besogne avec une nouvelle activité, en stimulant ma paresse.

« On n'entendait que le bruit sourd de nos scies entamant le métal ; nous gardions un profond silence et, peu à peu, la crainte qui, d'abord, m'avait dominé, finit par disparaître à peu près entièrement, envoyant que rien ne venait troubler notre tranquillité et notre solitude, et nous déranger de notre travail. Après tout, pensais-je, j'en serai quitte pour vendre mon plomb cette fois-ci, et bien sûr je ne recommencerai pas. Je laisserai les autres faire ces coups-là tout seuls, d'abord c'est pas beau de voler, même les riches ; ensuite, on court trop de risques ; et puis, quelle sauce je vais recevoir, en rentrant à la maison !

J'en avais d'avance chaud aux oreilles.

« Je sentais que j'avais eu tort, et il me revenait à la mémoire ce que si souvent m'avait répété ma pauvre chère petite cousine Émilie, me disant qu'on ne sait jamais où on s'arrêtera quand on commence à mal faire. Si j'eusse évité les mauvaises compagnies, je n'aurais point été courir les bois comme un bohémien, je ne me fusse point pris de bois-son, je n'aurais pas été entraîné à commettre un délit, et je ne serais pas actuellement un voleur, à contre-cœur, peut-être, mais, à coup sûr, en réalité.

« J'en étais là de mes réflexions philosophiques, quand un léger bruit que nous entendîmes au dehors nous fit interrompre notre besogne. Nous travaillions à l'un des bouts de cette grande salle ; les rayons de la lune tombaient sur nous directement, pénétrant par les ouvertures des châssis encore dépourvus de vitres, quand, tout à coup, je poussai un grand cri. À l'autre bout de la serre, je voyais passer, par la croisée ouverte, deux gros yeux qui me regardaient au travers de l'ombre. Ces yeux appartenaient à une tête, et cette tête était coiffée d'un chapeau de gendarme !

## *Chapitre XI*

Heureuse chute. — Roblot et Grelu. — Arrestation, résolution, émigration. — Comme quoi il serait difficile à l'homme le plus adroit de faire certaines choses dont le bon Dieu s'est réservé l'invention, sans même qu'il ait eu besoin de se faire breveter, pour s'assurer le monopole de sa découverte.

« L'apparence soudaine d'un gendarme doit être pleine de ravissements pour le voyageur qui, se trouvant seul au milieu d'une route, s'entend de-mander la bourse ou la vie par des détrousseurs de grand chemin ; mais comme tel n'était pas notre cas, au moment que je raconte, nous jugeâmes l'aspect de notre visiteur affreusement inopportun. J'avoue Même que, de cette aventure, il m'est resté pour la gendarmerie un sentiment de respect profond ; mais aussi de salutaire terreur.

« Notre premier mouvement, à Eugène et à moi, fut de déguerpir au plus vite. Heureusement, la porte de l'orangerie se trouvait près de nous et du côté opposé à celui où se montrait la physionomie de notre malencontreux visiteur. Dire que nous prîmes, sans hésiter, cette direction, serait peine perdue ; mais nous n'étions pas en sûreté pour cela, car la salle où nous travaillions se trouvait être

un corps de bâtiment séparé de la maison principale, laquelle nous barrait le passage et ne nous laissait nulle issue pour nous enfuir. « Pour retarder au moins notre perte, nous nous précipitâmes dans cette direction, comptant, peut-être, passer de l'autre côté par une fenêtre ouverte ; et, de là, gagner les champs ; mais qui sait ce qu'on pense en pareil cas ?

« Dans notre empressement, nous ne vîmes pas que la chambre du rez-de-chaussée où nous nous trouvions alors engagés n'avait pas encore de plancher sur toute son étendue, de sorte que, par une large ouverture qui se rencontra sous nos pieds, nous tombâmes, l'un et l'autre, dans la cave. Cet accident tourna à notre avantage ; car, après être revenus de l'espèce d'étourdissement qui suivit notre chute, nous nous aperçûmes que les gendarmes avaient perdu notre trace.

« Nous les entendions piétiner sur notre tête avec leurs grosses bottes, et ne perdions pas une seule de leurs réflexions.

« Quand je te dis, Roblot, qu'ils ont filé par les croisées du devant.

« — Les satanés brigands, v'là trois fois qu'ils nous échappent, c'est ta faute aussi, Grelu : si tu m'avais laissé le temps d'arriver à la porte et de faire le tour, je les aurais pincés au passage.

« — Chut ! Tais-toi, dit Grelu, en baissant la voix ; les v'là qui reviennent. Ah ! Les gredins, en ont-ils du toupet ! Regarde donc par la fenêtre ; les vois-tu, qui rôdent

autour de la serre.

« C'étaient Charles et François qui, m'ayant entendu crier, croyaient qu'on les appelait et venaient pour emporter le plomb, pensant que la besogne était finie.

« — Cette fois-ci on ne les manquera pas, les pendards, dit Roblot ; passe par derrière à gauche, en suivant l'ombre ; tandis que je passerai par devant, à droite.

« Et nos deux gendarmes de sortir à petit bruit, en se dirigeant vers la serre.

« Un instant après, nos deux infortunés camarades étaient pris.

« Nous entendîmes toute la conversation qui s'établit entre eux et les agents de la force publique.

« — C'est pas nous, Monsieur le gendarme, vrai de vrai, c'est pas nous, disait François, c'est les autres.

« — Quels autres, vaurien ?

« — C'est Auguste et Eugène. Nous autres nous nous promenions bien tranquillement, demandez à Charles.

« — C'est ça, et vous faisiez le guet pendant qu'ils volaient le plomb, petits voyous : alors vous étiez quatre ; et où sont-ils passé, les autres ? Dis-le vite, sinon je te coupe le nez et les oreilles, scélérat !

« — Sais pas, Monsieur le gendarme ; parole d'honneur, je croyais les trouver ici.

« — Ça ne fait rien, on connaît les noms, et demain on les empoignera, allons donne tes pouces ! ... Toi, Roblot, attache l'autre !... en avant, marche.

« En cet instant, je crus reconnaître le retentissement d'une calotte donnée et reçue, et un autre bruit plus sourd qui ne m'était pas complètement inconnu.

« Un instant après, nous entendions les pas de la petite troupe qui s'éloignait, se dirigeant du côté du village où était casernée la brigade de gendarmerie.

« Je tremblais de tous mes membres.

« — Auguste ! Me dit Eugène quand ils furent suffisamment éloignés, as-tu entendu ? Les deux gredins nous ont vendus.

« — Oui, murmurai-je.

« — Si nous rentrons ce soir, nous serons empoignés demain matin, pour sûr, et flanqués au clou ; qu'est-ce que tu en dis ?

« — Moi, je ne dis rien.

« — Et qui sait tout ce que nous attraperons de prison.

« — Sais pas, dis-je en frissonnant.

« — Faut prendre un parti, mon garçon ; faut être des hommes, as-tu du cœur ?

« — Sais pas : qu'est-ce qu'il faut faire ?

« — Voilà. C'est impossible de rentrer chez nous : ta mère t'assommara, la gendarmerie t'arrêtera, on te jugera et on te flanquera à l'ombre pour six mois ou un an.

« — Eh bien ! Qu'est-ce qu'il faut faire, alors ?

« — Si tu veux, fais comme moi, et ça ne sera rien du tout, faut partir pour Paris.

« — Quoi faire ? À Paris.

« — Échapper à la gendarmerie donc.

« — Et manger ?

« — Manger ? C'est pas malin : on se place. J'ai un cousin à Paris qui gagne dix francs par jour pour ne rien faire, dans un magasin de nouveautés, où qu'il est commis. Aussi bien, tu devais entrer en apprentissage d'une manière comme de l'autre. Autant vaut te caser selon ton goût et tout seul, et si tu veux, j'ai des protections à Paris, je t'aiderai. Sinon, je te lâche et je pars. C'est pas moi qui voudrais me faire ficher en prison quand je peux faire autrement. Mais pour toi, tu es libre. On ne dispute pas des goûts. Eh bien ! Veux-tu venir ? Une fois, deux fois ? Y a pas de temps à perdre.

« Je demeurai un instant sans répondre. Enfin, la crainte de la prison, le peu d'affection que j'avais pour le toit maternel et la brillante perspective qu'Eugène sut faire briller à mes yeux, me décidèrent ; je consentis à partir avec lui. Nous dressâmes nos plans en conséquence, nous voyagerions toute la nuit, et nous pourrions arriver à Paris, le lendemain matin de bonne heure.

« Notre paquet fut bientôt prêt, et nos préparatifs de voyage ne furent pas longs. Nous sortîmes de notre cachette en nous glissant comme des chats, prêtant l'oreille au moindre bruit, et tremblant, moi surtout, de voir, derrière chaque angle obscur, poindre le bicorne redouté d'un agent de l'ordre public.

« — Ils sont malins les gendarmes, disait Eugène, ils font comme ça quelquefois semblant de filer...

« Ceux auxquels nous avions à faire étaient en réalité, partis, bien assurés de nous happer le lendemain à leur aise, puisqu'ils connaissaient nos adresses et nos noms, c'est le cas de dire : quiconque sent son hôte, compte deux fois. (qui compte sans son hôte compte deux fois. C'est encore de l'orthographe de Propre-à-rien.)

« Quant à nous, nous parvînmes sans peine et sans encombre à regagner le bois ; et là, seulement, nous nous crûmes un peu en sûreté. Eugène était, ou paraissait, plein de courage et de résolution ; et moi je l'admirais comme un sot, et le suivais comme une oie, sans comprendre que le vrai courage consiste à bien faire, et qu'on ne doit suivre que ceux que l'on doit imiter.

« Notre chemin direct eût été de repasser par le village ; mais, voulant arriver à Paris, ce n'eût peut-être pas été le plus court. On a beau dire, le plus court chemin d'un point à un autre, c'est bien rarement la ligne droite. Aussi, j'ai vu très peu de gens la suivre.

« Il nous fallut donc, pour éviter tout danger, faire un détour assez considérable ; mais, connaissant à fond tous

les environs de notre endroit, nous ne courions pas grand risque de nous perdre. Aussi, tant que nous fûmes sur le territoire de la commune, cela fut merveilleusement bien. Mais quand nous eûmes quitté ces lieux connus, il fallut se diriger un peu à l'aventure. Nous évitions, autant que possible, de passer par les endroits habités, et je me rappelle encore les peurs que me causait le seul aboiement d'un chien, quand le bruit de mes pas le réveillait dans sa niche, derrière la grille de la maison où il était trop légèrement endormi. On n'est jamais trahi que par les chiens, dit le proverbe. (le proverbe dit : les siens.)

« Peu à peu, cependant, je m'aguerris, et je commençais à faire assez le fier, lorsque je m'aperçus que je n'étais pas inaccessible à la fatigue. Il devait être environ trois heures du matin, la nuit était magnifique, nous avions certainement fait plus de chemin que nous n'en eussions dû faire ; et nous étions, pour le moment, engagés dans un bois qui nous était complètement inconnu.

« — Sommes-nous encore bien loin ? Demandai-je à Eugène.

« — Je ne crois pas, dit-il ; depuis le temps que nous marchons, nous devrions être déjà arrivés. Si, seulement, nous pouvions attraper le bord de la Seine ! Est-ce que tu es fatigué ?

« — Un peu ; mais je peux encore aller : seulement tu vas si vite !

« — Dame ; faut bien.

« Au bout d'une heure, qui me sembla très longue, nous sortîmes, enfin, du bois où nous étions égarés, et, non loin de nous, sur le bord de la route, nous vîmes cloué à un poteau, un écriteau sur une large planche, où était écrit, en grosses lettres blanches, sur un fond bleu : **Octroi de Meudon.**

« — Tiens ! Dit Eugène, nous v'là à Meudon.

« — Est-ce que c'est loin ?

« — Non, non : environ une lieue ou deux, à ce qu'on m'a dit ; mais je croyais tomber sur Vitry ou sur Choisy-le-Roi. C'est embêtant tout de même.

« Nous entrions, en ce moment à Bellevue, que je ne connaissais pas encore. L'aube commençait à éclairer l'horizon, et la lune, à pâlir. Nous traversâmes le village, dont tous les habitants étaient paisiblement endormis, et nous passâmes, sans la remarquer, auprès d'une petite chapelle, de forme triangulaire, bâtie au bord du chemin de fer, derrière un rideau de peupliers. C'est Notre-Dame des Flammes, qui fut construite en mémoire de l'accident arrivé-là, sur le chemin de fer de la rive gauche, il y avait quelques années. Le chemin descendait par une pente assez rapide, et, en le suivant, nous arrivâmes à un point, à mi-côte, où la route se bifurquait.

« Pendant que nous hésitions sur le côté que nous devions prendre, le soleil se leva.

« Paris était devant nous !

« À nos pieds, comme un ruban d'argent, la Seine cou-

lait autour de petites îles verdoyantes ; à notre gauche, c'était Saint-Cloud, et les grands arbres de son parc magnifique, le Mont-Valérien, couronné de sa forteresse, Montmartre et son calvaire ; à droite, les collines de Vanves et d'Issy et, au loin, dans la vallée où passait le cours sinueux du grand fleuve, la forêt de maisons, de tours, de clochers, de coupes, qu'on appelle Paris.

« L'astre-roi montait lentement, rempli de majesté, derrière le dôme des invalides, et dorait, sur leurs éminences, la colonnade circulaire du Panthéon, et les tours inégales de Saint-Sulpice, tandis que la masse noire de Notre-Dame demeurait encore enveloppée dans le manteau gris de vapeurs transparentes et légères, dont l'avait revêtue la brume de la nuit.

« Il est impossible de contempler un tel spectacle sans éprouver quelque émotion. Cette cité immense, encore endormie, cette ville où l'or circule à flots, où le luxe étincelle, où les plaisirs paraissent avoir élu leur princier domicile ; où un million d'hommes joue, avec une suprême insouciance, les destinées du monde au jeu de hasard des révolutions ; où vécurent tant d'empereurs et de rois et où moururent tant de royautes et d'empires ; cette ville étonnante, où tout ce qu'il y a de plus opposé dans le monde se coudoie et vit dans une sorte de communauté sans nom ; le luxe insolent et la misère cachée, la sainteté et l'infamie, la joie folle et la douleur insensée, la dissipation frivole, qui oublie tout, et la haine concentrée qui n'oublie rien ; la ville où toutes ces choses habitent, demeurant côte à côte ; c'est Paris.

« Et le soleil montait derrière la grande cité, reflétant

ses clartés sur le cristal, aux fenêtres du palais des souverains et sur celui de l'onde frissonnante du fleuve, éclairant de la même lumière les arcs de triomphe et le faîte de cent mille demeures, dont les toits ondulaient sous ses rayons, comme les vagues de la mer : une mer fertile en naufrages !

« Debout, sous un acacia en fleurs, nous admirions en silence ce merveilleux spectacle. — Souvent, il m'est arrivé depuis lors de m'arrêter à cette vue, au même lieu, avec une admiration profonde. Et pourtant, aujourd'hui, il est une question que je m'adresse, et à laquelle je ne trouve point de réponse.

« Toutes ces magnificences de la capitale, ces vastes temples, ces coupoles suspendues, ces palais au front sculpté, toutes ces choses sont, assurément, belles et grandes ; c'est l'œuvre de la main des hommes. Si ces merveilles venaient, un jour, à périr ; avec un peu de temps, d'argent et de patience on pourrait les reproduire encore ; ou même, les remplacer par d'autres plus belles et d'un plus riche travail.

« Mais, combien de temps, de patience et de richesses faudrait-il mettre en œuvre pour créer une seule des blanches marguerites qui brillaient dans l'herbe verte, sur le flanc du talus, à nos pieds ?

« Il n'y a point d'œuvre humaine que le travail humain ne puisse produire ou reproduire à son gré ; mais il n'est point d'œuvre divine qu'on puisse faire ou recommencer jamais, quand elle n'est plus.

« Et tandis qu'on s'extasie devant une cité de sable et ciment, on foule aux pieds sans même l'honorer d'un regard, la petite fleur qui souriait dans l'herbe, et qui était pourtant plus riche, mieux vêtue et plus belle que ne l'est, dans son Louvre d'or, le plus opulent des rois.

## *Chapitre XII*

Propre-à-rien livré à ses propres forces. — La champignonnière. — Un beau rêve. — Sinistre réveil, — Une bête féroce — Ventre affamé n'a point... d'yeux. — Entrée solennelle dans la capitale. — Les rues sinistres. — L'enfant prodigue pendant la période de ses fredaines. — La mère Jacques. — Bibi. — Un souper comme l'empereur n'en fait pas. — La fosse aux lions. — Un chef-d'œuvre de l'architecture moderne. — Grands et avantages des chiffons. — Comme on fait son lit on se couche. — La promenade des rats. — Pionce si tu peux.

« Mais ce n'est pas tout que de regarder, du haut d'une colline, le lever du soleil... Nous avons encore deux bonnes lieues à faire avant de pouvoir entrer à Paris, et, quant à moi, j'avoue que cette fatigue était au-dessus de mes forces. Après avoir marché pendant plus de six heures, sans m'arrêter un seul instant, et au moment où je voyais devant mes yeux poindre l'objet de mes désirs, voilà que mes jambes me refusaient leurs services.

« — Eugène, dis-je à mon compagnon, jamais je ne pourrai arriver à Paris ce matin. J'ai les pieds en compote.

« — Dame ? Répondit-il d'un ton assez indifférent, tâche.

« Son accent me déplut. J'avais cru, d'abord, qu'il m'emmenait avec lui, dans mon intérêt et par affection, et maintenant je sentais qu'il ne m'avait pris que par prudence, et peut-être par lâcheté ; pour ne pas être dénoncé, ou ne pas se trouver seul en route, pendant la nuit.

« — Est-ce que tu vas me laisser ici tout seul ? Lui demandai-je.

« — J'ai pas envie de me faire coffrer plutôt ici qu'ailleurs. Si tu as envie de te reposer, repose-toi. Tu viendras plus tard ; je te donnerai l'adresse de mon cousin, et tu pourras m'y trouver. Allons, viens-tu, oui ou non ?

« — Je ne peux pas, quand je te dis que je éreinté.

« — Eh bien ! Bonsoir ; tu me trouveras rue du Faubourg-Poissonnière. C'est dans les numéros cent, je ne sais pas au juste ; mais c'est facile à trouver en demandant.

« Et il partit, me laissant seul.

« J'avais le cœur gros, et, à ce moment, j'avoue que si j'eusse été moins loin, je serais retourné en arrière, affrontant les reproches maternels et même toutes les craintes que me faisaient éprouver la gendarmerie et la police ; mais le retour était impossible, et ne pouvant rester où j'étais, il me fallut me résigner à descendre vers la Seine, espérant pouvoir me reposer plus en sûreté sur la

berge du fleuve.

« En arrivant à la route qui longe la rivière, en passant par le Bas-Meudon, les Moulineaux et Issy, je vis, sur la droite, une sorte de cave creusée dans la colline que je venais de descendre. Il me sembla que je pourrais y trouver un asile momentané et un lieu de repos ; et, quoique non sans peur, je m'aventurai sous cette voûte obscure.

« Ceux qui connaissent les localités auront deviné que ma découverte n'était autre que l'entrée d'une de ces carrières dont les coteaux d'Issy, de Meudon et de Bellevue sont remplis, et d'où l'on extrait une espèce de craie blanche, connue sous le nom de *blanc d'Issy*. Ces excavations servent à une double fin : d'abord, à trouver la matière dont le blanc est formé, et, ensuite, à cultiver des champignons, dans les parties où l'exploitation de cette sorte de craie a cessé. Ces champignonnières ont, quelquefois, une étendue considérable. La largeur des souterrains est d'environ quinze pieds, comme sa hauteur ; et leur longueur varie, sans être jamais moindre de quelques centaines de mètres à l'intérieur ; c'est comme un grand corridor avec des embranchements. De Place en place, on trouve des trous remplis d'eau blanchâtre, où on lave la terre crayeuse avant de la travailler, puis des détours sans nombre, obstrués çà et là par des amas de cailloux.

« Ces souterrains sont quelquefois très vastes, et leur hauteur, en certains endroits, est considérable. La Partie où on cultive les champignons est fermée soigneusement, et le public n'y peut pénétrer. Pour produire ce végétal, on étend sur le soi deux ou trois rangées parallèles de fumier, épaisses d'environ cinquante centimètres, et recou-

vertes d'une couche très mince de sable fin. Ces longues lignes, qui suivent les sinuosités de la carrière, ressemblent assez à d'interminables tombes, dont la terre vient d'être fraîchement remuée.

« Il va sans dire que la plus profonde obscurité règne là-dedans, et que mon imagination ne manquait pas de peupler le lieu où j'avais pénétré de spectres, de voleurs et de toutes sortes de reptiles.

« Je n'avais pas fait cinquante pas que la peur me saisit, et, croyant entendre du bruit devant moi, j'entrai dans une sombre ouverture pratiquée à ma gauche, et où la voie s'arrêtait brusquement. Il ne se trouvait que quelques outils, déposés là par les travailleurs, deux ou trois lanternes, et quelques haillons dans un coin. C'était comme une sorte de chambre noire, sans autre issue que celle ouvrant sur le grand corridor central de la carrière.

« Dominé par la fatigue, je me blottis là, dans un angle de cette espèce de cave, et, au bout d'une heure, n'entendant et ne voyant rien venir, je me trouvai plongé dans un profond et savoureux sommeil.

« Combien de temps demeurai-je ainsi ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'au milieu du plus beau rêve, pendant que je songeais être au terme de mes fatigues, arrivé à Paris, logé dans un hôtel superbe, et, ce qui m'était particulièrement agréable, assis devant une table somptueusement servie, tout à coup, je me sentis brutalement réveillé, et arraché aux délices de mon festin, par le souffle chaud de je ne sais quel animal énorme, qui me respirait précisément sous le nez.

« Je ne voudrais pas que l'on crût que j'étais dupe d'une illusion, ou bien que je désire effrayer ceux qui liront ces lignes, si quelqu'un les lit jamais. Le fait est vrai, et je le raconte dans toute sa simplicité naturelle, tel qu'il m'est arrivé, ou du moins tel que j'en ai ressenti l'impression.

« Au reste, on sera moins surpris, je pense, de cet incident mémorable, quand on saura que cette bête féroce n'était autre qu'un chien de moyenne grandeur, aussi surpris, peut-être, que moi, de me trouver en pareil lieu. Au bruit que je fis en me réveillant, et au cri que je poussai, l'animal se mit à fuir et se tint devant l'entrée de ma cachette, en poussant des aboiements de forcené. Quelques instants plus tard, j'entendis les pas d'un homme qui venait, attiré par ses cris, et une grosse voix qui disait à la bête :

« — Eh ! Ben, faraud, quoi donc que t'as à gueuler comme ça ?

« Faraud ne répondant pas dans une langue assez intelligible, probablement, son maître se décida à entrer dans le lieu où j'étais blotti, pour s'assurer par lui-même de la cause qui produisait les fureurs de son caniche.

« Il pénétra avec une certaine précaution, tenant à la main sa lampe de travailleur, et quand il me vit, debout dans un coin, il resta un instant sans mot dire.

« C'était un homme d'une quarantaine d'année, à barbe rousse et touffue ; sa physionomie me semblait épouvantable à voir.

« — Quoi que tu fais là, vaurien ? Me dit-il enfin.

« — Rien, Monsieur, j'étais entré là pour me reposer, parce que j'étais bien fatigué.

« — Tu mens, brigand, tu te cachais pour voler. Je suis sûr que c'est toi qu'est venu l'autre jour nous prendre des champignons sur les couches.

« — Non, Monsieur, je vous jure...

« — C'est bon, c'est bon ! Commence par déguerpir, et plus vite que ça. Et que si je te retrouve ici, je te fais boire un bouillon dans la Seine, la tête en bas. Allons, file, va-nu-pieds !

« Je ne demandais pas mieux, et sans me plaindre d'une ou deux calottes que je reçus en cette occasion, je repris le chemin que j'avais suivi déjà, et bientôt je me trouvai sur le bord de la Seine.

« J'étais reposé, mais les pieds me faisaient mal et devaient avoir des cloques. J'avais fait un excellent dîner ; mais, hélas ! C'était en rêve ; et j'avais l'estomac très creux. J'ai remarqué que c'était quand on avait faim qu'on rêvait le plus souvent d'une table bien servie. Le réveil, en ces cas là, est doublement désagréable.

« Le bord de l'eau était occupé par un petit sentier, servant de chemin de halage, et suivant la berge du fleuve, sur le haut du talus. Si j'eusse été en d'autres dispositions, j'aurais admiré, comme je l'ai fait plus tard, le charmant paysage que j'avais sous les yeux. La Seine et ses contours verdoyants, les arbres des petites îles se mirant

dans l'eau paisible, les papillons blancs et jaunes voltigeant sur les fleurs ; mais, hélas ! Je voyais sans les voir, toutes ces choses pleines d'agrément. Quand on' a faim, le plus beau spectacle c'est évidemment celui d'un bon dîner. On dit que ventre affamé n'a point d'oreilles. Si je ne respectais pas les proverbes, j'ajouterais que non-seulement il manque d'oreilles, mais que, de plus, il n'a point d'yeux.

« Après m'être reposé sur le bord de l'eau et avoir regardé, sans trop les voir, avec une attention distraite, les petits poissons qui se jouaient par essaims au milieu des longues herbes que faisait onduler la vague, les grands bateaux chargés de briques, de charbon ou de bois qu'on déchargeait sur le quai, les canards voguant de conserve, comme des petites flottilles, d'une île à l'autre, et de la terre ferme aux îles, je finis par trouver ce genre d'occupation très peu nourrissant et de moins en moins récréatif. Des gens, à mine suspecte, passaient et repassaient derrière moi, en me jetant des regards en biais, peut être très inoffensifs, mais que mon imagination me représentait pleins de menaces terribles.

« Je me levai donc, et prenant l'air le plus innocent qu'il me fut possible de prendre, je m'acheminai vers Paris.

« Après avoir passé devant le pont du chemin de fer suspendu dans les airs qui traverse le val de Meudon. et longé le parc d'Issy, je traversai ce village, et bientôt après, j'arrivai à l'octroi, où les douaniers me laissèrent passer, sans me demander si je ne portais rien qui fût soumis aux droits. Hélas ! Il n'y avait que moi d'objet de

contrebande !

« Essayer de dire par quels moyens je parvins à errer pendant des heures dans un labyrinthe de rues, sans arriver à rencontrer jamais celle que m'avait indiquée Eugène, serait, je crois, tenter l'impossible. Je n'osais demander mon chemin à personne, dans la crainte d'être remarqué, ni, pour le même motif, m'arrêter nulle part. Quand j'entrai à Paris, par la porte de Versailles, il faisait encore grand jour, mais, peu à peu, le soleil commença à décliner ; puis, le crépuscule, puis la nuit vinrent, tandis que je marchais toujours devant mon nez, allant à l'aventure, sans savoir où.

« Je vis, pendant ma route, allumer des becs de gaz. Je n'avais jamais assisté à pareille cérémonie, et ne pouvais concevoir comment ces espèces de lampes brûlaient sans mèche, et s'enflammaient avec une petite explosion subite, comme de la poudre. Cela M'amusa quelque temps.

« Je traversai des rues, des places, des boulevards, sans but déterminé, sans plan, sans projet d'aucune sorte. J'étais à jeun depuis la veille, et à demi-mort de fatigue et de faim. Quand je passais devant la boutique d'un boulanger, d'un pâtissier ou d'un charcutier, je me sentais des envies féroces de m'approprier tous ces trésors de nourriture appétissante étalés pour affriander le public. L'odeur qui s'exhalait d'un restaurant quel qu'il fût, me semblait surtout plus suave que les plus suaves parfums.

« J'arrivai ainsi jusqu'auprès du cimetière de Montparnasse, que je longeai, sans m'en apercevoir ; et, enfin, suivant toujours le boulevard, j'arrivai à un carrefour où

un bec de gaz morne permettait d'en lire le nom. Je m'approchai curieusement et je reculai aussitôt d'épouvante ; j'avais lu ces deux mots effrayants : **Boulevard d'enfer !**

« On dirait que dans ce diable de quartier de Paris on a choisi exprès les noms les plus épouvantables pour les donner aux rues : rue d'enfer, rue des catacombes, rue de la Tombe-Issoire, chemin de la servitude, que sais-je ? D'après les dispositions d'esprit où je me trouvais, il me semblait être le jouet de quelque mauvais rêve, et subir une vision fantastique. La pâle lueur des becs de gaz, assez rares dans ces régions, n'éclairait guère que des maisons d'un aspect triste et lugubre ; les passants devenaient de plus en plus rares ; le temps, qui avait été si beau toute la journée, commençait à s'assombrir ; la lune était couverte de gros nuages, quelques gouttes de pluie m'étaient arrivées au visage, poussées par le vent, et je me trouvais là, harassé de lassitude, sans savoir où aller, où cou-cher, où trouver un morceau de pain, dans ce grand désert peuplé de millions d'hommes, et qu'on appelle Paris.

« Tout à coup, je sentis la pluie cesser de me fouetter la figure. Je levai la tête pour voir à quelle cause je devais ce bienfait inattendu, et à la faible lueur d'un réverbère, je vis que j'étais arrivé sous une sorte d'arcade très haute, soutenue par des colonnes en fonte. C'était le viaduc du chemin de fer. Je n'avais aucune raison d'aller plus loin, et j'en avais plusieurs de m'arrêter là : ce fut donc le parti que je pris. Dans un coin de cette espèce de voûte, celui que je trouvai le mieux abrité contre les passants, je m'assis sur un tas de débris de toutes sortes, pour être assis sur quelque chose, et m'appuyant la tête sur les deux

main, je commençai à pleurer amèrement.

« Je pensais à ma mère, à ma pauvre maison, à ce maigre souper qui m'attendait chaque soir, et qui m'eût paru si délicieux dans le dénuement de mon présent état.

« Je compris alors ce que je n'avais jamais compris jusqu'à ce jour, c'est-à-dire que quels que soient ses défauts et ses duretés, une mère est toujours une mère, et sa privation cause, dès qu'elle se fait sentir, un vide affreux dans le cœur ; que n'aurais-je pas donné, alors, pour me trouver en face d'elle, en dépit des reproches, des menaces, et probablement des coups qu'elle n'eût pas manqué de me donner, et que je sentais, du reste, avoir plus que suffisamment mérités !

« Je réfléchissais au moyen de retourner au logis maternel, et la seule chose qui m'arrêtât, c'était le souvenir de ma faute. J'avais très grand peur de la gendarmerie, je l'avoue, et, par suite, de la prison. En outre, j'ignorais absolument quelle route il fallait prendre ; et, dans tous les cas, dans l'état de faiblesse où je me trouvais, il eût été bien inutile d'y penser. Si j'avais eu, seulement, les restes de notre dîner de la veille ! Mais il ne m'en restait que le triste souvenir. Ah ! Si on pensait ce que c'est que la faim, pour soi ou les autres, on serait plus économe de son argent et de ses vivres, même quand, on a fait un repas de corps.

« À force de pleurer, je finis par m'endormir, pour me conformer au proverbe : qui dort, dîne ; c'était tout ce que j'avais de mieux à faire.

« J'étais destiné à me voir réveiller malencontreusement, ce jour-là. La rue où je me trouvais était si peu fréquentée que les passants, s'il y en eut, ne me dérangèrent pas dans mon sommeil, jusqu'au moment où je fus réveillé en sursaut par une apparition soudaine, en ouvrant les yeux, je vis, debout devant moi, une forme humaine se dresser dans l'ombre, et s'arrêter en me regardant.

« L'être en question portait un long paletot à peu près sans boutons, et une casquette qui pouvait bien avoir servi de képi à un troupier pendant une vingtaine d'années. Sous le képi, un mouchoir de poche rouge attaché sous le menton couvrait les oreilles de l'individu, deux bretelles de cuir gras passant sur les épaules et sous les aisselles, retenaient un vaste panier dont je voyais, derrière la tête, passer les bords. Dans la main gauche, cet être extraordinaire tenait, suspendue au bout d'un fil de fer, une petite lanterne dont la lumière donnait en plein sur ma figure, et la main droite était armée d'un petit bâton dont l'extrémité inférieure se terminait par une pointe de fer recourbée et attachée avec une ficelle à la tige de bois qui la portait, une paire de bottes percées et éculées complétait le costume de mon effrayant visiteur.

« — Veux-tu te ranger, feignant ! Me dit une grosse voix qui semblait sortir des talons de l'individu. Quoi que tu fais-là, galopin ?

« — Pardon, Monsieur, je... je... j'étais en train de dormir.

« — Monsieur ? Dit l'apparition, Monsieur !... Polisson ! Je vas t'apprendre à me dire Monsieur, va-nu-

pieds ! Commence un peu à filer des pattes, si tu ne veux pas recevoir un coup de mon crochet, insolent !

« — Quoi que c'est donc que t'as à te fâcher, la mère Jacques ? Demanda une autre grosse voix semblable à la première, et qui sortait du corps d'un autre personnage qui arrivait au même instant.

« Le nouveau venu était vêtu d'une façon tout aussi bizarre que le premier. Un chapeau de femme d'ancienne mode, attaché sous le menton avec des ficelles, une savate à un pied et un soulier à l'autre, un pantalon dont une jambe avait dû servir dans la cavalerie, et l'autre dans la ligne, une blouse, jadis bleue, probablement, et maintenant sans couleur d'aucune sorte, qui pendait en lambeaux sùr une manière de jupon tombant sur les genoux, tel était l'accoutrement du second interlocuteur armé, du reste, comme l'autre, du crochet, de la hotte et de la lanterne.

« — Quoi que c'est que j'ai ? Répondit la mère Jacques, a-t-on jamais vu c't'animal qui m'appelle : Monsieur ? J'v'as t'apprendre à m'invectiver, petite chenille.

« — Dam ! Ma biche, y ne savait p'têtré pas que t'appartenais au beau sesque, la mère Jacques. La nuit, comme on dit, tous les chats sont gris.

« — Y le savait, le crapaud, mais que je l'y reprenne... As-tu fait une bonne journée, aujourd'hui, Bibi ?

« — Comme ça. J'ai qu'euq'verres à pattes cassés, un peu de cuir et du chiffon ; mais c'est embêtant à porter le

chiffon quand il pleut, ça pèse sur les reins comme les cinq cents diables, et toi ?

« — Moi ? Peuh ! J'ai piqué, par-ci par-là, des bouts de cigares et des peaux d'orange.

« — T'as donc été jusqu'à la chaussée d'antin ?

« — Oui, quant y fait beau le quartier n'est pas mauvais, mais je finirai par y renoncer aux peaux d'oranges, les confiseurs n'en donnent rien.

« — Ça fait pourtant de jolis fruits confits et du fameux curaçao.

« — Ça ne vaut pas le rogomme ou l'absinthe ; ça ne sent rien. C'est comme de l'eau sucrée. C'est bon pour les bourgeois.

« — Ah ! Ça, continua la mère Jacques, en s'adressant à moi, auras-tu bientôt fini d'me r'luquer comme ça, tas de galopin ? Fiche-ton camp, et va-t-en cheux toi, au lieu et place de vous fixer sans bouger comme une statue sur un pied détestable.

« — Madame, j'ai pas de chez moi, fis-je en m'essuyant les yeux.

« — Je ne suis pas une madame, entends-tu, p'tit vaurien ? Si ça te reprend d'm'appeler madame, j't'apprendrai à invectiver la mère Jacques, mouchard !

« — T'as pas de chez toi, interrompit celui qu'on appelait Bibi, où donc qu'y perchent tes parents ?

« — Je n'ai pas de parents, répondis-je.

« — Y sont morts ?

« Je pensai que si je disais toute la vérité, il faudrait, de fil en aiguillé, en venir à expliquer la cause de mon départ précipité, et m'exposer ainsi à me faire arrêter tout de suite, ce fut pourquoi je répondis sans hésiter ;

« — Oui, ils sont morts.

« — Eh ! Ben, ousque tu niches et quesqu'y te nourrit, si t'as pas de père ni de mère ?

« Au lieu de répondre, je me mis à pleurer. C'était, peut-être, à cause de la faim.

« Les deux chiffonniers qui, jusque là me parlaient, tout en bouleversant avec leurs crochets le tas d'ordures où ils m'avaient trouvé, et m'interrogeaient d'une manière distraite, relevèrent la tête en m'entendant pleurer, et Bibi leva sa lanterne jusque devant mon nez, pour mieux me voir.

« — Faut pas pleurer comme ça, mon garçon, dit-il, faut être un homme. T'es donc pas de Paris, que je ne t'ai jamais vu ?

« — Non, répondis-je tout court, n'osant, désormais dire à ces particuliers-là, ni Monsieur, ni madame.

« — D'où que tu viens, alors ?

« Je commençai, en sanglotant, le récit de mes mal-

heurs, affirmant, ce qui était vrai, que j'avais perdu mon père depuis longtemps, et ce qui était faux, ma mère, il y avait quelques jours ; mais les fautes s'enchaînent et conduisent inévitablement au mensonge. Pour le reste, je le dis avec sincérité, ne parlant pas, cependant, du vol de la veille, ce qui était, du reste, dans mon droit, et insistant beaucoup sur la méchanceté d'Eugène, qui, après m'avoir entraîné à Paris, en promettant de me faire trouver du travail et la fortune, m'avait cruellement abandonné et laissé seul, sans aucune pitié et sans que je pusse savoir où j'allais.

« Mes aventures ne touchèrent probablement guère mes deux interlocuteurs ; mais, toutefois, j'eus le bonheur de les intéresser et de les convaincre. La mère Jacques, elle-même, se radoucit.

« Pour lors donc, comme ça, dit-elle, t'as pas mangé depuis hier, petiot, et tu n'as que sept ou huit lieues dans le ventre, c'est pas nourrissant ; dame ! À la guerre comme à la guerre ; attrape-moi toujours ça, continua-t-elle, en me donnant un morceau de pain qu'elle retira de la poche de son paletot, et que je reçus avec une vive reconnaissance. Je ne crois pas, depuis que j'existe, avoir jamais rien mangé d'aussi bon. Si on laissait jeûner les gens difficiles, j'imagine qu'ils trouveraient leur dîner joliment meilleur. Ceux qui ne savent pas ce que c'est que la faim, ne savent pas ce que c'est qui est bon.

« — Tu vas t'étouffer, malheureux ! Me dit la mère Jacques. Bibi, c'est y fermé chez le père Lognon ? Si on ne le fait pas boire, y va éclater, c't'animal là.

« — Ça doit être fermé ; il est proche de minuit. D'un temps comme ça, la pratique ne donne pas. Mais c'est y drôle, comme il dévore ! Ah ! Ben, c'est pas moi qui voudrait te nourrir, mon garçon. L'ours Martin n'est qu'une mauviette à côté de toi.

« — Quel état as-tu ? Me dit la mère Jacques.

« — Je n'en ai pas, répondis-je, la bouche pleine : on devait me mettre prochainement en apprentissage.

« — Quand tes parents sont morts ?

« — Oui.

« — Dam, dit Bibi, faudra, cependant, faire queuqu'chose à Paris, mon bonhomme. Après ça, tu peux encore te faire empoigner pour vagabondage : c'est une ressource. Y en a qui vivent comme ça ; c'est le gouvernement qui se charge de leurs frais d'entretien ; mais à la roquette, je te préviens qu'on est très mal.

« — Je voudrais travailler, repris-je. Je suis venu ici pour ça.

« — Mais si tu ne sais pas d'état, t'as le temps de crever de faim dix fois avant d'avoir appris.

« — Y a le chiffon, dit la vieille, tu pourrais lui enseigner ça ; toi, Bibi ; ça se sait tout de suite. Emmenons-le, ça l'empêchera toujours de se périr de faim, en attendant.

« — Je veux bien. Ça te va-t-il, moutard ?

« J'avoue qu'en cette circonstance, une semblable proposition me parut pleine de charmes. J'aurais volontiers sauté au cou de mon sauveur. On m'eût offert quoi que ce soit, je l'aurais accepté avec le même enthousiasme.

« — Oh ! Certainement, m'écriai-je.

« — Alors, en avant deux ! Allons, file, mioche !

« — Par où faut-il aller ?

« — À la Fosse-aux-Lions, donc, imbécile, dit Bibi : c'est le quartier le plus aristo de tout Paris.

« Je n'essaierai pas de décrire la Fosse-aux-Lions, ce quartier aristo de Paris, qui s'étend à gauche de la rue Daireau jusqu'aux confins de la Glacière. Des rues qui ne sont pas des rues, des maisons qui ne sont pas des maisons, des hommes, des femmes, des enfants qui ne sont ni hommes, ni femmes, ni enfants : un drôle de peuple.

« Nous suivions, à la lumière de nos lanternes, une ruelle tortueuse, serpentant, s'allongeant, tantôt large, tantôt étroite, toujours pleine de boue et pavée de débris de feuilles de choux et de pots cassés, circulant entre des palissades formées de planches inégales et de semblants de portes, exhalant des odeurs impossibles, et offrant des dangers certains d'entorses et de chutes à chaque pas, jusqu'à ce qu'enfin nous nous vîmes arrivés devant la demeure de Bibi.

« Après avoir dit bonsoir à la mère Jacques, qui logeait un peu plus loin, Bibi me dit :

« — Nous v'là cheux nous, mon fiston ; à la Fosse-aux-Lions, c'est tout des propriétaires. Allons entre !

« Il y a, en effet, à Paris, un certain nombre de quartiers où presque tous les habitants sont propriétaires de leurs demeures, sans cependant être propriétaires du sol. Le terrain appartient à un bourgeois quelconque, qui le loue à l'année ou au mois à ceux qui s'y établissent, et quand on a loué l'emplacement on y bâtit sa maison soi-même. Si on ne paie pas son terme exactement, le propriétaire vous renvoie et fait vendre la maison aux enchères, pour rentrer dans ses fonds. Bibi, comme il me le raconta plus tard, avait acheté ainsi sa maison à la criée ; elle avait été bâtie par un fabricant d'asticots qui avait fait de mauvaises affaires, et avait été adjugée au prix de quinze francs, mobilier compris.

« Ces ventes là ne se font pas dans les études de notaires ; mais avec les frais, la maison avait bien dû revenir en tout à dix-huit francs. C'était payé à sa valeur. Le logement était bien.

« Le procédé pour entrer était très simple : un bout de ficelle en forme d'anneau, cloué à la porte et passé autour d'un clou planté sur un montant, voilà tout ; à l'intérieur, ça se fermait par le même moyen.

« Nous entrâmes.

« La porte était un peu basse, mais c'était la faute du toit qui descendait jusqu'à la hauteur de mon nez. On ne peut pas dire que la construction de ce logement fût savante, mais, pour sûr, elle était ingénieuse. Pour ceux qui

ne connaîtraient pas ce genre d'édifices, voici à peu près comment on les fabrique :

« Une fois qu'on a loué une surface de neuf, douze ou seize mètres carrés au propriétaire du terrain, on s'y installe, et on marque les quatre coins avec des piquets, ensuite de quoi on tâche de se procurer quatre poteaux de hauteur convenable, soit en les attrapant à quelque maison en démolition, soit autrement. J'ai vu pêcher dans la Seine, quand elle charriait, des troncs d'arbres ou des mardiers, qui étaient très bons pour cet usage : puis on plante ces poteaux aux quatre angles de la maison. Ensuite, on fabrique les deux pignons avec des planches ou des perches ; enfin, on pose une traverse sur le haut pour le toit : c'est la carcasse du palais.

« Quand la carcasse est solidement plantée, on cloue pardessus tout ce qu'on trouve de vieux volets, de vieux fonds de malles et de vieilles caisses à sucre ; il y avait tout un côté de la nôtre qui était fait avec des lames ou des espèces de lattes peintes en vert, qui avaient servi autrefois à des jalousies. Si On n'a pas pu absolument trouver assez de matériaux, on bouche les trous qui restent avec de la terre, des cailloux, de la paille, des feuilles de carton goudronné, ou n'importe quoi. Ce mode de bâtir donne à ces constructions un grand aspect d'originalité. Rien n'est joli comme ces petites habitations champêtres. Quelquefois le propriétaire a eu le bonheur de trouver et de rapporter de vieux châssis de croisées, alors ça se cloue avec le reste, et dans ces cas là on y voit très clair à l'intérieur ; ce n'était pas le cas dans la nôtre, qui n'était éclairée que par la porte.

« Chez nous, à l'intérieur, c'était assez bas d'étage comme on peut le supposer ; mais au milieu on pouvait très bien se tenir debout ; l'ornementation du dedans répondait à celle du dehors ; le mobilier était de la plus grande simplicité ; un petit poêle en faïence, cassé, mais rattaché et cerclé avec des fils de fer, servait de table au milieu ; une vieille caisse tenait lieu de chaise, de fauteuil et de canapé. Il y avait une ou deux planches contre une des parois, sur lesquelles se trouvaient un verre, un couteau, et une bouteille ou deux ; dans un autre coin, un morceau de glace cassée, fixé entre trois clous. Je crois qu'il n'y avait rien de plus, en fait d'ameublement.

« Généralement, les meubles de ces maisons là se recrutent sur les tas d'ordures, aux coins des rues. Ce qui ne sert plus au riche sert encore au pauvre. Seulement quand une chose ne peut plus servir à la Fosse-aux-Lions, je ne vois pas à qui elle pourrait être' utile.

« — Accroche la lampe à un clou, me dit Bibi, pendant que je vas quitter mon hotte.

« Quand j'eus obéi : — Vois-tu, gugusse, ajouta-t-il, le chiffon est un bel état, tout y est profit, et c'est pas difficile d'apprentissage. Tu trouves tout dans le chiffon, ou bout de ton crochet, mon garçon, ta maison, tes meubles, ton lit, ta vie et jusqu'à ton dîner. — Déshabille-toi pendant que je t'instruis. — Tout sert, tout se vend. Y a des marchands qui achètent tout, et qui utilisent tout... Attrape-moi une brassée ou deux de chiffons pour faire ton lit... mais non ; pas de ceux-là, c'est le tas pour le papier ; prends donc dans la laine. — le vieux papier se nettoie pour en faire du neuf avec, et devient des livres et des

journaux : les cuirs, ça se vend aux cordonniers pour mettre dans les semelles des souliers et des bottes, et quand c'est trop mauvais, ça se change en tabatières ou autres objets d'art, après qu'on l'a fait bouillir suffisamment. Les os, ça va partout, ça fait de la colle, du suif, de l'engrais, ça blanchit le sucre, ça devient des joujoux d'enfants, tout ce qu'on veut, quoi, — prends la couverture qu'est posée sur le tas des os, et mets ton habit sur tes pieds ; — on vend tous les bibelots dorés, bois, papier, porcelaine, tout, aux laveurs de cendres qu'en font de l'or et de la vraie. Les lavures de vaisselle outre que c'est excellent pour les porcs que ça fait engraisser et devenir superbes, y a, au fond, des mines d'argent et d'or et des industriels qui y gagnent gros à les acheter et à les revendre. — À propos, as-tu soif ?

« — Non, merci.

« — Dame, fais pas de cérémonies, si t'as soif, y a du coco dans le pot à l'eau sur la planche, verse-t-en un verre. — C'est ça. Eh bien ? Quoi que t'en dis de mon coco ?

« — Très bon, merci, j'avais joliment soif, tout de même !

« — fallait donc le dire, bêta ; je crois bien qu'il est bon : j'y ai mis le jus de deux oranges. C'est encore à mon crochet que je dois ça. Y sont bêtes les riches, c'est toujours le meilleur qu'y jettent, les oranges les plus mûres, c'est pour nous. — souffle la lampe, Gugusse. — t'as plus besoin de rien, mon garçon ?

« — Non, bien vrai.

« — Alors, couche-toi dans ton lit, ramasse-toi sous la couverture. — À propos, si y vient des rats sur toi, cette nuit, n'aie pas peur, c'est rien que pour se promener, y viennent pour les os. — Allons bonsoir, tâche de pioncer. — C'est pas pour dire, c'est un fameux état que le chiffon ! — S'y te passent sur la figure, fais pas attention, c'est qu'y ne te connaissent pas encore. Seulement, ne remue pas, si tu ne veux pas être mordu.

## *Chapitre XIII*

Bibi la Grande-Vertu. — Sa biographie. — Le père Lognon. — Initiation au métier de chiffonnier. — Une première journée sous d'heureux auspices. — Promenade sentimentale. — Les gens qui font souffler le vent. — Lieux publics ou le public n'entre pas. — La moralité et la foi des habitants de la Fosse-aux-Lions — Lévi, dit minette. — La fabrique d'asticots.

« Les fatigues et les émotions de cette journée m'avaient mis dans un tel état, que je m'endormis profondément et, suivant le conseil de Bibi, je pionçai consciencieusement, toute la nuit, sans prendre souci des rats et, je pense, sans en être mordu.

« Quand je m'éveillai, il faisait grand jour. Mon hôte avait probablement fait sa toilette, car il était en train de fumer sa pipe sur le seuil, en causant avec quelques voisins attardés.

« — T'es en retard, la Grande-Vertu, lui disait l'un.

« — C'est mon neveu qu'est arrivé z'hier, et qu'est en train de piquer un chien.

« — Tiens ! T'as un neveu ?

« — Dame, puisque je suis son oncle.

« Ce fut ainsi que j'appris que mon protecteur était connu sous le nom de Bibi la Grande-Vertu, et que j'avais le bonheur d'appartenir à sa famille. Je crois que s'il avait jamais eu un autre nom, il avait dû l'oublier depuis longtemps. Dans ces heureux climats de la Fosse-aux-Lions, de la glacière et semblables, il est rare qu'un individu soit connu sous le nom qu'il a reçu en naissant. Dès qu'un nouveau venu arrive, on le rebaptise et on le désigne par quelque sobriquet, tiré d'une circonstance de sa vie ou de son nom défiguré. C'est ainsi que Bibi devait son surnom de Grande-Vertu, à la chance particulière qu'il avait eue de passer, une trentaine de fois, à la police correctionnelle.

« Je ne voudrais pas, cependant, que l'on prit mauvaise opinion de mon protecteur ; et ce que je viens de dire demande un petit bout d'explication.

« On trouve à Paris des individus comme on n'en voit nulle part ailleurs ; et, assurément, Bibi n'était pas du nombre des moins curieux. Je ne sais ni son nom, ni sa profession, ni son origine, ni son pays. Je crois qu'il n'avait rien de toutes ces choses. Il était peut-être né à Paris, et y avait été élevé probablement. S'étant, dès sa petite enfance, habitué à ne rien faire et à flâner dans les rues, il était grand ami du repos et adorait le petit verre ; je ne lui ai jamais connu d'autre défaut.

« Bonhomme par nature, obligeant par tempérament, il

avait des principes naturels de droiture et d'honneur, qu'il comprenait et pratiquait à sa guise, pour être très bien et très bon, il ne lui manquait absolument que ce qui manque à la plupart des Parisiens des faubourgs, la religion. S'il eût pratiqué, il eût été digne de son nom de Grande-Vertu, qu'on lui avait donné pour rire.

« Il n'était pas impie, mais il était ignorant au-delà de toute expression, et ne voulait pas prendre la peine de s'instruire, uniquement parce que cela lui eût coûté un léger dérangement et un petit travail ; mais jamais il ne manquait de saluer un prêtre, un frère ou une sœur de charité. Quand, devant lui, quelque voyou insultait un habit religieux quel-conque, Bibi prenait la défense de l'insulté, et se faisait une querelle avec l'insulteur, quel qu'il fût, jusqu'à ce qu'il l'eût réduit au silence ; il était sur-tout heureux quand il avait pu, de la sorte, clore le bec à quelque demi-monsieur.

« Il avait essayé de toutes les professions sans s'élever jamais au-delà des commencements de chacune, et cela par pur amour de l'oisiveté. Pour le moment, il chiffonnait, faute de mieux, pendant la belle saison.

« Il connaissait tout le monde et tout le monde le connaissait. À la police, il avait des accointances, sans être, pourtant, ce qu'on appelle un espion. Quand un crime ou un délit avait été commis, souvent on appelait Bibi pour aider la justice à découvrir le coupable ; et, à la préfecture, caché derrière un vitrail, on faisait défiler devant lui tous les individus inculpés. Quand il savait de quel forfait il était question, et qu'il avait dit : « ça ne peut pas être un tel », les agents le croyaient sur parole et

relâchaient presque toujours le prévenu. Il n'aurait pas voulu faire tort injustement à une mouche. Bibi avait des principes de grande probité.

« C'était de cette façon qu'il vivait en partie ; une pièce d'or qu'on lui donnait, de temps en temps, à la police, lui permettait de subsister sans faire grand chose pendant une semaine ou deux, après quoi, le besoin se faisant de nouveau sentir, il fallait bien reprendre la truette du goujat, ou le mannequin du chiffonnier.

« Tant que durait l'été, ça allait encore ; mais quand l'automne tirait sur sa fin, et que le Louvre de la Fosse-aux-Lions devenait trop froid et trop humide, alors, Bibi sortait un matin sans hotte et sans crochet, et se faisait tout tranquillement arrêter en flagrant délit de vol ou d'escroquerie quelconque. Ordinairement, voici comme il s'y prenait : il se faisait servir un copieux déjeuner, ou un dîner de luxe, et comme il ne pouvait pas payer sa dépense, le restaurateur appelait des agents, qui empoignaient mon homme et le conduisaient en prison. Là, avec l'instruction du procès, le jugement et la condamnation, il en avait toujours bien pour trois ou quatre bons mois à demeurer à l'ombre, et à être chauffé, nourri et logé aux frais de l'état.

« De cette façon, il avait fini par connaître assez intimement tout le personnel des malfaiteurs, et à être connu de celui des agents, qui, appréciant son mérite, lui avaient donné le titre additionnel dont j'ai parlé, et l'appelaient tous de commun accord : Bibi la Grande-Vertu, titre qui lui avait été confirmé à l'unanimité des voix, par ses camarades.

« Quand ma toilette fut faite, et ce ne fut pas long, nous commençâmes notre journée régulière-ment par la consommation d'un petit coup de rogomme, destiné à tuer le ver. C'était un assez curieux spectacle que celui que présentait la clientèle du père Lognon, débitant de boissons alcooliques à l'usage du quartier. Là, dans une salle étroite et basse, devant un comptoir revêtu d'une chemise d'étain, se faisait la distribution de la précieuse liqueur. On payait d'avance, selon l'usage, et le garçon chargé de mesurer les petits verres n'oubliait jamais de rappeler au consommateur cette obligation sacrée, d'*abouler* son sou d'abord, s'il voulait être servi. Il n'y avait point de chaises ni de bancs dans l'établissement, chacun était debout, attendant son tour, hommes et femmes, quelques-uns assis sur de grosses pierres, devant la porte, d'autres couchés au soleil ; causant dans un argot auquel je ne comprenais rien.

« C'était l'heure des chiffonniers : les autres métiers se couchent plus tôt et se lèvent de même. Le chiffonnier commence et finit sa journée plus tard. Bibi me présenta comme son neveu à tout ce monde-là, qui me serra la main avec cordialité. C'était, me dit-il, pour me dispenser de montrer mes papiers absents, et m'éviter d'avoir des désagréments avec la police. Je compris et je l'appelai : mon oncle, ce qui sembla lui faire plaisir.

« Il emprunta pour moi un crochet, une hotte et une lanterne. On me plaça solennellement le mannequin sur l'échine. Chacun assura que j'avais bonne figure et que je réussirais dans l'état, en me souhaitant bonne chance : et, sous la direction de Bibi la Grande-Vertu, je commençai ma première journée de connaissance intime avec les

chiffons, dans la capitale du monde civilisé.

« Je me souviens qu'avant de nous mettre en route, je dus subir une légère transformation.

« — T'auras trop chaud avec ton paletot, mon garçon, me dit Bibi, enfile-moi c'te blouse, elle peut encore servir. C'est un peu long, mais ça cachera le pantalon et ça n'en ira que mieux. Chaque état, vois-tu, a son costume : le juge a sa robe rouge, et le troupier son uniforme ; chez nous autres, c'est la liberté ; mais on ne peut pas manœuvrer, comme y faut, avec son crochet, quand on a des gants.

« Cela ne me plaisait guère ; mais je compris la justesse de l'observation, et je me revêtis d'une vieille blouse blanchâtre, qui me descendait presque aux chevilles, et je changeai ma casquette pour une manière de chapeau en feutre gris, auquel le rebord ne manquait que d'un côté.

« — Nous allons descendre par la rue d'enfer, me dit Bibi ; le quartier Saint-Sulpice est un des bons. Tu ne connais pas Paris ?

« — Pas du tout.

« — Tu feras connaissance... Tiens, attaquons ce tas-là, en passant. Faut toujours fouiller les tas. Des fois, on croit qu'il n'y a rien, et pas du tout : au fond, on trouve des trésors... Toi, pique les papiers, pour t'apprendre... non, pas comme ça ; un coup sec, et tu l'enlèves ; un autre coup sec sur le bord du mannequin pour le faire tomber dedans...c'est pas mal ; t'as de l'avenir. Tu oublies un ca-

licot, là-bas.

« — C'est si petit ! À quoi que ça peut servir ?

« — Il n'y a rien de petit, mon fils : ça se vend comme le reste. Les petits couteaux font les grandes civières (les petits ruisseaux font les grandes rivières). Tu ne sais donc pas que nous sommes environs dix mille de notre état dans Paris, et que, chaque soir, y a dans le fond de l'hotte chacun une cinquantaine de sous de chiffons en moyenne. Qu'est-ce que ça prouve ? Ça prouve que les riches jettent par les fenêtres tous les jours, rien que dans Paris, pour vingt-cinq mille francs de petits morceaux de papier dans les ordures... une fortune, quoi ! Mais faut que tout le monde vive... Y a plus rien, filons.

« — Qu'est-ce que c'est que cette espèce de grande maison qui est coiffée d'une citrouille ? Demandais-je.

« — Ça, c'est l'observatoire.

« — À quoi que ça sert ?

« — Dame ! J'en sais rien. Y disent qu'y a là dedans un tas de monde qu'a pour état de faire souffler le vent, de faire filer les étoiles et de causer avec la lune. Ça me semble fort ; mais, puisqu'y sont payés pour ça par le gouvernement ! C'est des savants. On dit qu'y z'ont des lunettes qu'un homme y serait à son aise dedans pour dormir et y prendre ses repas. J'aime mieux le croire que d'y aller voir. Ah ! Cependant, y en a qui l'ont vu imprimé.

« — Tiens ! Voilà une statue qu'on a élevée à un gendarme, sous les arbres.

« — Ça, c'est pas un gendarme, c'est le maréchal Ney.

« — Pourquoi donc l'a-t-on représenté pendant qu'il était gris, et au moment où il chante la mère Godichon ?

« — Sais pas.

« Nous nous trouvions, comme on voit, précisément au carrefour de l'observatoire, auprès de l'entrée du jardin du Luxembourg.

« — Quel beau jardin, m'écriai-je ; est-ce que nous ne pourrions pas y entrer ?

« — Pas mèche, mon garçon ; c'est défendu à nous autres, comme le lard aux petits chiens.

« — Pourquoi donc ça ? Tout le monde y entre.

« — Sais pas. C'est probablement rapport à l'hotte ; mais tu peux regarder par la grille, si ça te distrait. C'est là-bas, au fond dans c'te grande baraque que loge le sénat.

« — Ah ! Ceux qui font des discours qu'on voit dans les journaux ?

« — Je pense que oui. Tout ça, tôt ou tard, faut toujours que ça nous arrive. C'est un grand état, gugusse, que le chiffon ! Tout le bric-à-brac des riches, finit nécessairement par venir à nous... Pique-moi voir cette affiche là en passant... Nous allons tourner par la rue Saint-Jacques, je connais là deux ou trois portières et une cuisinière qui me protègent.

« En effet, dans la rue Saint-Jacques, nous entrâmes dans quelques maisons où on nous donna des chiffons, des os, un vieux chapeau de femme, des verres à pied cassés, et même un morceau de pain avec une croûte de fromage de gruyère.

« La journée se passa de la sorte. Le matin et le soir sont les moments les plus favorables pour chiffonner. Nous traversâmes la Seine et fîmes un repas assez confortable, assis sur un trottoir, au soleil. En revenant, nos hottes étaient bien garnies, et Bibi assurait que la récolte avait été bonne.

« Vers la tombée de la nuit, nous passions devant une église : je ne me rappelle pas bien laquelle ; je proposai à mon guide d'y entrer.

« — Pas moyen, mon garçon ; ici faut être bien mis pour pénétrer dans les monuments publics. Si tu y entrais, on te ficherait à la porte avec ta hotte et ton crochet.

« — C'est drôle ! Dans mon endroit tout le monde a le droit d'y entrer, dans l'église.

« — Dans ton endroit, c'est possible, mais à Paris c'est pas comme dans ton endroit ; l'église c'est pour les riches. Et encore qu'à l'intérieur y z'ont bâti des barrières pour parquer les aristos, voilà.

« J'ai bien vu, depuis, que Bibi se trompait ; et que dans toutes les églises de Paris les pauvres ne sont pas mis à la porte ; mais je pense qu'il le disait de bonne foi, et je songeais, intérieurement, qu'il était bien désagréable

de vivre dans une ville où on trouvait à chaque instant des appâts à la curiosité et aux convoitises, sans pouvoir jamais mordre à aucun.

« Nous rentrâmes, ce jour-là, d'assez bonne heure, et fûmes nous rafraîchir chez le père Lognon, après avoir dîné, avec du lapin sauté, chez un marchand de vin de la rue Dareau, où Bibi était connu.

« Le jour suivant fut à peu près semblable. La vie de chiffonnier est assez monotone. Chacun suit, ordinairement, un même itinéraire, ayant son petit cercle d'habitudes, de connaissances et de clients. La seule chose qui vint rompre l'uniformité de cette existence, c'était la vente des denrées que nous avions eu la chance de récolter. Il passait, ordinairement, le dimanche, des individus avec des charrettes, achetant, chacun selon sa spécialité, qui, les papiers ; qui, les cuirs ; qui, la ferraille, et qui, les os. On marchandait peu, et les ventes étaient faites au comptant.

« Il est sûr et certain que si quelqu'un voulait faire quelques économies dans l'état de chiffonnier, il le pourrait sans trop de peine. Souvent, dans les courses, on trouve des dîners qui ne vous coûtent rien, et la dépense, pour le logement et pour le vêtement, n'est pas considérable ; mais là, comme ailleurs, le plaisir mange tout.

« J'ai connu des camarades qui, après quelques années de crochet et de hotte, pouvaient se retirer des affaires avec un petit magot, et entreprendre un commerce de n'importe quoi, en gros ou en demi-gros ; mais, pour la plupart, Ce n'est pas comme ça que les choses se passent.

On vend le dimanche matin, et on rigole le soir. Le lundi, on fait la noce, tant qu'il en reste, de sorte que, comme dit le proverbe : ce qui vient avec la flûte, s'en va avec le tambour.

« Dans ces quartiers de Paris, ce n'est pas pour-tant du mauvais monde. Ils sont plus grossiers, plus ignorants que dans les faubourgs de l'autre côté de l'eau ; mais, comme dit le père Loyseau, il vaut mieux, souvent, ne rien savoir du tout, que de ne savoir pas grand-chose,

« C'est vrai qu'à la Fosse-aux-Lions, à la glacière et partout par là, on ne s'occupait pas beaucoup de religion ; mais c'était plutôt par oubli et par indifférence que par méchanceté ou par mépris. On jurait, on blasphémait ; mais on ne faisait pas des dissertations contre l'église et contre le bon Dieu. J'ai même, quelquefois, entendu des vieux faire aux plus canailles des espèces de morales. Ça vivait comme des bêtes, et voilà tout.

« En fait de lectures, on ne lisait guère que les affiches, et, rarement, le *Siècle*, chez le marchand de vin. On n'avait pas de bonnes mœurs, parce qu'on n'en avait pas du tout, ni bonnes ni mauvaises. C'était comme des sauvages avant que les missionnaires n'arrivent. On ne se mariait pas, parce qu'on croyait qu'il fallait payer pour se marier, et on n'allait jamais à l'église, parce qu'il fallait y donner un sou, parce qu'on était trop mal vêtu, parce qu'on n'en avait pas l'habitude, parce qu'on ne prenait pas la peine d'y penser ; c'était pour ça et pas pour autre chose.

« Les enfants, dans ces quartiers-là, poussaient dans

les rues comme des champignons. Jusqu'à huit ou dix ans, il était, généralement, bien malaisé de deviner, à leur costume, s'ils étaient garçons ou filles, à cause de la façon dont ils étaient accoutrés. À Moitié vêtus, allant de porte en porte, appelant quelquefois tout le monde papa et maman, attrapant, ici, un morceau de pain, et là, un morceau de fromage, ne s'occupant qu'à courir, à jouer, à gaminer tant que durait le jour, ne sachant rien, ni lire, ni écrire ; mais quelquefois très précoces dans la science du mal.

« Les parents s'occupaient, chacun à ses affaires, et les enfants, on les laissait s'éduquer tout seuls.

« Quand on avait empoché, soit sa paie du samedi, soit le produit de ses ventes, on n'était pas trop en peine pour la manière de dépenser son argent ; on n'avait que l'embarras du choix.

« La façon la plus courte et la plus habituelle, c'était de boire ses bénéfices. Quelquefois On y ajoutait les délices du bal public ; de temps en temps, le théâtre, pour les plus aristos et les gens en famille, ou pour les ouvriers qui faisaient semblant d'être instruits. D'autres, jouaient et finissaient toujours par perdre, puisque celui qui gagnait ne gagnait que le droit de se griser avec le perdant qui payait : seulement, il s'enivrait gratis, quand il avait eu la chance.

« Quand on regarde, tout de même, comme la plupart de ces pauvres gens-là vivent, on se demande à quoi ça leur a profité de venir au monde. Si, encore, ils se servaient de leur âme pour vivre en chrétiens, un homme en

vaut un autre ; mais ça ne pense à rien, ça ne sait rien, ça ne fait rien. C'est, quelquefois, au-dessous du chien errant, qui cherche sa vie dans les ordures, souvent au même niveau, jamais au-dessus.

« Je me rappelle encore une visite que je fus faire, dans ces temps-là, à une des connaissances de Bibi la Grande-Vertu. Il exerçait la profession de fabricant d'asticots et se nommait Lévi, surnommé Minette.

« Au point de vue du bénéfice, cet état n'est pas mauvais, et voici comment on l'exerce :

« Il faut, d'abord, une chambre disposée à cet effet contre les rats, ce qui n'est pas chose facile ; ces gaillards-là n'ont pas le mot impossible dans leur dictionnaire.

« Le fabricant d'asticots se procure un chat, le tue et l'écorche : voilà la matière première. Puis il suspend le cadavre de sa victime par les pattes, à un clou au plafond. Il recommence l'opération avec autant de sujets, huit ou dix fois, et, quand la rangée est complète, il attend, plus ou moins longtemps, selon la saison, que les asticots se forment et qu'ils soient de suffisante grosseur. Ensuite de quoi, il les cueille, les met dans de petites boîtes, et les vend aux marchands spéciaux, qui fournissent leurs engins, pour attraper le goujon, aux pêcheurs à la ligne.

« Dans cet état, tout est bénéfice. La peau des chats se vend pour les fourrures ; de temps en temps, quand il n'y a plus de place pour pendre les nouveaux venus, on peut en faire un civet qui vaut mieux que le lapin. Une gibe-

lote de chat, c'est très bon.

« Le métier est donc lucratif ; mais j'avoue que le jour où lévi, dit minette, m'invita à partager avec lui son dîner, il me fallut sortir avant d'avoir pu avaler une bouchée. Ce que ça sentait, ça ne peut pas se dire.

« Pour vivre dans une pareille odeur, il faut une fameuse habitude ou une fière vocation.

« Et dire qu'il y a des gens qui exercent ce métier abominable, qui passent toute leur vie à fabriquer des asticots, et qui, après avoir subi trente ans et plus ce supplice, trouvent encore moyen de mourir dans leur mont faucon de chats crevés, sans, avoir, même une fois dans leur vie, pensé qu'il existât un Dieu !

## *Chapitre XIV*

Tentations. — À quoi sert le cabaret — Le rendez-vous des Bourguignons. — Musique champêtre. — Une demoiselle timide. — Consommation. — Leçons de danse. — De quoi on est fier. — Le repas de noce. — Exigence du restaurateur. — Nouveaux projets d'avenir. — L'atmosphère Des églises. — Bouches de chaleur. — La chapelle de la Sainte-Vierge. — Rencontre imprévue.

« Il y avait plusieurs mois que je menais cette heureuse vie, et, cependant, plus elle durait, moins il semblait que j'y prenais goût. Tous mes bénéfiques entraient dans la poche de mon protecteur Bibi ; lequel, il est vrai, ne me laissait pas manquer du nécessaire, et me faisait même partager quelques-uns de ses plaisirs, mais je n'avais pas la libre disposition d'un centime : et c'est si bon d'avoir de l'argent à soi !

« J'avais fait connaissance avec plusieurs jeunes garçons du voisinage, un peu plus âgés que moi, qui, pour la plupart, n'étaient pas des modèles de vertu, et qui se moquaient de moi quand ils me voyaient passer avec mon crochet et ma hotte. J'ai souvent remarqué que les plaisanteries sont plus sensibles que les injures et les re-

proches. On aimemieux être canaille que de par aître sot.

« Je voyais, surtout, quelques maçons qui me vantaient les charmes de la truella, et me parlaient des bénéfiques qu'ils pouvaient parfois réaliser. Leurs journées étaient moins longues et moins pénibles que les miennes ; et, en me faisant embaucher, comme goujat, par quelque patron, je pourrais peu à peu, disaient-ils, apprendre l'état et arriver à gagner quatre ou cinq francs par jour, et, plus tard, devenir maître. En Tous cas, je serais débarrassé du mannequin, quine pouvait me conduire à rien, et je serais libre de dépenser à ma guise l'argent que je gagnerais.

« Au fond, c'était absurde : un état en vaut un autre ; et celui où l'on croit trouver plus de bénéfice est, ordinairement, celui, aussi, où l'on dépense le plus. Le meilleur métier, c'est le métier qu'on exerce honnêtement, et où l'on vit en bon chrétien. Je L'ai su depuis ; mais, alors, je n'étais guère chrétien. Autour de moi personne n'y songeait, et je n'y pensais pas davantage.

« Bibi la Grande-Vertu, au fond, n'était pas un malhonnête homme, et me donnait, de temps en temps, quelques bons conseils, à sa manière, autant qu'il pouvait et savait en donner. Sa morale n'était pas savante : tout, pour lui, consistait à ne pas tuer et à ne pas voler. Il fumait beaucoup, et aimait à lever le coude et à jouer. Tout ce que nous gagnions passait là. Et, comme l'habitude de boire lui avait rendu la tête assez solide, il ne lui fallait pas mal de temps et d'argent, de cafés, de glorias, de pousse-cafés, de rincettes et de sur-rincettes, pour qu'il pût arriver à être casquette en plein.

« Alors, il rentrait, en tâchant de marcher droit, pour ne pas avoir l'air d'avoir son jeune homme, se couchait sans dire un mot, et ronflait toute la nuit comme un trombone. Il avait le genre d'ivresse silencieux et pas méchant. Ceux-là sont les bons, mais ils sont rares.

« Quand les gens n'ont pas le bons sens de vivre en chrétiens, leur raison ne leur sert pas à grand-chose ; ne sachant quoi en faire, ils la laissent au fond des bouteilles de bleu, ou des petits verres d'absinthe. Aussi, ces quartiers-là sont peuplés de noceurs. Un homme ou une femme qui ne boivent pas c'est pas commun du tout.

« Et comme les petits ont toujours la manie de vouloir singer les grands, il est de règle que le premier usage qu'un enfant fait de son indépendance, ce soit de boire sans soif, à moins que ça ne soit de fumer sans en avoir envie, ou de jurer sans motif.

« J'entends des gens qui prêchent l'utilité du cabaret, et nous conseillent d'y aller, à nous autres, qui appartenons au menu peuple. S'ils savaient ce qu'on en remporte, comme ils savent ce qu'on y laisse, ils ne le conseilleraient pas tant : on n'entre pas gris chez le marchand de vin, ordinairement, et pendant qu'on se grise, on cause, on rit, ou bien on entend causer les autres. Et le chapelet qu'on récite par là est un drôle de chapelet. C'est dans ces endroits-là que se font tous les mauvais complots et que s'apprennent toutes les mauvaises doctrines ; c'est là que s'allume et que se cultive la haine du pauvre contre le riche, de l'ouvrier contre le patron, du sujet contre le gouvernement. C'est là qu'on se fait embaucher dans des sociétés secrètes, quelquefois par intérêt, à cause des se-

cours qu'on y distribue ; quelquefois par curiosité, pour savoir ce que c'est : le plus souvent par entraînement, ou par la mauvaise et sottise honte qu'on aurait de le refuser à des amis qui en sont.

« Une fois qu'on est devenu pilier d'estaminet, adieu église, adieu femme et famille, adieu le dernier reste de moralité, adieu tout. Je voudrais bien voir un de ces beaux messieurs en paletot et en gants jaunes entrer, seulement pour une heure, dans un de ces repaires, un lundi ; et, surtout, un dimanche soir. Il verrait quels sentiments la seule vue de son bel habit excite, et s'il n'était pas mis à la porte, avec un coup de pied quelque part, il devrait se trouver bien heureux.

« Ça le rendrait plus réservé, et pourrait peut-être, une autre fois, l'empêcher de chanter les louanges de la tabagie et de l'estaminet.

« Quand on pense au genre de population qui lit certains grands journaux, ça suffit pour juger les auteurs qui les écrivent ; comme, quand on les lit, on n'a pas de peine à deviner quel doit être leur public. Ils sont dignes les uns des autres. La morale de ceux qui écrivent est à la hauteur de la moralité de ceux qui les lisent. Les deux font la paire, et la paire ne vaut pas cher.

« Le cabaret n'est pas seulement un lieu où l'on boit, où on lit, où on joue ; c'est, souvent, dans les quartiers-faubourgs de la rive gauche, des endroits où l'on danse : et quand ça n'est pas un bal public, ça en est toujours l'anti-chambre et l'amorce.

« La première fois que je fus dans un bal public, c'était du côté de la maison-blanche, au haut de la rue Mouffetard, plus loin que l'ancienne barrière de Fontainebleau. Je profitai de ce que Bibi avait bu un petit coup de plus qu'à l'ordinaire et de ce qu'en chiffonnant j'avais trouvé une pièce de vingt sous qui avait perdu son maître, au fond d'un tas. Les amis me tourmentaient souvent pour y aller avec eux, et ce n'était pas l'envie qui m'en manquait. Je n'eus pas de peine, par conséquent, à succomber à la tentation.

« Au reste, en apparence, ce n'est pas très dispendieux, puisqu'on peut se payer ce plaisir-là pour dix centimes ou deux sous. Les dames, ça leur coûte encore moins, vu que non-seulement ça ne leur coûte rien, mais que, souvent, pour les y faire venir, on les paye.

« Là, il n'y a pas de grands frais de costume à faire : on y va comme on est, orné de ses perfections naturelles ; le charbonnier avec ses mains noires, le tripier avec son tablier taché de sang, le teinturier avec ses gants de peau faits sur mesure, et le vidangeur avec la bonne odeur qui le caractérise, le précède, l'accompagne en tous lieux et le suit.

« Pour ses deux sous, donc, chaque cavalier a le droit d'amener une dame au bal : mais, comme j'étais encore jeune et timide, j'y fis, cette fois, mon entrée tout seul. L'établissement était une salle longue, basse et voûtée, où le jour venait par des fenêtres ouvrant en tabatière sur la tête des danseurs, moins pour leur distribuer la lumière que pour leur donner un peu d'air et les empêcher de s'asphyxier. La salle était éclairée modestement au suif,

avec des lampions qui répandaient une odeur des plus désagréables, et une fumée capable de lutter avec avantage contre celle des pipes et des cigares. Le bal était de plain-pied avec la rue, et, par derrière, une autre porte, qui s'ouvrait dans le fond, donnait accès à un petit terrain où croissaient deux ou trois sycomores au feuillage gris de poussière, et où s'arrondissaient quelques tonnelles ou berceaux sous lesquels, principalement, se faisait la grande consommation. Ce sont là que se réalisent les vrais bénéfices de la maison.

« Quand on met le pied dans ces heureuses régions, les dimanches, lundis ou jeudis soirs, le sens de l'ouïe, pour peu qu'on l'ait délicat, ne peut qu'être bien agréablement charmé. Ce sont partout des torrents d'harmonie qui s'échappent par les portes et les fenêtres de toutes les maisons. Les orchestres ne sont pas variés, ni les musiciens nombreux, et leur répertoire d'airs n'est pas considérable ; mais ce qu'ils savent, il le savent bien et le jouent en mesure imperturbablement. Il n'y a presque pas de maison qui n'ait son bal public. Les uns au rez-de-chaussée, les autres au premier étage, jamais au-dessus, parce que, par là, les plus hautes maisons ont rarement plus d'un premier. Tous les musiciens jouent à la fois ; et, comme ce n'est pas toujours le même air, ni le même ton, il en résulte des effets d'harmonie qui ne doivent pas être prévus par les compositeurs. Ici c'est une clarinette, et là un flageolet ; dans un endroit, un aveugle joue du violon, et dans un autre, une vieille femme souffle dans un cornet à piston, ou tourne la manivelle d'un orgue de barbarie. Qui, joue le *Pied qui r'mue*, et qui, les *Bottes à Bastien* ; ça fait un solennel charivari.

« Quand nous entrâmes au *Rendez-vous des Bourguignons*, les dames n'étaient pas encore arrivées, quoique les danseurs fussent déjà en nombre suffisant. On envoya donc un garçon de service s'approvisionner de beau sexe dans une maison voisine, où il n'en manquait pas, et où celles qui y habitaient ne semblaient pas douées de la timidité qui convient à leur sexe. Elles étaient peu vêtues ; mais on dit que c'est la mode du meilleur monde ; et la plupart avaient des robes de mousseline blanche, symbole d'innocence et de candeur, avec des ceintures bleues et roses, et des nœuds de rubans piqués dans le milieu de l'échine et entortillés dans les cheveux. Elles dansaient n'importe quelles espèces de danses, depuis la simple contredanse jusqu'au galop et au cancan, avec une égale aisance et une aimable facilité.

« Pendant un entracte, tandis que les musiciens étaient occupés à se rafraîchir un peu, l'une d'elles, qui semblait d'un charmant caractère, et qui n'avait, pour le moment, personne qui l'aidât à se rafraîchir, s'approcha de moi et me prit familièrement par le bras. Ce grand honneur inattendu me fit rougir jusqu'aux oreilles.

« — Eh ben ! Tu ne dances donc pas, mon p'tit jeune homme ? Me dit-elle.

« — Je ne sais pas danser, mademoiselle, lui dis-je, bien humblement.

« — Faut apprendre, mon mignon. Veux tu que je t'apprenne ? Qu'as-tu apporté de monnaie sur toi ?

« — Dix-huit sous.

« — C'est bon ! Passons dans le jardin, veux-tu ? J'espère bien que tu vas me payer une consommation ? Hein !

« — Dame, je veux bien.

« Nous passâmes sous une tonnelle, et la dame appela le garçon, d'une voix claire.

« — Voilà ! Voilà ! Fit le garçon.

« — Dophe, deux vermouth avec des petits gâteaux, pour quatre-vingts centimes. C'est Monsieur qui paie. N'est-ce pas, mon chéri ?

« — Suffit, dit le garçon.

« Dophe revint, presque aussitôt, apportant les breuvages et les comestibles demandés, dans des verres et des assiettes d'une épaisseur comme je n'en avais jamais vu ; crainte, sans doute, de la casse.

« Pendant que mon professeur consommait son vermouth et avalait ses gâteaux, et que je contemplais, avec extase, son nez retroussé à travers le fond du verre, cette dame trouva le moyen de m'expliquer les mystères de l'art de la danse en quelques mots très lumineux, qui devaient faire mon éducation complète.

« — Vois-tu, dit-elle, c'est rien du tout de danser. Ça s'apprend tout seul... Bois donc ton vermouth, il est très chouette ici, le vermouth... Faut simplement regarder comment font les autres et faire de même. Via tout... partageons ce dernier petit gâteau, veux-tu ?... Tiens, tâche

de venir dimanche prochain, je te retiens pour la première contredanse, tu verras que ça va tout seul... As-tu encore de la monnaie ?

« — J'ai encore deux sous, lui dis-je.

« — Ça sera pour le garçon. Eh ben ! À dimanche, mon bijou, tu verras comme c'est facile de danser. Ici, la musique est très bonne ; n'oublie pas de donner au garçon son pourboire. adieu, mon petit chat.

« Sur ce, elle me laissa sans le sou, mais bien fier.

« Et vraiment, il y avait de quoi !

« Vers le commencement de l'hiver, le froid se faisait déjà sentir. Bibi me dit un jour en rentrant à la Fosse-aux-Lions, avec un air très solennel :

« — Auguste, mon fils, je pense que je vas te laisser pour trois mois.

« — Tiens ! Où donc, est-ce que vous allez, père Bibi ?

« — Je crois que je vas aller loger rue des fontaines, mon garçon.

« — Eh bien ! Est-ce que je ne pourrais pas y aller avec vous ?

« — T'es trop jeune, à ton âge, c'est pas sain. Ça m'embête ben un peu de te laisser ; mais, vois tu, c'est plus fort que moi : j'ai l'habitude. Si tu n'avais pas été avec moi, y a quinze jours au moins que je serais parti.

« — Mais, vous avez donc un autre logement, rue des fontaines, lui dis-je.

« — Eh ben ! Oui : que veux-tu ? Logé, chauffé et nourri aux frais du gouvernement, pendant l'hiver, c'est assez chouette. Tâche voir de garder la maison, gentiment, jusqu'au mois de mars. Maintenant, tu sais l'état, tu peux te suffire. Fais attention à ne pas te déranger pendant que j'y suis pas. S'y a quequ'chose de neuf, tu peux me l'écrire : mais fais attention que toutes les lettres sont lues au greffe.

« — Quel greffe.

« — Le greffe de la prison, donc, jobard. Aux Madelonnettes, c'est comme ailleurs. Je pense que ce sera là que j'irai.

« — Pourquoi donc qu'on va vous mettre en prison, père Bibi ? Lui dis-je avec un certain effroi.

« — Pour rien, seulement pour me faire plaisir. V'là pourquoi. J'y aurais ben été aujourd'hui ; mais j'ai pensé que c'était aujourd'hui le treize ; et, hier, j'ai pas pu ; c'était un vendredi. C'est heureux que j'y ai fait attention à temps. Demain c'est un dimanche. C'est un beau jour pour se faire pincer. Ça porte chance. Nous f'rons la noce ensemble, demain, pour nous quitter.

« Je comprenais, quoique assez vaguement, ce que voulait me dire Bibi ; et je n'avais pas grand attrait pour l'accompagner le lendemain, ayant toujours une sainte appréhension de la police. Cependant, sur l'assurance po-

sitive qu'il me donna que je ne courais aucun risque, et confiant dans sa vieille expérience, je me hasardai, le lendemain, à le suivre à la barrière de la Villette, quartier où nous allions très rarement d'habitude, et où il était peu connu.

« Nous entrâmes dans un restaurant où il y avait beaucoup de monde, nous nous assîmes à une table qui n'était encore occupée par personne. Nous nous mîmes en possession du lieu, et Bibi commanda le dîner.

« Excepté le potage, qu'était à *la julienne*, je ne me souviens pas du tout de ce que nous mangeâmes ce jour là. Seulement, quand nous eûmes pris dessert, café et pousse-café, Bibi me dit, en allumant sa pipe :

« — Va-t-en maintenant, mon garçon, le tour est fait ; c'est inutile de t'exposer à des désagréments, allons, pas d'émotions, et file.

« Je filai, en prenant un air crâne, et on me laissa passer, sans que les garçons me disent rien, puisque mon compagnon restait en gage, et paraissait tranquille. Pour quant à moi, j'avais bien dîné, et c'était tout juste si je marchais droit ; mais quand on se trouve dans cet état, on n'est pas toujours prudent ; je voulus donc voir ce qui allait arriver, et j'attendis à quelque distance : ce ne fut pas long.

« Au bout de quelque chose comme une demi-heure, je vis un attroupement se former et grossir, à la porte du restaurant. Dès que je pus, sans danger, me glisser parmi la foule, je m'y hasardai, et j'entendis crier très fort à l'inté-

rieur de l'établissement.

« — Allons ! Allons ! Ma petite dame, disait Bibi, faut pas gueuler comme ça, mon Dieu, pour un pauvr' dîner ! Y en a tant qui vous paient !

« — Un dîner ! Voleur ! Disait la dame, deux dîners à au moins cinq francs par tête ! Dix francs de consommation ! Vieux filou !

« — Dame, faut ben, de temps en temps...

« — Voyons, payez, escroc que vous êtes, ou j'envoie chercher la garde, et je vous fais mettre en prison.

« — Vous emportez pas, ma p'tite dame, c'est pas la peine. Faites à votre idée.

« — Quoi donc qu'il a fait ce vieux ? Demanda un jeune ouvrier à un gros Monsieur, à côté de moi.

« — Il a pris deux consommations sans payer, pardi.

« — Ah ! Pour lui seul, c'est de trop, par exemple !

« — Mais non ! Ils étaient deux et il paraît que l'autre s'est échappé ; mais on le rattrapera tôt ou tard.

« — Canaille, va ! De se sauver et de laisser un pauvre vieux comme ça dans l'embarras !

« — Tiens, tiens, tiens ! Dit un jeune apprenti qui portait de l'ouvrage à la pratique, v'là qu'on envoie un des garçons chercher la garde. C'est y bête ! Pour un dîner

qu'on ne peut pas payer ! Faut bien que le pauvr'monde vive, pardine !

« — Jeune homme vous insultez la morale dit le gros Monsieur.

« — J'insulte rien du tout, mon bourgeois. Seulement que je dis que c'est ces canailles de restaurants qu'on devrait ficher dedans ; qu'on vous y fait payer un tas de saletés à des prix fous.

« Pendant cette conversation, et autres semblables, le garçon revenait, amenant triomphalement avec un lui sergent de ville. La vue de cet uniforme redoutable me fit frissonner, je l'avoue, et, me frayant un chemin au travers de l'attroupement, qui était devenu considérable, tout ce que je pus attraper, désormais, ce fut quand j'entendis la voix du sergent qui disait :

« — Tiens ! C'est donc encore toi, la Grande-Vertu ! T'as un abonnement ?

« — Eh ben ! Oui, mon fils ; que veux-tu ? Les temps sont durs.

« Je ne vis et ne sus rien de plus. Étant parvenu jusqu'au dehors du groupe, je pris mes jambes à mon cou et quelques instants plus tard, j'étais sur le boulevard du temple, et le pauvre Bibi probable-ment, au bureau de police, en attendant les Madelonnettes.

« J'étais donc, encore une fois, seul dans le monde. J'avais bien un état, mais qui ne me plaisait guère ; quelques connaissances, mais qui me plaisaient trop ; des

habitudes de jeu, de boissons et de plaisir peu honnêtes, qui avaient pour résultat de me laisser le gousset vide ; et, en m'acheminant vers mon domicile, je pensais sérieusement à laisser là le mannequin et le crochet, et à entrer quelque part comme apprenti maçon ; un état qui n'exige pas beaucoup d'apprentissage, et où on gagne tout de suite quelque chose, à porter les briques et le mortier.

« Il était tard ; la nuit se faisait noire. Il est vrai que j'avais mangé pour deux jours, et que je n'avais pas faim. En passant sur la place Saint-Sulpice, je vis l'église encore ouverte, et comme je n'avais cette fois, rien qui m'en empêchât, je me décidai à y entrer.

« On venait, je pense, de terminer une cérémonie, un sermon, ou un salut, la foule sortait par toutes les portes, je me faufilai par celle qui donne sur la rue palatine, et je me trouvai dans la nef.

« Bientôt, il ne resta plus que quelques rares fidèles dans le saint lieu. Presque toutes les lumières avaient été éteintes et les mèches fumantes des cierges répandaient encore cette odeur particulière à la cire qui, mêlée à l'encens, donne à l'atmosphère des églises ce je ne sais quoi qui leur est spécial, et qu'on ne respire nulle part ailleurs. Ce n'est plus un parfum écœurant comme celui que les parfumeurs débitent ; mais une odeur mâle et vigoureuse qui fortifie l'âme et fait penser. On a beau dire, l'église ne ressemble à rien du monde, et si elle manquait, elle laisserait un vide que rien ne saurait remplir. Ailleurs, on se dissipe en prétendant qu'on s'amuse ; à l'église, on se recueille, mais on ne s'ennuie pas. La grande partie de notre vie se nourrit là, même au point de vue humain.

C'est là qu'on reçoit les premiers titres, sur les registres de l'état chrétien ; c'est là qu'on apprend à savoir qu'on a une âme, et qu'il y a un Dieu ; là qu'on fait sa première communion ; là qu'on se marie ; là qu'on sera porté après sa mort. On peut, si on veut, se mettre à genoux et respirer à la même place où, un jour venant, on sera étendu pour de vrai dans sa bière, où l'on ne vivra plus, où l'on ne respirera plus.

« Les églises me plaisent encore plus le soir que le jour. Elles semblent si grandes, alors ! Puis, tous les coins, dans l'ombre, paraissent si mystérieux ! Elles semblent parler. Chaque petit bruit est répété par les mille échos des voûtes et des chapelles. C'est comme un son qui n'est pas un son, et, malgré soi, on marche doucement et on parle bas dans le lieu saint, de peur de réveiller le silence.

« Je fis ainsi le tour de l'édifice, qui me sembla magnifique. De plus en plus, je sentais sous mes pieds s'élever comme de la chaleur par bouffées. Je compris d'où venait cette température agréable, et je résolus de m'arrêter sur une des grilles de fer par où passait le courant d'air chaud pour m'y réchauffer un peu les pieds, et y sécher mes vêtements percés par la pluie.

« Ce fut, en arrivant devant la chapelle de la Sainte-Vierge, que je mis mon projet à exécution. Déjà l'église était déserte : il ne restait plus qu'une seule personne agenouillée à la balustrade de l'au-tel, la tête cachée dans ses mains, priant, avec ferveur, la consolatrice des affligés, sans doute. Il y avait longtemps que je n'avais prié : cette vue m'y fit penser. J'approchai une chaise de la bouche de

chaleur pour ne pas en perdre la température, et, sans savoir ce que j'allais dire, je me mis à genoux, uniquement pour faire comme cette chrétienne qui était là, devant moi, prosternée.

« Le silence, étant devenu très profond, et moi ne faisant aucun bruit, je crus entendre que la pauvre créature à genoux, sanglotait, et paraissait bien misérable. Ses vêtements n'étaient guère plus propres que les miens, et sa mise n'était pas élégante. Je pensai que la prière de cette infortunée valait aux yeux de Dieu tout autant que celle des princesses, et un peu mieux que la mienne à moi, qui ne priais pas du tout.

« L'exemple est une bien belle chose. Je trouvai bête d'être à genoux auprès de quelqu'un qui priait, et de ne rien dire à Dieu : alors, repassant dans ma mémoire les formules que j'avais sues autrefois, j'y retrouvai le : *Notre Père*, et le : *Je vous salue*, et je les récitai l'un et l'autre, tant bien que mal, au bénéfice de cette malheureuse, dont la vue m'avait inspiré de les dire, et qui paraissait en proie à une si grande désolation.

« À peine avais-je fini mon *Pater* et mon *Ave Maria*, qu'un bruit de clefs se fit entendre du côté de la sacristie. Je compris qu'on allait fermer les portes. Je me décidai à attendre jusqu'au dernier moment, d'abord, parce que j'étais beaucoup mieux là que dehors, sous le givre et la pluie, et ensuite, je l'avoue, parce qu'un petit sentiment de curiosité me retenait. Je voulais voir ce qu'allait devenir la pauvre désolée que j'avais devant les yeux, et je ne voulais pas l'attendre à la porte, ne sachant pas par où elle allait sortir.

« Quand le sacristain fut arrivé près de nous, avec son trousseau de clefs d'une main et sa lanterne de l'autre, après avoir fureté dans tous les coins de l'église, exploré les chapelles et les confessionnaux, et regardé jusque dans la chaire, dans la crainte que quelque malfaiteur ne s'y trouvât blotti, il fit le tour de la chapelle de la Sainte-Vierge, et voyant que la personne agenouillée ne bougeait pas et semblait ne pas l'avoir entendu, il s'arrêta près d'elle et lui dit un peu brusquement, mais sans grande brutalité : — Eh ben ! Allons-nous coucher ici ? Ça sera donc tous les jours la même chose ? Vous n'entendez donc pas qu'on va fermer les portes ?

« La malheureuse se leva, non sans quelque peine, s'essuya rapidement les yeux sans mot dire, et, traversant la chapelle, s'approcha de mon côté pour rentrer dans la nef et partir.

« Quand elle fut arrivée sous la lampe qui brûlait devant le très saint-sacrement, un rayon de lumière tomba sur son visage pâle, et je pus entièrement discerner ses traits. Quelle ne fut pas ma surprise en la voyant ? J'eus peine à retenir un cri d'étonnement. Dans cette pauvre mendiante en pleurs, je reconnaissais et je retrouvais le bon ange de mon enfance ! C'était ma petite cousine, c'était Milie ! Milie, le seul être que j'aimasse : Milie, le seul être au monde qui m'eût jamais réellement et sincèrement aimé.

## *Chapitre XV*

Conversation en plein air. — Logement d'un nouveau genre. — Une course rapide. — Cinq minutes trop tard.

« Nous sortîmes de Saint-Sulpice sans que je me fusse fait reconnaître par Émilie ; et ce ne fut que dans la rue palatine, où je l'attendais sur les marches de l'escalier de l'église, que je pus l'accoster enfin et lui parler.

« Quand elle s'entendit appeler par son nom, elle tressaillit d'abord et recula tout effrayée ; mais aussitôt, m'ayant reconnu :

« — Auguste ! S'écria-t-elle, mon cher Auguste ! Et elle me tendit les bras.

« Elle avait grandi, depuis que je ne l'avais vue, et était d'une taille ordinaire pour ses quatorze ans ; mais combien je la trouvai changée ! Son vêtement, devenu trop court, était complètement usé et semblait collé à son corps, comme celui de quelqu'un qui sort de l'eau, des souliers d'où ses pieds sortaient par les fentes ; sur la tête, un mouchoir de coton, et sur ses pauvres épaules, transies, rien que l'étoffe rapiécée de sa robe d'indienne, qui avait l'air d'attirer et de respirer le froid.

« Elle n'était pas trop amaigrie, cependant, et sa jolie et douce figure était encore blanche et fraîche ; mais la teinte qui couvrait ses joues venait, probablement, de ce qu'elle avait beaucoup pleuré.

« — Où vas-tu ? Lui demandai-je, quand le premier moment de notre mutuel épanchement fut passé.

« — Je n'en sais rien, répondit-elle ; et ses larmes recommencèrent à couler avec abondance.

« Toute la tendresse que j'avais ressentie pour elle dans mon enfance, paraissait revenir en cet instant, et me remplir le cœur.

« — Il ne faut pas pleurer comme ça, Milie, lui dis-je ; voyons, raconte-moi donc ce qui te fait de la peine. Où demeures-tu ?

« — Je ne demeure nulle part, mou cher Auguste ; on m'a chassée de la maison où je travaillais.

« — Tas de canailles, va ! Qui donc ça qui t'a chassée ?

« — Ce n'est pas bien leur faute. Ils n'étaient pas assez riches pour me nourrir à ne pas travailler ; et je ne pouvais pas travailler avec ça.

« En me parlant ainsi, la pauvre Émilie me montrait le doigt index de sa main droite, entouré d'un chiffon.

« — Il y a vingt jours que j'ai attrapé un panaris à la suite d'une piqûre d'aiguille, et je ne pouvais plus coudre du tout ; on m'a bien fait tailler, quelquefois, des pièces

de linge pour faire des chemises ; mais il n'y en avait pas assez et j'étais, la moitié des journées, à ne rien faire. Pendant une quinzaine de jours on a continué à me nourrir, espérant que je guérirais plus tôt ; et puis, voyant que ça n'avançait pas, on m'a envoyée à la consultation de l'Hôtel-Dieu. Là, le médecin m'a dit que j'en avais bien pour deux mois au moins. Alors, voyant que ça serait trop long, on m'a renvoyée.

« — Ça ne fait rien, ce sont des fières canailles tout de même que tes patrons, Milie. Et puis, pourquoi ne t'a-t-on pas renvoyée chez nous ?

« — On a écrit à ma belle-mère, d'abord ; mais elle a cru que c'était un prétexte, et elle a répondu dans cette idée, un peu durement : alors, les patrons se sont montés et m'ont renvoyée le jour même, puisque chez nous ils ne voulaient plus me recevoir.

« — Eh bien ! Mais où couches-tu donc, ma pauvre Milie ?

« Elle regarda d'un air craintif tout autour d'elle, et la rue Palatine étant, comme d'habitude, silencieuse et déserte, elle me montra du doigt une de ces grandes guimbardes de voitures qui servent à faire des déménagements, et qui était allongée contre le mur en face de la porte de l'église, et elle me dit : c'est là.

« Je n'étais pas trop difficile en matière de couchage ; mais cependant, en pensant combien la malheureuse était légèrement vêtue, je me sentis frissonner rien qu'à me représenter ce qu'elle devait souffrir du froid, dans cette

machine couverte de toiles cirées, qui s'ouvraient à tous les vents.

« — Mais tu dois geler là-dedans, Milie ?

« — Non, pas trop, vois-tu : quelquefois il y a un peu de paille au fond, et puis, où veux-tu que j'aïlle, mon pauvre Auguste ?

« — Tiens, ça se trouve bien, tu vas venir chez moi. J'ai une maison.

« — Oh ! Je voudrais bien, mais...

« — Mais quoi ? Je demeure tout seul. Sauf les rats, tu n'auras pas la moindre compagnie. Viens donc, viens ! N'aie pas peur, va ! Je travaille, je gagne. Si tu veux je t'apprendrai l'état, c'est pas difficile, tu verras, nous serons toujours mieux là qu'ici, et tranquilles.

« — Merci, mon bon Auguste : je veux bien pour un jour ou deux ; mais, est-ce loin, la rue où tu demeures ?

« — C'est pas une rue, c'est une maison ; une maison tout entière à moi, depuis la cave jusqu'au grenier. C'est pas trop loin, d'ici-là ; on peut bien y aller en trois-quarts d'heure.

« — Alors, c'est impossible. Jamais je ne pourrai aller jusque-là.

« — Pourquoi donc ?

« — Tiens, vois-tu, mon bon Auguste, avec toi je ne

suis pas gênée ; tu sais que tu es comme mon frère : il y a deux jours que je n'ai rien mangé du tout, et j'ai bien faim. Si tu pouvais, seulement, me donner un morceau de pain, je pourrais aller avec toi après ; mais, sans cela, vois-tu, c'est impossible ; impossible ! C'est tout juste si je peux me tenir debout.

« Oh ! Comme je regrettais, en ce moment, l'argent que j'avais si bêtement et si inutilement dépensé ! Je n'avais pas un centime sur moi, et je ne connaissais personne où je pusse rien prendre à crédit. Je restai un instant comme abruti sous le poids de cette pensée et du regret de mon impuissance. Tout à coup, une pensée lumineuse vient à traverser mon esprit.

« — Reste ici, seulement une demi-heure, Milie. tu vas t'asseoir sur un banc sur la place de Saint-Sulpice. Je connais une maison, rue Saint-Jacques, où je suis sûr de trouver du pain ; je vais être revenu dans un clin-d'œil. Si tu as froid, promène toi un peu, et reste du côté du séminaire, tu en tends ?

« — Oh ! Merci, mon bon Auguste, tâche de te dépêcher, car j'ai bien froid. Il me semble que de manger, ça me réchauffera.

« Je partis en courant.

« De l'église Saint-Sulpice à la rue Saint-Jacques, il n'y a pas loin, et je franchis cet intervalle avec la rapidité d'un chien de chasse. Heureusement, je trouvai là ce que je cherchais. Je pris un gros morceau de pain, que l'on m'enveloppa, avec du fromage, dans un journal, et je re-

pris le chemin de Saint-Sulpice, en courant comme un fou.

« Arrivé sur la place, je m'élançai du côté où j'avais dit à Émilie de se tenir et de m'attendre. La place était déserte ; il n'y avait, sur les bancs, personne, qu'une vieille femme, qui semblait grelotter sous une sorte de capeline de laine, tout humide de la pluie fine et pénétrante qui n'avait pas cessé de tomber depuis le matin.

« Croyant qu'Émilie s'était un peu écartée pour se réchauffer en marchant, je l'appelai sans toutefois crier trop fort.

« — Milie ! Milie !

« Personne ne répondit à mon appel.

« Ayant recommencé deux ou trois fois à appeler, à la fin je pris le parti de m'adresser pour avoir des renseignements, à la vieille femme que j'avais vue. Elle releva la tête péniblement.

« — Qu'est-ce que tu veux ? Me dit-elle d'une voix rauque.

« — Avez-vous vu, lui dis-je, une jeune fille qui devait être assise par ici, il y a quelque temps ?

« — Par Dieu, si je l'ai vue ! Et après ?

« — Eh bien ! Où est-elle allée ?

« — Où elle est allée ? Par Dieu ! Y a pas cinq minutes

que le sergent de ville l'a empoignée, et l'a conduite au bureau de police.

## *Chapitre XVI*

Nouvelle lacune. — Ce que coûte quelquefois le bon marché. — Le colis humain. — L'atelier. — Culpabilité Relative de l'homme et de la femme. — La sentinelle avancée. — L'ignorance qui sait et la science qui ignore. — Lecture De piété instructive, mais un peu fade.— Poil de coq.— Les vraies chenilles dans les fausses fleurs. — Les livres qu'on ne sait pas lire. — Expulsion. — L'ouvroir. — Une dame qui sait compter. — Division du travail. — Règlement de vie. — Surcroît de travail. — Messes confisquées. — Les gens qui se plaignent. — Respect du dimanche. — À quoi, quelquefois, un directeur de conscience peut servir. — Le panaris. — L'expulsion bien méritée.

Nous avons prévenu le lecteur que le récit de notre cher apprenti contenait de nombreuses lacunes.

Parmi ces lacunes, il en est plusieurs qui n'ont guère d'importance, et d'autres, qu'il serait intéressant de combler. Au nombre de ces dernières, il nous semble pouvoir ranger l'épisode relatif à la bonne petite Émilie.

Cette chère enfant, que, plus tard, nous avons aussi connue, méritait à tant d'égards qu'on s'y intéressât et qu'on l'aimât ! Son cousin nous en parlait souvent et ce que nous avons appris d'elle par lui, et par les récits qu'elle-même nous en a faits, nous met, heureusement, à même de suppléer à ce que le manuscrit que nous suivons ne nous apprendrait pas.

Émilie était une charmante créature, non pas tant, peut-être, au point de vue de l'art, lequel est, quelquefois, un peu problématique et passablement litigieux, qu'à celui de l'expression du visage, qui est, comme on sait, une peinture de la plus noble partie de nous-mêmes ; et, surtout, au point de vue de l'âme, ce portrait de Dieu.

D'une complexion frêle et mignonne, elle était bien telle que nous la dépeint son cousin, et nous n'avons pas grand-chose à ajouter au tableau qu'il en fait lui-même. La vie semblait comme raréfiée dans cette pauvre nature délicate et fragile, par suite de la triste existence qu'on lui avait, dès sa petite enfance, fait mener dans des ateliers pestilentiels. À l'âge où l'enfant a le plus besoin d'air pur, de mouvement libre, et d'affection intelligente, le renfermer dans un milieu où il ne trouve qu'une atmosphère empoisonnée, une existence mécanique, et un entourage brutal, c'est un triste moyen de façonner des générations vigoureuses, au double aspect de la santé de l'âme et de la santé du corps.

Le progrès est, sans doute, une belle chose, et en particulier pour ce qui regarde le bon marché des denrées ; mais quand on vient à songer au prix réel que coûtent les objets qu'on achète, on regrette bien un peu, quelquefois,

que le rouleau de papier peint ne se vende que vingt-cinq centimes, et on voudrait devoir à d'autres causes le bienfait de ne payer le cent d'allumettes qu'un sou.

Émilie avait atteint sa quinzième année quand on l'expédia sur Paris. La belle-mère, n'ayant en vue qu'un seul point, celui de s'en débarrasser de la façon et aux conditions les plus avantageuses, ne s'enquit guère de la position que l'on voulait lui créer. Pour mettre, toutefois, son semblant de conscience à l'abri d'un semblant de remords, un comité de commères se réunit et décida que l'état de fleuriste était un état excellent et grandement lucratif. On se souvint que la cousine de l'amie de l'une de ces dames connaissait, dans le faubourg Saint-Martin, une maison où l'on confectionnait des fleurs, et les démarches opportunes furent tentées pour y faire entrer l'enfant. On l'accepta à des conditions pécuniaires assez douces, la durée de l'apprentissage fut fixée comme de coutume. Le père fut alors consulté pour la forme et consentit pour le fond ; puis le pauvre colis humain fut incontinent expédié par le chemin de fer, au grand soulagement d'esprit de la marâtre.

Je ne sais qui l'attendait à la gare ; n'importe qui la conduisit à sa destination. Heureuse encore de n'avoir pas été oubliée là comme un paquet sans valeur, et que personne ne songe à réclamer. Heureuse ? — ou malheureuse, qui le saurait dire ? Dans une vaste pièce, ouvrant immédiatement sur l'escalier et ayant vue sur une cour, recevant la lumière par un châssis vitré comme une espèce de serre ou d'atelier de peintre, vous apercevez une longue table couverte d'un tapis et, sur la table, des petits tas de pièces de mousseline, peintes de toutes les cou-

leurs, taillées à l'emporte-pièce, nuancées, gaufrées, classées selon leur importance et les exigences de la mode qui passe ou de la saison qui va venir. C'est là le sanctuaire où se confectionnent tous ces bouquets desséchés, brillants et sans parfum, qui passent ensuite dans les cheveux, les chapeaux, les corsages des dames de tout rang et de toute vertu ; joujoux fragiles et légers, tout pour les yeux ; petits mensonges portés par de plus gros.

Autour de la table, se tiennent ces demoiselles, des demoiselles pour de vrai, auteurs de toutes ces belles choses, pétales de roses, étoiles de jasmin, fleurs de lilas ou de pervenches, qui attendent l'heure de passer dans l'atelier supérieur du montage, pour y recevoir la forme suprême qu'il leur faudra subir.

Si vous entrez dans l'atelier, un atelier de femmes quelconques, et si vous portez un habit respectable, vous êtes frappé, au premier abord, de l'air modeste et décent et de l'attitude laborieuse des jeunes fées qui opèrent tous ces prodiges de l'art. On se croirait dans le temple du travail et dans le tabernacle de la pudeur. Tous les yeux sont baissés, toutes les mains sont occupées ; toutes les langues sans mouvement.

Passez, visiteur candide, passez vite, car on vous maudit. Vous ne savez donc pas que vous avez interrompu la conversation la plus intéressante ou la lecture la plus dramatique, précisément au bel endroit.

Si les femmes honnêtes savaient aux airs de quels cantiques, et à la récitation de quelles litanies ont été fabriquées les diverses pièces de leur toilette, et si ces objets

de luxe et de coquetterie pouvaient répéter tout ce qu'ils ont entendu, je doute que la plupart de celles qui les achètent osassent les porter.

L'atelier masculin et la société qu'on y rencontre sont, le plus souvent, funestes à l'homme ; mais, nous ne craignons pas d'affirmer que, pour la femme, l'atelier est, d'ordinaire, plus démoralisateur cent fois.

Nous ne voulons pas, ici, entrer dans des détails qui nous mèneraient un peu trop loin, peut-être, et que notre sujet, d'ailleurs, ne comporte ou du moins n'exige pas ; mais ce que nous pouvons et devons dire, c'est que les ateliers de jeunes filles sont très rarement des écoles de moralité, et que là où cette moralité a disparu chez la femme, le niveau où arrive chez elle l'instinct de l'impudeur ne tarde pas à descendre bien au dessous de celui qu'atteint, d'ordinaire, même l'homme le plus dépravé.

Pendant longtemps, nous avons été blessé de la sévérité excessive avec laquelle le sentiment public apprécie et traite, chez la femme, certaines fautes et certain genre de dépravation. Nous pensions et nous disions qu'il y avait, dans cette manière de voir et de juger, exagération et injustice : que la culpabilité étant égale des deux côtés, le châtement devait se répartir également aussi ; que le plus coupable était, souvent, celui qu'on flétrissait le moins, et que c'était, enfin, une anomalie étrange que de voir dans une même faute commise à deux, l'un des coupables tirer vanité et gloire d'un acte qui condamnait son complice à un déshonneur sans fin.

Nous disions bien d'autres choses encore, sans doute

fort belles et fort sensées en apparence ; mais comme on peut les trouver dans une multitude de livres de haute et basse morale, nous nous dispensons d'en entretenir, en ce lieu, le public.

Nous nous contentons d'ajouter qu'aujourd'hui nos idées ont subi, sur ce point, une modification radicale. Sans doute, le désordre des mœurs est, pour tout être humain, une souillure et une honte ; et quelque soit l'habit qu'on porte, nous ne prétendons amnistier personne d'un châtement toujours trop mérité ; mais nous disons que quant à la pénalité et au déshonneur que la société inflige, le sentiment public, cette fois, est juste et ne s'y trompe pas.

Dans une armée, il y a des devoirs à remplir pour tout le monde ; mais ces devoirs ne sont pas tous et toujours d'une égale gravité. Chacun doit marcher droit, j'en conviens, soumis à une étroite discipline, combattre avec courage, tenir ses armes prêtes, et obéir au commandement. Mais quand un troupière vulgaire laisse tomber son arme, ou retourne à l'ambulance, sous le prétexte d'une entorse, cela ne tire pas à conséquence comme la lâcheté, la connivence ou le sommeil de la sentinelle avancée, chargée de prévenir de l'approche et des moindres mouvements de l'ennemi. Or, selon notre conviction profonde, il nous paraît, aujourd'hui, que dans l'armée qui combat ici-bas pour la cause de la morale et de l'ordre, sous les regards de Dieu, la femme a été choisie d'en haut pour garder le camp d'Israël. Il nous semble qu'elle n'est pas un combattant ordinaire ; mais plutôt la sentinelle avancée, gardienne de la chasteté publique et placée, par le maître suprême, aux avant-postes de la pudeur.

Malheur donc à la femme qui ne comprend pas la dignité, la sainteté, la hauteur de sa mission sublime ; quand elle tombe, elle tombe toujours plus bas, parce qu'elle tombe de plus haut, et sa flétrissure, quelque sévère qu'elle paraisse, est une humiliation légitime pour un double crime commis, un crime individuel et un crime social.

La pauvre Émilie, tant qu'elle n'avait habité son village, avait pu et su préserver son âme de tout impur contact. Précisément parce que sa candeur et son innocence étaient grandes, la moindre apparence du mal la faisait inévitablement fuir. Une âme vraiment virginale comprend sans peine tout ce qui est honnête et pur ; dès que quelque chose lui demeure voilé, c'est que ce quelque chose est mauvais et funeste, et ce saint effarouchement des cœurs chastes en présence de toute obscurité incon nue, est un instinct vrai, déposé par la main divine dans la maison de paix et de lumière que la sagesse éternelle s'est bâtie.

Oh ! Que vous avez raison, âmes chastes, de préférer votre docte ignorance des choses de la terre à la possession honteuse d'une science qui avilit ! La Faute d'une femme qui voulut trop savoir a perdu le monde entier. L'humanité a cessé de voir Dieu par la curiosité d'Ève. Il semble qu'elle ne puisse être réintégrée dans sa dignité première que par ceux dont il a été dit : bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ! Quand le soleil brille au ciel, celui qui a besoin, pour y voir clair, de la lumière fumeuse d'une lampe, celui-là montre bien qu'il a trouvé moyen de faire les ténèbres dans sa maison. notre petite Émilie s'était tenue éloignée de tout contact immonde :

même dans la fabrique d'allumettes, elle avait su garder sa dignité chrétienne ; peu à peu, elle était devenue la plus grande de toutes celles qui travaillaient dans l'usine ; et, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, elle avait fini par conquérir, d'abord, la paix pour elle ; puis, la confiance des autres ; puis, enfin, l'estime et le respect universels.

Quand elle partit, ce fut une sorte de désolation générale dans la maison qu'elle quittait, et où elle était, par ses compagnes, appelée Maman Milie, titre qu'elle méritait bien, vraiment ; oui, bien mieux que la plupart des mères de ces malheureuses enfants.

Mais à Paris, quelle différence ! À peine introduite en présence de la maîtresse de l'établissement, — espèce de Dieu caché, vivant en dehors du monde qui la faisait vivre, et représentée par deux ou trois chiens de garde, sous le nom de maîtresses d'ouvrage, — Émilie subit un interrogatoire bref et sec, et se vit confiée aux soins d'une des maîtresses susdites, pour être de suite casée au lieu et place destiné aux commençantes. On débuta par lui faire séparer les feuilles vertes, réunies en paquets, et destinées à passer ensuite dans l'atelier de montage. La demoiselle principale s'était bornée à lui recommander de ne pas perdre son temps : c'était encore de la morale.

En entrant dans l'atelier, elle vit tous les regards braqués sur elle, et cette rangée d'yeux hardis et scrutateurs lui fit monter le rouge au front. Les réflexions que sa venue suggéra ne furent pas unanimes, mais furent unanimement relatives à son extérieur, quelques-unes à la figure, un grand nombre à la tournure, la plupart au vête-

ment.

Le vêtement est une si grande affaire pour les femmes ! Et, en réalité, celui de la pauvre Émilie faisait bien tache parmi toutes ces splendeurs.

Quand elle fut assise à l'ouvrage, au bout de quelques instants, une des grandes prenant la parole :

« — Mademoiselle, est-ce que nous n'allons pas continuer la lecture ?

« — Mais je veux bien, si ça vous fait plaisir, répondit la maîtresse, qui, sans doute, n'en avait pas moins envie que les autres. Au tour de qui était-ce ?

« — C'était Arsénie qui allait prendre quand mademoiselle est arrivée.

Alors, on ouvrit un tiroir discret et on en exhiba un livre : un livre dont la reliure semblait flasque et molle, dont les feuilles étaient noires et les marges rongées, surtout dans la partie inférieure, par le frottement des pouces. Un savant eût calculé que pour mettre en tel état un volume de cette grosseur et de cette importance, il devait avoir passé au moins dans quelques centaines de mains : mais nous ne sommes pas savant.

Émilie ignorait cet usage. Elle ne savait pas que dans une grande partie des ateliers de Paris, on obtient le silence et le travail assidu, au moyen d'une lecture à laquelle chacune doit s'atteler à tour de rôle, pendant un quart-d'heure ou une demi-heure, et que, grâce à cette lecture, on n'entend absolument d'autre bruit que la voix

de la lectrice, quand le sujet, surtout, est un peu intéressant.

Les livres sont, quelquefois, apportés par les ouvrières externes, quand elles ont la chance d'en posséder quelqu'un qui soit bon et encore inconnu. Lorsque quelque ouvrage nouveau est signalé comme exceptionnellement remarquable, et n'est possédé par personne, on se cotise dans l'atelier, quelquefois pour l'acheter, mais, le plus souvent, pour le prendre en location à quelque cabinet de lecture bien assorti.

Émilie pensa d'abord qu'on allait lire quelque traité instructif ou pieux, un livre de dévotion ou d'histoire, et se félicitait d'être entrée dans une maison où elle pourrait, tout en travaillant, orner son esprit de connaissances utiles. Hélas ! La pauvre enfant ! Elle ne savait pas où se puise la science de la plupart des ateliers de Paris, et à quelles sources fétides vont boire les jeunes filles de douze à seize ans !

Le livre qui servait de pâture en ce moment aux ouvrières de M<sup>me</sup> Klein n'était pas un des plus mauvais de la collection. Plusieurs estomacs blasés commençaient même à le trouver un peu fade ; heureusement, ça faisait rire de temps en temps ; mais ça n'était pourtant encore que du Paul Dekock.

Paul de Kock, plus poétiquement nommé *Poil de Coq* par ma portière, femme âgée et sans malice, n'est pas précisément ce qu'on appelle un grand écrivain ; mais, pour certaines gens, c'est juste l'auteur qu'il leur faut.

Il est vrai que pour toute personne qui se respecte, *Poil de Coq* est l'auteur qu'il ne faut pas. Au point de vue de l'art, ses ragoûts sont toujours le même morceau de poisson gâté, que l'on diversifie à l'aide d'une multitude d'épices avariées. L'odeur en est forte, et, pour qu'un estomac s'en contente, il faut que ce malheureux viscère soit devenu furieusement endommagé.

Les demi-mots de cet auteur et son vocabulaire empes-té, n'offrent aucune difficulté à l'intelligence des lecteurs du demi-monde auquel il les emprunte, et auquel il les sert avec la même fidélité ; mais juste ciel ! Quand une âme chaste et propre vient à tomber dans cet égout !

Figurez-vous, gentilles dames, lectrices du *Clocher*, qu'un jour, en vous rendant à quelque honnête soirée, quand vous êtes gantées de frais avec vos gants chamois, petit chef-d'œuvre d'artiste, emprisonnant votre main blanche dans la moelleuse captivité d'une peau de chevreau souple et parfumée, imaginez-vous qu'un faux pas... en descendant de voiture... là, au coin d'une borne abominable...vous comprenez ! Le mal est si grand, si grand, que la main demeurée pure n'ose pas délivrer sa malheureuse compagne, et que vos yeux n'osent même pas la regarder dans son enveloppe souillée. C'est en détournant la tête que vous implorez de votre femme de chambre qu'elle vous arrache au plus vite cet objet de dégoût et d'horreur.

Je suis sûr que vous m'avez compris. Un homme, un homme lui-même, cette nature grossière et insensible, un homme me comprendrait. Personne n'aurait l'affreux courage de contraindre qui que ce soit, victime d'un accident

pareil, à demeurer dans cette situation intolérable pendant une heure entière. Ce courage, — cette férocité — non, personne ne l'aurait, non, pas même un mari, fût-il de septièmes noces. J'en jure par mon alêne.

Eh bien ! Tel était le supplice, pourtant, auquel se trouvait condamnée l'infortunée Milie. Il fallait que ses oreilles subissent l'audition de ce vocabulaire au dessous du poissard. Le poissard est de l'eau de rose triple et de l'essence du plus pur benjoin au prix de ces ordures. Il fallait qu'elle vécût dans cet air empesté, qu'elle respirât cette atmosphère infecte, qu'elle entendît, sans relâche, ces interminables répétitions de la même infamie, retournée en tous sens et représentée sous mille aspects : un luxe d'exhibition de la même laideur, interrompu seulement par les éclats de rire encore plus laids d'un auditoire d'âmes déguenillées ! Car un caractère spécial de l'impureté consiste à ronger, peu à peu, tout ce qu'il y a dans l'âme de spirituel et de divin. C'est un cancer qui s'élargit sans cesse, et ne laisse rien subsister de vivant près de lui. Pauvre Émilie ! Dans quel triste monde était tombé son chaste cœur !

Et, parmi ces jeunes filles, il y en avait dont la physiologie était si candide, dont le sourire était si angélique, dont le front était si virginal ! Il y en avait dans le sein desquelles l'innocence outragée protestait encore tous les jours, qui, le soir se cachaient la tête dans leurs deux mains, et pleuraient de honte au pied de l'image de marie, la reine des vierges, qu'elle n'osaient presque plus regarder, qu'elles osaient à peine prier, qu'elle n'osaient jamais nommer. Elles eussent été, ailleurs, si modestes et si bonnes ; mais là, elles n'osaient pas, les lâches, protester

contre le scandale universel ; et, quelquefois, — dans la crainte qu'on ne tournât en dérision leur prudence et qu'on ne les appelât dévotes, — quelquefois c'étaient elles qui, les premières, donnaient le signal odieux d'un éclat de rire infernal, brûlant aux lèvres et nauséabond au cœur. Étreintes entre la double crainte du ridicule et du sacrilège, la terreur d'un plat sourire leur faisait déchirer à la robe de leur pudeur, chaque jour, un affreux lambeau.

Le respect humain est odieux chez l'homme, et funeste ; mais chez la femme il est plus funeste encore et plus odieux cent fois.

Et, de main en main, passait le livre obscène. Chacune lisant, à son tour, pendant un quart d'heure ou une demi-heure, jusqu'à ce qu'enfin, il arriva à la pauvre enfant, rougissante et tremblante de terreur et de dégoût.

Que faire ? Que répondre ? Quelle excuse alléguer, pour refuser cette tâche déshonorante et vile ? Intérieurement, elle priait : elle n'écoutait rien et regardait Dieu, douloureusement, dans son cœur.

« — Anastasie a passé la demi-heure, dit une de ces demoiselles, à la fin d'un chapitre.

« — Eh bien ! Passez à la suivante, dit la maîtresse.

« — Mademoiselle, c'est à votre tour, dit la dernière lectrice à Émilie, en lui tendant le livre ouvert. Émilie les yeux rouges, n'osant pas même regarder ce volume infect, jeta un regard suppliant sur sa voisine.

« — Est-ce que vous ne savez pas lire, mademoiselle ?

Lui demanda-t-on.

« — Oh ! Si ; je sais lire, mademoiselle.

« — Et bien, alors ?

« — Pardon, dit la malheureuse enfant d'une voix émue et tremblante, mais je ne sais pas lire des livres comme celui-là.

Ce mot fit passer dans toutes ces jeunes filles comme une commotion électrique. Peu de réflexions furent échangées. Personne ne rit : plusieurs se sentirent monter le rouge au front et admirèrent intérieurement un courage qu'elle n'osaient pas imiter. Deux ou trois murmurèrent entre leurs dents : imbécile, paysanne ! La maîtresse crut sa dignité offensée, et déclara que dans l'atelier on ne lisait rien qui ne pût être lu par des personnes honnêtes ; mais, cependant, ce jour là, la lecture fut finie en cet instant, et le livre après être resté quelque temps ouvert sur la table, fut, sans bruit, refermé, comme par distraction pure, et, comme par distraction encore, renfermé dans son ténébreux tiroir.

Ah ! Si on savait la puissance qui est contenue dans un seul acte de courage, accompli par quelqu'un qui ne rougit pas de son devoir !

Toutefois, plusieurs, intérieurement irritées, jurèrent une haine implacable à l'auteur de cette malencontreuse révolution. Ce n'est pas impunément que l'on arrache à un chien l'os sordide qu'il a commencé à ronger. La maîtresse, en particulier, la plus coupable de toutes, se sentait

aussi la plus humiliée et déclara, en particulier, à plusieurs des ouvrières « qu'elle ne se laisserait pas faire la leçon par une paysanne mal dégrossie, » ce sur quoi toutes, unanimement, comprirent qu'elle avait tort, et, les unes, par faiblesse, les autres, par méchanceté, mais toutes, encore unanimement, déclarèrent qu'elle avait bien raison.

À dater de ce jour, pourtant, Émilie fut dispensée de la honte de faire ces malsaines lectures. Hélas ! pour La pauvre enfant, c'était déjà bien trop de les entendre.

Nous sommes contraints d'abréger les détails, si intéressants pourtant, de cette vie de supplices cachés et cuisants, de renoncer à peindre la vie d'une fille, honnête et chrétienne, dans un atelier de fleuristes. Mais si l'on veut se souvenir que, dans la plupart de ces maisons, il est à peine une seule ouvrière de quatorze ans qui n'ait au dehors quelque honteuse intrigue, que les externes, presque toutes, vont et viennent aux bras de petits messieurs, qui ne sont pas précisément des anges de vertu, que l'abjecte matière du vice est le thème incessant et invariable sur lequel roulent toutes les conversations du lieu, et que les mœurs sont, là, aussi avariées que le langage, on comprendra, sans trop de peine, que notre pauvre Émilie dut cruellement y souffrir.

Elle y était comme la note mélodieuse au milieu d'un charivari discordant ; comme une petite fleur parfumée sous les pieds de danseurs ivres, dans une orgie. Celles qui se sentaient portées à l'aimer n'osaient ni le montrer ni le lui dire. Elle était si gênante, parce quelle était si gênée ! Peu à peu l'orage se forma, grossit et éclata contre

elle. N'osant pas s'avouer pourquoi on la repoussait de cette société indigne, on chercha des prétextes et on tarda pas à en trouver. On l'accusa, sachant que c'était faux, d'être un espion auprès de la maîtresse, pour se donner le droit de la rejeter et de la haïr, et on l'accusa auprès de cette même maîtresse de gâcher l'ouvrage et de perdre la mousseline, ou son temps, ce qui était un péché tout à fait irrémédiable.

Peu à peu, sa situation s'empirant toujours et se trouvant de plus en plus tendue, il devint tout à fait impossible qu'elle demeurât plus longtemps dans ce lieu maudit. On écrivit aux parents pour se plaindre de leur fille, les parents écrivirent à leur fille pour la gronder avec menace, et, un beau jour, au grand soulagement de toute la ruche, la pauvre petite abeille dut quitter le royaume des fausses fleurs.

Ce fut en quittant l'atelier de fleuristes que la pauvre Émilie entra dans la maison de confection d'où nous l'avons vue sortir.

Cette maison, du genre de celles que l'on nomme ouvriers, était tenue par une dame veuve d'un certain âge, qui l'avait achetée, à un prix assez modéré, il y avait une vingtaine d'années, et qui en tirait d'assez honnêtes profits. Cette maison semblait le temple du travail, et, comme elle prospérait, elle était fort respectée. La maîtresse, dans une vaste pièce, assise sur une estrade, auprès d'une fenêtre, surveillait, du haut de son trône redouté, tout le petit troupeau confié à ses soins, et entassé sur des bancs cloués à de longues tables, autour de la salle commune.

Il y avait, dans le nombre, quelques externes, envoyées en ce lieu par leurs parents, pour apprendre la science ou l'art du travail d'aiguille ; mais la majeure partie se constituait de pensionnaires, y vivait, y dormait, y prenait ses repas.

La patronne de céans était une femme d'ordre et d'économie, pleine, en outre, de vigilance et de sévère majesté. Elle comptait admirablement ; c'était même là son fort. Il est vrai qu'elle cousait aussi quelquefois, qu'elle coupait de temps à autre, s'il s'agissait d'une pièce de confection facile, qu'elle posait, par ci par là, un bouton, au besoin ; mais sa spécialité réelle consistait à compter.

Elle comptait tout : d'abord, les matières premières qui lui arrivaient du dehors, toile ou calicot, batiste ou flanelle, jaconas ou percale, en pièces ou en morceaux. Elle comptait les objets confectionnés, et les classait, avec un ordre admirable, en piles harmonieuses, sur un vaste meuble, destiné à cet usage de temps immémorial.

L'ouvrage qu'on faisait au dedans était fourni par les gens du dehors, et distribué, selon leur capacité respective, aux petites ouvrières de céans. Le travail commandé par des particuliers avait l'honneur de passer aux mains des plus habiles, celui qui venait des magasins était, généralement, confié à des doigts moins experts ; quant à celui pour l'exportation, il était fait par les débutantes, quelque fût leur degré de talent.

L'apprentissage, chez les femmes, dure partout trop longtemps, et cela tient, en partie, à l'appétit de lucre qui dévore les maîtresses, et à la parcimonie avec laquelle

leur labeur est payé. Quand on met sa petite fille, à douze ans, dans un ouvroir quelconque, on s'imagine que bientôt elle saura travailler comme une fée. Erreur grave ! Les patrons entendent autrement leurs intérêts, cette chose sacrée qui doit, justement, passer avant tout. On a pris une enfant chez soi, pour cinq années, je suppose ; l'essentiel n'est pas du tout qu'au bout de ses cinq ans elle sache tailler et coudre une chemise ou un caleçon entier ; l'essentiel c'est qu'elle rapporte plus qu'elle ne coûte, quoi qu'elle ne coûte pas, assurément, bien cher.

Supposons que chaque tête mange environ pour 80 ou 85 centimes par jour, il faut, de toute rigueur, que son aiguille produise 50 centimes en sus, au moins, à celle qui lui fait la grande charité de l'entretenir. Aussi ne s'applique-t-on pas à lui enseigner tout ce qu'elle doit savoir plus tard pour être parfaite ouvrière ; mais à lui faire fabriquer ce qu'elle sait déjà, autant qu'elle en peut fournir. Celle-ci fera des ourlets pendant dix mois, celle-là coudra des manches pendant trois années, une autre posera des devants, ou fera des boutonnieres à perpétuité ; et, en fin de compte, chacune aura ourlé, piqué, marqué, ajusté, coulissé, pendant tout le temps de son apprentissage, et si vous lui demandez ensuite de vous faire un gilet de flanelle ou une camisole en entier, aucune ne le saura faire, parce qu'aucune ne l'aura appris, cela prendrait trop de temps de l'enseigner. On ne passe au travail qu'on fait moins bien que lorsque celui qu'on fait le mieux vient à manquer.

Dans ces lieux, voici, à peu près, quel est le règlement de vie.

On se lève le plus tôt possible ; on se débarbouille si on veut ; quelquefois, au galop, on marmotte une prière ; puis, vite, vite, mesdemoiselles, au travail ! La journée commencée dure jusqu'à l'heure du déjeuner, qui se constitue d'un morceau de pain de huit jours de date, ou d'une soupe aux farineux ; puis l'aiguille, jusqu'au dîner, sous l'œil et les lunettes de la maîtresse. On dîne aux farineux, le plus qu'il est possible ; rien n'est bon comme les pommes de terre, les lentilles et les haricots. C'est un baume sur l'estomac. On prend, ensuite, un simulacre de récréation, dans une cour étouffée, où jamais le soleil ne pénètre, et où l'on grouille pendant vingt minutes, sous le prétexte de respirer l'air pur.

Après quoi, on retravaille encore, jusqu'au moment béni des farineux du soir, assise à la même place, le dos courbé sur la même tâche, se piquant les doigts avec la même aiguille, et rêvant des jours meilleurs.

Le soir, a lieu l'inspection des lâches, on vérifie si le nombre de pièces est consciencieusement achevé, si le travail est présentable. On condamne à rester plus tard les plus lentes et les plus paresseuses : on enjoint, aux coupables de négligence, de découdre et de refaire le travail mal fait, et on va se coucher ensuite, le plus tard qu'il est possible, quand, le sommeil fait, invinciblement, fermer ces pauvres petits yeux, et ouvrir ces pauvres petits doigts.

Ceci est pour les jours ordinaires, où l'ouvrage peut attendre ; mais quand l'ouvrage presse, l'ouvrage commande, et, par obéissance, au travail on passe encore la nuit.

Les ouvriers ne sont pas ordinairement impies, ils sont seulement abrutissants ; mais quand l'ouvrage le demande, le dimanche souvent est complètement oublié. Décidément, notre aimable société moderne reprend tous les symptômes et les allures du paganisme.

Le bon côté de ce genre d'établissements, c'est qu'au moins on peut, en général, y vivre d'une manière relativement honnête. L'excès du travail y est une garantie un peu rude, mais efficace, contre un certain genre d'immoralité, quand il faut chaque soir avoir gagné ses quinze sous, prix de la confection d'une chemise d'homme commencée le matin, on éprouve un besoin de repos qui vous fait plus aisément oublier bien des choses.

La pauvre Émilie se trouva donc ainsi placée dans un élément qui lui semblait relativement très doux. Que lui importaient la souffrance, la brutalité des maîtresses, les longues heures de travail ! Comme on savait que ses parents l'avaient à peu près abandonnée, avec elle on se gênait moins encore qu'avec celles qui pouvaient adresser à quelqu'un des plaintes, et trouver quelque part un écho. Comme elle n'était pas bien habile ouvrière, elle se vit condamnée, dès l'abord, aux ouvrages de rebut. Sous le prétexte de punir sa gaucherie, et pour une raison non avouée de sordide économie, bien souvent elle dut prolonger ses veilles ou subir l'humiliation d'un dîner au pain sec. Mais qu'étaient toutes ces choses au prix de la paix relative qu'elle trouvait dans cet asile.

Les deux premiers dimanches qu'elle y passa, le travail pressant, la messe fut confisquée. Le troisième vint, l'ouvrage ne pressait pas ; mais il fallait balayer l'atelier

et le dortoir, et force fut à Émilie de rester, avec quelques autres, pour vaquer à cette fonction indispensable. Plus tard, elle demanda humblement à accompagner à l'église celles qui avaient le bonheur d'y aller, mais il lui fut répondu qu'elle était trop déguenillée et qu'elle ferait honte à l'établissement. Elle se vit donc, la malheureuse, contrainte de demeurer à la maison, avec les autres privilégiées, que leur costume privait de cette ineffable consolation.

Ainsi s'écoulait la vie pour l'infortunée ; passant les nuits dans un dortoir infect, dévorée par les insectes de tout genre, qui pullulaient dans ces hautes régions, sans que personne daignât leur faire une guerre efficace, passant ses jours dans un travail ingrat et opiniâtre ; toujours grondée, souvent punie, battue quelquefois, sans aucun motif raisonnable, la plupart du temps par la seule cause que quelque surveillante sentait le besoin de faire passer sur une ouvrière la mauvaise humeur que lui avaient fait contracter les grogneries de la maîtresse, telle est l'histoire d'un jour, multiplié par trois cent soixante-cinq jours.

Et pourtant, en dépit de ces misères, de ces humiliations, de ces souffrances, Émilie n'était pas trop malheureuse, parce qu'elle aimait Dieu. La privation qui lui était la plus sensible était celle des se cours spirituels, privation qu'elle avait dû, d'ailleurs, subir toute sa vie, et à laquelle jamais elle n'avait su s'habituer. Mon Dieu ! Il y a tant d'âmes qui jouissent abondamment de toutes ces choses, et qui n'en sentent pas le prix ! Si l'on pensait un peu à ceux et celles qui manquent de tout appui dans le chemin de la vie, on profiterait davantage de ce qu'on a,

et on murmurerait moins de ce que l'on n'a pas. Il y en a tant qui sont encore plus dépourvus que vous !

Quelques mois s'écoulèrent ainsi. Notre jeune recluse avait, dans l'ouvroir, fini par s'attirer l'affection et la confiance de plusieurs des enfants, surtout parmi les jeunes, auxquelles elle donnait, de temps en temps, quelque conseil charitable, et dans le cœur desquelles elle cherchait à éteindre les germes de haine et de colère que toutes, plus ou moins, éprouvaient contre des supérieures sans entrailles et sans pitié. Elle avait, en même temps, il est vrai, conquis la pleine désaffection de bien d'autres élèves, en refusant nettement de s'associer à des discours ou à des désordres, que l'absence de toute surveillance rendait encore assez faciles et trop fréquents, aux heures où les apprenties demeuraient livrées à elles-mêmes. Mais ces antipathies eussent été sans bien grande importance, si elle n'eût trouvé moyen, l'imprudente, de s'aliéner aussi le simulacre de cœur de la maîtresse du lieu.

Ce fut encore à l'occasion du dimanche :

Dans ces maisons d'argent, on ne calcule absolument que le bénéfice. Tout le reste se voit, au Dieu intérêt, inévitablement sacrifié. Il s'ensuit que, comme il faut bien, quelquefois, que les ouvrières se raccommoient, on leur donne, pour cette opération, les heures du jour que s'est réservé le seigneur, et où cela n'est défendu que par Dieu. Émilie, comme de raison, essaya de se soustraire à cet usage impie. Or, comme la bourgeoise n'était pas d'humeur à laisser perdre une heure et que, d'ailleurs, elle aimait à passer pour pieuse auprès de certaines gens dont elle pouvait, parfois, avoir besoin, elle avait décidé dans

sa sagesse que, par respect pour le saint jour, les ouvrières de sa maison le passeraient tout entier à rapiécer leurs robes, et à reprendre leurs bas.

Émilie eut l'impertinence de résister à cet usage, et, quand on lui en adressa des reproches, elle osa répondre que le travail du dimanche n'était aucunement permis, et que l'excuse de travailler pour soi n'était pas une légitime excuse. Elle avait certainement raison, la pauvre enfant, mais si elle eût pu consulter une personne compétente-, on lui eût dit que, de la loi divine sur ce point, personne ne pourrait nous dispenser, sans doute, mais qu'il était des cas de nécessité morale où cette même loi n'obligeait pas, et que dans la triste position où elle se trouvait placée, en se soumettant à une exigence détestable, la faute de sa transgression retombait tout entière sur la tête de la maîtresse coupable, et nullement sur son front innocent. On lui eût dit cela, je pense, si elle eût pu consulter quelqu'un, la pauvre enfant ; mais qui pouvait-elle consulter, hélas ! Recluse qu'elle était, condamnée aux travaux forcés pour cinq ans !

Quoi qu'il en soit, celle que sa résistance humiliait se sentit blessée au vif de ce reproche indirect que lui adressait une inférieure, au sujet d'un règlement anti-social, anti-charitable, anti-chrétien ; mais comme, pourtant, l'autorité ne doit jamais avoir tort, et que ceux qui l'exercent désirent participer à ce privilège de l'indéfectibilité, on se fatigua bientôt d'avoir, chez soi, la vivante critique d'une des dispositions réglementaires du lieu où l'on régnait en souveraine. Ce fut sur ces entrefaites que survint le panaris douloureux qui rongea le doigt de l'enfant. Les efforts qu'elle fit pour travailler quand

même, ne servirent qu'à irriter son mal, et à en rendre la guérison plus difficile. Bientôt il n'y eut plus d'héroïsme qui tint, et l'aiguille s'arrêta.

On essaya de mettre Émilie à quelques gros ouvrages ; mais il n'y en avait pas assez pour l'occuper tout le jour ; ce fut alors qu'on écrivit aux parents : la belle-mère ne répondit point d'abord, et, enfin, aux reproches qu'on lui faisait de nouveau, sur la paresse de la pauvrete, elle envoya, comme décision irrévocable, à sa belle fille elle-même, une lettre d'amers reproches, en lui disant nettement qu'elle tachât de contenter mieux ses *bonnes maîtresses*, car son père et elle étaient bien décidés à ne la reprendre jamais.

À la suite de cette épître toute maternelle, Émilie fut immédiatement et honteusement chassée, malgré ses supplications et ses pleurs.

## *Chapitre XVII*

La mère Jacques intervient Sans grand Succès. — L'auteur quitte le mannequin pour prendre La truëlle. — Réflexions philosophiques sur l'état de maçon, sur les bâtisses de Montrouge, et considérations théologiques sur l'intervention du diable dans la question du dimanche. — Si j'étais Pape. — Tout n'est pas rose. — Le Manceau. — Deux choses étonnent l'auteur. — Deux poids et deux mesures. — Le Péché irrémissible. — Persécution. — Propre-à-rien propose une expérience aux libres penseurs. — La cigale et la fourmi. — Le dépurateur des mœurs. — On a toujours quelque chose à apprendre. — Encore le diable. — Qui trop embrasse mal étreint. — Entre deux mots il faut toujours choisir le moindre.

Ces détails complémentaires une fois donnés sur la situation d'Émilie, et sur les événements qui l'avaient amenée, nous laissons de nouveau la parole à son cousin.

« Quand je sus la cause pour laquelle je ne trouvais plus Émilie à la place où je l'avais laissée et lui avais dit de m'attendre, mon cœur se serra et je m'éloignai de ce

triste lieu en pleurant, et avec le cœur bien gros. Je l'aimais tant ! Et puis, il me semblait qu'avec elle je fusse devenu bon. Rien qu'à la voir, je me sentais déjà tout changé. Et maintenant, au moment où je la retrouvais, voilà qu'il me fallait la perdre encore ; et la perdre de quelle façon !

« Comment faire, maintenant, pour m'informer d'elle ? Qu'allait-elle devenir ? Où l'avait-on emmenée ? Au bureau de police, et de là, peut-être, en prison. Quant à moi, je sentais que je ne pouvais lui être d'aucun secours. J'avais assez à craindre pour mon propre compte, et en m'approchant trop près des agents chargés de veiller à l'ordre public, je m'exposais à me faire pincer, sans profit pour personne. Je sentais tout cela d'instinct et, aussi, parce que l'expérience commençait à me venir.

« Je me décidai donc à en parler à la mère Jacques, que nous trouvions quelquefois chez le père Lognon, et avec laquelle nous trinquions, de temps en temps, en faisant la consommation d'un petit verre d'absinthe. Je connaissais ses heures, et, comme il était trop tard, ce soir-là, je résolus de lui en dire deux mots, dès le lendemain matin.

« Au fond, la mère Jacques avait bon cœur. Comme presque tous les gens de notre quartier, elle était plutôt grossière et ignorante que mauvaise. C'étaient, tout ce monde-là, des blocs de pierre pas dégrossis, et voilà tout.

« Le lendemain, donc, je fus chez elle avant qu'elle ne sortît. Je la trouvai accroupie, occupée à ranger ses chiffons en tas, et à les classer.

« — Tiens, te v'là, bouteille d'encre, me dit-elle, en m'apercevant.

« Il faut dire, pour l'intelligence de la chose, qu'on m'appelait *bouteille d'encre*, parce que Bibi s'appelait la grande vertu. On m'avait d'abord surnommé la petite vertu, et comme je ne sais quel imbécile avait dit que la bonne encre s'appelait de la petite vertu, alors on m'avait accroché le sobriquet de bouteille d'encre. C'est comme ça que tous les sobriquets se donnent.

« — Oui, c'est moi, mère Jacques, lui dis-je ; je viens vous parler d'une petite affaire.

« — Ah ! C'est-y pour Bibi ?

« — Non, ça me regarde. Bibi est au clou depuis hier.

« — Oui, oui, je sais, y en a pour jusqu'au mois de mars, ou approchant. Aboule-moi ton cas, mon fieu ; mais, pendant que tu jabotes, tu pourrais bien m'aider un peu : hein ! Feignant.

« — Bien de tout cœur, mère Jacques, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

« — Tiens, empile-moi les laines ; y en a ben pour dix francs. C'est une fière chose que l'incivilisation, quand je pense qu'y font des habits tout fringants neufs, avec ces vieux rogatons-là ! Je me suis laissé dire que ça servait à habiller les ministres et les préfets.

« — Oh !

« — N'y a pas de oh ! Grand serin ! Ça va à Lisieux, tout ça ; y vous le recarde, y vous le nettoie, y vous le re-tape, et, après, on peut en habiller un prince avec. Allons, travaille, et coule-moi ton cas dans le tuyau d'oreille.

« Je lui dis alors toute l'affaire : comme quoi Émilie était si malheureuse chez elle, et son voyage à Paris, et tout, jusqu'à l'histoire de notre rencontre de la veille. Il paraît que je fus très éloquent, car la mère Jacques, vers la fin de mon récit, s'arrêta et m'écouta jusqu'au bout sans m'interrompre.

« — la pauvre diablesse ! Me dit-elle, quand j'eus fini. Par ainsi, c'est donc sur la place de Saint-Sulpice qu'y l'ont pincée ?

« — Mais oui, et je ne sais pas où on l'a menée après. Je voudrais tant le savoir et la retrouver !

« — Pardine, c'te pauvre jeunesse, y l'ont menée z'à la préfecture de police, donc, un fichu endroit, pas chouette du tout.

« — Et puis, qu'est-ce qu'on va lui faire ?

« — Dame ! J'en sais rien. Quel âge qu'elle a, ta cousine ?

« — Environ quinze ans, mais pas tout à fait. Est-ce qu'on la mettra en prison ?

« — Crois pas. Seulement, peut-être, pour un jour ou deux ; le temps de l'envoyer après dans sa famille.

« — Si on pouvait la réclamer.

« — Eh ben ! Oui ; mais qui ? Si Bibi était là, y nous aiderait ; y connaît tout, et tout le monde. J'irais ben le voir, mais savoir si y me laisseraient passer. Tiens, bouteille d'encre, tu sais écrire, toi, écris-lui ; j'y ferai toujours bien passer la lettre, et je te rapporterai sa réponse ; nous la lirons, et nous verrons après ce qu'y a à faire. Ah ! Il en sait long, Bibi ! C'est un malin, et un bon zig.

« En conséquence, j'écrivis à mon propriétaire une lettre de ma meilleure prose, pour lui demander la marche à suivre, et pour obtenir les renseignements dont j'avais besoin.

« Je n'essayerai pas de raconter tout ce que nous tentâmes, pendant quelques jours, pour retrouver les traces de la pauvre Émilie. Bibi, du fond de sa prison, arriva, je ne sais comment, à savoir qu'elle avait, en effet, subi un interrogatoire chez le commissaire de police du quartier, et que ce magistrat, touché de ses larmes, et frappé du ton de sincérité qui régnait dans ses paroles, l'avait envoyée, pour la nuit, dans une sorte de maison garnie, où il avait quelque influence, et qui avait pour but spécial de recevoir des domestiques sans place, et que, de là, selon toute probabilité, elle avait dû être renvoyée à sa famille.

« Ces renseignements me tranquillisèrent un peu, et ayant perdu l'espoir de la retrouver à Paris, je recommençai à travailler dans les chiffons avec assez de courage, poussé que j'étais par la nécessité.

« Je continuai, de la sorte, jusqu'à la fin de l'hiver. Le

métier ne me plaisait pourtant guère, et, soit envie de changer, soit par l'influence des conseils d'autrui, je finis par me laisser persuader d'abandonner définitivement le mannequin, et de l'échanger contre la truëlle. Je ne rougis pas de l'avouer, je m'embauchai comme goujat.

« Dans l'état de maçon, à moins d'être maître, il est difficile d'avoir un logement fixe. Aujourd'hui vous travaillez à Montrouge, et, huit jours après, à la Villette. Il s'ensuit que pour passer la nuit moins loin, on se niche dans des garnis, où, moyennant deux sous par tête, vous avez le droit de vous étaler sur une paillasse, en compagnie d'une dizaine de camarades, d'un million de puces, et quelquefois plus, dans une chambre qui ne serait pas trop grande pour deux. Le vacarme que la plupart font, en ronflant, est affreux ; ça ferait positivement peur si on ne faisait pas sa petite note dans ce concert universel, et l'odeur qu'on respire là-dedans est telle qu'il faut en avoir l'habitude pour ne pas être entièrement suffoqué ; mais on s'habitue à tout.

« Pendant les premiers temps, c'était vers le commencement du mois de mars (époque où les travaux de maçonnerie commencent à reprendre, puisque, tant que l'hiver dure, c'est la morte-saison pour la bâtisse) ; nous eûmes des travaux à faire pour le quartier de Montrouge, et, par conséquent, je ne fus pas obligé de découcher de mon petit palais.

« Un goujat ne gagne pas gros, quand il débute dans le métier ; mais il peut encore gagner quelque chose à porter les briques, le mortier et l'eau, en attendant qu'il sache lui-même gâcher et bâtir. C'est un état comme un autre,

seulement, je ne l'aime pas beaucoup, à cause qu'il faut souvent grimper dans des échelles, et que la tête me tourne facilement. Je crois que je ne suis pas fait pour occuper de hautes positions dans le monde. Excepté ça, c'est assez drôle.

« La première maison que nous eûmes à fabriquer, c'était un curé qui nous la faisait bâtir ; je crois que ça devait être une chapelle ou une école. Tout ce que je me rappelle, c'est que nous n'y travaillâmes que quinze jours. Voici pourquoi. L'ouvrage était bon et on n'était pas foulé : d'abord, on travaillait au mètre et non à la journée ; mais le curé, comme c'était son droit, avait exigé qu'on se reposât le dimanche, et avait fait cette condition à l'entrepreneur des travaux. Ça n'arrangeait pas du tout messieurs les maçons : le repos du dimanche étant absolument contraire à tous leurs principes religieux.

« Il s'ensuivait que, quand le conducteur nous renvoyait, le samedi soir, pour le lundi suivant, ça faisait une révolution abominable ; et quoi qu'on fût embauché pour la quinzaine, plusieurs ne voulaient plus revenir du tout, et pas un ne restait au delà de ses quinze jours : de sorte que, tous les quinze jours, les ouvriers changeaient à la bâtisse.

« J'ai vu, souvent, que c'est pas la faute de l'ouvrier s'il travaille le dimanche ; mais souvent aussi c'est bien parce qu'il le veut. Ainsi, pour sûr, dans cette circonstance, c'était tout à fait par leur volonté qu'ils exigeaient qu'on les laissât manœuvrer le jour du seigneur. Pour quant au lundi, ça va de droit de dire qu'on ne travaillait pas ; et ça arrangeait tout le monde, de fainéanter et de faire la noce

ce jour-là, surtout les lundis de paye, vu que le travail du lundi n'est pas défendu.

« Si j'étais le pape, je ferais une loi pour défendre de travailler les six jours de la semaine, et pour obliger à travailler le dimanche. Dès que ce serait une obligation de travailler, on serait bien sûr que tous ceux qui travaillent ne travailleraient plus du tout. La seule bonne raison qu'on ait de s'occuper le dimanche, c'est que ça n'est pas permis.

« Quand il n'y aurait que ça pour me faire croire à l'existence du diable, j'y croirais tout de même, comme je crois à mon nez. Car, pour sûr, ça n'est pas naturel. Si on travaillait les sept jours sur sept, je dirais : c'est peut-être qu'on ne peut pas s'en passer ; c'est un besoin de nature ; mais pas du tout, on se repose un jour, et pour travailler on choisit, juste, celui que le bon Dieu défend, afin de violer la loi du repos au jour précis, où le seigneur veut que l'on se repose. Il n'y a pas moyen d'expliquer ça sans l'intervention du diable.

« Si le diable n'avait pas fourré là ses cornes, comment expliquer encore que le repos du dimanche s'observe très bien en Angleterre, où le gouvernement est protestant, et qu'il ne s'observe pas en France, dont le souverain est catholique ? C'est, tout bonnement, parce que, quand un peuple observe le dimanche, c'est qu'il a encore un peu de religion, et qu'il se soumet par un petit coin à l'autorité divine ; tandis que, dès qu'il ne l'observe plus, c'est fini de la religion et de l'autorité. Ceux qui n'observent pas le dimanche descendent, par là même, bien au dessous des hérétiques, des juifs et même des turcs. Donc, ça prouve

l'existence du diable, c'est clair.

« Car, le diable a un intérêt à faire dégringoler le catholicisme et n'en a pas du tout à démolir les cultes qu'il a inventés. C'est pour ça que, le dimanche, il le laisse aux autres, parce que ça les conserve et les maintient, et il l'ôte à nous, parce que ça nous détruit. Ça me semble un raisonnement diabolique parfait.

« Tant qu'aux bons chrétiens eux-mêmes, pourquoi donc que pendant six jours on est toujours tenté de paresse, et que le dimanche on est toujours tenté de travailler ? Si le diable n'avait pas encore fourré son nez là dedans, ça serait positivement inexplicable.

« Je connais un tas de gens, censément des chrétiens, qui ne font pas grand-chose dans la semaine, et qui, le dimanche, se permettent de coudre ou de tricoter, ou de faire de la broderie, sous prétexte de se désennuyer ou de travailler pour les pauvres. Si ça n'était pas absolument défendu par le bon Dieu, je diable les laisserait parfaitement fainéanter, tout le long de ce jour-là, comme des autres, sans les gêner là dessus ; mais dès lors qu'on doit se reposer par ordre supérieur, Monsieur Satan prétend que l'on s'occupe, et à ceux qui n'ont pas besoin de travailler pour vivre, il leur fourre les pauvres en travers, afin qu'ils aient un très joli petit prétexte de désobéir à Dieu.

« J'en ai connu qui disaient même que leur confesseur le leur avait permis : c'te bêtise ! Comme si un confesseur pouvait permettre de violer le décalogue ! Celle-là est bonne ! C'est absolument comme si un caporal permettait

à un troupiér de manquer de respect à l'empereur ; Ou comme si moi, par exemple, je dispensais ma portière de se tenir à sa loge pour tirer le cordon, un piou-piou de monter sa garde, et un épiciér de payer ses impositions.

« Le père Loyseau, qui est allé à Rome, assure qu'on lui a dit que le pape reçut, un jour, la visite d'une dame de Paris, qui lui demanda, comme ça, la permission de travailler le dimanche pour les pauvres, ou pour se désennuyer, et que le pape lui répondit : « Ma chère fille, si vous voulez que je vous dispense de quelque commandement, choisissez, s'il vous plaît, parmi ceux de l'église, mais laissez tranquilles les commandements de Dieu. Je peux dispenser des lois que je fais, mais je ne peux pas dispenser de celles que le bon Dieu a faites. » Voilà.

« Ça gêne donc bien le diable, qu'on se repose ce jour-là.

« Ce qu'il y a de sûr et de certain, c'est que si ça ne le démangeait pas beaucoup de ce côté-là, il ne s'y gratterait pas tant, ses serviteurs n'auraient pas choisi le lundi pour ne rien faire, les enfants du bon Dieu seraient moins tentés de l'amour intempestif et de la passion du travail de charité, et la loi du seigneur serait mieux observée.

« Je vous demande un peu s'il ne fallait pas avoir positivement le diable au corps pour quitter un bon ouvrage comme nous le faisons à Montrouge, pas foulé, bien payé et tout, et pourquoi ? Uniquement parce que le bourgeois, qui était curé, voulait nous obliger à nous reposer la veille du lundi, et nous autres, nous préférions fainéanter et boire, le lendemain du dimanche.

« Arrangez ça comme vous voudrez, mais pour ce qui me concerne, je prétends et je répète que s'il n'y avait pas le diable au bout, les choses iraient tout autrement, à l'égard du troisième des commandements de Dieu.

« Quant à moi je comprends si bien, aujourd'hui, la nécessité de s'abstenir des œuvres serviles, le jour du seigneur, que je prends la résolution de n'en jamais faire sans une nécessité réelle ; et si jamais il m'arrivait de douter que ce fût un cas parfaitement nécessaire, je demanderais conseil à quelqu'un plus habile et plus désintéressé dans la question ; conseil, oui ; avis, oui ; décision théologique, oui ; mais permission ? Ma foi, j'espère ne jamais faire la bêtise de demander de permission à celui qui ne peut pas la donner : et le pape, sur ce point, n'en peut pas davantage que le bedeau de Saint-Sulpice.

« Quand nous eûmes fait nos quinze jours à Montrouge, nous commençâmes à travailler à une autre maison, du côté de Vaugirard. Ce n'était pas encore trop loin de la Fosse-aux-Lions, et je pouvais y revenir chaque soir, ce qui m'économisait toujours deux sous par nuit. Là, le propriétaire, pour le compte duquel on bâtissait, ne se souciait pas du tout qu'on travaillât le dimanche, aussi nous y demeurâmes plus longtemps, faisant la noce le lundi.

« Si je dis que nous faisons la noce, c'était quand on voulait bien me payer quelque chose, parce que je ne gagnais pas gros. Je travaillais, cependant, comme un homme, portant de l'eau dans un seau, le vidant dans l'auge, pour assaisonner le plâtre, grimpant escaliers et échelles pour monter aux maçons les briques et le mor-

tier. C'est une dure vie. Avec ça que les apprentis ont la chance qu'on les bougonne toujours. Jamais on ne leur parle sans quelques gros mots : — Allons ! Feignant, passe-moi le marteau. — Veux-tu te dépêcher à verser l'eau, animal ! Tu ne vois pas que le plâtre moutonne... Pas si vite, chameau, tu veux donc faire du coulis ? — Tiens-moi le fil à plomb, grosse bête, et si tu bouges, je t'allonge une calotte, etc., etc., etc., et ainsi de suite. On ne peut pas demander au goujat une truelle, ou un niveau, ou une équerre sans le lui dire avec férocité. Au reste, c'est presque la même chose dans tous les états. Et si on a le malheur de répondre, même honnêtement, on est sûr d'attraper une gifle ou un coup de pied quelque part.

« Il n'y en avait, parmi les maçons qui travaillaient avec nous, qu'un seul qui parlât poliment aux autres, et même à nous. C'était un Manceau, et on l'appelait comme ça. C'est la mode, parmi les maçons, de donner à chacun le sobriquet de son pays : le Limousin, le Normand, le Picard, le Breton... Quant au nom de Parisien, on le réserve et on le donne ordinairement, qu'ils soient de Paris ou de Carpentras, à ceux qui font les beaux parleurs, et qui ont plus de blague que les autres. Ce sont ceux-là qui forment l'opinion publique, aussi on peut se vanter qu'elle est souvent joliment formée.

« Le Manceau était un très bon ouvrier, bon camarade, solide au travail, ne se dérangeant jamais et incapable de faire du mal à une mouche. Aussi on l'avait pris en grippe, fallait voir !

« C'est une chose surprenante tout de même, la plupart du temps, dans tous les métiers, comme ceux qui veulent

bien se conduire ont à souffrir, surtout quand on s'aperçoit qu'ils remplissent leurs devoirs religieux. On dirait que tous les autres ont le diable dans le corps pour tourmenter un malheureux camarade qui ne leur a jamais fait aucun mal. On Est, avec lui, lâche et cruel. Lâche, parce qu'on le persécute, sachant bien qu'il ne veut pas se défendre ; cruel, parce qu'il n'y a pas de genre de méchanceté qu'on ne lui fasse subir.

« Et c'est une chose curieuse de voir comme ces gre-dins-là savent vous deviner un chrétien pratiquant. Il y a deux choses qui m'étonnent toujours : c'est, la première, que les ouvriers qui sont canailles aient le nez si fin pour flairer un dévot ; et la seconde, c'est l'arsenal de ruses qu'ils mettent en usage pour pervertir ceux qui sont bons.

« Dès qu'un ouvrier ne blasphème pas, ne s'enivre pas, ne fréquente pas les mauvais lieux, les bals publics, les théâtres ; dès qu'il refuse de s'associer aux amusements malhonnêtes qu'on lui propose, il est jugé, condamné, exécuté sans rémission. On a beau se cacher, on vous découvre toujours par un coin, et alors il n'y a pas de milieu, il faut être ou un apostat ou un martyr. Si vous êtes juif on vous laissera tranquille et vous pourrez pratiquer votre religion en paix ; mais si vous êtes catholique, vous ne pourrez pas même faire votre signe de croix en public, sans vous attirer des gros mots, des lazzis et des injures. Qu'on voie un protestant aller au prêché, personne n'y trouve à redire ; mais qu'un pauvre catholique essaie d'aller à l'église le dimanche, tout le monde, même parmi les catholiques, va le houspiller et le honnir. J'ai souvent entendu des ouvriers qui avaient servi ou voyagé, assurer que les turcs les avaient beaucoup édifiés parce qu'ils ob-

servaient fidèlement tous les points de leur religion mahométane, et ce sont les mêmes qui ne peuvent voir, sans crier et sans se plaindre, comme si on les brûlait, un des leurs pratiquer les commandements de Dieu et de l'église. C'est pour moi, je l'avoue, une chose bien extraordinaire.

« Je ne suis pas encore bien vieux ; mais à Paris on voit tant de choses et tant de gens ! Il est certain que chacun peut suivre la règle que sa conscience lui dicte, et observer les lois de sa propre religion, sans être gêné ou molesté en rien, sauf les catholiques, auxquels il est défendu de pratiquer ce qu'ils croient, par ordre supérieur de la majorité. Il n'est pas besoin de se cacher pour aller boire le bleu à la Courtille, c'est bien, ça ; mais aller à la messe, fi donc !

« C'est pourtant un singulier privilège du catholicisme d'être la seule religion qu'on accuse d'intolérance, et la seule religion avec laquelle tout le monde soit intolérant.

« J'en ai eu si souvent la preuve, que je suis sûr que personne ne me démentira quand je dirai que nul, ici-bas, n'est honteux de vivre conformément à sa croyance, excepté ceux qui ont le bonheur de posséder la vraie foi ; j'ai vu des turcos faire leurs prières dans les rues, à l'admiration universelle, et je n'ai jamais vu un seul ouvrier oser dire son *Angélu* en plein vent.

« Ceux qui trouvent que toutes les religions sont bonnes sont justement ceux qui ne veulent ni pratiquer ni qu'on pratique la leur. Ceux qui admirent la piété des chinois sont ceux qui insultent la dévotion des français. Je

suis sûr qu'on verrait un sauvage manger de la chair humaine, et même se nourrir des côtelettes paternelles, et qu'on trouverait moyen de l'excuser : « Dame, dirait-on, puisque c'est la coutume religieuse de son pays », mais qui pourrait permettre à un catholique de manger en paix, un vendredi, des pommes de terre ou des lentilles !

« Autrefois, quand je lisais, dans des livres, que le catholicisme était intolérant, ça me faisait peur, et je le répétais, après tous les autres, comme un serin que j'étais ; aujourd'hui, j'avoue que ça me fait rire quand j'entends accuser d'intolérance les seuls gens qui soient persécutés pour suivre leur morale et observer leur foi.

« Ce qui arriva au Manceau, dont je parlais, en est bien la preuve. Quoiqu'il fût très bon enfant, il n'était aimé ni recherché par personne, et cela uniquement parce qu'il était chrétien. Il avait eu beau essayer de se cacher, on l'avait deviné partout ; et il était obligé de changer de place à chaque instant, croyant trouver plus de tolérance ailleurs, mais sans la trouver nulle part. Ici, on l'avait vu refuser de travailler le dimanche, ce qui est admirable chez un protestant et abominable chez nous ; là on l'avait surpris faisant maigre le vendredi, ce qui est sublime chez un schismatique grec, et horrible pour un catholique français ; ailleurs on l'avait soupçonné de faire sa prière du matin, ce qui est si édifiant à voir, quand un arabe se tourne vers le soleil pour se livrer à cet exercice ; mais ce qui est absolument intolérable pour un ouvrier chrétien. À la suite de chacune de ces découvertes, les persécutions avaient commencé, et l'acharnement était, partout, devenu tel, qu'il lui avait toujours fallu quitter la place.

« Quand il vint avec nous, ce fut la même chose : on vit un jour passer un petit bout de scapulaire ou une médaille sur sa poitrine, sous sa blouse, et, dès lors, on jura qu'il se pervertirait ou qu'il devrait partir.

« C'est un spectacle qui fait toujours ébahir les badauds de Paris de voir, au premier coup de l'horloge, les ouvriers quitter les travaux, pour aller casser une croûte. Cette superbe manœuvre se fait comme par un coup de baguette magique. Ce fut pendant ce temps-là que j'appris la grande nouvelle relative au Manceau. C'était l'événement du jour.

« — Tu ne sais pas, Limousin, le Manceau ?

« — Non ; quoi donc ? Est-ce qu'il a volé ?

« — Bien pis que ça, mon cher, il va à la messe.

« — Il va à la messe !!!

« — Certainement. Le Picard l'a vu, dimanche, sortir de Sainte-Clotilde.

« — le greudin, comme il cachait son jeu !

« — Hypocrite.

« — Cafard.

« — Il doit être employé dans la police secrète. Faut Se méfier ; c'est un mouchard.

« — Ces cagots-là, ça ne vaut pas cher ; c'est les curés

qui les payent pour savoir, les secrets des familles.

« — Je crois bien ! Une religion d'argent !

« — C'est tout de même drôle : il n'avait pas l'air si bête.

« — Faut qu'il le soit pourtant joliment pour aller porter son argent aux curés.

« — Et avec ça, il avait l'air bon camarade.

« — Oui, ça cache son jeu ; mais je m'en doutais tout de même ; pas plus tard qu'hier, j'ai voulu, pour le tâter, essayer de le mener au rendez-vous des Picards ; y n'a jamais voulu y venir.

« — ça lui aurait fait manquer les vêpres. Faut-il qu'il y ait des crétiens comme ça, mon Dieu !

« — Gredin, va !

« — C'est égal, faut que ça change ou que ça finisse.

« — Certainement : on ne peut pas rester à travailler dans la compagnie d'un homme fanatisé !

« — Faut l'essayer demain et l'emmener faire la noce.

« — Y refusera.

« — C'est pas sûr.

« — Si y refuse, on lui réglera son compte ; on lui flanquera une raclée ou deux, et s'il persiste, on le fera

renvoyer par le patron, v'la tout.

« — Qu'est-ce que ça lui fait au patron ?

« — Tais-toi, goujat ; si ça ne fait rien au patron, ça nous fait à nous, de vivre avec une vermine de sacristain qui nous insulte par ses pratiques religieuses, qui sont un outrage à la liberté individuelle, et aux grands principes de 89.

« — Ça c'est vrai, le Parisien a raison.

« — Quand y viendra, faut lui cacher sa truëlle.

« — C'est ça. On lui en fera tant, qu'il faudra bien, d'une manière ou d'une autre, qu'il se décide à lâcher.

« Conformément à ce programme, on débuta par proposer au Manceau je ne sais plus quelle saleté, qu'il refusa de commettre, et la persécution commença. Il n'y a pas de langue pour dire toutes les avanies qu'il est permis de faire subir à un homme, en pareil cas. On ne lui laisse la paix et la liberté que quand il est pourri. Tant qu'il demeure honnête homme, il doit être martyrisé. Les goujats, eux-mêmes, ont sur lui droit d'injure, de résistance, de mauvais traitements ; et il est le seul qui n'ait aucun droit de les reprendre et de les toucher. Aussi, se vengent-ils sur lui des bousculades universelles que les autres leur font subir.

« Le pauvre garçon, qui avait de la patience et de la vertu, essaya de souffrir sans se plaindre toutes ces iniquités dont il était victime. S'il se taisait, on l'appelait pleutre, lâche, crétin. Si la patience lui échappait une fois,

on le traitait d'hypocrite, et on lui disait que la religion veut qu'on tende la joue droite, quand, sur la joue gauche, on a reçu un soufflet. Les calembours pleuvaient sur lui comme la grêle. On avait oublié même la politique, pour ne s'occuper que du Manceau. Un jour, on lui cachait ses outils, un autre jour le manœuvre ne lui portait pas son mortier. On lui mettait du fer dans son plâtre, pour lui faire faire des taches de rouille quand il faisait un plafond, on lui gâtait son ouvrage quand il n'était pas là, et on l'empêchait de travailler par tous les moyens imaginables, quand on le voyait le plus occupé à son ouvrage. Enfin, il n'y avait pas de moyens qu'on n'employât pour l'agacer, pas de mépris qu'on ne lui témoignât, pas de mauvais procédés dont on n'usât, pas de sollicitations et de ruses qu'on n'essayât pour vaincre sa patience, ou triompher de sa fermeté. »

Et dire que du jour où il aurait voulu se débaucher comme les autres, on l'aurait laissé en paix et il serait devenu l'ami de tous !

« Moi-même, je l'avoue, je m'unissais aux autres pour le tourmenter, non pas qu'au fond je n'eusse pour lui de l'affection et de l'estime ; mais je cachais mes sentiments, par respect humain beaucoup ; par crainte un peu ; et, aussi, pour me mettre dans les bonnes grâces des autres ouvriers.

« Il résista longtemps, et peut-être eût-il résisté toujours ; tout ce que je sais c'est qu'une fois, à force de se monter la tête contre le pauvre garçon, on finit par lui jouer le tour de décrocher une corde qui retenait l'échafaudage sur lequel il travaillait suspendu devant la façade

du bâtiment, la planche fit la bascule et il tomba sur le pavé. Heureusement, ce n'était pas très haut, il en fut quitte pour une jambe démise, quelques mois d'hôpital, et la réputation de maladroit que lui valut sa chute. Personne ne le plaignit, et nul ne fut le voir à l'hospice. Il se serait tué, on n'en eût pas fait plus de cas, et on n'en eût pas eu plus de remords ; avec ces canailles de dévots, pour s'en débarrasser, tous les moyens sont bons.

« Cependant, si dans l'église catholique, apostolique et romaine, on employait, pour convertir les gens, la troisième partie des bons procédés qu'on emploie pour les corrompre, j'avoue que j'aurais quelque peine à ne pas m'en scandaliser un peu. On parle de torture, on parle d'Inquisition, on parle de bourreaux, on parle de martyrs de la liberté de conscience... Sapristi, ceux qui nous chantent ces rengaines-là n'ont jamais été ouvriers dans certaines villes, ou n'ont jamais voulu vivre dans un certain monde, en honnêtes chrétiens.

« Qu'ils essaient donc d'aller seulement à confesse, et de le dire, et ils verront.

« Quand je dis que dans l'état de maçon les goujats ne gagnent pas gros, ça ne veut pas dire qu'on n'y gagnerait pas de quoi vivre si on savait ménager son argent. Presque dès les premiers temps, j'arrivai à gagner mes quatre ou cinq sous par heure, ce qui faisait, pour une journée ordinaire, environ quarante sous ; et ce qui ne serait pas mal si on ne vivait pas toujours dans la double nécessité d'économiser pour l'hiver, qui est la morte-saison de la bâtisse, et celle de faire la noce dans les autres saisons, où les travaux donnent.

« C'est assez malaisé de faire aller ensemble ces deux besoins-là : celui de faire des économies et celui, de brimbaler son argent, et comme il faut absolument choisir, ma foi, on choisit, d'ordinaire, chacun selon son goût. J'avoue que, si j'en juge d'après ce que j'ai vu, la majorité n'est pas de ceux qui gardent et réservent des poires pour la soif à venir ; mais, au contraire, de ceux qui mangent tout, au fur et à mesure des caprices du moment, quand ils ne le mangent pas en herbe. C'est toujours la vieille histoire de la fourmi qui remplit son grenier et de la cigale qui le vide. Malheureusement, au jour d'aujourd'hui, pour une fourmi économe qu'on trouve, il y a bien un bon millier au moins de cigales prodigues.

« Une différence avec la fable, c'est qu'une des causes qui conduisent les cigales à deux pieds à avoir besoin d'emprunter pour l'hiver, ce n'est pas tant la manie de chanter que celle de danser. De sorte qu'on pourrait mieux leur dire : vous dansiez au temps chaud ; eh bien ! Chantez, maintenant.

« Danser, ou boire, ou courir les spectacles, ou faire de mauvaises connaissances, ou jouer : l'une ou l'autre de ces choses en particulier, ou tout ça à la fois, voilà ce qui empêche l'ouvrier de faire des économies. Quant à moi, hélas ! J'avais attrapé presque tous ces défauts. Ce qui me tenait le plus emplâtre, c'étaient le jeu et le spectacle. J'aurais peut-être bien aussi aimé à fréquenter les bals ; mais à quatorze ans la danse n'a pas encore tous ses attraits et tous ses charmes ; quant au jeu, c'est différent. On n'a jamais assez d'argent et on joue pour en gagner, puis on perd. On se fâche alors, et pour se rattraper on joue encore, jusqu'à ce qu'on ait absolument tout perdu.

C'est une triste passion que le jeu ; on finirait par jouer son âme. C'est vrai qu'on n'a pas besoin pour la perdre de la jouer sur un coup de dés. Il y en a assez qui la perdent sans cela.

« On ne joue pas pour s'amuser ; mais c'est pour s'amuser qu'on va dans les théâtres. Je ne sais pas si je dois dire que je m'y sois amusé beaucoup, mais je dois dire que j'y ai appris bien des choses que je n'avais pas du tout, mais pas du tout besoin de savoir.

« Le théâtre, à ce qu'on dit, est destiné à épurer le goût et à réformer les mœurs, c'est bien possible ; mais, au point de vue du goût, on vous y sert une drôle de littérature ; et quant aux mœurs, sapisti ! Si, ça réforme celles des autres..., enfin suffit. Le fait est que ça serait encore curieux, que ça pût nettoyer les mœurs de quelqu'un, avec les gens qu'on y fréquente, les pas-de-coutumes qu'on y voit, et les pièces qu'on y joue. Les gens qui y viennent ne sont, pas, d'ordinaire, les fines fleurs de la moralité. C'est là qu'on affiche le plus effrontément ses vices, on y est d'un débraillé superbe, on y voit toutes sortes de paroissiens et de paroissiennes ; on y entend des réflexions de toutes sortes aussi ; on y fait des connaissances dont l'utilité est bien douteuse, et qui, à la sortie de la salle, vous entraînent dans un monde d'iniquités. Les actrices les plus à la mode sont toujours celles qui ont le vêtement le plus absent, le ton le plus éhonté, la manière la plus malpropre de jouer et de dire les choses et les mots les plus malpropres : et Dieu sait s'il y en a, par là, des choses et des mots de cette espèce, qu'on dit et qu'on fait !

« Je ne sais quels auteurs on choisit pour écrire de semblables ordures ; mais ce qui est le plus hideux c'est encore la façon dont on les joue, et la sauce qu'on y met, et qui consiste, uniquement, à faire mieux ressortir tout ce qu'il y a de plus sale dans les pièces qu'on représente, et dont l'immoral est la forme et le fond : tout ce que je sais c'est que le mal que me faisaient ces choses-là était très grand, et non-seulement à moi, mais à tous ceux qui fréquentaient ces lieux où l'impureté pénètre l'âme, à la fois, par les oreilles et par les yeux. Là, ceux qui sont déjà perdus viennent chercher un aliment nouveau à la faim toujours plus grande du mal qui les presse ; et ceux qui ont encore quelque chose à perdre vont y laisser le dernier vestige de leur innocence en lambeaux.

« Quand j'étais venu à Paris, je n'étais certainement pas un ange ; mes camarades du village m'avaient enseigné bien du mal ; les compagnies que je fréquentais, depuis, avaient été si mauvaises, que je croyais qu'il ne me restait plus aucune perversité nouvelle à apprendre, et rien de gâté à savoir. Et, pourtant, au théâtre, mon éducation sur ce point devait se perfectionner encore, et je ne tardai pas à y comprendre que l'on peut toujours et toujours devenir plus mauvais.

« Faire le mal en se cachant, et avec honte, est un degré moins bas du vice ; mais quand on voit devant cinq cents spectateurs enragés, qui y applaudissent, raconter et presque taire des iniquités dont on rougit même quand on est seul ; quand on entend un public abominable rire à des propos orduriers et à des interprétations plus ordurières encore, dont on se cachait autrefois, et dont on eût à peine osé souiller les oreilles d'un camarade effronté ;

quand on voit et qu'on entend tout cela affiché, prêché, applaudi en plein vent, le mal ôtant son voile et perdant jusqu'à la honte qui l'accompagne, je crois que quand ces choses se passent, le désordre ne peut guère aller plus loin ni descendre plus bas. Et voilà ce qui se passe, tous les jours, sur certaines scènes de Paris ; sur celles, malheureusement, que j'aimais ; les seules, d'ailleurs, qui fussent abordables à ma blouse et à mes gros sous.

« On dirait que le diable cultive la popularité de ces lieux-là en y répandant la quintessence de ses ruses. Comme il n'ignore pas qu'il existe encore en ce monde, et même dans le monde de Paris, quelques âmes candides et innocentes, il jette aussi son filet pour les prendre, et grâce au théâtre, il les prend. Ce sont, ordinairement, les pères et mères qui lui servent d'intelligents complices. Veut-on récompenser son fils ou sa fille d'avoir été premiers en écriture ou en grammaire ; veut-on distraire sa fille ou son fils des ennuis qu'ont dû leur faire subir neuf ou dix mois passés dans une école ou dans un sombre couvent, la récompense des uns, la distraction des autres, sera, infailliblement, de les conduire à quelque théâtre, pour y assister à n'importe quelle représentation.

« — Mais, vous dit-on, on ne les conduit qu'aux bonnes pièces ! — Aux bonnes pièces ? Je ne sais pas trop s'il y en a beaucoup, de bonnes pièces, et même s'il y en a. Mais, en supposant qu'il y en ait d'inoffensives, le diable a bien soin de les faire paraître avant ou après une autre qui ne l'est pas ; — quelquefois, entre deux autres pièces obscènes, auxquelles celle qui est réputée bonne sert de voile pudique et de vertueux passe-port. Je ne connais de bonnes pièces au théâtre, que les imbéciles de

parents qui y mènent bêtement leurs petits.

« Il y en a peut-être que tout ça édifie, et sanctifie : il y a des cas si curieux dans le monde ! Mais, pour mon compte, je dis ce que j'y ai trouvé, et je prétends que prétendre réformer ses mœurs en fréquentant le spectacle, c'est comme qui dirait avoir la prétention de nettoyer un pantalon blanc en le fourbissant avec une brosse à cirage.

« Il me semble, dans tous les cas, que poser le théâtre comme un réformateur de la morale publique, c'est lui faire un très grand honneur, qui n'est peut-être pas suffisamment mérité, et lui décerner une décoration qu'il n'a pas encore gagnée ; c'est pousser un peu loin la générosité et la con fiance. Dire que le théâtre amuse, qu'il fait passer le temps, qu'il passionne, qu'il distrait, soit ; mais il s'en tient là, et il faut qu'on s'en tienne là pour chanter ses louanges. Lui conférer la gloire d'être un agent moralisateur, c'est trop, beaucoup trop dire, assurément. C'est bien là le cas, au contraire, d'appliquer ce vieux proverbe, que j'ai tant de fois entendu citer à tort et à travers, et de dire du théâtre ce qu'on dit de beaucoup de gens qui n'atteignent pas tout à fait le but qu'ils se proposent : qui trop *embrase*, mal *éteint*.

« Quand je dis que, tel qu'il est, le théâtre n'est pas parfait, et qu'il n'est pas une école de bien saine morale, je sais bien que je pourrais employer une expression plus forte ; mais, que voulez-vous, je suis de l'avis du père Loyseau, qui me répète sans cesse qu'entre deux mots il faut toujours choisir le moindre.

## *Chapitre XVIII*

Ce que coûte, ce qui ne coûte rien. — La sainte touche. — L'unique remède aux sottises. — Découverte intéressante. — Le petit livre révélateur. — Est-elle morte ? — Sous le vieil orme. — Les gens qui ne respectent rien. — L'un portant L'autre. — Maison improvisée. — Où peut-on être mieux ? — Un orphelin. — Histoire d'Émilie. — Modiste. — Brunisseuse. — La fuite. — L'auteur commence à rentrer en lui-même. — Un singulier protecteur. — Perplexités.

« Les choses qui coûtent ordinairement le plus cher sont les choses qui ne coûtent rien. Si quelqu'un doutait de cette vérité-là, je lui apporterais, en preuve, et comme exemple, le grand danger qu'il y a à recevoir ce qu'on appelle des politesses. Un camarade vous invite gentiment à accepter un petit verre, ou encore un gloria, c'est lui qui paie ; c'est très bien, oui ! Mais le lendemain, si vous ne le lui rendez pas, vous passez pour un rat, pour un juif, pour une des plus vilaines bêtes de la création. Alors, il faut rendre : et cet échange de bons procédés finit par vider la bourse de l'un et de l'autre. Seulement, ça démontre ce que je disais tout à l'heure, c'est-à-dire que c'est souvent ce qu'on vous donne qui vous enrichit le moins et

qui vous coûte le plus cher.

« C'était par ce procédé-là que je n'avais jamais un sou dans mon gousset. Faire des économies est très mal vu chez les ouvriers. La seule chose qui soit toujours de mode, c'est de dépenser sottement son argent quand on en a, et de se plaindre des patrons, des travaux et des riches, dès qu'on ne possède plus un centime.

« À peine le soir de la *sainte touche*, comme on l'appelle, — la seule sainte de notre calendrier à qui le plus grand nombre ait quelque dévotion, — était venu, chacun se trouvait à sec ; et, chose affreuse à dire, et plus affreuse à voir, non-seulement c'étaient ceux d'entre nous qui n'avaient pas de famille, mais encore ceux qui avaient femme et enfants, qui, quelquefois, étaient plus enragés que les autres pour la consommation, chez le marchand de vin.

« J'aurais dû, cependant, me souvenir du grand regret que j'avais éprouvé une fois, lorsque, retrouvant ma petite cousine Milie, je n'avais pu lui être d'aucun secours, parce que ma bourse était entièrement vide. Mais à quoi servent jamais les leçons de l'expérience ? À quoi servent même les bonnes résolutions qu'on prend ? À quoi tout peut-il servir, quand on ne prend pas les moyens efficaces de perdre ses mauvaises habitudes ? On aura beau être pincé, une fois, deux fois, dix fois : on aura beau être humilié et désolé du résultat d'une sottise, on y retombera sans cesse, tant qu'on n'aura pas coupé le mal dans sa racine, c'est-à-dire tant qu'on ne sera pas devenu chrétien, non-seulement en paroles, mais chrétien pratiquant.

« J'avais beau me dire que j'étais une grosse bête, c'était absolument comme si j'avais chanté l'air de : *Femme sensible*. Je savais que mes camarades ne me sauraient pas plus gré de mes générosités que je ne leur savais gré de leurs largesses ; je savais que quand l'hiver serait venu, si je n'avais rien économisé il me faudrait tirer la langue comme la cigale ; je savais tout cela, et quand un camarade m'invitait à le suivre à la barrière ou ailleurs, je n'osais pas le refuser dans la crainte qu'on ne se moquât de moi, et je l'accompagnais partout comme une oie. Quiconque pense pouvoir se corriger, sans les sacrements de l'église et sans prier Dieu, est une oie comme moi. Voilà.

« J'eus, pourtant, une autre triste occasion de me repentir de ma dissipation, et de mes humeurs de prodigue.

« Ce fut encore à une circonstance imprévue que je dus de sentir cruellement ce regret. Voici comment la chose se passa :

« Depuis quelque temps j'avais quitté le quartier de Montrouge, je m'étais embauché et je travaillais dans une grande maison qui se bâtissait du côté de la petite-Villette. Comme c'était très loin de la Fosse-aux-Lions, je faisais comme les autres, et je couchais dans un garni. Voilà qu'un matin, avant que les maçons ne fussent à l'ouvrage, — qui commençait vers six heures, — et pendant qu'ils étaient en train de tuer le ver chez un marchand dont la boutique ouvrait, pour notre usage, avant la petite pointe du jour, je me transportai à la bâtisse. Ma raison, pour m'y rendre de si bonne heure, était une raison de curiosité. En roulant, par ci par là, dans l'établis-

ment, la veille, j'avais trouvé un petit livre à moitié usé, qu'on avait laissé tomber dans un coin, au fond d'une cave.

« Ce volume n'appartenait évidemment pas à l'un de nous, puisque c'était un bon livre. Comme il était certainement venu là après le départ des ouvriers, et comme, d'ailleurs, il n'était pas possible qu'il y fût arrivé tout seul, je pensai que quelqu'un l'avait apporté, et, dans la crainte qu'on n'en fit des risées, je le fourrai dans ma poche, comptant que le propriétaire viendrait peut-être le chercher le lendemain.

« Ce fut dans cette intention que je me rendis à la bâtisse de très bonne heure, pour voir si je ne trouverais pas, dans les environs, quelqu'un ayant l'air de chercher quelque chose ; comptant, en ce cas, lui demander s'il n'avait rien perdu, et, si je trouvais le légitime propriétaire, lui rendre fidèlement son bien.

« Quand j'arrivai à la construction, le soleil n'était pas encore levé, et je ne rencontrai d'abord personne. La maison que nous étions en train de bâtir était assez isolée, au fond d'un jardin qui n'était pas encore planté ni clos de murs, et qui était, en revanche, encombré de charrettes, de moellons, de matériaux de toutes sortes, destinés à l'usage des ouvriers et principalement des plâtriers, des menuisiers et des maçons. Je m'approchai à pas de loup, et quand je fus auprès de la porte de la cave, comme il n'y avait qu'une seule issue, j'y descendis bravement, poussé par je ne sais trop quelle curiosité.

« En m'approchant du lieu où j'avais trouvé, la veille,

l'objet en question, comme la cave était très peu éclairée, et que, d'ailleurs, je venais du grand jour, je ne pus d'abord rien apercevoir. Enfin, mes yeux s'étant, bientôt, accoutumés à l'obscurité, il me sembla voir, dans le coin le plus sombre, un objet blanchâtre étendu le long du mur. Je restai un instant indécis, suspendu entre la curiosité et la crainte ; mais réfléchissant que l'être que je voyais, ou croyais voir, ne bougeait pas, je m'enhardis peu à peu, et je fis deux ou trois pas en avant, pour m'assurer de ce que ça pouvait être.

« Quel ne fut pas mon étonnement en découvrant que cet objet étrange n'était autre qu'un corps humain, un corps de femme, étendu là sans mouvement sur le sol humide, et comme s'il eût été sans vie !

« Ma première impression fut d'avoir vraiment peur ; mais ne découvrant dans cette immobilité aucune réelle cause de crainte, je crus que cette personne dormait, et, comme j'avais marché très doucement, je m'approchai d'elle pour la réveiller, sans, toutefois, lui faire peur. Le bruit que je fis sembla la trouver insensible. Je m'approchai plus près encore, et la touchai légèrement, d'abord, et, ensuite, un peu plus fort, sans obtenir plus de résultat.

« À ce moment, un frisson me courut des pieds à la tête. Elle est morte ! Pensai-je, et réellement j'éprouvai un moment d'indicible effroi. Ce n'est jamais bien agréable de se trouver en tête-à-tête avec un mort. Cependant, dans la pensée que peut-être elle n'était qu'évanouie, je tirai de ma poche une boîte d'allumettes, et ayant ainsi produit de la lumière, à la clarté de cette petite flamme, je reconnus, mon Dieu ! La douce figure de ma chère cousine

Émilie.

« Sa face était penchée sur son épaule, ses cheveux à demi dénoués, son corps étendu le long du mur ; ses mains, modestement jointes sur sa poitrine, pressaient la croix d'un humble chapelet monté en fer ; ses yeux fermés, sa bouche entrouverte, sa pâleur extrême, semblèrent me confirmer dans mon opinion, et, au premier abord, je me figurai qu'elle avait été jetée là, après avoir été assassinée.

« Je m'inclinai sur elle, je l'appelai, et n'en reçus aucune réponse ; je lui pris la main : elle était flexible, mais glacée. Malgré mon peu d'expérience, je crus comprendre qu'elle était tombée dans cet état par suite du besoin, et je courus pour chercher de l'eau fraîche quelque part et lui bassiner le front et les tempes. J'apportai, en même temps, une bouteille de vin à demi pleine, que j'avais cachée dans un tas de sable, et qui, avec un morceau de pain et de fromage, devait constituer mon déjeuner.

« J'essayai d'abord, mais en vain, de lui faire avaler quelques gouttes de ce liquide : mais les dents étaient serrées et il me fut impossible de lui rien faire recevoir. Enfin, dans le but d'y voir plus clair, je me décidai à la transporter hors de ce lieu sombre, froid et humide. Ce ne fut pas sans peine que j'y parvins ; mais enfin j'arrivai à la déposer en plein air, sous un chaud rayon du soleil levant.

« Peu à peu, mes soins, mes efforts et mes pleurs, joints sans doute à mes fréquents appels, et à l'action de l'eau que je lui jetais continuellement au visage, la rappelèrent insensiblement à la vie, et j'eus le bonheur de lui

voir ouvrir les yeux et faire, enfin, quelque léger mouvement.

« Au premier abord, elle ne sembla pas me reconnaître ; une sueur froide perlait sur son front ; et ce ne fut qu'au bout de quelques instants que, d'une voix faible, faible, elle commença à balbutier quelques mots que, d'abord, je ne parvins pas à bien comprendre, mais où, bientôt, je l'entendis prononcer distinctement mon nom. Elle semblait me sourire d'un sourire plein de reconnaissance, et bientôt me répéta assez clairement :

« — Auguste !

« Le soleil se levait derrière le bois de Vincennes, et les alouettes chantaient gaiement sur les Buttes de Chaumont. L'air du matin, frais et vif, venant de l'Est, soufflait sur le brouillard qui couvrait Paris la grande ville, comme un voile de gaze transparente et légère. J'avais transporté mon cher fardeau au pied d'un vieil arbre rabougri, dans les branches duquel une ou deux nichées de pierrots faisaient leur petit ménage, au milieu d'interminables conversations et de querelles sans fin, comme il convient à des voisins bien élevés ou à des époux assortis. Je m'étais assis sur un tas de sable et je tenais sur mes genoux la tête de ma pauvre Émilie, qui me regardait avec une reconnaissance indicible et un air de tendre affection, comme si elle eût été ma sœur. Et vraiment, n'était-elle pas pour moi comme une sœur et presque comme une mère, cette bonne Émilie.

« Au bout de quelques instants, voyant qu'elle commençait à reprendre des forces, je lui proposai de nou-

veau d'essayer si elle ne pourrait pas avaler quelques gorgées de vin. Elle y consentit, et, peu à peu, elle put y joindre une ou deux bouchées de pain, qu'elle semblait désirer ardemment. Je me souvins avoir entendu dire qu'il ne fallait pas faire prendre trop de nourriture à la fois aux personnes qui avaient subi un long jeûne, et je replaçai mes vivres à côté de moi, sans lui en offrir de nouveau.

« Pourtant, elle ne tarda pas à sentir l'influence des aliments que je lui avais donnés, et nous pûmes bientôt causer un peu à l'aise, quoiqu'elle n'eût pas encore assez de force pour se lever sans aide et pour se mettre à marcher.

« J'avais hâte, cependant, qu'elle pût se soutenir et être laissée seule, parce que l'heure avançait et, bientôt, les ouvriers allaient venir. Je ne voulais pas qu'on nous trouvât ensemble. Je savais, d'avance, à quels ignobles propos, si on nous surprenait ainsi, la pauvre enfant devrait être exposée. J'en Entendais, souvent, tenir au sujet de maintes personnes, et j'avais quelquefois, moi aussi, commis la lâcheté d'en rire comme les autres, et même, je l'avoue, d'en tenir à mon tour ; mais ce que je me permettais sur le compte de personnes qui m'étaient inconnues, et ce que j'entendais volontiers lorsqu'il s'agissait de créatures étrangères, m'eût semblé intolérable et affreux, si je l'avais entendu adresser à l'être pour lequel au monde je sentais le plus d'affection et de respect, à celle, assurément, qui était tout ce que je possédais, ici-bas, de plus précieux et de plus cher. Et je ne pouvais ignorer, par la triste expérience que j'en avais faite, que certains êtres dépravés en arrivent à ne rien comprendre de ce qui est honnête et pur, et à ne rien respecter de ce qui est bon. J'avais donc hâte de l'éloigner de ce lieu, où je redoutais

avec raison d'être surpris avec elle ; mais où la conduire ?  
Je devrais dire plutôt : où la porter ?

« Enfin, je vins à me rappeler que, du côté des champs, j'avais vu, une fois, en passant, le long du mur d'un enclos ébréché, une pile de planches appartenant à un chantier de marchand de bois. Cet endroit très peu fréquenté me sembla convenable pour y déposer Émilie, et je lui en fis la proposition.

« — Jamais je ne pourrai marcher jusque-là, me dit-elle : pourquoi ne restons-nous pas ici ?

« — Parce que, vois-tu, bientôt ils vont venir, et je ne veux pas qu'ils te trouvent en cet état : ils sont si malhonnêtes !

« — Tu as raison, mon bon Auguste ; mais, alors, comment faire ?

« — Je vais te porter, pardi !

« — Tu ne pourras pas : je suis trop lourde.

« — Toi ! J'en porterais deux de ton espèce. Tu pèses comme une plume. Je suis fort, va ! Allons, attrape-moi par le cou, et tu vas voir.

« En effet, m'étant mis à genoux par terre, elle finit par me passer ses bras autour, du cou, et quand je fus parvenu à me relever, non sans peine, je m'acheminai vers le lieu que j'avais choisi, chargé de mon cher et précieux fardeau.

« Nous n'y arrivâmes pas sans difficulté et sans nous être arrêtés de temps en temps, pour nous reposer ; mais enfin nous arrivâmes. M'étant assuré que personne ne nous voyait, je fabriquai une espèce de rempart avec des planches, je déposai Émilie sur l'herbe, qui était très touffue en cet endroit-là, et lui ayant laissé mon vin, mon pain et mon fromage, en lui recommandant de ne pas trop en manger à la fois et de ne pas prendre peur pendant mon absence, je la quittai, non sans regarder vingt fois en arrière, pendant que je regagnais le lieu où je devais reprendre mon travail.

« Il était temps : les ouvriers arrivaient, et chacun commençait à se mettre à l'ouvrage, pendant la première partie du jour : et moi, en attendant l'heure du déjeuner, j'étais rempli d'inquiétude et des plus tristes prévisions.

« L'accident qui m'était arrivé, il y avait quelques mois, sur la place Saint-Sulpice, me faisait redouter qu'il en arrivât un semblable, encore cette fois. Je me représentais je ne sais qui, découvrant mon trésor dans sa pauvre cachette, et l'emmenant malgré elle, sans que je pusse savoir où on la conduisait. Enfin l'heure arriva de cesser la bâtisse ; et, laissant partir les autres du côté où ils avaient l'habitude d'aller, ou attendant que ceux qui restaient sur place fussent installés dans quelque coin, pour y manger ce qu'ils avaient apporté et s'étendre sur la terre afin de se dégourdir les membres, je trouvai, pour mon compte, moyen de m'esquiver sans qu'on m'aperçût et prenant ma course, je fus bientôt arrivé au lieu que je cherchais.

« Mon cœur battait bien fort en approchant ; mais elle

y était encore. Elle m'attendait assise, souriante, appuyée contre la pile de planches, où j'avais adossé sa petite maison, elle me tendait les bras, et je m'y précipitai en pleurant.

« Je vais très bien, me dit-elle, très bien. J'ai mangé et bu tout le temps comme une vraie gourmande. Il ne te reste presque plus rien de ton pauvre déjeuner, mon bon Auguste ; mais si tu savais comme j'avais faim !

« — C'est bon ! Va toujours, si ça ne te fait pas mal. On t'a donc encore chassée de quelque part, ma pauvre Milie ?

« — Oh ! Non, pas cette fois-ci ; mais, mange ! Je te raconterai tout ça pendant que tu mangeras. J'avais tant peur de ne pas te voir revenir !

« — Et moi de ne pas te retrouver ici, donc ! Mais raconte-moi tout ce qui t'est arrivé depuis que je t'ai perdue, cet hiver, sur la place de Saint-Sulpice.

« — Je veux bien ; mais ce n'est pas gai, je t'as sure ; et puis, c'est un peu long. Peut-être ça t'ennuiera.

« — par exemple ! Va toujours. Quand tu seras fatiguée, tu te reposeras..

« — Je veux bien, si cela te fait plaisir, dit-elle. Tu te rappelles que j'étais bien faible quand tu me laissas. Un agent de police vint à passer, et me voyant assise sur un banc, parce que je ne pouvais presque me tenir debout, me prit pour une mendicante et me conduisit, presque en me portant, au bureau de police. Là, on s'aperçut bien que

j'étais tout à fait malade, et je ne sais qui me fit prendre un bouillon, qui me réconforta et me réchauffa un peu. Le commissaire, qui m'interrogea ensuite, fut d'abord très sévère et très dur, et bientôt après, s'étant bien aperçu que je lui disais la vérité, il ne m'envoya pas en prison, comme il m'en avait menacée en commençant ; mais il me fit conduire dans une maison où l'on recevait des bonnes sans place, et où je passai la nuit et le jour suivant, jusqu'à ce qu'on vint me prendre et qu'on me conduisit au chemin de fer qui devait me ramener chez nous.

« — Alors, tu es retournée au pays. Comment va tout le monde ? Comment va... maman ?

« Je fis cette question en rougissant un peu, parce que je pensais à la manière dont j'étais parti, sans dire à personne ni bonjour ni bonsoir.

« Émilie, de son côté, hésitait aussi à me répondre. Je compris qu'il devait être arrivé quelque malheur, et, enfin, elle me dit la vérité tout entière. Ce fut de cette façon que j'appris que, peu de temps après mon départ, j'avais eu le malheur de perdre ma pauvre mère. Gomme c'était pendant l'absence d'Émilie, elle ne put me donner presque aucun renseignement. Seulement elle avait pu savoir que M. le curé y était allé la veille du jour où elle mourut, et qu'il avait pu pénétrer jusqu'à elle, parce qu'il n'y avait personne là pour l'en empêcher.

« À cette triste nouvelle je pleurai beaucoup, parce que je crus, d'abord, que le chagrin que je lui avais causé y était pour quelque chose, et avait bien pu occasionner sa maladie, et peut-être sa mort ; mais Émilie m'assura tant

quelle était morte d'une fluxion de poitrine, causée par un refroidissement, que je finis par la croire.

« Après avoir donné quelque temps aux sentiments de douleur que me causait réellement la mort de ma malheureuse mère, je finis par écouler les paroles de consolation que ma petite cousine me donnait, et prêter toute mon attention au récit, qu'elle me faisait, des événements de sa propre vie. Cette Bonne Émilie me raconta tout ce qui la concernait, en partie pour épancher le trop plein de son cœur, mais principalement, j'en suis sûr, — elle était si bonne ! — pour me consoler et me distraire.

« Voici, bien fidèlement, autant qu'il peut m'en souvenir, le récit qu'elle me fit de ses propres aventures, depuis le moment où nous nous étions séparés, le soir du jour où eut lieu l'incarcération de Bibi.

« — Je ne fis pas long séjour à la maison, me dit Émilie, j'étais à peine de retour, que mes parents me manifestèrent le regret que j'y fusse revenue. Ma Belle-mère ; surtout, comme de raison, était furieuse. On avait écrit à mon sujet, de l'ouvroir, des lettres qui m'avaient précédée et dans lesquelles on m'accusait d'avoir négligé tous mes devoirs. La vue de mon doigt malade ne fut pas capable de persuader à ma belle-mère que je n'avais pas mis de mauvaise volonté en ne travaillant pas. Je me guéris, cependant, assez vite, grâce à un onguent que m'avaient donné les Bonnes sœurs de saint-Thomas-de-Villeneuve, rue de Sèvres, chez lesquelles on m'avait conduite le jour que je passai dans l'asile dont je t'ai parlé, et qui se trouvait à très peu de distance de leur communauté.

« On ne tarda pas à me trouver une autre maison à Paris. Cette fois, je fus envoyée chez une modiste qui demeurait dans la Chaussée-d'Antin. Ce fut encore une amie de ma belle-mère qui fit cette belle découverte, et m'y fit envoyer. En général, on ne pense jamais qu'à une chose, quand on veut mettre une jeune fille en apprentissage, c'est à découvrir pour elle un état où l'on fait fortune promptement, sans comprendre que celles qui font fortune ne sont jamais celles qui travaillent ; mais celles qui font travailler les autres. Les personnes qui vivent de la mode et des objets qui suivent la mode, gagnent des sommes fabuleuses ; mais l'ouvrière n'en sait rien et n'en voit pas davantage.

« Dans l'état de modiste, la maîtresse principale fait souvent des bénéfices énormes ; mais l'ouvrière ne gagne jamais que sa journée, et l'apprentie ne gagne rien ; ordinairement, même, pendant quelques années, il faut qu'elle paie pour apprendre ce qu'on ne lui apprend même pas. C'est là comme partout ailleurs. Et c'est une grande duperie de faire essayer plusieurs états à une jeune fille, parce qu'elle quitte l'un au moment où elle commence à savoir quelque chose, pour entrer dans l'autre, où elle ne sait absolument rien. De cette façon, elle commence toujours et ne finit jamais.

« Ce qui perd, habituellement, les ouvrières, c'est la toilette. Dans les modes et tout ce qui s'y rapporte, les pauvres filles qui travaillent pour les riches trouvent un sujet de tentations continuelles, fabriquer une robe de cinq cents francs et en porter une de quinze, c'est dur. On se rattrape comme on peut sur la forme et le clinquant ; mais on finit, presque toujours, par succomber et céder à

l'orgueil ou à l'envie des choses de prix. Les gens riches, qui se livrent à un luxe sans frein, auront un grand compte à rendre au bon Dieu pour tous les péchés de jalousie dont ils sont cause, et qu'ils font commettre à celles qui travaillent pour eux.

« N'ayant, quand je vins dans cette maison, ni les moyens de me vêtir comme une princesse, ni l'envie de me les procurer malhonnêtement, il m'arriva ce qui m'était arrivé chez la maîtresse fleuriste, et ce qui arrive partout en pareil cas ; c'est que mon costume me fit, dès l'abord, mépriser et tourner en dérision.

J'aurais souffert, volontiers, cette petite humiliation sans me plaindre, sachant déjà, par expérience, que je ne pouvais être mieux ailleurs. ; mais je me vis obligée de quitter l'atelier pour une autre cause, ce fut, tout simplement, parce que mes parents ne s'étaient pas suffisamment entendus sur le prix qu'ils auraient à payer pour la durée de mon apprentissage. Il en résulta une grosse querelle par lettres, à la suite de laquelle on me retira pour me placer ailleurs.

« Je ne le dirai pas, mon bon Auguste, à qui je dois la triste chance d'avoir trouvé la nouvelle maison pour laquelle je fus destinée. Je suis tellement habituée à ne savoir les choses que quand elles sont faites, que j'en ignore, d'ordinaire, les pourquoi et les comment. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a à peine cinq jours que j'ai quitté l'atelier de la dame chez laquelle j'étais entrée pour y apprendre l'état de modiste.

« — Et c'est depuis ce temps-là que tu couches dehors,

Milie ? Lui demandai-je.

« — Pas tout à fait, me dit-elle avec un frisson. Je Suis entrée, depuis, dans un autre atelier.

« — Pour quel état ?

« — Brunisseuse.

« — Ah ! Je sais, un bon état, c'est pour faire reluire l'or sur les métaux ou sur la porcelaine ; on dit qu'on y gagne beaucoup.

« — je ne sais pas si on y gagne beaucoup, me dit Émilie en soupirant ; car je n'y suis restée qu'un seul jour.

« — Tiens, comment donc ça ?

« La pauvre Émilie ne voulait pas me dire, d'abord ce qui s'était passé ; mais comme j'avais connu un camarade qui avait essayé de cette profession, je finis par lui faire avouer la vérité tout entière ; ça lui paraissait extraordinaire, parce qu'elle ne connaissait pas les usages des divers ateliers de Paris. Voici comment l'affaire s'était passée :

« Dans la plupart des professions, tout le monde des ouvriers est généralement du même sexe. Ainsi, par exemple, chez les maçons, on ne rencontre que des hommes et jamais des femmes, et, de même chez les fleuristes, il n'y a jamais d'hommes, si ce n'est, quelquefois, le mari de la maîtresse de la maison, ce qui est, il est vrai, assez souvent de trop ; mais chez les brunisseurs, la différence est qu'il y a une partie des travaux qui est faite

par des garçons, et une autre, plus délicate, par des filles. Il s'ensuit de là que, dans plusieurs maisons mal surveillées, les ouvriers et les ouvrières travaillent ensemble, et comme il y en a qui mangent, couchent et demeurent dans l'établissement, et que, comme on sait, à Paris les loyers sont chers et l'espace rare, il arrive, lorsque le soir vient, qu'on envoie tout le monde se coucher pêle-mêle, garçons et filles, dans la même chambre.

« Dame, il est clair que ma pauvre Émilie, qui était la modestie en personne, quand elle s'était trouvée dans cet abominable bazar, avait été effarouchée comme une mé-sange parmi des chouettes. Il Paraît même que les autres, en voyant comme elle était honnête et réservée, ça les avait excités à être encore plus canailles que d'ordinaire, ce qui pourtant, soit dit en passant, n'était pas aisé. Le fait est que la malheureuse créature, tout effarouchée et comme folle de peur et de dégoût, s'était enfuie sans savoir où elle allait ; et, courant toujours, elle était enfin arrivée jusqu'à la Villette où, se trouvant perdue, et ne sachant que faire ni que devenir, elle s'était blottie dans la cave de la maison que nous étions eh train de bâtir, et où je l'avais trouvée : ça n'était pas plus malin que ça.

« Mais pour elle, pauvre petite, si innocente et si douce, je comprends très bien que ces sociétés-là ne pouvaient pas du tout lui aller. Sapristi ! Quand on veut placer quelque part une honnête fille, il ne faut pas la nicher, à l'aveugle, dans le premier venu des ateliers de Paris ; il y a, quelquefois, là-dedans, du monde joliment sale, et tellement sale que rien que d'y penser c'est une vraie dégoûtation (sic).

« Ma pauvre Émilie, en me racontant tout ça, pleurait toutes les larmes de son corps. Elle se jetait à mon cou en sanglotant, et me suppliait de ne pas l'abandonner et de la protéger dans ce vilain monde, qui était si pervers et qui, jusqu'alors, avait été si méchant pour elle. Je n'avais certainement pas envie de l'abandonner non plus, mais j'étais pour elle un drôle de protecteur.

« D'abord, je ne valais pas cher, c'était une justice à me rendre ; et, quand Émilie me demandait de la conseiller et de la défendre, je me sentais rougir jusque dans le blanc des yeux. Je me gardai bien, cependant, de lui faire ma confession ; je me sentais même tellement petit devant elle, tellement méprisable en face de sa candeur, de sa pureté, de sa sainte innocence, que je pris, au milieu d'un accès de honte atroce, la résolution de me corriger tout à fait, et de devenir digne d'elle, de ma pauvre petite amie d'enfance de la sœur de mon cœur.

« Ça fait tant de bien à l'âme de se trouver avec des gens qui sont bons !

« Je lui promis donc tout ce qu'elle voulut ; et quand je la vis à peu près consolée, je me rendis de nouveau au travail, l'heure du déjeuner étant passée depuis quelque temps. Je partis en courant, et fis un assez long détour pour qu'on ne vit pas de quel côté je venais, et je me remis à ma besogne avec plus d'ardeur que jamais, ruminant dans ma tête sur ce qu'il y avait à faire.

« Et, réellement, le cas était assez embarrassant, et notre situation à tous les deux n'était pas des plus brillantes.

## *Chapitre XIX*

Conseil tenu par les deux cousins et trois résolutions prises à l'unanimité. — Le repos du dimanche et la visite matinale à Saint-Laurent. — Grand danger couru par notre héros du côté du suisse, du bedeau et de la loueuse de chaises. — Il y échappe avec bonheur. — Petites réflexions sur la messe, pas théologiques du tout.

« À midi, je retournai vers Émilie, et je fus heureux de la trouver beaucoup mieux. Elle n'avait souffert que de faiblesse et d'émotion, et un peu de nourriture et de tranquillité l'avaient presque entièrement remise. Mais il ne suffisait pas qu'elle le fût pour un jour, il fallait pourvoir à l'avenir, et lui assurer une position sûre, solide et honnête, ce qui veut dire, en français, du pain, un gîte et des vêtements en échange de son travail. Je ne gagnais pas assez pour nous deux, et elle n'était capable de rien gagner encore. Je ne pouvais pas même penser à la mener dans une de nos chambrées pour y passer la nuit, et la pauvre petite, comme on peut bien penser, ne possédait pas un sou pour se procurer un gîte où dormir. D'autre part, rester dehors, c'était s'exposer à se faire pincer par la police, conduire en prison pour vagabondage, et renvoyer à sa famille, qui n'eût pas manqué de la remettre dans

l'atelier d'où elle était sortie, après lui avoir fait subir mille reproches et mauvais traitements.

« Combien je regrettais alors d'avoir si bêtement dépensé mon argent ! Si on pensait au bien qu'on peut faire aux autres avec l'argent qu'on emploie mal, on n'aurait pas le cœur de le perdre comme on le fait ; mais on ne pense à rien, et pourvu qu'on s'amuse, tout le reste ne compte pas.

« Ça se trouvait bien que nous fussions juste au samedi de la *sainte touche*. C'est vrai que j'avais joliment écorné d'avance ce qui devait me revenir ; il m'en restait encore assez pour parer au plus pressé ; mais, pour l'avenir, je n'avais absolument aucune idée. Je fis part de ma perplexité à Émilie, pendant que nous grignotions notre croûte tous deux.

« — Qu'est-ce que tu penses faire, maintenant ma pauvre Milie, lui demandai-je ?

« — Je n'en sais rien du tout, me dit-elle ; et toi ?

« — voilà ! Tu ne voudrais pas retourner à l'atelier d'où tu sors, bien sûr ?

« — oh ! Non, non ; me répondit-elle en pâlisant de terreur.

« — N'aie pas peur : mon Dieu ! Qu'est-ce qui t'y force ? Vas-tu pas encore te trouver mal ?

« — Non, sois tranquille ; je suis très bien maintenant. J'espère que ce soir je pourrai aller avec toi jusqu'à ton

domicile ; tu m'as dit que tu avais une maison.

« — Ah ! Ben oui ; j'en avais une au temps jadis ; mais j'ai lâché tout ça en me faisant maçon. Et puis, c'est trop loin, faudrait marcher pendant plus de deux heures.

« — Eh bien, écoute, Auguste, me dit-elle, après un moment de réflexion : pour cette nuit, je pourrai très bien dormir par ici, comme les autres nuits. Maintenant que tu dois venir de bonne heure, je n'aurai pas tant peur : et demain matin nous irons à la messe ensemble, prier le bon Dieu de nous donner une bonne idée.

« — À la messe !

« — Mais oui, à la messe : est-ce que ce n'est pas dimanche ?

« — C'est vrai que c'est dimanche ; mais, pour quant à la messe, c'est impossible, ma pauvre Milie ; que diraient les camarades ? S'ils savaient que je vais à la messe, ils me chasseraient comme un chien.

« — Oh ! Auguste.

« — Il n'y a pas de oh ! Auguste, Milie ; dans notre état on ne fait pas comme on veut. Certainement, que j'aimerais bien à aller à l'église, à entendre la messe, à assister au sermon, aux bénédictions, à tout, d'abord, c'est très beau, tout ça : il y a de belle musique, des illuminations superbes, des fleurs, de l'encens, un tas de choses ; mais si les camarades me voyaient seulement une fois sortir de l'église, ils me feraient une vie ! Je ne serais pas sûr de ne pas me faire assommer.

« — On est donc positivement esclave quand on est ouvrier, me dit Émilie avec un soupir.

« — Ma foi, oui. On fait, les trois quarts du temps, ce qu'on ne voudrait pas faire, et l'autre quart on ne fait pas ce qu'on voudrait.

« — C'est égal, mon cher Auguste, vous n'êtes, après tout, esclaves que du respect humain, et il me semble qu'on pourrait bien passer par dessus, pour remplir son devoir.

« — Tu crois ça ? On voit bien que tu n'y as pas passé, toi. Ils sont capables de tout pour empêcher un camarade de remplir ses devoirs religieux, il n'y a pas encore longtemps, je sais ce qu'ils ont fait au Manceau.

« — Qu'est-ce que c'est que le Manceau ?

« — Le Manceau, Milie ? C'était le plus brave garçon du monde, et un très bon ouvrier, gentil, posé, obligeant, bon camarade, parfait, quoi. Eh bien, du jour qu'on a su qu'il allait à la messe, ça été fini. Ils n'ont plus eu de paix jusqu'à ce qu'enfin il a fallu qu'il parte, et comme il tenait bon, ils ont décroché une des cordes d'un échafaud où il travaillait à la décoration de la maison, — c'était justement ici où nous sommes, — et il est tombé.

« — Pauvre garçon, et il s'est tué ?

« — Non, mais il pouvait se tuer. Il s'est seulement cassé les jambes, et il est encore, je crois à l'hôpital Lari-boisière. Sans ça, s'il était ici, il nous aiderait bien, lui. C'était un brave garçon, le Manceau ; je l'aimais bien.

« — Et tu ne l'as pas prévenu, Auguste !

« — D'abord je ne l'ai su que le matin, répondis-je en rougissant ; je ne pouvais pas le prévenir devant les autres.

« — Je ne vois pas pourquoi tu ne pouvais pas le prévenir. Tu n'a pas été courageux, mon pauvre Auguste.

« — C'est vrai : j'ai peut-être eu tort, Milie ; mais si tu savais comme le respect humain nous rend lâches et bêtes.

« Émilie demeura quelque temps sans parler ; puis, enfin, changeant la conversation :

« — Est-ce que c'est loin, l'hôpital Lariboisière ?

« — Non, pas trop : pourquoi donc ça ?

« — Parce que, j'avais une idée... Je crois qu'on peut visiter les malades le dimanche.

« — Oui : et puis ?

« — Et puis, je pense que si tu allais demain à l'hôpital, voir le Manceau, il pourrait bien te donner un bon conseil, et nous aider à sortir d'embarras.

« — Dame !

« — Y vois-tu quelque difficulté ?

« — Il n'y a que si les autres viennent à le sa voir.

« — ça franchement, Auguste, c'est de la lâcheté ; tu as toujours les autres en travers. Voyons, fais à mon idée une fois, et le bon Dieu te bénira. De main, tu viens à la messe avec moi, tu ne travailles pas, et tu vas voir le Manceau. Fais le pour me faire plaisir, Auguste.

« — Mais à Paris, Milie, les ouvriers ne peuvent pas y aller à la messe : on est trop mal vêtu. La messe, c'est pour les riches, on n'y reçoit pas les pauvres.

« — ça, ce n'est pas vrai, j'en suis sûre. J'ai pu y aller deux ou trois fois, pendant mon séjour ; et j'y ai vu des gens de toutes sortes, pourvu qu'on s'y tiennent décemment, tout le monde peut aller à l'église à Paris, comme ailleurs. Ainsi c'est convenu, demain point de travail, la messe, et une visite à l'hôpital. Voilà l'emploi de notre journée.

« Émilie avait sur moi une grande influence, et beaucoup d'ascendant. Je la respectais autant que je l'aimais. Je lui promis, après bien des résistances, de faire ce qu'elle désirait ; et, en effet, le soir, après la paie, je vins lui annoncer que, le lendemain, je suivrais ses instructions de point en point.

« Quand tous les ouvriers furent partis, nous nous acheminâmes vers la maison. Je la connaissais mieux qu'elle, naturellement ; et je la conduisis dans une petite pièce déjà parquetée, et ayant une porte. Là, je l'installai de mon mieux, sur une vieille couverture qu'on avait oubliée, et qui avait servi à je ne sais quoi. Je voulais coucher dans la pièce voisine ; mais elle ne voulut pas et m'obligea à rentrer à mon garni. Au reste, nous causâmes

très tard et je ne la quittai qu'après être bien assuré que personne ne viendrait la déranger dans son sommeil.

« Pour moi, je dormis peu ; et, le lendemain, je fus la retrouver avant l'aube. Elle m'attendait en priant. Elle était encore un peu faible, mais voilà tout ; et, du reste, elle paraissait si heureuse et si pleine d'espoir, que je me sentis moi-même comme si on m'avait changé en brave.

« Nous fûmes à la messe tous les deux ensemble à l'église Saint-Laurent, qui n'était pas éloignée de l'hôpital ; mais j'avoue que je n'étais pas sans inquiétude, d'abord, j'avais tant entendu dire que les pauvres étaient impitoyablement mis à la porte du lieu saint, que j'avais presque fini par le croire ; ensuite, on m'avait répété cent fois que la religion catholique était une religion d'argent, et qu'il fallait toujours avoir l'argent à la main quand on entrait dans les églises, que j'avais peur qu'on nous demandât un prix fabuleux pour assister à la sainte messe. Par une chance toute particulière, le suisse et le bedeau passèrent vingt fois auprès de nous, sans même nous adresser le plus petit reproche ; et, chose plus étrange encore, la femme chargée de recueillir l'argent des chaises, et de prélever sur chacun des assistants la modeste somme de cinq centimes, au bénéfice de la fabrique, et non pour enrichir les curés, comme je l'avais cru jusqu'alors, cette femme, qui avait sans doute des instructions pour ménager les pauvres, ne daigna pas même nous regarder en faisant sa petite tournée dans la chapelle où nous étions blottis.

« Après avoir ainsi échappé à ce double danger, nous entendîmes très paisiblement la messe. Ce vraiment, c'est

bien bon d'entendre la messe comme ça le dimanche. Alors, je ne comprenais pas comme aujourd'hui : je ne voyais pas dans la messe, le sacrifice chrétien, l'offrande de l'église à Dieu, la compensation divine des fautes humaines à expier, des grâces à obtenir, de la reconnaissance qui s'acquitte ; mais je sentais, comme par instinct, qu'il se passait, en ce moment, quelque chose de grand et quelque chose qui m'agrandissait. Là, je me trouvais sur un pied d'égalité parfaite avec les riches et les puissants du monde. Cette messe qui se disait, se disait pour moi comme pour le grand seigneur, comme pour le souverain lui-même. J'y Assistais chez moi, dans l'église ; j'y avais droit comme à mon bien. Les gens qui vous parlent du partage égal des biens et de la fraternité des hommes, vous appellent à une table où on ne mange que des plats grossiers ; mais l'église, à la messe, vous sert une nourriture pour l'âme, et vous convie au même festin. Quand le moment de la communion arriva, je vis pêle-mêle, s'acheminer vers la table sainte des grandes dames et leurs cuisinières, côte à côte, sans distinction, sans privilège, sans orgueil ni bravade, mais sans compliments. L'église, c'est l'égalité plus encore que la mort : car enfin, dans la mort, on fourre de la vanité, et les survivants se pavanent de leurs ancêtres ; mais dans l'église, à la messe, chacun y va pour soi, et y tient sa propre dignité et sa valeur. Le grand y devient petit, et le petit y devient grand : on se touche sans se blesser, on se coudoie sans envie et sans colère, on se nourrit à la même table, on tient la même nappe entre ses mains, on y est servi par le même prêtre, serviteur de tous, et on y reçoit la même nourriture qui est Dieu, et devant laquelle chacun, le riche et le pauvre, le grand et le petit, le savant et l'ignorant, se met à genoux

et adore, en reconnaissant que nul n'est là plus qu'un autre, et que c'est l'heure de la suprême égalité et de la suprême fraternité des hommes. Si on ôtait de ce monde la messe et l'église, je me demande où irait se nicher l'idée de l'égalité et de la fraternité, dont notre temps est si bouffi, qu'on dirait qu'il l'a inventée, si on ne connaissait pas un peu son évangile.

« Je me sentis bien ému en suivant les saintes cérémonies du sacrifice, et Émilie soupirait de tout son cœur. Hélas, mon Dieu ! Nous pensions tous les deux à la même chose, probablement, mais pas de la même manière. Elle songeait, pauvre Milie ! Que jamais encore elle n'avait pu faire sa première communion ; et moi, je me rappelais la mienne avec douleur, avec honte, avec un profond repentir.

« Oh ! Que de choses trouve le cœur en assistant le matin à la messe, dans une petite chapelle solitaire, au milieu d'une foule recueillie, le jour que s'est réservé le seigneur !

« Chacun trouve là ce qu'il lui faut. Ah ! Si les ouvriers savaient ! Mais il y en a bien peu qui savent.

## *Chapitre XX*

Ceux qu'on connaît sans les avoir jamais vus.  
— Utilité de l'hôpital, de l'église et des gros livres — La jambe en cage — La sœur.  
— Une ficelle dont on n'use pas. — La lettre de recommandation. — Les affaires du diable. — Un nuage Sous le ciel bleu — Aspect du patronage — Régime pénitentiaire de la maison. — Un individu qui n'a pas sa langue dans sa poche. — Le pilote. — Mieux que le hasard de la Fourchette. — Propre-àrien Semble se laisser entortiller, et tourner au fanatisme religieux. — Ce qui est digéré n'est pas perdu. — Nouveau changement d'état : le tire-pied succède à la truelle.  
— Battre son frère pendant qu'il est chaud.

« Comme nous avons pas mal de temps à attendre avant l'heure où nous pourrions voir le Manceau, nous commençâmes par flâner quelques instants sur le boulevard Sébastopol ; mais Émilie n'étant pas encore bien solide sur ses guibolles, nous entrâmes dans un bouillon pour lui faire prendre quelque chose, ce qui acheva presque entièrement de la remettre. Ensuite de quoi, nous fûmes nous asseoir dans la gare de l'Est, sur un banc, jusqu'à ce que le moment fût venu de pouvoir entrer dans

l'hôpital Lariboisière. Les gares c'est commode pour ça.

« — Es-tu bien sûre de ton camarade ? Me dit Émilie.

« — Oh ! Certainement, c'est le garçon le plus honnête que j'aie jamais rencontré.

« — Pourquoi as-tu tant de confiance en lui, mon cher Auguste ?

« — Dame, je ne sais pas.

« — veux-tu que je te le dise, moi ?

« — Est-ce que tu peux le savoir, toi qui ne le connais pas ?

« — Je ne l'ai jamais vu ; mais je le connais, et je sais pourquoi tu te confies à lui et pas aux autres ; c'est parce que tu sais qu'il est vraiment et sincèrement chrétien, et que les autres ne le sont pas : voilà tout. On cherche et on trouve les mauvais sujets pour s'amuser, mais on ne les chercherait pas et on ne les trouverait plus quand il s'agit de vous rendre service. Sois bien sûr, Auguste, que même les plus méchants, s'ils avaient besoin de quelqu'un pour les aider dans un mauvais cas, ce serait encore à leur victime qu'ils s'adresseraient, et qu'ils ne se chercheraient pas entre eux, ni pour dire un secret qui les gêne, ni pour demander un service qui exige du dévouement. Ils feraient tous comme toi : ils chercheraient un chrétien.

« — C'est vrai tout de même, Milie, mais je n'y avais jamais pensé.

« — Et pourquoi, alors ne veux-tu pas mériter l'estime des autres, en vivant, toi aussi, en chrétien ?

« — Oh ! C'est trop difficile : nous verrons ça plus tard.

« Je dis ces mots d'un ton boudeur et grognon ; qui mit fin à la conversation. Émilie soupira et n'ajouta rien ; et l'instant d'aller faire ma visite au Manceau étant venu, je me dirigeai vers l'hôpital Lariboisière. Émilie demeura à m'attendre dans l'église de Saint-Laurent, où nous nous donnâmes rendez-vous, devant l'autel de la Sainte-Vierge. Il me semblait qu'elle ne fût en sûreté que là. L'église, tout de même, c'est notre maison, à nous autres ouvriers, on le sent, surtout, quand on a des peines ou des difficultés. Là, on est plus chez soi que chez soi ; car on y est propriétaire et maître, comme l'enfant de la maison. Mon Dieu, si on nous chipait nos églises, il me semble qu'on volerait au pauvre monde la seule chose qui lui appartienne encore réellement ici-bas.

« Quand j'arrivai à l'hospice, il y avait déjà beaucoup de monde à attendre ; et la permission d'entrer étant venue presque au même moment, chacun des visiteurs se dirigea vers la salle où il savait devoir trouver son malade. Je fus frappé, d'abord, de la grande propreté de l'établissement. Tout était ciré, épousseté, blanc et net à faire plaisir. Je pensai, en ce moment, pour la première fois, ce que j'ai pensé bien souvent depuis, c'est-à-dire que ceux qui avaient peur d'aller à l'hôpital, quand ils étaient malades, étaient fièrement imbéciles. Mais, pour lors ; je le pensais seulement en considération des soins matériels, tandis qu'aujourd'hui je comprends bien que l'utilité de

l'hôpital ne consiste pas seulement à trouver des médecins gratuits, des sœurs qui vous font avaler les décoctions prescrites, et une maison qui vous entretient de linge : on y trouve, gratis, ce qu'on ne trouve guère chez soi, même quand on est riche, à savoir : la plus grande facilité pour bien mourir ; et j'ai entendu dire qu'on ne mourait, ordinairement, qu'une fois.

« Je fus obligé de chercher pas mal, pour trouver le pauvre Manceau, parce que je ne connaissais pas son numéro, ni le nom de sa salle ; mais un Monsieur très poli, qui avait des lunettes sur le nez, le chercha et le découvrit tout de suite, dans un gros livre.

« Je trouvai mon pauvre camarade dans un triste état. Sur ses jambes malades on avait posé comme une manière de cage qui ressemblait à une barrique sciée en deux dans sa longueur, pour empêcher les couvertures de le gêner par leur poids. Une corde suspendue en haut du lit, et terminée par un morceau de bois, servait au malade à se soulever avec les bras, parce qu'il lui était défendu de remuer les jambes et même de les changer de position. Il devait souffrir beaucoup. Il avait bien maigri, et était devenu tout pâle.

« Quand j'approchai de son lit, je n'étais pas fier, je l'avoue. Ma conscience me chantait une chanson pas agréable du tout, et je me disais que si le Manceau m'envoyait promener en me traitant de canaille, je ne l'aurais pas volé. Il lisait dans un livre de prières, et semblait tout absorbé dans sa lecture.

« En m'apercevant, au lieu de me faire aucun reproche,

il me tendit la main et me sourit avec un air de bonté qui me toucha beaucoup.

« — Tiens ! C'est toi, mon pauvre Auguste, me dit-il ; ça me fait, tout de même, bien plaisir de te voir, mon garçon. Depuis que je suis ici, personne ne m'est venu faire visite.

« Je voulus essayer de lui demander pardon, mais il m'interrompit en me disant qu'il savait très bien que ce n'était pas ma faute, et qu'il me priait de ne pas lui nommer ceux qui lui avaient joué ce mauvais tour, si je les connaissais, pour ne pas avoir la tentation de leur en vouloir, même un peu.

« Voyant qu'il était si gentil avec moi, je crus qu'il vaudrait mieux venir tout de suite à mon affaire : et, alors, après m'être d'abord gratté l'oreille, selon l'usage, je lui racontai ce qui m'était arrivé de point en point, sans lui cacher rien de rien.

« Quand il eut tout écouté avec une grande attention, voici à peu près ce qu'il me dit :

« — Vois-tu, Auguste, tu n'es pas mauvais de nature, mon garçon ; mais tu es faible, comme tant d'autres, et tu te laisses entraîner à faire le mal sans l'aimer, par respect humain, par lâcheté, un tas de bêtises, quoi. Si j'avais un conseil à te donner, ce serait de quitter la truellerie, mon ami, parce que, dans l'état de maçon, vois-tu, c'est vrai qu'on gagne de suite, mais on est trop exposé à faire de mauvaises connaissances, et on ne peut jamais avoir son dimanche à soi ; or, un ouvrier, qui n'a pas son dimanche,

finit toujours par s'abrutir.

« — Mais il faut bien que je gagne mon pain, en attendant d'être maître.

« — Je ne dis pas non ; seulement il y aurait, peut-être un moyen de tout arranger.

« — Quel moyen ?

« — Dame, le patronage.

« — Qu'est-ce que c'est que ça, le patronage ?

« — Voilà : il y a à Paris, et dans les grandes villes, des messieurs qui s'occupent beaucoup des ouvriers, et en particulier des apprentis. Ils ont des maisons où on va passer le dimanche ; ils se chargent de vous placer ; ils vont vous voir, ils vous protègent, ils choisissent pour vous de bons patrons ; et quand vous avez fini votre apprentissage, ils vous aident encore à vous établir.

« — Et combien est-ce qu'on leur paie ?

« — Mais rien du tout, grand bêta, c'est eux qui paient pour le temps qu'ils nous donnent, pour les aumônes, quelquefois, et pour les cadeaux qu'ils nous font.

« — Ça m'irait joliment, ça, dis-je au Manceau ; et où les trouve-t-on à Paris, ces messieurs des patronages ?

« — Ça, je n'en sais encore rien ; mais, pour sûr, nous le saurons par la sœur, ou par M. l'aumônier. Je pense qu'il vaudra mieux demander, d'abord, à la sœur, à cause

de l'affaire de ta petite cousine.

« — Pauvre Milie !

« — Certainement ; vois-tu, Auguste, ce que tu m'as raconté d'elle touchera la sœur, beaucoup ; et, si elle la prend sous sa protection, tout est sauvé.

« Je compris tout de suite la vérité du raisonnement de mon camarade, et sur son indication, je fus de suite chercher la sœur qui était de garde, et que je trouvai dans la salle, occupée auprès d'un infirme auquel elle faisait prendre je ne sais quelle potion.

« Elle vint avec moi auprès du Manceau qui la connaissait, qui paraissait très estimé de tout le monde, et qui se mit à lui raconter tout ce que je lui avais dit moi-même, avec tant de cœur et de feu, que la bonne sœur semblait tout émue en l'écoutant ; c'est ainsi que le bon et cher garçon me rendait le bien pour le mal : c'est la bonne manière de se venger.

« Quand il eut terminé de raconter ma petite histoire, dans laquelle il supprima charitablement ce qui m'aurait fait rougir, et ajouta des éloges que, bien sûr, je ne méritais pas, la sœur, se tournant vers moi, me demanda si j'étais bien sûr que mon Émilie se fût toujours bien conduite.

« — Oh ! Ma sœur, j'en suis plus sûr que de ma vie, lui dis-je ; si vous l'aviez vue seulement une fois, vous n'auriez pas l'idée, vous aussi, d'en douter.

« — Eh bien ! Mon enfant, me répondit-elle en sou-

riant, pourquoi ne me l'avez-vous pas amenée, votre petite perfection de cousine ?

« — Est-ce que vous voudriez bien consentir à la voir, ma sœur.

« — Dame ! Pour lui être utile...

« — Oh ! Mais je vais vous l'amener de suite, si ça vous fait plaisir ; je sais où elle est. Je l'ai laissée devant l'autel de la Sainte-Vierge, à l'église de Saint-Laurent. Faut-il aller la chercher maintenant ?

« — Oui, certainement : allez vite, et si on vous fait des difficultés quand vous reviendrez, demandez sœur Angèle.

« Si je faisais un roman, au lieu d'écrire ce qui m'est arrivé, ça serait le vrai moment de dire comme quoi en arrivant à l'église de Saint-Laurent, je n'y trouvai plus Émilie. C'est une jolie ficelle des auteurs que j'ai lus, de faire croire que tout est perdu au moment où on croyait tout sauvé. Comme, aussi, j'aurais très bien pu fourrer dans mes affaires un ou deux petits persécuteurs de l'innocence. Ça fait toujours très bon effet ; et si jamais on trouve mes notes, et qu'on veuille en faire une histoire, j'espère qu'on y ajoutera ça, pour lui donner du chic. Quant à moi, je dois avouer que ni Émilie ni moi n'avons eu à nous plaindre de persécuteurs personnels, ni de gens nous faisant du mal exprès ou cherchant à nous en faire avec intention. Nous avons été comme tant de milliers d'autres enfants, peut-être un peu bousculés par les circonstances ; mais voilà tout : avec des parents comme ils

sont presque tous, avec des maîtres idem, et pas plus de difficultés que la plupart des autres. Voilà ce que nous avons eu, et ce qui doit rendre mon récit pas amusant du tout, si jamais on le lit.

« Je trouvai donc Émilie, tranquillement, à la place où je l'avais laissée : nous nous rendîmes à l'hôpital Lariboisière en courant, et nous y arrivâmes avant que la porte fût fermée.

« Sœur Angèle nous attendait.

« — Jamais elle n'avait vue Émilie et jamais Émilie ne l'avait vue non plus ; mais je ne sais pas comment ça se fit, on aurait dit qu'elles se connaissaient depuis cent ans. Dire comment ma petite cousine se précipita dans les bras de la sœur, c'est pas possible ; je croyais qu'elle allait suffoquer d'émotion. Si on l'avait emmenée dans ce moment-là, bien sûr qu'elle se serait évanouie de douleur.

« Moi, je regardais ça comme un imbécile, sauf que je restais sans rien dire.

« Quand Émilie put parler, elle leva la tête vers la sœur ; et, la regardant avec des yeux pleins de larmes :

« — Ma sœur, oh ! Ma sœur, promettez-moi que vous ne m'abandonnez jamais.

« Ce fut tout ce qu'elle put trouver et dire, parce que les sanglots lui coupèrent la voix.

« La sœur comprit tout ce qu'il y avait dans ce cœur-là, et je ne me rappelle pas trop si elle lui fit ou non quelque

promesse : mais tout ce que je sais, c'est que ce fut tout comme. On sentait bien que la pauvre Émilie avait enfin trouvé une protection, et une amie pour de vrai.

« Il restait à s'occuper de ma petite personne, et sœur Angèle y avait déjà pensé. Elle avait même préparé une lettre, qu'elle me remit, pour un certain monsieur, directeur d'un patronage dans le quartier Saint-Germain, et elle m'engagea à m'y rendre de suite, pour être sûr de le trouver avant l'heure des vêpres, et pour faire connaissance avec l'œuvre et avec les gens de la maison.

« — Si on ne vous garde pas là-bas, me dit-elle, revenez ici, mon enfant ; mais, dans tous les cas, n'ayez plus d'inquiétude pour votre cousine, nous nous en chargeons.

« Émilie, à ces mots, sentit son cœur se fondre ; elle se tenait serrée contre sa protectrice, comme si elle avait eu peur qu'on ne vint la lui voler : quand la sœur lui lâcha la main, elle l'attrapait par sa robe, comme si elle eût été une enfant de deux ans.

« Franchement, je comprends très bien que la canaille crie tant contre les ordres religieux. Il faut dire que ces gens-là, les frères et les sœurs, ne font pas du tout les affaires du diable.

« Il y avait, assez loin de l'hospice Lariboisière à la maison qu'on m'avait indiquée comme étant le siège du patronage.

« — En partant, j'étais tout guilleret. Je laissais Émilie en sûreté, et j'étais plein de bonnes intentions. Le Man-

ceau, la sœur et ma petite cousine m'avaient encouragé et chauffé si bien que je commençai ma route presque en courant ; mais bientôt, à la pensée de ce que j'allais trouver, je sentis dans mes jambes une certaine fatigue, et une certaine inquiétude dans mon cerveau. Qu'y avait-il, en effet, dans la lettre de recommandation qu'on m'avait donnée ? Sans doute on parlait de moi comme d'un franc vaurien à surveiller et à tenir de très court, peut-être à mettre en prison pour quelque temps. Tout ce qu'on m'avait dit des curés et des gens d'église me revenait à l'esprit. Je me figurais ces personnes inconnues, avec une physionomie triste et sombre, des yeux scrutateurs, des habitudes d'espionnage et de surveillance occulte, et la manie de filouter, à quiconque les approche, le trésor de sa liberté. La pensée d'être esclave, et de vivre toujours sous les regards d'un maître sévère, me donnait une sorte de frisson. Ça n'est pas une bien bonne chose de faire ses quatre volontés, c'est vrai ; mais c'est toujours bien séduisant. C'est plus désiré que désirable ; mais le fait est que j'avais bien peur.

« Je me représentais aussi les jeunes gens de la maison, avec les yeux baissés, le cou tordu et un rosaire à la main, marchant discrètement, à la queue au loup, comme une file de séminaristes à un enterrement, et n'osant pas lever la tête sans avoir obtenu la permission du maître. C'était à quelque distance de la réalité, mais on a toujours l'habitude de se représenter les chrétiens avec des nez crochus, des figures sinistres et des échines cassées.

« Ce fut avec cette séduisante impression que j'arrivai à la maison du patronage.

« Les chrétiens du lieu n'avaient cependant, en réalité, rien de très extraordinaire, si ce n'est un air très ouvert et une figure de bonne humeur. Quand j'entrai dans la cour, où l'on pénétrait sans difficulté aucune, je me trouvai au milieu d'environ trois ou quatre cents jeunes gens, dont plusieurs étaient du même âge que moi, d'autres plus grands et d'autres plus petits. L'exercice de piété auquel ils se livraient, pour le moment, c'était de jouer, et ils semblaient s'en acquitter à merveille, et de tout leur cœur, comme si ça les eût réellement amusés. Les uns couraient, les autres faisaient de la gymnastique ; plusieurs jouaient à la balle et quelques-uns aux dominos, chacun selon son goût, son talent ou son humeur.

« Comme il est de règle que les chrétiens s'ennuient, je pensai qu'on leur avait infligé ces divertissements comme une peine, et qu'ils s'y livraient par pénitence.

« Ces gaillards-là, pensais-je, n'ont pas l'air de cafards ; mais c'en est peut-être tout de même ; nous verrons bien.

« Comme chacun était très occupé de sa propre affaire, on ne fit pas grande attention à moi, d'abord : mais, bientôt, voyant que je demeurais tout seul dans un coin, sans parler à personne, un des jeunes gens de la bande, qui paraissait fanatisé par le jeu de balle, s'approcha cependant de moi, et me demanda, poliment, ce que je cherchais.

« Il avait la figure rayonnante et les joues rouges comme des tomates : la sueur lui perlait au front.

« — Je cherche Monsieur le président du patronage,

lui dis-je, j'ai une lettre pressée à lui remettre.

« — Venez avec moi, je vais vous conduire. Est-ce que vous êtes de Paris ?

« — Moi ? Non.

« — Ah ! Je comprends, vous venez d'un des patronages de province, avec une lettre de recommandation. C'est comme moi, tâchez de rester au nôtre. Ces messieurs sont bien bons, et on s'amuse joliment. C'est si gentil, le patronage ! Tenez, v'là Monsieur le président ; débrouillez-vous, je vas m'amuser.

« En voilà toujours un qui n'a pas sa langue dans sa poche, pensais-je, et qui ne se fait pas de bile : on dirait qu'il a envie de m'embaucher.

« Le président était un Monsieur à grande barbe, encore assez jeune, et qui semblait très bon. Il prit la lettre que je lui présentais, et quand il eut fini de la lire :

« C'est très bien, mon cher enfant, très bien. Sur la recommandation de la bonne sœur Angèle, je ne demande pas mieux que de vous recevoir au patronage.

« — Et qu'est-ce qu'il faut faire, Monsieur, pour en être du patronage ?

« — Ce qu'il faut faire ? Mais rien du tout, mon cher ami. Se faire présenter, vous l'avez été ; être reçu et je vous reçois ; s'amuser de tout son cœur avec les autres, être fidèle à nos petites réunions, donner bon exemple à tous et n'en donner de mauvais à personne, voilà tout, je

dois vous quitter pour quelques instants ; mais je vous retrouverai après vêpres, et venez, d'ailleurs, me parler toutes les fois que vous en aurez besoin.

« Sur ce, il fit signe à un grand garçon, d'environ dix-huit ans, qui jouait aux quilles, et qui vint, en courant, savoir ce dont il était question.

« — Jean-louis, dit le président, voici un nouveau que je vous confie : renseignez-le sur tout ce qu'il doit savoir, et ne le laissez pas s'ennuyer. Au Revoir, Auguste, amusez-vous bien, mes enfants.

« Jean-louis me prit par le bras et me conduisit d'abord au jeu de quilles, pour lequel il semblait avoir un attrait particulier : sans doute parce qu'il y était très fort. On me mit une boule dans la main, et si je ne fus pas reçu comme un chien dans ce jeu de quilles-là, je dois dire aussi que je débutai magnifiquement, et que je fis mon entrée dans cette société nouvelle en abattant, d'un seul coup, quatre quilles à la fois. On n'a pas tous les jours de ces bonheurs-là : ça me posa.

« La journée se passa comme je n'en avais encore jamais passé. Jean-louis n'eut pas grand-peine à faire mon éducation, parce que la plupart des choses s'apprennent en les voyant faire aux autres. J'eus à savoir le règlement, les jeux, les heures des exercices et les noms de nos directeurs ; après quoi, je devins tellement savant que j'aurais pu servir ensuite, moi-même, de professeur à d'autres.

« Nous chantâmes vêpres dans notre chapelle, et on

nous y fît même une petite instruction très courte, mais gentille tout plein, à laquelle je ne trouvai que le défaut de finir trop tôt, ce qui n'est pas le défaut de tous les sermons que j'ai entendus en ce monde, même depuis. La cérémonie fut terminée par la bénédiction du saint-sacrement.

« Avant vêpres, à quatre heures, on nous avait conviés au goûter ; et, franchement, ça n'est pas pour vanter le patronage ; mais les repas y sont bons et joyeux, on y mange mieux même qu'à *l'hasard de la fourchette*, et ça ne coûte pas encore si cher.

« Les vêpres finissant assez tard, comme je me trouvais bien éloigné de mon domicile, je crus devoir me présenter de nouveau à M. le président, d'autant plus que j'en voyais en assez grand nombre, surtout des plus jeunes, qui reprenaient le chemin de chez eux.

« — Mon cher Auguste, me dit-il, en me prenant affectueusement la main, vous voulez donc déjà nous quitter ? Est-ce que nous n'aurions pas su vous intéresser à notre patronage ?

« — Pardonnez-moi, Monsieur : jamais, au contraire, je n'avais passé une aussi bonne journée. Tous mes camarades ont été remplis, pour moi, d'attentions et de charité, et c'est pour la première fois, depuis bien longtemps, que je vois finir un dimanche aussi paisiblement, et avec si peu de remords. Je suis tout à fait heureux, et mon seul regret c'est d'être obligé de vous quitter si vite.

« — Eh bien ! Qui vous y oblige ?

« — Mais, l'heure, à ce qu'il me semble.

« — L'heure ? Mais vous coucherez ici ; votre lit est fait. Vous nous restez pour cette nuit, et, si Dieu veut, pour d'autres encore, jusqu'à ce que nous ne vous ayons bien et définitivement placé. Je vous chercherai un bon patron ; et, quand nous l'aurons trouvé, vous y irez probablement loger : mais, alors, vous reviendrez encore ici pour y passer tous vos dimanches, comme vous l'avez fait aujourd'hui ; en ayant soin, pourtant, d'arriver de meilleure heure.

« Qui fut dit fut fait ; on laissa partir les petits, les plus grands restèrent en partie, et nous passâmes la soirée à des jeux plus tranquilles, ou à des lectures intéressantes qui semblaient encore plus du goût général que les jeux de dominos, de dames ou de loto. À neuf heures trois quarts, on fit la prière en commun, après laquelle chacun fut piquer son chien. Jean-louis me montra mon lit, dans lequel je ne tardai pas à m'enfiler, à m'allonger à ou-trance, et à pioncer, donc !

« Je note ici, pour n'en pas perdre la mémoire, que la vue, l'odeur et le contact des draps blancs me sembla une chose tellement admirable et si merveilleuse, que je crus, un moment, que j'en prendrais une attaque de nerfs. Il y avait si longtemps que je dormais dans la malpropreté, et au milieu des insectes les plus féroces de toutes les espèces ! J'avais, enfin, trouvé un lit propre ! Ceux qui n'ont jamais couché dans les garnis, et à la Fosse-aux-Lions, ne peuvent pas me comprendre.

« Le lendemain, on se leva de bonne heure, on fit sa

rière en commun, dans la chapelle, ensuite de quoi, après avoir entendu la messe, chacun se rendit à son travail.

« Le directeur de la maison me fit bientôt venir dans sa chambre, et m'ayant dit qu'il allait sortir pour s'occuper de moi, il me chargea de quelques petits ouvrages, dans la cour et les escaliers, afin que je ne m'ennuyasse pas trop pendant son absence : donc ainsi, je restai avec deux ou trois autres, à garder la maison.

« Pendant que je ratissais le sable, et que je rangeais dans l'établissement, je pensais qu'on m'avais fièrement trompé autrefois, et que l'œuvre du patronage était une bien belle chose. Pour s'en faire une idée, il faut avoir été pendant des années, livré à soi-même, ballotté, abandonné, mal conseillé, et vivant avec de la canaille. J'avais passé par là. C'est Vrai que c'était bien un peu ma faute, mais ce n'était pas tout de ma faute. Enfin, je me trouvait avec des braves gens, qui m'aimaient sans me connaître, dans une œuvre qui m'adoptait et qui me donnait une protection contre les plus forts que moi ; mais qui n'étaient pas plus forts qu'elle. J'avais attendu longtemps pour trouver ça, et je le devais encore à ma bonne petite Émilie. Pour dire la vérité, c'était bien à elle que je devais tout ce qui m'était arrivé de bien. J'avais mangé de la vache enragée, mais maintenant je commençais à comprendre le proverbe qui dit : *Ce qui est digéré n'est pas perdu.* » (lisez : ce qui est différé n'est pas perdu, pour l'honneur du proverbe.)

« Le directeur de la maison revint avant midi et apporta avec lui des nouvelles :

« — Auguste, me dit-il, je crois que j'ai trouvé votre affaire, mon garçon. Auriez-vous de la répugnance pour l'état de cordonnier ?

« — Moi ? Pas du tout, lui répondis-je ; au contraire. D'abord, il n'y a pas de morte saison comme chez les maçons ; ensuite, j'avoue que je ce serais pas trop content de me retrouver au travail de la bâtisse avec mes anciens camarades.

« — J'en suis bien aise, mon cher enfant, parce que je crois avoir ce qu'il vous faut : et ce serait chez un cordonnier. C'est un homme marié, il occupe environ six ou sept ouvriers ; on le dit fort honnête, et tous les renseignements que nous avons pu prendre sur son compte sont excellents. Il est venu, pas plus tard qu'avant-hier, nous demander de lui trouver un apprenti ; et comme ses conditions sont avantageuses, mon cher Auguste, j'ai pensé à vous tout de suite.

« — Oh ! Merci.

« — Il n'y a pas de quoi, mon bon ami, je ne fais que mon devoir. Votre nouveau patron est très bon ouvrier, et demande deux ans pour vous apprendre votre état. Pendant ce temps-là, il est vrai, vous ne gagnerez pas grand-chose ; mais vous serez défrayé de tout, et vous n'aurez rien à dépenser. Vous mangerez à la table du maître et de la maîtresse, qui ne se laissent, probablement manquer de rien... Pourquoi donc vous grattez-vous l'oreille ?

« — Pour rien, Monsieur.

« — Voyons, parlez-moi franchement, vous avez une idée ?

« — Eh bien, Monsieur, franchement, je comprends que ces conditions-là me sont très avantageuses, et que je dois les accepter, mais...

« — Mais quoi ?

« — Mais... il me faudra renoncer à venir ici, au patronage.

« — Ah ! Je suis bien aise que vous y ayez pris goût. Mais pas du tout, mon ami, vous n'avez à renoncer à rien. Vous n'aurez rien à perdre et vous aurez tout à gagner. Il a été convenu, ce matin même, avec votre futur patron, qu'il vous laissera votre liberté les dimanches et fêtes ; vous pourrez donc en profiter pour venir ici, et j'espère bien que vous en profiterez. En outre, ces messieurs et moi irons vous voir de temps en temps, pour savoir si vous êtes bien sage et s'il ne vous manque rien par là-bas. Vous voyez que le patronage a pensé à tout. Avez-vous encore quelque difficulté ?

« — Oh ! Non, Monsieur, pas l'ombre. Je suis bien content maintenant ; et je trouve que le patronage est une bien belle chose. Quand est-ce que je devrai aller chez mon nouveau patron ?

« — Mais tout de suite, si vous voulez. Il est un peu pressé d'avoir son apprenti. Nous allons partir dans un quart d'heure.

« — Est-ce bien loin d'ici ?

« — Pas très loin : à Vaugirard, près de la barrière ; mais je vais vous conduire moi-même et vous installer.

« Nous nous disposâmes donc à partir immédiatement, dans la crainte que mon futur patron ne changeât d'idée. C'est toujours mieux de faire les choses tout de suite, et de prendre les occasions au vol et par les cheveux, comme dit le proverbe ; « Il faut battre son frère (sic) pendant qu'il est chaud. »

## *Chapitre XXI*

Le chant du dimanche au patronage. — La morale de la chose. — Introduction. — Premières occupations de Propre-à-rien. — Le patron, La patronne et le petit. — Une nuit agitée. — Les insectes philanthropes. — Ce que c'est qu'un apprenti. — Un petit de la Saint-Vincent. — Le père Martial. — Permission de Parler. — La blague. — Supplice de la goutte d'eau. — Un atelier de savants. — Peinture. Patron, patronne et autres. — Moyen sûr de n'entendre jamais qu'un son. — Les aigles ne sont pas en majorité. — Une scène de comédie. — Les Vêpres Siciliennes. — Ne pas parler de ce qu'on ignore. — Les grands principes de l'immortel 89. — J'étais si bête.

« Pendant que je me préparais à partir, et en attendant mon guide, qui avait quelques ordres à donner dans la maison, un des camarades, qui était demeuré avec moi, et qui se trouvait occupé, en ce moment, à balayer les escaliers, se mit, pour charmer son travail, à entonner le chant du *Dimanche* ; et moi, à l'écouter, avec une grande attention. Ce chant, depuis, m'a toujours plu particulièrement ; sans doute, parce que c'est le premier dont j'ai été salué à

mon arrivée au patronage. Voici donc ce que chantait ce jeune garçon :

C'est la fin du labeur,  
La semaine est passée :  
À Dieu notre pensée,  
Demain, jour du seigneur.

Dimanche, sois béni, beau jour du Patronage,  
Toi qui nous rends les jeux, les plaisirs de notre âge

Dimanche passera,  
Nous reprendrons la chaîne :  
Encore une semaine  
Et Dieu nous le rendra.

Dimanche, sois béni. etc.

Qu'un *Ave Maria*  
Ouvre la matinée :  
Faisons bonne journée,  
Dimanche reviendra.

Dimanche, sois béni, etc.

Frappons à tour de bras  
Sur le fer ou la planche ;  
En rêvant au dimanche  
Ne nous endormons pas.

Dimanche, sois béni, etc.

Mon Dieu, toi qui créas  
L'homme à ta sainte image,  
Donne-nous du courage  
Et soutiens notre bras.

Dimanche, sois béni, etc.

« — Vous l'entendez, Auguste, me dit mon protecteur qui me rejoignait à cet instant, et qui s'aperçut que j'écoutais, avec une grande attention, la chanson de mon jeune camarade ; vous l'entendez, et vous voyez que le patronage est une chaîne qui ne pèse pas beaucoup à ceux qui la portent. N'oubliez jamais, mon enfant, le chemin qui y conduit. Si vous êtes fidèle à nos réunions du dimanche, vous serez fidèle à vos devoirs d'honnête homme et de chrétien. Du reste, travaillez bien, soyez docile à votre patron, et ne lui refusez rien de ce que vous permet votre conscience. Soyez aussi très obligeant avec les autres ouvriers, et faites-vous aimer de tout le monde. Dans toutes les positions, mon cher ami, il y a quelque chose à souffrir ; mais, quand on est chrétien, on souffre moins, parce qu'on sait que les souffrances ne sont pas perdues, et que nous conquérons des âmes à Dieu par notre patience à souffrir. Comprenez-vous, mon cher Auguste ?

« Je ne comprenais pas encore beaucoup, et cette doctrine me semblait bien sublime ; mais je ne voulais pas paraître aussi ignorant que je l'étais, et je fis comme bien d'autres que j'ai connus depuis, qui ne comprennent rien à ce qu'ils entendent, et que cela n'empêche pas de répondre : — Très bien !

« Tout en devisant ainsi, nous marchions, et, à force de marcher, nous arrivâmes au haut de la rue de Vaugirard. Mon conducteur m'introduisit dans une assez grande pièce, au rez-de-chaussée, où ça sentait, naturellement, le cuir, et où six ou huit escabeaux vides semblaient attendre des ouvriers absents. Il n'y en avait qu'un à

l'ouvrage, un vieux, avec le patron. Ça me parut tout de suite un travail de mon goût. Je me rappelle que, quand j'étais petit, je ne savais pas comprendre comment on pouvait parvenir à coudre une semelle à l'empeigne, surtout au bout du pied ; parce que je m'imaginai qu'on la cousait avec des aiguilles et du gros fil ; maintenant que je connais la ruse de la chose, ça ne me semble plus rien du tout ; mais alors ça me paraissait tout à fait merveilleux.

« Quand nous entrâmes, le patron se leva et se découvrit, avec un grand respect, devant mon guide. J'en tirai la conclusion que j'avais affaire à un protecteur sérieux, et ça me rehaussait beaucoup moi même dans ma propre estime. Il n'y a rien tel, pensais-je, que d'être bien recommandé, pour paraître tout à fait recommandable.

« — Voici notre jeune homme, M. Le Daim, dit mon guide ; il a l'air plein de bonne volonté, et j'espère que vous en serez content.

« — Je l'espère, Monsieur, d'abord qu'il est recommandé par vous...

« — Oui, nous vous le confions, avec la confiance qu'il deviendra, dans votre atelier, un bon ouvrier et un bon chrétien. Est-ce que les camarades ne viennent pas aujourd'hui ?

« — Ah ! Monsieur, c'est lundi, vous savez. Aujourd'hui, c'est impossible d'en avoir un seul. Il y a des fois que l'ouvrage presse : eh bien, ça ne fait rien. On les pendrait, que ça ne les ferait pas venir.

« — Je le pense aussi, dit mon protecteur ; mais, du moins, votre apprenti ne fera pas le lundi, et vous m'avez promis de nous le laisser venir tous les dimanches.

« — Oh ! Bien certainement, Monsieur.

« — Au reste, nous nous fions à vous, M. Le Daim, nous savons que vous êtes un bon ouvrier et un honnête homme, et que cet enfant ne pourrait être mieux que chez vous pour remplir ses devoirs religieux.

« — Beaucoup d'honneur que vous me faites, Monsieur, dit le patron en s'inclinant profondément.

« Là-dessus mon guide me laissa, en me faisant de nouveau de belles recommandations, et je demeurai seul à l'atelier, avec mon nouveau maître.

« — Tu t'appelles Auguste, me dit celui-ci, avec un certain air de douceur, qui me charma tout d'abord.

« — Oui, patron.

« — Eh bien, Auguste, aujourd'hui il n'y a pas grand chose à faire, mon garçon ; balaie voir un peu l'atelier, et puis tu vas aller là-haut, faire connaissance avec mon épouse et garder le petit, pendant qu'elle va faire le dîner.

« — Oui, patron.

« Après avoir balayé la chambre, je montai au premier, où je trouvai madame Le Daim et le petit. Madame Le Daim était une femme d'environ trente ans, grosse, rouge de figure, le nez en l'air et parlant toujours. Le moutard

criait et se fourrait sans cesse dans les jambes de sa mère, ce qui rendait très difficile à celle-ci la circulation dans l'établissement et les travaux du ménage.

« Je commençai donc mon apprentissage par apprendre à garder le petit. Il débuta par se sauver de moi, en poussant des cris de brûlé ; mais bientôt je l'eus apprivoisé ; et nous devînmes grands amis dès que je lui eus fabriqué, avec de vieux journaux, une douzaine de chapeaux de gendarme, des bateaux et des cocottes. Il paraît que mon intelligence pour ce genre d'occupation toucha le cœur de ma patronne, car, à l'heure du dîner, elle déclara à son mari que j'étais un très bon garçon, et que j'avais de l'avenir.

« La journée se passa ainsi assez tranquillement, mes patrons me semblaient de fort bonnes gens, et je me sentais tout disposé à les prendre en affection. Le soir, vers les dix heures, on m'envoya coucher, dans une soupente, sur un lit de sangle qui, je pense, n'avait pas été occupé depuis longtemps. Ce qui me fait avoir cette opinion, c'est le nombre incalculable et la férocité des insectes qui l'habitaient, et qui semblaient m'y attendre pour se payer un fameux repas. Ces bestiaux-là, comme dit le père Loyseau, sont philanthropes à la façon de bien des gens que je ne nomme pas, et qui vous aiment seulement pour vous manger.

« Si je me réveillai vivant le lendemain, ça ne fut pas la faute des punaises ; mais il paraît qu'elles n'étaient pas en nombre suffisant. Le patron me demanda si j'avais bien dormi, et je lui racontai mon cas, dans l'espoir d'exciter sa compassion et d'obtenir un remède ; mais il

se mit à rire et tout ce que j'en attrapai ce fut une réponse comme celle-ci :

« — Dame ! Ça purifie le sang : ça te dispensera d'avoir besoin de sangsues.

« On m'envoya ouvrir l'atelier, où les ouvriers ne tardèrent pas à arriver l'un après l'autre, sauf quelques uns, qui avaient l'habitude de faire aussi le mardi ; mais, généralement, le mardi on travaille, et chacun fut bientôt assis sur son escabeau, armé de son allène, de son tranchet et des autres instruments de l'état.

« La vie de l'apprenti, sauf le genre de travail, est toujours et partout à peu près la même. C'est le serviteur universel. Si on a besoin de deux sous de tabac, c'est l'apprenti qui va le chercher ; s'il faut pour quatre sous de fromage, c'est l'apprenti qui le rapporte ; l'apprenti doit courir après le marchand de journaux ambulant, qui crie dans la rue ses grandes nouvelles à un sou, il doit cirer les ligneux, porter la colle, trier les pointes, et apprêter le cricri pour les escarpins des gens qui aiment, en marchant, à faire de la musique avec les pieds. L'apprenti doit tout faire, et chacun le regarde tellement comme sa chose, que, s'il y a trente commissions à faire, on le fera sortir trente fois, plutôt que de lui épargner une course : et cela, uniquement pour que chacun fasse, sur sa personne, acte de propriété.

« Le patron ayant dû sortir pour affaires, je demeurai seul à l'atelier avec les camarades. Quand M. Le Daim était là, on ne se gênait pas beaucoup pour dire ce qu'on voulait ; mais cependant, je remarquai que lorsqu'il n'y

était pas, on se gênait encore moins.

« — Auguste, me dit l'un des ouvriers, qui avait une grosse barbe rouge, t'es donc un petit de la Saint-Vincent ?

« — De la quoi ? Fis-je, surpris, et sans saisir le sens de ses paroles.

« — De la Saint-Vincent, te dis-je, petit cafard ! Règle générale, l'apprenti doit tout comprendre et tout savoir, sous peine de bourrades et de calottes.

« — Je ne sais pas ce que c'est que la Saint-Vincent.

« — Faut-y qu'ils apprennent l'hypocrisie à leurs moutards, dès la coquille, ces brigands-là, t'as pas été amené ici par un Monsieur du patronage ? T'as pas besoin de le cacher, le patron nous l'a dit, crapaud !

« C'est encore une règle générale, qu'en parlant à l'apprenti on lui donne un nom qui ronfle. Quand on est de bonne humeur, on l'appelle chameau ou brigand ; quand ça ne va pas, on l'appelle cafard, et on y ajoute deux ou trois jurons, pour orner la chose.

« — Y ne manquait pas que ça, dit un autre, que le patron empoisonne son atelier avec une petite vipère de sacristie.

« — T'as raison, mon garçon, d'avoir honte de tes patrons, ajouta un troisième, te fie pas à tous ces tas de beudaux-là : ça vous entortille, ça vous pince, ça vous empoigne ; ensuite de quoi, ça vous fait devenir crétin. T'y

fie pas.

« — Les opinions sont libres, hasarda le vieux que j'avais vu le premier à l'atelier, et qui, seul de toute la bande, ne fêtait pas la saint Lundi.

« — Père Martial, fais nous le plaisir de garder ta langue, répondit le premier ouvrier, on te connaît, et on sait que tu n'es qu'un jésuite déguisé.

« — Je ne suis pas plus jésuite que vous, dit le père Martial ; mais je respecte les opinions des autres, et je dis que vous pourriez bien en faire autant : ça n'en irait pas plus mal.

« — On te connaît, vieux fanatique, dit un nommé Le François ; tu ne vaux pas mieux que tes pareils, un tas de bigots, de cagots, de mangeurs de bon Dieu, qui ne rêvent qu'à faire revenir l'Inquisition et la Saint-Barthélémy, et à nous voler le trésor de la liberté ; mais c'est pas à nous qu'il faut chanter tes rengaines.

« — En attendant qu'on vienne vous la voler votre liberté, vous ne feriez pas mal de laisser celle des autres tranquille.

« — C'est ça ! Qu'on vous donne le gouvernement de l'atelier, dit un nommé Canon, Louis Canon, pour que vous nous flanquiez des baillons plein la bouche, et qu'on ne puisse plus seulement lâcher ici un petit calembour, pour faire rire les amis ! Dites donc, les autres, faut lui demander la permission de parler à Monseigneur. Faut-il se mettre à genoux comme à l'église, dis-donc, vieux ?

Ou lever la main comme un moutard qui désire aller faire une promenade aux lieux ? Hein ?

« Cette idée parut si brillante à l'auditoire, qu'elle fut à l'instant mise à exécution. À partir de ce moment, chacun dès qu'il voulait parler, levait la main vers le père Martial, et lui demandait, en ricanant, la parole.

« Le pauvre vieux ne répondit plus rien, mais sa patience était à bout. Il n'y a rien tel qu'un atelier en train de blaguer pour mettre à bout la patience d'un camarade. Tant qu'il n'est pas entré dans un accès de rage verte, on n'est pas content.

« La blague de l'atelier, voyez-vous, c'est atroce. C'est comme un régiment de mouches qui viennent, l'une après l'autre, se poser sur le bout de votre nez. Une seule, ça n'est rien ; mais quand ça revient pour la centième fois, on entre dans des colères de damné, et c'est ce qui fait rigoler les autres, qui rient comme des fous, parce que leur but est atteint.

« J'ai entendu raconter l'histoire de gens qu'on condamnait à recevoir une goutte d'eau, qui leur tombait sur la tête toutes les minutes, pendant qu'ils avaient le cou passé dans un carcan. La première heure, ça ne faisait rien : le premier jour, ça agaçait horriblement, le troisième jour, on devenait fou. Ça peut être un canard, mais c'est tout à fait l'histoire de la blague. Si on était au carcan avec ça, pas une cervelle n'y tiendrait.

« Ce qu'il y a de plus drôle là dedans, c'est que c'est toujours ceux qui sont les plus canailles qui blaguent

ceux qui le sont le moins.

« Et même ceux qui trouvent ça très ignoble rient comme les autres, et disent leur mot pour ne pas être blagués à leur tour. Je ne répondrais pas de n'avoir pas dit le mien au père Martial, qui n'était, en définitive, coupable que d'avoir voulu prendre ma défense. C'est pas très brave, mais nous sommes comme ça.

« Heureusement que le patron rentra, sans quoi l'affaire allait sans doute mal tourner.

« Cependant, comme les têtes étaient un peu échauffées, on continua à lancer des demi-mots piquants à l'adresse des cléricaux et des sacristains, ce qui voulait dire le père Martial et moi, sans me nommer.

« Je me trouvais donc dans un monde que je ne connaissais pas encore bien. J'avais vécu jusqu'alors au milieu d'une classe qui outrage, qui crie, qui blasphème, qui hait, mais qui ne raisonne pas. Ceux-ci étaient des gens qui avaient été à l'école. Parmi Eux, plusieurs avaient eu des prix ; tous savaient lire et écrire, à peu près, leur langue, et un certain nombre étaient beaux parleurs. Ça avait même jaboté en public, dans des clubs, et ça pouvait parler une heure sans savoir ce que ça disait, sans rien comprendre, sans être compris, et sans s'arrêter.

« Le patron, qui ne manquait pas d'un certain bon sens et d'une certaine honnêteté, n'était pas de force à lutter contre eux, et subissait leur influence. Aussi, on ne se gênait pas beaucoup, même devant lui, pour mal parler du bon Dieu et des choses les plus saintes.

« Pour moi, en les entendant bavarder avec un aplomb de savant et demi, j'avoue que je me sentais ébloui. L'Inquisition, surtout, me faisait une peur atroce, comme croque-mitaine aux petits enfants ; et par contre, je trouvais un grand charme à entendre parler du progrès et de la liberté.

« Et je n'avais pas la chose de réfléchir que ceux qui crient le plus fort : Liberté ! Liberté ! Sont d'ordinaire, ceux qui sont habitués à la confisquer chez les autres.

« Il y avait, dans ce bazar, trois sortes de conversations : celles que le patron pouvait entendre, celles que le patron ne pouvait pas entendre, et, enfin, celles que la patronne ne pouvait pas entendre. les premières étaient celles qu'on tenait contre la religion ; les secondes, celles qu'on tenait contre le patron lui-même ; les troisièmes étaient celles qu'on tenait contre les mœurs, et auxquelles il était quelquefois permis au patron d'assister, quand ça n'allait pas tout à fait trop loin. Alors, il avait quelquefois la bonté d'en rire.

« Voici, comme je me le rappelle à peu près, de quelle manière se faisaient ces conversations. Au reste, comme ça me frappa beaucoup, je suis sûr de me le rappeler assez bien. J'ai conservé les noms de mes camarades ; mais je crois qu'il faut faire d'abord connaître le caractère de chacun.

« Quant au patron, je l'ai dit, il n'était pas méchant, et ça l'ennuyait un peu qu'on causât de tout ça, parce qu'il était assez rangé et père de famille ; mais le respect humain le tenait, lui aussi, par un bout, et il avait, comme

les autres, une peur enragée d'être appelé cagot. Il lâchait donc, de temps en temps son petit mot malpropre ou impie ; mais il avait soin de ne jamais dire de mal de la morale en général, et de la religion en gros. Il était comme tous les honnêtes gens que j'ai connus, qui veulent bien qu'on tue quelqu'un, pourvu que ce ne soit qu'à coups d'épingles.

« Il y avait, ensuite, la patronne, madame Le Daim ; mais elle paraissait assez rarement dans l'atelier, quoique, de son état, elle fût piqueuse de bottines. Elle était laborieuse et passait au travail les heures que son ménage lui laissait libres, cependant, si on calcule le temps que lui prenaient son marmot, la cuisine, le blanchissage, le raccommodage et un peu de comméragé, on verra qu'il ne lui en restait pas épais.

« Le père Martial, lui, était un bon vieux, qui travaillait avec des lunettes : bon ouvrier d'ailleurs, silencieux par habitude, et patient, comme il le faut nécessairement être à quiconque, dans un atelier en progrès, ne pose pas pour le genre voyou. Le père Martial, donc, était rangé, laborieux, et soupçonné d'aller à la messe le dimanche et de communier à Pâques. Il était veuf, et ses enfants étaient établis depuis du temps. Malheureusement, avec beaucoup de bon sens, il n'avait pas la répartie vive, et n'avait pas reçu une brillante éducation. Il était facile à *coller*, comme on dit ; et, comme il sentait son infériorité, il prenait rarement la parole.

« Le François était le beau parleur de la bande, il le savait, et en usait. Il avait passé du temps dans les écoles, et connaissait une foule de choses plus ou moins bien. Il

avait fait comme tant d'autres ; il avait appris ce qu'il disait dans des boutiques où la marchandise était sophistiquée. Il avait étudié l'histoire dans les romans d'Alexandre Dumas ; la théologie, dans quelques pages de Voltaire ; la philosophie, dans Eugène Sue ; la politique, dans *l'Opinion*. Il lisait toujours tout ce qu'il savait être mauvais, et jamais ce qu'il soupçonnait pouvoir être bon : moyen excellent et rapide de s'instruire.

« C'est une chose curieuse, quand on reproche à un quelqu'un de lire de la drogue, comme ils vous répondent, avec majesté, qu'il faut bien lire le pour et le contre pour le savoir, et pour pouvoir choisir. Et ce qu'il y a de fort, c'est que ces gaillards-là ont tous lu le contre ; et je n'en ai pas encore trouvé un seul qui ait eu l'idée de lire le pour. Ils le savent probablement d'instinct.

« Quand on leur propose un bon livre, ils vous répondent qu'il les embête, et qu'ils savent tout ce qu'il y a dedans.

« De cette façon-là, lisant toujours les injures à l'église, les objections à la religion, les mauvais livres contre la morale, et jamais les explications, les réponses, les défenses écrites par les meilleurs auteurs chrétiens, il s'ensuit qu'ils arrivent à un degré d'ignorance sublime, pour tout ce qui concerne leur état de chrétien.

« Les auteurs qui sont pourris, le savent bien, eux, et ça les encourage. Si on lisait la réponse à leurs mensonges, il n'y aurait pas un honnête homme qui ne prît une pierre pour la leur jeter ; mais c'est toujours plus

commode de n'entendre qu'une cloche, quand on tient à n'entendre qu'un son.

« Nous avons encore le nommé Canon (Louis), qui avait la spécialité de dire des saletés ; et qui s'en acquittait à merveille. Le reste des ouvriers c'était, comme partout, le troupeau de dindons.

« Ça disait son petit mot pour appuyer sur la chantedelle, ça riait docilement aux bons endroits ; et ça était on ne peut pas plus fidèle à la consigne. Il y en a qui diront à ça que les ouvriers ne sont donc pas forts. Dam ! Que voulez-vous ? Comme dit le père Loyseau, dans ce bas monde, les aigles sont toujours bien moins nombreux que les oies.

« Et c'est un bonheur pour ceux qui les plument, — ou qui les mangent.

« Voici, à peu près, comment la chose se passa. Je vas tâcher d'arranger ça par demandes et par réponses, pour faire comme une espèce de petite comédie.

« Donc, chacun de nous était rangé devant la fenêtre, de manière à ne pas ôter le jour aux autres, avec sa planche pour battre ou couper, son tire-pied passé sous la semelle et sur le genou, son baquet pour tremper le cuir, et ses pinces accrochées au barreau de l'escabeau, du côté droit ; c'est réglementaire.

« Moi, j'apprêtais les ligneuls dans un coin.

« Le premier qui parla, après que le patron fut rentré, ce fut Le François.

« — Monseigneur voudrait-il bien m'accorder la permission de parler ?

« Le patron. — Qui c'est ça, monseigneur ?

« Le François. — c'est le père Martial, patron, qui trouve à dire à ce que les opinions individuelles sont libres.

« Le patron. — Tiens, tiens, tiens !

« Le François. — C'est comme ça, et il prétend ressusciter l'Inquisition dans l'atelier. Aussi, on ne parle plus qu'avec son bon plaisir, maintenant.

« Le père Martial. — M'est avis que c'est vous autres, qu'êtes l'Inquisition, et une fameuse, dans ce moment-ci.

« Tout le monde part d'un grand éclat de rire, sans savoir pourquoi.

« Le père Martial. — Dame, il me semble que l'Inquisition, c'est de se mêler des affaires des autres.

« Nouvel éclat de rire général.

« Le père Martial. — Vous pouvez rire tant que vous voudrez, mais c'est comme ça. Est-ce que je me mêle de vos affaires, moi ? Vous pourriez bien me laisser faire les miennes tout seul, sans *m'inquisitionner* comme des feignants que vous êtes.

« Le François. — Mais sont-ils donc intolérants ces cagots-là ! On ne peut seulement pas rigoler un peu devant

eux, sans que, tout de suite, ils se fâchent.

« Le patron. — Faut savoir entendre la plaisanterie, père Martial.

« Louis Canon. — Ah ! Ben oui, la plaisanterie. Dès qu'on lâche un petit calembour devant eux, ils vous montrent les dents, comme des bouledogues enragés.

« Un nommé Cancan. — Y sont tous les mêmes.

« Tavernier. — Tous fanatisés.

« Carton. — Des crétins, quoi.

« Le François. — Après ça, faut pas trop leur en vouloir, les enfants ; c'est la faute aux curés. Les curés, voyez-vous, ça vous entortille un homme, ça vous carotte ; et, quand une fois vous êtes pincé, il n'y a pas d'infamie qu'ils ne vous fassent faire. Quand On refuse, par conscience, ils vous disent que c'est péché que de leur désobéir : si on hésite à croire les bêtises qu'ils prêchent, après qu'ils les ont inventées, ils vous disent que c'est contre la foi. Comme Ça, il n'y pas de niaiseries qu'ils ne vous fassent avaler, et pas d'iniquités dont ils ne vous rendent capables. C'est comme ça qu'ils ont fait faire les dragonnades, les Vêpres Siciliennes, la Saint-Barthélemy, un tas d'horreurs.

« Le père Martial. — C'est toujours pas les curés qui vous enseignent à mener la vie que vous faites, vous autres, et qu'est propre, on peut s'en flatter !

« Moi, profitant d'un moment de silence, à mon voisin,

tout bas. — quoi donc que c'est ça, les Vêpres Siciliennes ?

« Vernier, mon voisin. — veux-tu te taire, clampin !

« Le François. — Qu'est-ce qu'il chante, ce crapaud de moutard ?

« Vernier. — Il me demandait ce que c'était que les Vêpres Siciliennes.

« Moment de silence.

« Le François. — Faut-il être bête, pour ne pas seulement savoir ce que c'est que les Vêpres Siciliennes !

« Le père Martial. — Dame ! S'y ne sait pas, c't'enfant, faut ben qu'il demande, pour s'instruire.

« Le François. — je ne le blâme pas de demander, mais je m'indigne contre ceux qui laissent croupir la jeunesse dans une si crasse ignorance, uniquement parce qu'ils ont un intérêt à étouffer la vérité.

« Le père Martial. — Eh ! Bien, vous, Le François, puisque vous n'avez pas d'intérêt à cacher vos lumières, expliquez-nous donc un peu ce que c'est les Vêpres Siciliennes ?

« Le François. — Si vous le savez, expliquez-le, vous.

« Le père Martial. — Ma foi, oui, ça se trouve pourtant vrai que je le sais, aujourd'hui, l'ayant lu, pas plus tard qu'hier, dans une histoire ; mais j'aime mieux vous le lais-

ser dire à vous, Le François ; vous savez que je n'ai pas la parole à la main.

« Il se fit un autre instant de silence, et Le François était visiblement embarrassé ! Il dit enfin, d'un air d'assez mauvaise humeur : je ne suis pas à vos ordres et je ne parle que quand ça me fait plaisir.

« Le père Martial. — voulez-vous que je vous dise ce que vous êtes, mon cher, un franc ignorant et pas autre chose.

« Si vous le saviez vous le diriez ; mais vous n'en savez pas un traître mot. Vous parlez de choses que vous ne connaissez pas, et vous ne savez pas davantage ce qu'est la Saint-Barthélémy, et ce que sont les dragonnades, dont vous nous cassez la tête, à chaque instant. Moi, je ne suis pas savant ; mais je ne fais pas semblant de savoir. Si je vous demandais simplement d'expliquer ce que vous dites, et si vous deviez seulement payer un sou chaque fois que vous parlez de ce que vous ne savez pas, toutes vos paies y passeraient. Je ne suis pas fort, mais je sais que les Vêpres Siciliennes sont un acte de vengeance nationale, où les curés et les moines n'ont rien à voir. Dans la Saint-Barthélémy pas davantage, probablement : dans les dragonnades non plus. Tout ça, c'est des affaires de politique, et vous avez tort de le fourrer sur le dos de la religion. Voilà ma manière de voir.

« Le François. — Vieille ganache !

« Le père Martial. — c'est possible que je sois une vieille ganache ; mais au moins je n'insulte personne, et

je ne parle que de ce que je sais.

« Le François. — Et comme vous ne savez rien, vous ne dites pas grand chose ; mais vous essayez de ruser pour détourner la question. Il ne s'agit pas des détails, mais des principes, et je dis que nous devons tout aux grands principes de 89. Jusque-là, le monde était dans l'obscurité et le peuple dans l'oppression, voilà. On vous connaît, vous autres cléricaux, on sait bien que vous voudriez rétrograder jusqu'aux ténèbres du moyen âge ; nous rendre les dîmes, les corvées, la torture et le droit divin, des bêtises dont la liberté a fait justice et dont le peuple ne veut plus. Vous êtes des jésuites, et nous sommes des libres-penseurs. Vous voulez faire reculer l'humanité ; mais c'est en vain que vous conspirez dans l'ombre, le progrès avance et l'humanité se développe sans cesse, la lumière éclaire et la révolution a tout changé. Vous aurez beau conspirer vous ne ralentirez pas la course du char social, quoique vous l'entraviez par les sourdes menées de vos congrégations, de vos frères ignorantins, de vos moines ; et, en pénétrant par la confession, dans l'intérieur le plus sacré des familles, pour pervertir l'enfant, vous emparer de la femme et désunir les époux, après vous être emparés de leurs secrets. Voilà l'œuvre des curés ! Mais le peuple veille et ne laissera pas porter une main audacieuse sur ses droits sacrés, ni revivre les vieilles superstitions et les horreurs de la féodalité, qu'ont fait disparaître pour jamais les conquêtes de l'esprit humain, la marche du progrès civilisateur et les immortels principes de 89.

« L'ami Le François avait, de temps en temps, de ces coups de vent d'éloquence, surtout quand on l'avait pris

en flagrant délit d'ignorance, ou quand on lui trouvait la main dans le sac du mensonge et de la mauvaise foi. Je crois qu'il avait appris sa tartine par cœur, vu qu'il récitait toujours la même. Ça n'était pas fort, et ce n'était pas plus varié que les articles du *Siècle* ; mais ça faisait toujours son effet. Et tous, sauf le père Martial, répondirent à ce petit discours par un : très bien, tout à fait senti, comme on dit que la majorité fait toujours dans la chambre à la suite du discours d'un ministre, et comme la minorité fait aussi, après celui d'un membre de l'opposition.

« Quant à moi, j'écoutais, la bouche ouverte, et je trouvais aussi cela très beau.

« J'étais si bête !

« Le patron lui-même semblait ému.

« Là-dessus, on m'envoya acheter un *Siècle*, au cabinet de lecture voisin, et on lut l'article de Sauvestre, de la seconde page : vous savez, l'article où il est parlé du curé X..., de la religieuse Y..., ou du moine Z..., qui a fait une malpropreté quelconque, dans un endroit qu'on ne nomme jamais, je ne sais pourquoi. Ce jour-là, c'était une religieuse qui avait censément filé de son couvent, comme un soldat qui jette son fusil à la guerre ; seulement, le soldat aurait mérité la mort des lâches et la religieuse avait bien fait.

« Cette lecture fut le coup décisif, et la victoire demeura à Le François, sur toute la ligne. On oublia son ignorance, sa mauvaise foi, tout : et le troupeau, qui était nous autres, se laissa épouvanter, au sujet des excès et des em-

piétements du clergé, par un homme qui ne connaissait pas un seul prêtre au monde, et qui n'avait pas mis les pieds à l'église depuis le jour de sa première communion ?

« J'ai toujours vu ça, et ça n'a pas l'air de vouloir changer. Si vous entendez quelqu'un brailler contre l'hypocrisie des curés et des moines, soyez sûr que c'est un rigoleur, un soiffeur, un noceur, quoi. Mais on ne réfléchit pas.

« Ceux qui disent que la confession a été inventée pour surprendre les secrets des familles, c'est qu'ils ont dans le ventre des secrets qu'ils aiment mieux cacher ; et celui qui se plaint qu'on s'empare à l'église de l'esprit de la femme, c'est qu'il connaît, ici ou là, quelque particulière dont il craint qu'on ne l'empêche de faire son profit.

« Il y a toujours, à l'incrédulité, quelque raison qui n'est pas propre.

« C'est pas plus malin que ça, le secret de leurs criaileries.

« Et quand je pense que j'ai pu me laisser entortiller par des crétins de cette force !

« J'ai pensé, depuis, deux choses que voici.

« L'une, c'est que si on ôtait de la langue française deux ou trois douzaines de mots, qui ne veulent pas dire grand-chose à ceux qui les répètent, comme : le progrès, la civilisation, les grands principes de 89, les droits de l'homme, les rétrogrades, l'ancien régime, la liberté et

quelques autres rengaines de ce genre, les trois quarts des grands journaux crèveraient de faim avant trois jours.

« L'autre chose que j'ai pensée, ma foi, c'est que quand même cet accident leur arriverait, aux journaux, eh ! Bien, le malheur ne serait pas encore bien grand. »

## *Chapitre XXII*

Raison de croire. — Influence des bons conseils, aidés par de bonnes lectures. — Maître dans sa maison. — Qui compte sans son hôte compte deux fois. — Le pot aux roses. — Nouvelles d'Émilie. — Une lettre. — Conseils d'une amie absente. — Conseils d'Émilie. — Conseils du président du patronage. — Reçu à bras ouverts. — Seconde semaine. — Agréable surprise. — Le président du patronage à l'atelier. — Inconvénients de la franchise. — La messe de trois heures, et la communion du vendredi-saint. — La question, s'envenime. — Un dévot. — Questions nettement posées, réponse catégorique. — Le père Loyseau commence à poindre à l'horizon.

« Non-seulement ça n'est pas nécessaire qu'une chose soit bête pour qu'on ne la croie pas ; mais, en général, il suffit, presque toujours, au contraire, qu'elle soit bête pour qu'on la croie ; et même plus elle est bête, plus on la croit aisément, surtout si elle n'est pas propre.

« Si on vous raconte une histoire de scandale, et surtout d'un scandale commis par des gens d'église, ça passe

comme une lettre à la boîte, c'est-à-dire tout seul, sans que personne y fasse d'objections.

« Si, au contraire, on vous donne des raisons, et même des bonnes, pour ne pas croire à ces iniquités-là, et si, surtout, on vous rapporte un trait de quelque curé qui a montré de l'intelligence ou du dévouement ; tout de suite les doutes arrivent : — va savoir si c'est vrai ! — ils sont si hypocrites ! — Ils auront payé pour qu'on le dise, et ainsi de suite.

« Donc, si vous désirez faire croire une chose, tâchez de dire une bêtise, assaisonnée d'une méchanceté, ça se passe de preuves à l'appui.

« J'avoue, quant à moi, qu'à force d'entendre toujours seriner le même air, ça finissait par me faire impression. Les camarades, qui savaient que j'étais *un petit de la Saint-Vincent*, ne perdaient pas une occasion de me dire du mal de ces messieurs. Le François et Canon, surtout m'en parlaient sans cesse, avec un air d'intérêt et de pitié, et comme si c'était pour mon plus grand bien.

« — Vois-tu, petit, méfie-toi toujours de cette clique de sacristains, me disait l'un ; c'est des ambitieux, des pas grand-chose, qui cherchent à se faire un piédestal du peuple, pour arriver plus sûrement à leur but ?

« — Quel but ?

« — Ah ! Voilà.

« — Mais quel intérêt y ont-ils ? Demandais-je encore.

« — Quel intérêt, grosse bête ? L'intérêt de t'attraper. Tu comprends bien que ces particuliers-là ont le progrès en horreur, parce que si tout le monde était riche, il n'y aurait plus de pauvres ; et si tout le monde était savant, il n'y aurait plus d'ignorants ; alors ils cultivent la misère et la superstition, pour dominer le monde par ambition, voilà ! Est-ce assez clair ?

« Je ne comprenais pas très bien quelle diable d'ambition peut pousser un Monsieur, qui est riche et heureux chez lui, à planter tout là et à partir, pour aller convertir des chinois ou des nègres, ni quelle est l'ambition d'une grande dame qui quitte tout, jusqu'à son nom, pour se faire sœur, dans un hôpital ; ni de quelle espèce est l'ambition d'un jeune homme de bonne famille, qui se dévoue à des œuvres comme celles de Saint-François-régis, de Saint-Vincent-de-Paul, des patronages, ou d'autres de cette sorte, et qui y dépense sa vie, son temps et son argent, sans en retirer autre chose que le mépris souvent, et l'ingratitude presque toujours. Je ne comprenais pas cela ; mais, peu à peu, je commençais à le croire, les mauvais journaux et les mauvaises conversations aidant, en peu de temps on fait bien du chemin.

« La semaine se passa de cette façon, et quand le dimanche vint, il était temps que je retournasse au patronage.

« J'en avais assez envie : d'un côté, parce que je conservais le souvenir des bons moments que j'y avais passés, et je n'étais pas fâché non plus, quoiqu'on eût pu m'en dire, de revoir le président du patronage, qui m'avait semblé très bon et paraissait me porter un grand intérêt.

Je désirais même montrer une certaine ponctualité, pour me faire bien voir dans la maison ; aussi étais-je prêt à partir de très bonne heure, et aussi bien astiqué que me permettait la simplicité de mon costume, et que le comportait le petit nombre de mes effets. Le dimanche matin, donc, au moment où j'allais partir, ayant été prendre congé du patron, il me dit d'un ton assez dur :

« — Eh bien ! Où donc tu vas, que te voilà harnaché comme un cheval d'omnibus ?

« — Mais, au patronage, patron ; comme ça a été convenu lundi.

« — Convenu, convenu ! Il n'a pas été convenu que tu partirais dès la pointe du jour. Commence voir un peu par ranger et balayer l'atelier.

« — Mais M. le directeur va gronder, si je n'arrive pas pour la messe.

« — il grondera s'il veut ; en attendant, fais-moi le plaisir de garder tes opinions et de ranger l'atelier. Il me semble, sapristi ? Que je suis le maître dans ma maison.

« Je me mis donc à l'ouvrage, en grognant, tout bas, et en me dépêchant, afin de n'être pas trop en retard.

« J'avais compté, comme on dit, sans mon *autre*. (sic.)

« Après le balayage et le rangeage, pendant que madame Le Daim faisait un bout de toilette, il me fallut tenir et amuser le marmot.

« Après le marmot, je dus aller chercher de l'eau à la fontaine, et allumer le feu.

« Après le feu, il fallut éplucher les légumes, et laver la salade de fond en comble. Je me rappelle que je commençais à devenir furieux et que je fourrai, dans les feuilles de laitue, deux ou trois limaces et des chenilles, qui cherchaient à se sauver, mais qui ne couraient pas si vite que moi. Qu'est ce que ça me faisait ? Je ne devais pas en manger, et puis, ça ne pouvait pas leur faire grand mal, aux patrons.

« Quand tout fut fini, il était onze heures passées, et je renfilais mon habit, lorsque le patron, me rap pelant encore, me dit d'un air bourru :

« — Va voir un peu les communs, dans quel état tu les as mis, grand saligaud, et aie un peu soin que ça soit propre. Que je t'y rattrape à vider quelque chose dessus, si tu veux que je t'y fasse déjeuner, dîner et souper pendant un ou deux mois.

« Il fallut donc encore procéder à cette opération, après laquelle je pus enfin partir.

« Je m'échappai, en courant, dans la crainte qu'on ne me rappelât encore.

« Quand j'arrivai, bien entendu, la messe, depuis longtemps, était dite ; il était midi. Le directeur se trouvait dans la cour, entouré d'un groupe de jeunes ; gens, auxquels il racontait une histoire. Dès qu'il l'eût terminée, il m'aperçut, et vint à moi, les bras ouverts.

« Son accueil, sincère et cordial, me toucha : et quoique je ne fusse pas en retard par ma faute, le souvenir de ma semaine, qui n'avait pas été irréprochable, me fit un peu honte : je ne pouvais, en le regardant, m'empêcher de rougir, à la pensée que j'avais pu le soupçonner.

« — Auguste, me dit-il, après que je lui eus fait mes excuses, je vous crois, mon enfant, mais j'irai parler à votre maître ; et j'espère que cela ne se renouvellera pas. En êtes vous content ?

« — Mais oui, Monsieur. C'est un bien bon homme.

« — On nous en a dit beaucoup de bien, et j'espère que vous en profiterez. Et les camarades ?

« — Oh ! Monsieur, les camarades...

« Il comprit que les camarades ne valaient pas cher, et, à forcé de m'interroger, il finit par découvrir la vérité tout entière, c'est-à-dire que non seulement on tenait dans l'atelier les propos les plus impies, sans que le patron l'empêchât ; mais qu'on y faisait des conversations d'une saleté révoltante, telle que je n'oserais pas les coucher sur le papier ; même quand le patron y était, un peu devant là patronne ; mais, surtout, quand ils n'y étaient pas.

« — Mon cher ami, me dit l'excellent directeur, après un moment de réflexion, je crois que je ne pourrai vous laisser longtemps dans cet atelier. Je Sais que partout il y a des difficultés et des peines à faire son devoir ; mais ici, c'est trop pour vous. Je connais les ateliers : devant nous, on se grime et on paraît tout vertu ; mais je ne puis y res-

ter toujours. Si le patron était seul, on en viendrait encore à bout ; mais devant ses ouvriers, lui-même est timide, parce que, d'après ce que je vois, il y en a quelques-uns qui sont plus instruits que lui, et le respect humain le tient tout le premier.

« — Cependant, Monsieur, quelquefois il les empêche d'aller trop loin. Si je lui disais, à lui ou à la patronne, ce qui se dit quand ils n'y sont pas ?

« — Gardez-vous en bien, mon pauvre garçon, vous ne connaissez pas ces gens-là. Ils vous persécuteraient comme une meute enragée. Ils vous appelleraient mou-chard, cafard, espion, peloteur, un tas de jolis noms, et si vous échappiez à quelques mauvais traitements, j'en serais très surpris. En outre, vos patrons ne vous en sauraient nul gré, et, peut-être, né vous croiraient pas ; ou, ce qui revient au même, feraient semblant de ne pas vous croire. On n'aime pas les gens qui vous créent des difficultés. Gardez tout cela pour vous, croyez-moi ; tâchez, seulement, de ne pas prendre part, à ces conversations ignobles, et attendez en paix que nous vous trouvions un autre atelier plus décent.— À propos, mon cher Auguste, j'ai à vous apprendre une bonne nouvelle, et à vous donner une chose qui, je pense, vous fera bien quelque plaisir.

« — Quoi donc ?

« — J'ai reçu des nouvelles de votre cousine Émilie.

« — Vraiment ! M'écriai-je, oh ! Que je suis heureux ! Comment va-t-elle, ma bonne petit Émilie ?

« — Vous avez raison de l'appeler bonne. Il paraît que cette enfant est admirable de tout point. Elle a tellement plu aux sœurs, que celles-ci l'ont gardée, et placée dans un ouvroir qu'elles dirigent ; et, de son côté, il semble qu'elle s'y plaît fort. Elle a tourmenté les Sœurs pour quelles m'écrivent et qu'elles lui donnent de vos nouvelles, et je leur ai répondu de façon à les tranquilliser tout à fait. En outre, votre petite cousine, ne sachant pas votre adresse, m'a envoyé une lettre pour vous.

« Je sautai de joie, à la pensée de recevoir une lettre de mon Émilie. La lettre était dans le cabinet du directeur, qui eut la complaisance de l'aller chercher immédiatement. Je place ici cette lettre attachée à ma feuille avec une épingle.

(*Nota.*) — La lettre d'Émilie était, en effet, attachée, selon la méthode susdite, à la page en question ; nous l'insérons en ce lieu, pour ceux de nos lecteurs qui prennent intérêt à cette douce créature.

Mon cher Auguste,

Que le bon Dieu est bon, et que je suis heureuse !

Depuis que tu m'as quittée, je me suis rétablie entièrement, grâce aux bons soins de nos sœurs, qui sont vraiment comme des mères pour moi. Enfin, j'ai trouvé une famille, une famille que j'aime et de laquelle je suis aimée ; mais aimée bien plus que je ne le mérite. Je suis trop heureuse ; si heureuse, que je ne peux pas croire à mon bonheur, je n'en suis pas digne, et j'ai peur que le bon Dieu ne me

l'ôte ; cette crainte est ma seule peine, et me donne le frisson.

Cependant, les sœurs me rassurent, et ont la bonté de chercher à me faire croire que je leur suis utile dans l'ouvrage ; moi qui ne sais rien, pas même travailler. La supérieure a fait écrire à mon père, pour qu'il consente à me laisser ici, et la réponse a été favorable. Ainsi, pour ce côté, tu vois que tout est bien.

Quand j'ai dit que je n'avais pas fait ma première communion, on a paru bien surpris ; mais, vraiment, tu sais, ce n'est pas ma faute. Aussitôt on a commencé à m'y préparer, et je crois que je vais bientôt la faire ; on dit même que je suis assez instruite, mais, sûrement, c'est par pure charité, car, moi, je sais bien que je ne sais rien. On a eu, je pense, égard à mon âge, et au grand désir que j'en ai. Dans une quinzaine de jours, j'aurai donc la joie de recevoir mon Dieu.

Tu m'as dit, dans le temps, mon pauvre Auguste, que tu n'étais pas bien content de la manière dont tu avais fait la tienne. Sans doute que tu étais trop jeune, bien mal entouré et bien peu préparé à une si grande action. Ce serait une belle circonstance, si nous pouvions la faire ensemble, moi, pour la première fois, et toi, pour la renouveler. Cela mettrait le comble à mon bonheur.

Mais tu vas penser, mon bon Auguste, que je suis bien égoïste, de ne te parler que de moi et de ce qui m'intéresse, et de l'oublier, toi à

qui je dois toutes ces joies ; mais non, va, je ne l'oublierai pas. Je sais, par les sœurs, que tu es entre les mains de pieux et dévoués messieurs, qui t'ont placé dans un atelier chrétien : et ce n'est pas là la moindre de mes consolations. Je sens que si tu n'étais pas bon, je ne serais pas tout à fait heureuse, et tu as tout ce qu'il faut pour l'être, ou pour le devenir.

Je ne sais pas ce que c'est qu'un atelier d'hommes ; mais là, comme ailleurs, quelque honnête qu'il soit, il doit y avoir du mélange ; et on doit y trouver du bon et du mauvais. Tu seras semblable à ceux que tu fréquenteras. Ce sont nos compagnies qui nous façonnent à leur image. On prend, nécessairement, les habitudes de ceux avec lesquels on va : on prend leurs habitudes et leurs principes, leur vie comme leur manière de voir.

Évite donc, soigneusement, les mauvaises sociétés ; ne recherche que ceux qui peuvent te porter au bien, par leurs bons conseils et surtout par leurs bons exemples. Tu es bon ; mais faible. Toutes les sottises que tu as faites t'ont été soufflées par autrui. Ne te laisse pas trop entraîner même par le désir de te rendre utile aux autres, si ces autres-là sont pervertis. Comme disait, hier encore, notre bonne mère, en nous parlant, dans l'ouvroir, on n'a jamais vu un fruit gâté se guérir et redevenir sain au milieu d'une corbeille de fruits sains ; tandis qu'on voit souvent toute la corbeille se pour-

rir, dans le contact et par le voisinage d'un seul fruit malsain et pourri.

Je t'en supplie donc, mon cher Auguste, évite : les mauvaises compagnies. Quand on se sent faible, surtout, il faut en avoir peur. J'ai entendu raconter qu'un grand saint prétendait que, à certaines batailles, la victoire n'appartenait qu'aux poltrons. J'ai vu des personnes, pas méchantes du tout, commettre des crimes dont elles avaient horreur, et être pires que les mauvais eux-mêmes, sans goût et sans plaisir ; uniquement parce qu'elles étaient lâches, et n'avaient pas la force de résister et de braver quelquefois une plaisanterie, ou ce qu'on appelle un bon mot. Les poltrons fuient le danger, ce sont souvent des gens, d'esprit ; les lâches s'y exposent et jettent leurs armes, ce qui n'est ni beau, ni profitable.

Les lâches font plus de mal que les méchants. Je Suis bien sûre que la plupart des gens ne sont pas si mauvais qu'ils en ont l'air ; mais ils ont peur de ne pas le paraître, et, de cette façon, — je ne sais pas si je m'explique bien, — ils sont les hypocrites du mal.

Tu as fait ce métier-là Trop longtemps, mon cher cousin, et si tu persistais à fréquenter de méchants camarades, tu pourrais très bien le faire encore. Évite-les donc.

Maintenant, te voilà entre les mains de personnes honnêtes, chrétiennes, dévouées à ton bien. Restes-y et écoute leurs conseils. Ne fais rien sans demander avis à quelqu'un que

tu estimes.

Je voudrais bien t'en dire plus long, mais j'ai peur de t'ennuyer, et je te quitte avec le grand désir de te revoir bientôt. Et puis, je suis au bout de mon papier.

Adieu donc, mon bon Auguste, prie pour moi, afin que je fasse une bonne première communion, et pense aussi à renouveler la tienne. Parles-en à ces messieurs du patronage.

Je t'embrasse de tout mon cœur, et suis ta cousine bien tendrement Affectionnée.

Émilie.

« Quand j'eus achevé de lire la lettre de ma bonne petite Émilie, et passé ma journée très gaîment et aussi agréablement que celle du dimanche précédent, je partis, pour retourner à l'atelier, après avoir été prendre congé de M. le président, qui m'embrassa de nouveau, me promit de venir, dès qu'il le pourrait, voir mon patron, et me donna de bons conseils, entre autres, celui de ne pas agacer mes camarades, et de ne pas afficher mes convictions de chrétien. Le pauvre cher Monsieur ne se doutait pas qu'à ce moment, si mes dispositions n'étaient pas mauvaises, mes convictions n'étaient certainement pas des plus vaillantes.

« — Mon cher Auguste, me dit-il, même pour un ouvrier, il est souvent dangereux de trop poser en soldat du pape dans un atelier. Cela réussit quelque fois à quelques-uns et dans certaines conditions, c'est à-dire quand on est solide des poings et des poumons ; quand on est, d'ailleurs, bon camarade, comme on doit l'être toujours,

quand on a la parole à la main ; mais pour un apprenti, c'est impossible. Il Faut filer doux, tâcher de se faire oublier, ne rien faire de mal et ne rien répondre à ceux qui nous en disent, même quand ils nous injurient. Seulement, soyez très fidèle à venir ici toutes les semaines, à fréquenter les sacrements ; si vous gardez bien le dimanche, soyez sûr que le dimanche vous gardera.

« Là-dessus, je pris mes jambes à mon cou, et me dirigeai du côté de la rue de Vaugirard, où je ne tardai pas à retrouver M. Le Daim et son épouse, et à regagner ma soupente et mon lit de sangle, où les puces et les punaises me reçurent à bras ouverts.

« La semaine se passa à peu près comme la précédente, sauf que, sachant que j'avais été au patronage, les camarades se montrèrent encore plus acharnés contre la religion. C'étaient, tous les jours et à toutes les heures, des histoires de scandales, des livres dégoûtants, des conversations à faire rougir un poêle, surtout quand le patron n'y était pas.

« Enfin, le samedi arriva ; et, comme, en général, le samedi est la veille du dimanche, je pensais pouvoir aller, au moins vers midi, retrouver mon directeur et, peut-être, savoir des nouvelles d'Émilie. Je Dois dire que c'était encore plus le souvenir de ma chère cousine que toute autre considération, qui me retenait de faire comme les autres et de m'encanailler tout à fait.

« Mais voilà que le dimanche matin, les ouvriers arrivent à l'heure ordinaire, pour reprendre le travail au

point où on l'avait laissé la veille au soir. Comme le patron paraissait de bonne humeur, et que, d'ailleurs, je n'étais pas trop mal avec lui, je me hasardai à lui demander si je pouvais aller, quand même, au patronage.

« — Mon garçon, me dit-il, c'est absolument impossible, il y a de l'ouvrage pressé à livrer mardi, et quand l'ouvrage commande, ça passe avant tout. Tu pourras aller à la messe ce soir, si tu veux ; mais, du reste, je te ménage une agréable surprise.

« La journée commença donc comme les autres, et ne se termina qu'à deux ou trois heures de l'après-midi. Après quoi, je dus ranger la boutique, comme le dimanche précédent, et faire un tas de choses qui n'étaient pas précisément de mon état.

« Je me demandais quel était le plaisir que le patron voulait me faire ; et ça piquait assez ma curiosité. Donc, quand tout fut enfin fini, il me prit par une oreille, et me dit :

« — Auguste, mon garçon, je ne suis pas mécontent de toi. T'es pas allé à la messe ce matin, parce que, vois-tu, les affaires avant tout. Je suis bien aise que tu aies de bons sentiments, et je ne m'oppose pas à ce que tu t'amuses aussi. Nous avons pensé, mon épouse et moi, de t'emmener ce soir avec nous quelque part. Devine voir où ?

« — Dame, patron, j'en sais rien.

« — Eh bien, mon bonhomme, je vas te le dire : nous

allons, ce soir, au théâtre, et nous t'emmenons avec nous. Est-ce gentil ?

« — Mais ils vont savoir ça, au patronage.

« — T'as pas besoin de t'en vanter, imbécile, et ce soir on joue *Un troupier qui suit les bonnes* : c'est rigolo tout plein, il y a de quoi rire quinze jours, sans boire ni manger.

« Je commençais à me gratter l'oreille, ne sachant comment refuser une si aimable invitation. M. Le Daim s'en aperçut et parut assez fâché de mon hésitation.

« — Dame, au fait, si ça ne te va pas, tu es libre, rien par force.

« Je me mis à penser à ce que dirait le directeur du patronage, s'il ne me voyait pas venir ; mais ça ne me touchait pas beaucoup, on pouvait si bien s'en tirer avec un petit mensonge ! La pensée de refroidir pour moi un protecteur me touchait bien un peu plus, mais guère. *Un troupier qui suit les bonnes* ! Ça devrait être joliment récréatif ! Ça vous amorce un homme. J'allais céder, quand le bon Dieu m'envoya la pensée de ma petite Émilie, et la crainte de l'affliger, jointe au désir que j'avais de savoir de ses nouvelles, l'emportèrent sur le troupier et ses charmes, et, le plus poliment que je pus, je cherchai un prétexte, je le trouvai, je le donnai, et je refusai.

« J'arrivai tard, bien entendu, et je racontai ce qui s'était passé, et je fus reçu avec les mêmes témoignages d'affection que les fois précédentes et je fus bien récom-

pensé de ma fidélité, parce que ce jour-là étant une fête du patronage, nous eûmes une superbe réunion. Le soir, des illuminations, de la musique, et une séance de prestidigitation, qui nous amusa autant que possible, sans compter que je sus des nouvelles de mon Émilie qui continuait, me dit-on, à se porter de mieux en mieux.

« Le président du patronage, auquel je racontai comment s'était passée ma semaine, parut surpris et même assez peu satisfait. Je voyais bien qu'intérieurement il avait comme de la peine à me croire et qu'il me soupçonnait d'exagérer un peu, pour me rendre plus intéressant, ou pour quelque autre motif. Il s'excusa de n'avoir pu venir encore, et me promit bien de n'y pas manquer cette fois.

« En effet, dès le lendemain, il était à l'atelier, où, selon l'usage, il ne se trouvait que le patron, le père Martial et moi. On le fit monter dans l'appartement, pour qu'ils pussent parler plus librement, et je demurai seul, avec le vieux.

« — C'est le président du patronage ? Me dit le père Martial.

« — Oui, et je pense bien qu'il va bougonner un peu contre le patron.

« — Tiens ! Pourquoi donc ça ? Est-ce que tu t'es plaint de nous, mon bonhomme ? Ça ne serait pas gentil.

« — Non, père Martial, mais c'est pour le dimanche, que je ne peux pas arriver au patronage à temps, comme vous savez.

« — Je ne dis pas ; mais ça t'attirera du désagrément, petit, tu verras.

« — Comment donc ça, père Martial ?

« — Comment ça, mon garçon ? C'est ben clair. D'abord, les apprentis ça doit toujours avoir tort, c'est de règle. Dans ce moment-ci, sois sûr et certain qu'il est en train de dire au Monsieur que tu as menti, et si on ne le croit pas, t'as de la chance. Puis, il va en parler devant les autres, et tu sais comme ils sont. Ils vont t'abîmer de reproches, te gouailler sans pitié, et t'inonder d'horreurs de commissions, encore pires que d'habitude. Tu ne pourras plus rester à l'atelier.

« — En supposant que ça m'arrive, je ne ferai pas une grande perte, lui dis-je.

« — Y a mieux qu'ici ; mais y a pis, me fit observer le père Martial, d'un air sentencieux.

« À ce moment, j'entendis, au haut de l'escalier, la voix du patron qui m'appelait, d'un ton sec, ce qui ne me présageait pas grand-chose de bon. Je montai, non sans quelque inquiétude, et, quand je fus arrivé, voici comment la chose se passa.

« — Auguste, me dit mon protecteur, avec un air bon, mais, cependant, un peu sévère, je regrette, mon cher enfant, que vous ayez exagéré les difficultés que vous avez à remplir ici vos devoirs religieux. Sans doute, vous devez nous rendre compte de la manière dont on vous traite, puisque nous remplissons près de vous la place de vos

parents ; mais vous ne devez pas inventer des griefs qui n'existent pas, ou augmenter ceux qui existent.

« — Mais, Monsieur, qu'est-ce donc que j'ai dit ? J'ai Rien dit contre le patron.

« — C'est vrai que vous m'avez toujours dit que M. Le Daim était très bon pour vous ; mais vous vous êtes plaint de n'avoir pas assez de temps pour remplir vos devoirs religieux, et votre patron affirme que c'est une calomnie et un mensonge.

« — Je sais bien, Monsieur, que... mais... je ne dis pas... seulement j'ai pas menti ; voilà.

« — Comment ! Vaurien, tu n'as pas dit à Monsieur que tu ne pouvais pas aller à la messe le dimanche ! Que je te forçais de travailler : un tas de menteries, quoi ! Tandis qu'au contraire, c'est toi, feignant, qui t'amuse à flâner en route, et à t'amuser en chemin. Pas plus tard qu'hier, Monsieur, quoique j'aie été obligé de le garder un peu plus longtemps, vu que l'ouvrage pressait, je l'ai, cependant, laissé libre de partir à deux heures et demie ; qu'il avait donc bien assez de temps pour avoir *la messe de trois heures*, s'il avait voulu, et que celle-là est aussi bonne qu'une autre. Comme si je ne savais pas ma religion mieux que toi, polisson !

« — D'abord, ajouta-t-il, moi j'ai de la religion, et je l'aime et je la pratique ma religion, Monsieur, je me flatte d'être un honnête homme. Je vais à la messe quand je peux, au moins une fois l'an, comme dit le catéchisme, et, ordinairement, aux quatre bonnes fêtes, et au vendredi-

saint, parce que c'est ce jour-là que je fais mes pâques. J'en ai eu d'autres apprentis, et jamais, au grand jamais, aucun ne m'a répondu ça, au contraire ; jusqu'au point que j'ai permis au dernier de faire sa seconde communion, vu qu'il n'avait pas pu faire la première, et qu'il a même, pour s'y préparer, assisté au dernier jour de la retraite qu'on avait prêchée. Quant au travail du dimanche, les ouvriers, ordinairement ne travaillant pas le lundi, vous comprenez qu'il faut bien les faire travailler le dimanche.

« — Mais mon cher Monsieur Le Daim, rien ne les empêcherait de travailler le lundi et de se reposer le dimanche.

« — Que voulez-vous, Monsieur, c'est pas l'usage.

« — Hélas, dit, en soupirant, le directeur du patronage, je ne le sais que trop, et c'est pour cela qu'on devrait bien tâcher de le faire revenir, cet usage, dans les ateliers chrétiens. À propos, avez-vous eu l'obligeance, Monsieur Le Daim, de préparer le livret de notes hebdomadaires, que je vous ai prié de lui donner, pour que nous puissions connaître sa conduite ?

« — Franchement non, Monsieur, tout bien pensé, je n'ai pas besoin qu'on fourre le nez dans mes rapports avec mes ouvriers et avec mes apprentis. Si j'en suis content je les garde ; si j'en suis mécontent, je les renvoie, et bonsoir.

« — Mais, dit en souriant mon excellent protecteur, si c'était nous, au patronage, qui ayons quelques observa-

tions à vous faire sur quelque point qui nous paraît important ? Si, par exemple, nous étions obligés de reconnaître que le patron, — n'importe lequel, vous savez, je ne fais aucune personnalité, — ne tient pas ses engagements ?...

« — Ma foi, Monsieur, en bonne conscience, j'aime assez à être maître chez moi ; et, si on ne venait plus me tracasser au sujet de mes apprentis et de la religion, je vous avoue que ça me ferait plaisir.

« — Mais, Monsieur Le Daim, il faut bien que nous surveillions nos enfants ! Vous refusez de lui donner son livret de notes. Comment voulez-vous que nous sachions comment il s'est conduit ?

« — Sachez-le comme vous voudrez, ça ne me fait rien ; mais, dans son intérêt, tâchez qu'on ne vous voie pas trop ici. Le mieux que vous ayez à faire, c'est de rester chez vous et de vous fier à moi pour en faire un bon ouvrier, à condition qu'il n'ira plus moucharder sur ce qui se fait dans l'atelier.

« — Mon cher Monsieur Le Daim, il ne faut pas lui en vouloir, à ce pauvre garçon, il n'est pas un mouchard pour avoir répondu à nos demandes. Je vois même qu'il ne m'a pas menti, et j'en suis bien aise. Vos ouvriers ne vous valent pas, Monsieur Le Daim ; et, soit dit sans vous offenser, je crois qu'il est de votre intérêt de laisser venir votre apprenti au patronage, de lui donner son dimanche, comme il a été convenu, et de nous permettre de venir, de temps en temps, nous informer de lui près de vous, pour lui donner les conseils dont il peut avoir besoin.

« — S'il a besoin de conseils, je suis là pour lui en donner, et je n'ai pas besoin, moi, de voir des étrangers se mêler de mes affaires.

« M. Le Daim, mon patron, paraissait ordinairement doué d'un caractère assez doux ; mais la peur qu'il avait d'être blagué sur la religion, le rendait souvent irascible, même contre ses intérêts. Il ne voulait, à aucun prix, passer pour dévot. Et Dieu sait combien il faut peu de chose, parmi les ouvriers, pour être qualifié de cette dénomination injurieuse. Aussi, il faut l'avouer, le titre de dévot est souvent lourd à porter ; c'est comme les honneurs, à ce qu'on dit. On peut tout dire à un dévot, parce qu'il est dévot ; et lui, ne peut rien répondre, parce qu'il est dévot. On peut lui adresser n'importe quel outrage, sans autre raison que la raison qu'il est dévot ; et lui, n'a pas le droit même de montrer son impatience, uniquement parce qu'il est dévot. S'il n'était pas dévot, il pourrait, avec honneur, blasphémer, gouailler, jurer, s'emporter, s'enivrer, battre sa femme, mettre son mobilier en pièces et ses enfants sur le pavé. Quand on n'est pas dévot, tout ça, c'est bien ; mais si on a le malheur d'être dévot, on ne peut plus même rire ni s'amuser honnêtement, sans qu'on beugle de tous côtés au scandale. Un dévot est donc très malheureux, et n'a pas même le droit de s'en plaindre.

« Il faut que la dévotion soit bien abominable, et le dévot, un monstre bien affreux.

« Quand j'ai demandé innocemment une fois, à un camarade, ce qu'il entendait par un dévot, il a roulé des yeux de chat en fureur, et m'a répondu, en tordant sa moustache : « *Un dévot, corbleu ! C'est un cafard ; voi-*

*là. »*

« Il vaudrait mieux passer pour repris de justice, que d'être réputé dévot. On est plus respecté, du moins extérieurement, quand on revient du bagne que quand on revient de la messe ou des vêpres.

« M. Le Daim ne voulait donc pas paraître dévot ; et, quand il s'entendait demander des choses qui, s'il les avait accordées, pouvaient le faire passer pour tel, comme, par exemple, d'envoyer un apprenti à l'église, il entrait dans des rages bleues, dans la crainte que ça ne fût connu, et que ça ne nuisit à sa réputation ; c'était pour ça qu'il répondait si peu poliment à M. le président du patronage. J'en étais bien humilié pour ce pauvre Monsieur, de toutes les malhonnêtetés qu'il recevait, sans se plaindre, de la bouche d'un homme qui, certainement, ne le valait pas.

« — Monsieur Le Daim, dit-il enfin, nous n'avons pas l'habitude de nous mêler de ce qui ne nous regarde pas ; mais nous avons celle de remplir notre devoir consciencieusement, autant qu'il nous est possible. Cet enfant nous a été confié par des personnes auxquelles nous en devons rendre compte, et surtout par Dieu, à qui nous en devons rendre compte aussi. Je l'ai placé chez vous, dans l'espoir que vous l'aideriez à vivre en bon chrétien, à condition qu'il serait libre de remplir ses devoirs religieux, et qu'il aurait ses dimanches. Vous l'avez accepté dans ces termes-là ; voulez-vous et pouvez-vous tenir à la promesse que vous avez faite, et à l'engagement que vous avez pris ?

« — Je ne l'ai jamais empêché d'accomplir ses devoirs religieux : mais je n'aime pas les momeries, ni qu'on soit toujours fourré dans les églises. Quand l'ouvrage commande, la première dévotion, c'est de *la faire*.

« — Mon cher Monsieur Le Daim, je n'ai pas coutume de discuter avec les patrons, surtout devant les ouvriers. Je vous demande donc, purement et simplement, ceci : pouvez-vous et voulez-vous vous engager à laisser libre votre apprenti, les dimanche et fêtes, à lui donner son livre de notes hebdomadaires, pour être visité par nous, et à permettre que nous lui continuions, chez vous, dans votre intérêt, notre surveillance, et dans son intérêt, notre protection.

« — Ma foi, si ça doit continuer comme ça, franchement, ça commence à m'embêter pas mal.

« — En ce cas, le mieux que vous ayez à faire serait de nous le rendre, pour que nous puissions le placer ailleurs.

« — J'y tiens pas. Vous pouvez l'emmener quand vous voudrez.

« — Quand cela ne vous gênera-t-il pas ?

« — Ma foi ! Le plus tôt c'est le mieux ; pour ce qu'il nous sert !

« — Alors, tout de suite ?

« — Certainement.

« — Auguste, mon enfant, faites votre paquet et par-

tons.

« Mon paquet étant toujours dans mes poches et dans ma casquette, je partis immédiatement avec mon protecteur. Quinze jours plus tard, j'étais installé définitivement chez le père Loyseau.

## *Chapitre XXIII*

Fin des mémoires. — Feuilles détachées. orgueil et humilité de Jean Loyseau. — Le retour de la chapelle des sœurs. — Ça a l'air gai et c'est triste ; ça a l'air triste et c'est gai. — Savoir si le diable est fin. — Promenade au Père-Lachaise. — Le prix d'une âme. — Comme quoi et pourquoi le patron se montre féroce. — Mauvais livres — Jean Loyseau prêche sans doute pour son saint. — Dernières nouvelles d'Émilie. — La lumière Qui dissipe les ténèbres— Tristes présages. — À quoi on recourt d'abord et à quoi on devrait on recourir. — Recommandations. — La cage de la mésange. — Lettre De sœur Angèle. — Derniers Détails. — Les enseignements de la morale. — Lettre d'Émilie. — Derniers conseils. — Legs et légataires. — Adieux.

C'est ici que s'arrêtent les mémoires proprement dits de notre cher Propre-à-rien. Jusqu'à ce moment nous avons pu retrouver, dans ses papiers, une sorte de rédaction suivie, avec quelques lacunes que nous avons comblées du mieux qu'il nous été possible, ainsi que le lecteur l'a pu voir. Le reste des manuscrits n'offre plus que des notes

éparses, qu'il comptait, probablement, mettre en ordre et agencer, pauvre enfant, comme il avait fait pour ce qui précède, si la mort n'était venue, trop prématurément, nous le ravir.

Parmi ces notes, une partie concerne des incidents dont j'ai déjà fait part au public dans des écrits antérieurs et notamment dans mon ouvrage intitulé : *Bas les masques*, où il en est plusieurs fois question. Les reproduire ici serait évidemment un double emploi.

D'autres renferment, à mon sujet, des réflexions dont quelques-unes sont trop élogieuses pour que mon humilité ne dût pas souffrir beaucoup de les livrer à l'impression ; et quelques autres, au contraire, me paraissent de telle nature que ma vanité ne trouverait pas du tout son compte à leur accorder les honneurs de la publicité. Je ne vois pas, vraiment, ce qui pourrait m'obliger à faire ainsi une confession publique, surtout en la faisant passer par la bouche d'autrui. Ce n'est plus dans nos mœurs.

Enfin, parmi ces mêmes notes, il en est un certain nombre qui n'est pas sans valeur, et qui, ne pouvant ni trop m'humilier, ni trop m'enorgueillir, me semblent susceptibles de trouver ici leur emploi, et de procurer au lecteur quelque petite utilité. Nous les ajoutons en ce lieu, leur place naturelle, les transcrivant, sans employer d'autre méthode que de leur assigner, à chacune, l'ordre chronologique qui lui appartient.

\*\*\*

« Août 1858. — je viens de la chapelle des sœurs ; j'ai

été bien heureux. Je comprends bien maintenant pourquoi on dit que le jour de la première communion est le plus beau de la vie. Comme cela est vrai ! Émilie l'a faite aussi avec moi, et à côté de moi. Pauvre bien-aimée Émilie, qu'elle m'a toujours été bonne ! C'est à elle, après Dieu, que je dois tout.

« Mais, elle, ce n'était pas la même chose. Elle a toujours été si innocente et si pure, tandis que j'avais tant à expier. Comme nous avons pleuré tous deux ! Seulement, Émilie pleurait d'une joie sans mélange, et moi je pleurais de joie aussi, mais d'une joie mêlée de tant de repentir ! Lequel des deux était le plus heureux ? Je n'en sais rien. Les pleurs de regret sont aussi bien doux.

« Je croyais qu'il était si difficile de revenir à Dieu, et c'était si aisé ! Je n'ai seulement pas eu la moitié du chemin à faire. Un pas, tout au plus, et j'étais déjà dans les bras de mon père. Le bon Dieu est trop bon.

« Dès que j'ai manifesté la moindre crainte et le plus petit remords au sujet de ma communion passée, — heureusement, je n'en avais fait qu'une, — c'est comme si tout avait été dit, et je ne sais, vraiment, comment ça s'est fait, mon cœur, qui me pesait si fort, une minute avant, semblait, après, avoir pris des ailes. Ses taches avaient tout à fait disparu ; où donc sont-elles allées ?

« Avouez humblement vos fautes, mon pauvre enfant, » me disait mon confesseur, « Et soyez sans crainte : l'absolution, le sang de jésus-christ vont tout purifier. » je n'osais pas le croire : pourtant, je me suis bien confessé, je pense. Ce que je n'osais pas dire, on me l'a demandé.

J'ai reçu l'absolution, et tout ce qu'il y avait de mauvais dans ma vie me semble maintenant anéanti, consumé. Était-ce un mauvais rêve ? Réellement, pour être bien heureux, quand on le veut, ça ne coûte pas cher.

« On n'est pas heureux dans le mal : on s'y étourdit, voilà tout ; mais on y souffre bien. La joie est dans la paix.

« Enfin, je possède Dieu dans mon cœur. Si je pouvais l'aimer comme l'aime Émilie ! La chambre est propre, la chambre où je l'ai reçu ; mais elle est si vide, si pauvre, si nue encore ! Émilie a toujours cherché Dieu et l'a toujours désiré et aimé ; tandis que moi je l'ai toujours repoussé, méconnu, et si souvent outragé ! J'étais, vraiment, bien insensé et bien coupable. Une journée comme celle-ci ne devrait jamais finir.

« Je voudrais faire comprendre aux autres comme c'est aisé de retourner au bercail ; et comme c'est bon d'y être de retour. Mais le père Loyseau dit qu'il ne faut pas se fier à soi, et que je suis encore bien faible. Il me semble pourtant être si fort.

« Émilie me dit la même chose, ça doit donc être vrai. Comme elle était pâle, ce matin, mon Émilie ! Elle M'a dit, cependant, qu'elle ne souffrait pas. Avant de communier, elle était comme une cerise, et après, elle était pâle comme un linge. Ce sera l'émotion. Elle aime tant le bon Dieu ! Et quand on le sent vivre au milieu de son cœur, ça fait, malgré soi, quelque chose : ça vous remue, et les larmes montent sans qu'on puisse les empêcher de monter. Si J'éprouve cela, moi qui suis si parfaitement mau-

vais, que n'a-t-elle pas dû ressentir, elle qui est si bonne ?

« Les sœurs semblent l'aimer beaucoup ; mais qui est-ce qui ne l'aimerait pas ? Quand je serai bon ouvrier, je voudrais bien qu'elle vînt demeurer avec moi. Chaque fois que je la quitte, il me semble que la meilleure moitié de ma vie reste avec elle, et demeure où elle est.

Octobre. — « Quelle différence d'être chez un patron chrétien ou dans un atelier comme sont les autres ! Chez les autres, on parle toujours de s'amuser et on ne s'amuse jamais. On s'étourdit, on cherche à se distraire, et voilà tout. Ici, c'est tout à l'opposé ; ça a l'air triste et c'est gai. Seulement, il faut un peu d'habitude.

« Le père Loyseau, au fond, est assez bon enfant. Il m'a donné le sobriquet de Propre-à-rien, comme il dit, pour m'encourager. Avec lui, par exemple, point de spectacle, point de café-concert, point de bal public ; mais du patronage et de l'église, tant qu'on en veut : principalement, au saint jour de dimanche. Ça ne veut pas dire qu'il m'y fait aller malgré moi ; mais il y va et j'y vas avec lui.

« C'est tout de même drôle : les choses du monde, ça commence bien et ça finit mal. On se figure toujours qu'on va y prendre un plaisir fou, on s'y jette la tête la première ; et, au bout de rien de temps, on se dit : tiens, ça n'était que ça ! Je suis volé ; j'en ai pas pour mon argent. Ça n'empêche pas que le lendemain on recommence à y piquer une tête, comme la veille, espérant y trouver mieux ; et, pas du tout, on y trouve encore la même chose : l'amusement à la surface, l'ennui au fond.

« Mais l'expérience, on a beau la répéter, on se laisse toujours pincer le lendemain où on a été pincé la veille...

« On dit que le diable est fin : je ne trouve pas qu'il soit si fin : il a toujours la même rengaine : fais donc ça ; va donc là, dis donc comme ça, tu verras comme c'est chic. On fait toujours comme il veut, et c'est jamais chic du tout. C'est donc pas le diable qui est malin, c'est nous autres qui ne le sommes guère. On aurait tort de lui en vouloir. Si nous faisons notre métier comme il fait le sien, ça irait certainement mieux.

« Pour quant aux choses de la religion, ça n'est drôle qu'après, ça coûte toujours un peu à faire ; mais quand on a l'a fait, on a l'âme en joie pour longtemps, et le goût en vient avec l'habitude. La dévotion, à ce que dit le père Loyseau. c'est comme la châtaigne, ça pique en dehors ; mais c'est bon en dedans. Les autres choses, c'est comme les fruits en carton peint, ça n'est bon qu'à l'œil ; quand y on mord, le vernis colle aux dents et on avale de la sciure de bois tant qu'on en veut. Le Père Loyseau a du bon, seulement il fume trop.

« Dans quelques jours, j'espère avoir un grand bonheur, Émilie doit sortir, pour passer la journée avec nous. On ira se promener, et on la ramènera le soir à sa communauté.

« Le Manceau est venu me voir. Il est tout à fait guéri ; seulement, depuis qu'on lui a coupé un pied, il ne peut plus grimper aux échelles, et a dû quitter l'état de maçon. Il dit qu'il ne le regrette pas ; je comprends ça. Il va retourner au pays, pour faire le métier de tisserand, qu'il

connaît un peu.

« 3 novembre. — Hier, Émilie est venue. Le père Loyseau l'a envoyée prendre à l'ouvroir, sans me le dire, pour me faire une surprise, c'est la mère Lorient qui nous l'a amenée. Une bonne femme la mère Lorient ; seulement, elle donne trop de mou à son chat.

« Nous avons été nous promener tous quatre, avec le patron et madame Lorient, jusqu'au Père-Lachaise. Y avait-il du monde, mon Dieu ! Je crois que tout Paris y était venu en procession. C'est fièrement chouette, le Père-Lachaise, pour y être enterré. Mâtin, y a du monde riche autant dessous terre que dessus. Après ça, dans le fond, pour aller manger des chiendents par la racine, ça n'est pas tant la peine de s'y faire trimbaler par une voiture à six chevaux. C'est vrai qu'on ne peut pas y aller se faire enterrer à pied.

« Quelle bonne journée ! Comme Émilie était heureuse ! Nous avons joliment causé tous deux. Émilie a grandi et pris des couleurs, on dirait une vraie pomme d'api. Elle aime le père Loyseau, comme si elle le connaissait depuis dix ans. En revenant du Père-Lachaise, elle m'a demandé si ça me ferait quelque chose de mourir. En voilà une question ! J'aimerais mieux mourir aujourd'hui que l'an passé ; bien sûr ; mais ça n'est jamais une opération bien amusante. Elle m'a dit que, pour elle, ça ne lui ferait absolument rien, et qu'elle serait bien contente si elle pouvait bientôt aller voir le bon Dieu. — Pourquoi donc que tu me demandes ça, Émilie ? Que je lui ai fait.

« — C'est que, vois-tu, m'a-t-elle dit, Auguste, les sœurs nous ont raconté que, quelquefois, on avait vu des gens qui offraient le sacrifice de leur vie pour une âme, et que si le bon Dieu acceptait le sacrifice, cette âme était plus sûre de faire son salut.

« — On se sauve quand oh veut, lui ai-je répondu.

« — Certainement ; mais comme nous pouvons mériter les uns pour les autres, si j'offrais le sacrifice de ma vie pour quelqu'un, le bon Dieu lui ferait peut-être, en échange, des grâces qui seraient cause de son salut éternel.

« — Mais ce n'est pas juste, ça Émilie.

« — Pourquoi donc ?

« — Pourquoi ? Parce que le bon Dieu ne doit pas faire de mal aux uns, pour faire du bien aux autres.

« — Oh ! Mon bon Auguste, mourir n'est pas un mal ; et mourir pour ceux qu'on aime, ce doit être une joie qui n'a point sa pareille ici-bas. Est-ce que ce n'est pas là ce qu'a fait le bon Dieu lui-même, puisqu'il est mort pour nous ? Les missionnaires le font aussi tous les jours, et ils ne trouvent pas que ce soit trop que de payer une âme, même de sauvage, au prix de leur vie et de leur sang.

« — Mais tu n'est pas missionnaire, toi, Émilie..

« — Les sœurs nous ont dit que nous devons tous être comme des missionnaires, et que par nos prières et nos sacrifices nous pouvions travailler, tous tant que nous

sommes, à la conversion des pécheurs.

« — Est-ce que tu as offert ta vie pour quelqu'un, Mi-lie ?

« — Je ne dis pas que je l'ai fait, Auguste ; mais je dis que je le ferais de grand cœur.

« Après, nous avons parlé d'autres choses.

« J'espère bien que ma petite Émilie ne va pas se faire mourir, pour sauver l'âme de quelqu'un. Quelle idée biscornue les sœurs vont lui donner là ! Bien sûr que si elle le demande au bon Dieu, il est capable de la prendre. Le père Loyseau a bienfait de lui dire qu'on ne devait jamais faire ces demandes-là, sans avoir demandé la permission à son confesseur.

« Quand elle a été rentrée dans le couvent, ça me tracasait toujours. J'ai peur qu'elle ne tombe malade. Cependant, elle a l'air si fraîche et si bien portante. Je l'ai dit au père Loyseau, qui m'a dit en branlant la tête : « Dame ! Elle tousse beaucoup, la pauvre petite. »

« Mais le père Loyseau, c'est le médecin tant-pis.

Mars. — « J'ai été bougonné de la belle manière par le patron, pour pas grand-chose ; une histoire de bouquins que j'avais rapportés à la maison. Le père Loyseau est féroce sur cet article. Il prétend qu'un mauvais livre est une vipère qu'il faut écraser partout où on la trouve ; et, parce que j'avais eu le malheur de rapporter un pauvre petit roman de quatre sous, il a fait un train !...

« Dans le fond, je sens bien qu'il n'a pas tort. Je sais, mieux qu'un autre, que ces drogues de livres ne m'ont jamais fait de bien, et m'ont souvent fait du mal. Quand on a lu ça, on est tout bête, pendant longtemps. C'est encore vrai que tant qu'à faire que de lire, il vaut mieux, comme il dit, lire de bons livres, puisqu'il y en a, que d'en lire de mauvais ; qu'on n'apprend rien de bon avec toutes ces lectures, que ça dérange les mains, comme ça dérange l'esprit ; je sais tout ça ; mais c'est égal, le père Loyseau n'aurait pas dû crier si fort.

« C'est vrai qu'Émilie m'a toujours fait la même recommandation ; mais elle me le disait si doucement, ma petite Émilie ! Après ça, si j'avais suivi ses conseils, l'autre n'aurait pas tant aboyé après moi. Je suis sûr que si Émilie avait lu des mauvais livres, elle ne serait pas gentille comme elle est. J'en ai connu plusieurs, qui étaient certainement très bons, et qu'une seule mauvaise lecture a dérangés et détraqués pour longtemps. Le mal a les jambes plus longues que le bien ; et on a plus tôt fait de casser un meuble que de le raccommoder.

« Il paraît que le patron, lui aussi, fait des livres. Il écrit, le soir, pendant que je pionce. Puis, on imprime ça. J'ai voulu lire deux ou trois lignes de ce qu'il couchait sur le papier ; mais j'y comprends rien du tout. C'est des pattes de mouches abominables, et je pense qu'il écrit en bas-breton ; faut que les imprimeurs aient un fier talent pour lui renvoyer tout ça, le lendemain, imprimé proprement et traduit en français. Il écrit positivement comme un chat, et encore le chat de la mère Lorient, s'il s'appliquait, ferait mieux.

« Y a t-il longtemps que je n'ai vu Émilie ! Le patron a reçu, des Sœurs, une lettre qui dit qu'elle souffre de la poitrine et qu'elle tousse de plus en plus. Ma pauvre Émilie ! J'ai bien peur que sa santé ne se déränge. Elle a toujours tant eu à souffrir ! le patron a l'air d'en être inquiet : s'il allait avoir raison ! »

Depuis cette époque, jusqu'à l'automne de l'année suivante, rien de bien intéressant ne se passe dans l'histoire de Propre-à-rien. La vie de l'ouvrier est uniforme, sans toutefois être monotone. Les incidents s'y succèdent, sans offrir d'autre intérêt que celui qui commence et finit à leur héros. Aussi, dans les notes de notre auteur, ne rencontrons-nous rien qui soit digne de fixer l'attention du public. Les événements les plus intéressants étaient, sans comparaison aucune, les occasions où on avait pu voir Émilie ; soit que nous allassions la trouver à son ouvroir, soit qu'elle obtînt, ce qui était beaucoup plus rare, la permission de venir passer un dimanche avec nous.

« Ce n'était jamais sans un grand fruit que le pauvre Auguste se retrouvait avec sa cousine. Sou vent il en parlait, et plus souvent encore il y pensait. La Parole douce et persuasive de cette charmante créature avait sur lui une influence qu'il ne cherchait pas à se dissimuler. La plus maussade objection ne tenait pas devant un seul des sourires d'Émilie. Il y a des âmes ainsi faites. Elles ont l'air de faire peur au mal et de refouler le mensonge dans la nuit. Ce don est une grande et belle grâce de Dieu, et cette grâce semble être un des privilèges de la chasteté. On raconte que, dans une des plus terribles éruptions de l'Etna, les habitants de Catane, au moment d'être ensevelis par le torrent de feu qui descendait du cratère, prirent

le voile de sainte Agathe et le présentèrent à la lave bouillonnante, qui recula devant la relique sacrée, et fut s'ouvrir ailleurs un chemin inoffensif. C'est là une image du salutaire prestige qu'exerce la suprême pureté d'un cœur virginal sur tout ce qui est mauvais. Émilie avait, quelque chose de tout cela. Ses regards étaient si limpides que son âme se voyait, sans aucune ombre, tout au fond ; et cette âme elle-même semblait si riche de candeur et d'innocence, qu'elle rayonnait comme une étoile et commandait, à la fois, la pudeur et le respect. La fraîcheur de ses joues lui donnait une apparence de santé, à laquelle une personne inexpérimentée eût facilement pu se laisser prendre ; elle, était blanche et rose, mais certains signes, auxquels on se trompe rarement, indiquaient qu'une des sources de la vie était gravement attaquée. Elle se mourait, la pauvre enfant, de cette maladie terrible qui a son siège aux poumons. Les douloureuses épreuves qu'elle avait dû traverser dans sa courte vie, ces émotions affreuses, ces nuits passées dans les rues, sous le givre, toutes ces causes avaient déterminé, à la fin, chez une créature d'ailleurs délicate et impressionnable, cette affection qui pardonne si rarement à ceux qui en sont grièvement atteints.

Il n'y a, au point de vue naturel, il n'y a guère de mort que l'on puisse appeler belle ; mais ce genre de mal est particulièrement cruel. Quand la condamnation portée est devenue sans appel, quand l'organe de la respiration, celui de tous qui reçoit le plus immédiatement, le plus indispensablement la vie, et celui qui la manifeste le plus infailliblement aussi, quand cet organe, disons-nous, se déränge et finit par tomber pièce à pièce, sauf le cas d'une guérison miraculeuse, la mort est à la porte, frappe, et va

entrer. C'était le cas pour la bonne Émilie. Les sœurs, qui l'aimaient tendrement, ne s'y étaient pas trompées, et sentaient qu'il ne leur était plus possible que de prolonger de quelques semaines, de quelques mois peut-être, à force de précautions et de soins maternels, le peu de jours qu'avait encore à passer parmi elles, cet être si jeune, si intéressant, et qui leur était devenu si cher.

Après avoir épuisé tout ce que l'art médical présente et connaît de ressources, quand on eut bien constaté son impuissance profonde, on recourut à la prière ; on fit des neuvaines pour obtenir une guérison désespérée. Mais quand Dieu veut cueillir une des fleurs de son jardin, et l'associer là-haut au bouquet divin de ses vierges, ni prières, ni neuvaines n'y font.

Nous sommes ainsi faits, nous autres hommes, même les meilleurs. Nous commençons par espérer en nous-mêmes, nous confier à notre habileté, à notre science, à nos efforts, et quand tous ces néants ont bien montré leur impuissance, alors nous condescendons à recourir à Dieu.

Dieu est si bon que, parfois, il exauce ; mais, pour cette fois, il n'en devait pas être ainsi.

Auguste, ce cher enfant, ne voyait pas la gravité du mal de sa cousine ; dans toutes les petites notes écrites de sa main en ces temps-là, on trouve invariablement écrit : « Émilie va mieux ; » à côté d'autres indications d'un caractère plus sinistre : « Émilie tousse beaucoup, Émilie n'a pas pu venir... Émilie respire bien difficilement... Émilie a la fièvre... » et ainsi de suite. Il n'y a que le mot fatal que le pauvre garçon n'a pas eu le courage de tracer.

Ni l'un ni l'autre ne nous trouvâmes près d'elle, quand elle remit son âme entre les mains de Dieu. Je L'avais vue peu de jours auparavant, dans la petite infirmerie, assise auprès d'une fenêtre ouverte, et aspirant l'air que réchauffaient, quoique faiblement, les derniers rayons du soleil d'automne. Elle parlait difficilement, et on évitait pour elle les longs entretiens. Je vois encore le bon sourire avec lequel elle m'accueillit, en me tendant sa petite main, amaigrie et blanche comme de la cire.

« — Et Auguste, comment va-t-il ? Me dit-elle.

« — Parfaitement, ma pauvre enfant, je voudrais que vous eussiez une santé comme la sienne. Mais il faut espérer que cela reviendra.

« — Rien n'est impossible à Dieu, répondit-elle, mais quand c'est pour notre bien, il nous rappelle à lui.

« — Assurément, ma chère Émilie, mais le bon Dieu nous laisse quelquefois ici-bas, pour le bien d'autrui.

« — C'est vrai ; seulement, quand il rencontre dans sa maison terrestre une petite servante inutile, comme je le suis, on ne peut pas se plaindre s'il l'enlève pour confier à une autre plus laborieuse, ses fonctions et son emploi. Si, comme je l'espère, je vais avec le bon Dieu, je pourrai, de là-haut, rendre plus de services ici-bas à ceux que j'aime.

« — Notre vie et notre mort, mon enfant, appartiennent à Dieu. L'un et l'autre doivent être utilisés ; mais je regrette que vous vous frappiez l'imagination, vous persuadant que vous ne pouvez pas guérir.

Elle me regarda avec un sourire d'une douceur ineffable, et me dit : je ne compte pas sur un miracle, Monsieur Loyseau, je le désire peu, et je ne le demande à Dieu que parce que ma bonne mère, et mon confesseur, m'obligent à le demander.

Il se faisait temps de regagner mon logis, j'avais peur de la fatiguer en la faisant parler encore, je pris congé d'elle, en lui disant de prier aussi un peu pour moi.

« — Oh ! Bien volontiers ! Si vous saviez comme je vous suis reconnaissante de ce que vous faites pour mon cher Auguste ! Vous ne pourriez croire combien il était bon pour moi, quand nous étions tout petits, il était déjà comme mon frère, et c'est à lui que je dois d'être ici. Monsieur Loyseau, voulez-vous me promettre que vous ne l'abandonnerez jamais.

« — Oh ! Chère enfant, je vous le promets de grand cœur.

« — Merci, merci, dit-elle, j'ai écrit aujourd'hui quelques lignes à son intention, voudriez-vous les lui donner ; mais pas tout de suite, attendez un peu. Seulement, quand... Quand... Vous comprenez, Monsieur Loyseau ?

J'avais le cœur très gros. Je tendis la main sans répondre. La sœur, témoin de notre conversation, se tenait par derrière et semblait coudre ; mais, de temps à autre, elle jetait sur la chère infirme des regards attendris, dans lesquels un cœur maternel se voyait au travers des larmes.

Sur la fenêtre, était une petite mésange, sautillant gaie-ment dans sa cage, et gazouillant discrètement après avoir bu sa goutte d'eau, et mangé sa graine de millet. Aux deux côtés de la croisée, des fleurs grimpaient en spirales, le long des fils qu'on leur avait tendus. Le soleil, encore haut au firmament, descendait vers la cime des tilleuls qui ombrageaient la cour, et dont le feuillage commençait à joncher le sol. Quand je quittai l'infirmierie, je me retournai encore une fois, et je vis la pauvre Émilie, les mains jointes et les yeux élevés vers le ciel. Elle priait et ne pensait plus à la terre, cette triste demeure qu'elle allait bientôt quitter. Ses yeux semblaient vouloir frayer la route à son âme. Cette mésange du bon Dieu allait voir tomber les barreaux de sa cage, et s'envoler au lieu de l'éternel printemps : là où le soleil ne se couche plus, là où la bise ne souffle plus, là où le mot adieu ne se dit plus.

Je la contemplai un instant, dans sa touchante extase, et je partis en comprimant un douloureux soupir.

Ici-bas, désormais, je ne devais plus la revoir.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que son âme s'était envolée.

Les détails de son dernier passage sont contenus dans une lettre qui m'arrive de sœur Angèle, celle-là même qui l'avait vue la première, et avait sollicité et obtenu son admission dans l'ouvroir tenu par cinq des sœurs de sa communauté.

Voici cette lettre :

Monsieur Loyseau,

Nous vous écrivons sous le poids d'une bien vive douleur. La pauvre Émilie nous a quittés, hier au soir et a échangé les peines de cette courte vie avec les joies de son éternité. Notre mère me charge de vous en donner avis, afin que vous adoucissiez cette nouvelle, en la transmettant à ce bon petit Auguste, votre apprenti.

Notre intention était, comme je vous l'avais promis, de vous prévenir si le mal prenait des proportions plus inquiétantes, afin que vous pussiez venir, une dernière fois, et la visiter encore, en amenant son cousin avec vous ; mais nous avons cru devoir nous conformer aux désirs de notre bien-aimée malade, qui, lorsque nous le lui avons proposé, nous a répondu qu'elle préférerait qu'on ne vous dérangeât pas. Vous savez que sa grande préoccupation était de se faire oublier, et de ne causer de peine à qui que ce fût.

Ne croyez pas, pourtant, que ça ait été par indifférence ; mais la chère petite était tellement pleine du sentiment de son inutilité et si humble dans toutes ses pensées, qu'elle considérait cette visite comme une simple consolation dont elle a voulu se priver.

Peu de temps après votre départ, en effet, elle se trouva tellement faible, que nous fûmes obligées de la reporter sur son lit. Ces faiblesses la prenaient assez souvent, et nous n'en fûmes pas d'abord très inquiètes. La nuit,

cependant, fut assez mauvaise et se passa sans sommeil. Comme notre sœur infirmière allait de temps en temps la visiter, et qu'elle la trouvait toujours en prière, elle crut que cette application de son esprit à Dieu l'empêchait de sommeiller, et lui conseilla de cesser de prier et de tâcher de dormir.

« — Oh ! Ma sœur, lui dit-elle, avec ce bon sourire angélique que vous lui connaissiez, je ferai tout ce que vous voudrez ; et le bon Dieu aussi fera ce qu'il voudra. Mais vous ne me défendez pas de penser à lui, j'ai si peu de temps, désormais, ici bas pour le faire. »

Puis, elle enroula, comme elle en avait l'habitude, son chapelet autour de son bras, et tourna la tête sur l'oreiller, pour essayer de dormir ; mais ce fut en vain, le sommeil ne vint pas.

Le lendemain, qui était hier, veille de la Toussaint, notre Mère supérieure étant venue à l'infirmerie, lui faire une petite visite, la trouva tellement mal qu'elle en fut toute saisie. Lui ayant demandé si elle désirait quelque chose, l'enfant lui répondit qu'elle serait bien heureuse si elle pouvait, une fois encore, recevoir le bon Dieu.

« — Mais, mon enfant, dit notre bonne Mère, vous savez que c'est demain que nous terminons la neuvaine à tous les saints pour obtenir votre guérison, et que vous devez communier ce jour-là, pour la fin de cette neuvaine.

« — C'est vrai, ma bonne mère, et je ferai comme vous voudrez ; mais si, demain, je finissais ma neuvaine là haut, je voudrais bien avoir reçu aujourd'hui celui qui s'est fait vatic, pour emporter avec lui les âmes au ciel. Cette visite-là est une si aimable invitation à la lui rendre ! »

Quoique nous n'y vissions pas tant d'urgence, nous jugeâmes convenable d'accéder à son pieux désir, et, après avoir prévenu M. l'aumônier, bientôt tout fut préparé pour cette sainte cérémonie.

Ce fut alors que je lui parlai de vous faire venir, vous et Auguste.

« — À quoi bon, ma sœur, me dit-elle, à quoi bon les déranger pour moi ? J'ai remis à M. Jean Loyseau une petite lettre pour mon cousin, cela lui ferait de la peine de me voir souffrir. Auguste n'a pas encore beaucoup de courage, et je suis si peu édifiante ! — Ma sœur, ajouta-t-elle, après un moment de silence, je crois que le bon Dieu m'appelle, il me semble que j'ai besoin maintenant, de ne causer qu'avec lui. Si je pouvais être utile à quelque chose, à la bonne heure, mais tout ce que j'aurais à lui dire n'est pas long, et je le lui ai déjà écrit. Cependant, ce sera comme vous voudrez. »

Je regrette presque de n'avoir pas insisté davantage ; mais le bon Dieu l'a permis ainsi. J'espère Que vous ne m'en voudrez pas.

Les exercices de la communauté n'ayant pas laissé le temps de satisfaire à son pieux désir dans la matinée, nous attendîmes jusqu'à l'heure où les élèves de l'ouvroir devaient être libres, pour leur permettre d'assister à cette touchante cérémonie, où elles désiraient vivement intervenir : car toutes l'aimaient bien tendrement, et adressaient au ciel, pour sa guérison, de ferventes prières.

Quant elle eut reçu le corps adorable de Notre-Seigneur, nous nous retirâmes toutes, pour la laisser seule, goûter les célestes consolations d'un intime échange d'amour avec le Divin Maître, présent dans son cœur. Notre sœur infirmière, qui était demeurée près d'elle, la contemplait avec bonheur : elle tenait les yeux fermés et les mains jointes sur sa poitrine, pressant l'image du sauveur crucifié, dont elle baisait de temps en temps, les plaies sacrées.

S'étant, une fois, approchée de la pieuse enfant, pour lui offrir une cuillerée de jus d'orange mêlé d'un peu de sucre, notre chère Émilie, après l'avoir pris sans mot dire, se retourna d'un air triste et doux sur son oreiller, et deux, larmes coulèrent sur ses joues brûlantes. Notre sœur crut d'abord s'être trompée et lui avoir donné quelque breuvage désagréable au goût.

« — Est-ce que vous l'avez trouvé mauvais ? Lui demanda-t-elle. »

« — Oh ! Non, ma sœur, répondit la douce in

ferme ; mais quand je pense qu'à Notre-Seigneur, sur la croix, on ne donna que du vinaigre et du fiel ! »

Ce furent les dernières paroles intelligibles que nous l'entendîmes prononcer.

Il était environ cinq heures. À six heures, étant venue, moi-même, pour savoir comment elle allait, la sœur me dit, en parlant à voix basse, que, depuis une heure environ, Émilie semblait reposer. Je m'approchai de son lit, en marchant sur la pointe des pieds, et me penchant sur son visage, je crus m'apercevoir qu'elle ne respirait plus. Je pris sa main amaigrie, elle était glacée. La pauvre Émilie n'existait plus !

Elle s'était éteinte comme elle avait vécu, doucement, silencieusement, et, ainsi qu'elle l'avait si souvent demandé, sans donner même un souci ou la moindre fatigue à, personne. Ses traits étaient si calmes et si doux, qu'on ne pouvait croire qu'elle eût déjà cessé de vivre. À voir ses yeux fermés, ses lèvres souriantes et légèrement entre-ouvertes, ses petites mains jointes, pressant sur son cœur l'image du crucifix, on eût cru qu'elle sommeillait toujours, visitée par un beau rêve. Hélas ! C'était, au contraire, le rêve sombre de la vie qui avait fait place à la glorieuse possession de la réalité de Dieu !

Vous dire, Monsieur, ce que toute la communauté a ressenti en apprenant cette douloureuse nouvelle, ce serait une tâche au-dessus

de mes forces. Je sens déjà qu'en vous faisant ce récit ma vue se trouble un peu, et mon cœur n'y tient plus, il est temps de m'arrêter, pour ne pas me sentir débordée par mes larmes.

Soyez donc assez bon pour annoncer ce triste événement à son cousin Auguste. Émilie l'aimait tant, et nous a, tant de fois, fait prier pour lui ! La cérémonie de l'enterrement aura lieu à onze heures, demain matin, jour où l'église célébrera la fête des morts. Je pense vous voir un moment, avant ou après, ainsi que votre apprenti : notre mère désire vous parler, et, je pense, vous remettre différents objets qui lui ont appartenu.

À bientôt, donc, Monsieur, je vous demanderais vos prières pour notre bien-aimée défunte, si je n'étais assurée d'avance que vous ne l'oublierez pas. Je ne doute pas un instant de son salut éternel ; mais il faut être si pur pour se présenter devant Dieu. Je prie bien aussi pour vous, ainsi que toutes nos sœurs ; faites de même pour nous, je vous en supplie, et demandez à notre-seigneur qu'il me donne un peu des vertus de notre chère petite Émilie.

Votre humble servante,  
Sœur Angèle.

Paris, fête de tous les saints 18...

Telle était la teneur de la lettre qui nous annonçait la douloureuse fin de cette sainte enfant. Le lendemain,

nous suivions, tous les deux, son convoi funèbre : un humble cercueil, revêtu d'un drap mortuaire blanc, et sur lequel une couronne de roses blanches était déposée.

Les jeunes enfants de l'ouvroir précédaient le cortège qui n'était pas nombreux, et pleuraient aussi, comme nous.

Ah ! Quand on assiste à de semblables cérémonies, et qu'on entend résonner la première pelletée de terre sur le cercueil où reposent les restes de ceux qu'on a connus et aimés dans la vie, quel homme pourrait être assez insensé pour douter un instant de l'immortalité de l'âme, surtout quand ceux qu'on a perdus ont vécu comme avait vécu celle que la terre venait de donner au ciel ! La lettre que je remis à mon apprenti, après la mort de sa cousine, et pour me conformer au dernier vœu de la mourante, était ainsi conçue :

Mon cher Auguste,

Quand tu liras ces lignes, tu auras, probablement, le cœur bien triste encore du départ de ta pauvre sœur et de ton amie ; et moi, j'espère bien alors être avec le bon Dieu, s'il a voulu me pardonner mes fautes, comme je l'attends de sa bonté.

Nous avons vécu, tous les deux, bien isolés et bien ballottés dans le monde, mon bon Auguste, mais le bon Dieu ne nous a jamais abandonnés, et nous a conduits par la main, l'un et l'autre ; moi, jusqu'au terme de ma vie, et toi, jusqu'à celui de tes peines, si tu veux remettre tous tes intérêts dans ses mains.

Quand la mort approche, mon ami, il semble qu'on y voie plus clair ; et je ne pense pas me tromper en te donnant quelques petits avis, comme une sœur à son frère.

Le bon Dieu t'a fait une grande grâce, en te donnant un patron chrétien ; ils sont rares : garde le tant qu'il voudra de toi et tâche de le contenter, supportant, sans murmurer, même ses inégalités de caractère et ses reproches les plus durs. Tout le monde a des défauts ; mais tout le monde ne nous aime pas, et ne nous aide pas à servir Dieu.

Tu es faible, un peu par nature, et facile à entraîner. Tout le monde l'est, plus ou moins ; mais si tu évites les mauvaises compagnies et les mauvaises lectures, tu auras peu de peine ensuite à éviter le mal.

Tâche aussi de ne négliger aucun de tes devoirs religieux. Il est impossible de marcher bien long temps si on ne prend aucune nourriture ; et de demeurer propre si on ne se lave pas. La nourriture de l'âme c'est la communion, et c'est la confession qui nous nettoie. Je te conjure donc de ne pas négliger ces deux sacrements, qui sont si précieux et si indispensables.

J'espère, mon cher Auguste, que tu penseras à moi quelquefois ; non pas pour être triste, ce quine servirait ni à l'un ni à l'autre ; mais pour prier à mon intention, ce qui nous sera utile à tous les deux : car, qui sait combien de temps mes fautes vont me retenir éloignée de celui

duquel on ne peut s'approcher avec la plus légère souillure ?

Tu es la seule personne de notre famille qui m'ait véritablement aimée et celui, aussi, qui m'a toujours été le plus cher. J'espère bien pouvoir là-haut te recommander au bon Dieu et te garder ta place, auprès de moi, dans le ciel.

Je ne laisse pas grand chose, mais j'en suis bien aise ; et je veux te dire ce que je souhaite qu'on en fasse après ma mort.

J'avais le désir, dès que je le pourrais, de faire dire une messe pour le repos de l'âme de ma pauvre mère, une pour la conversion de mon père, et une autre, pour ma belle-mère et mes autres parents. J'ai, à peu près, ce qu'il faut pour cela ; mais comme je n'ai rien pu gagner par mon travail, s'il manquait quelque chose pour compléter cette petite somme, je compte sur toi, mon cher Auguste, pour faire cette charité à ta pauvre sœur.

Je serais bien aise si tu voulais garder, en souvenir de moi, le petit livre auquel je dois d'avoir été retrouvée, le jour où nous nous sommes rencontrés à la Villette.

Si ton ami, le Manceau, y tenait, je désirerais qu'on lui envoyât la médaille de la Sainte-Vierge qu'il m'a donnée avant son départ ; je l'ai toujours portée en priant pour lui, et il serait bien bon de la porter aussi, en priant pour moi.

Quant à M. Loyseau, ton patron, prie-le de vouloir bien accepter mon chapelet. Je pense que cela lui fera quelque plaisir, parce que je sais qu'il a pour moi une vraie affection, et moi aussi, je le regarde presque comme un père. Je ne lui demande pas ses prières, mais j'y compte bien.

Ainsi, adieu, mon bon Auguste, ne me pleure pas trop. Vois-tu, la plus longue et la plus heureuse vie, ici-bas, n'est pas encore grand chose, et ceux qui s'en vont ne sont pas si malheureux. Je m'en vais avec le seul regret de n'avoir rien fait pour le bon Dieu ; mais il est si bon qu'il voudra bien y suppléer par sa miséricorde, et m'appeler près de lui, pauvre petite servante inutile que j'ai toujours été.

Adieu, encore une fois, mon bon et cher Auguste, sois bon chrétien, et ne manque pas au rendez-vous que te donne, avec Jésus, Marie et Joseph et nos saints anges gardiens, ta pauvre et tendrement affectionnée cousine et amie.

Émilie. »

## *Chapitre XXIV*

Les premiers jours. souvenir d'une âme.  
— Mort de Propre-à-rien. — Se retrouver au ciel.

Les volontés de la chère petite furent fidèlement exécutées.

Depuis ce temps, la conduite de Propre-à-rien était devenue absolument irréprochable. Le pauvre enfant qui, jusqu'alors, avait, souvent, des retours vers les mauvaises idées et les faux principes dont son enfance avait été empoisonnée, paraissait transformé et comme illuminé à l'intérieur, par une pensée profonde et incessante.

Les premiers jours que nous passâmes ensemble après cette perte cruelle, il semblait en proie à une sorte de désespoir, d'autant plus dangereux qu'il était plus concentré et plus sombre. Je comptais sur le temps, qui fait oublier tant de choses ; sur la légèreté de l'âge, qui émousse si vite la pointe des plus grandes douleurs ; sur les distractions, qui effacent les idées les plus noires. Toutes ces choses, pendant plus d'un mois, demeurèrent sans effet. J'évitais avec soin de lui parler de celle que nous avions perdue, et j'avais tort, parce qu'il sentait ma pensée au travers de mon silence, et elle lui arrivait sans lui apporter

aucune consolation, ni lui faire aucun bien.

Je le compris plus tard, et je changeai de méthode. Je m'aperçus bientôt que le meilleur remède était dans le souvenir de la cause du mal. Nous ne parlions d'Émilie que le cœur gros et les yeux humides ; mais nous n'en parlions jamais sans nous sentir ensuite plus portés au bien. Le souvenir d'une âme sainte suffit pour embaumer et rafraîchir les cœurs de ceux qui ont vécu dans son intimité. Dès lors, nous nous en entretenîmes souvent, et, souvent aussi, le seul nom d'Émilie suffisait pour faire accomplir à son cousin les plus grands sacrifices.

Les jours, les semaines, les mois passèrent ainsi. Rien n'annonçait dans la santé d'Auguste qu'il portât le germe d'une maladie quelconque, et je crois qu'en réalité il n'en avait aucune ; mais celui qui dispose de tout avec amour et sagesse, avait décidé de réunir bientôt ces deux chers enfants, dans le royaume de la paix et de l'amour.

À quoi bon raconter dans ses tristes détails, la fin de ce premier compagnon de ma vie de travail ? Ces détails sont si vulgaires pour des indifférents, et si précieux pour un cœur ami !

De quel mal est-il mort ? Je n'en sais rien. Les médecins, aujourd'hui, nomment cela, je crois, une fièvre typhoïde ; quand j'étais jeune, on lui donnait un autre nom, plus tard, sans doute, on le débaptisera encore. Qu'importe un mot quand Dieu nous rappelle ? Il n'y a que la mort qui ne change jamais.

Le cher enfant s'éteignit doucement, ainsi que l'avait

fait sa cousine, et mourut dans mes bras, après avoir, comme un vrai chrétien, reçu, dans la plénitude de son intelligence, tous les sacrements de l'église, après les avoir demandés lui-même, et après s'y être préparé avec grande foi et grand amour.

Je n'ai pas eu la consolation de conduire ses restes mortels auprès de ceux de sa cousine, puisque nous habitons sur la rive gauche de la Seine ; mais qu'importe encore ? Outre que tous les champs de repos sont, à chaque instant, bouleversés par les administrations municipales, et que le Père-Lachaise, comme Montparnasse, deviendront probablement des rues et des squares avant peu, qu'importe où sont allés les corps, quand les âmes se retrouvent ?

J'ai entendu dire à plusieurs que dans le ciel on ne se reconnaissait plus. Pour moi j'estime cette pensée presque impie et antichrétienne, et j'ai la certitude qu'au ciel on se reconnaîtra.

Que ceux qui se sont entre-aimés d'une affection tout humaine, sans se faire aucun bien réel et spirituel ici-bas, ne retrouvent plus, dans la patrie, je le crois de même : cela est vrai des amitiés et des sentiments périssables, qui s'éteignent avec la vie mortelle et ne sortent pas avec nous du tombeau ; mais quand une affection va à l'âme et lui profite, c'est que cette affection-là vient de Dieu, qu'elle est impérissable et doit retourner à Dieu. C'est ainsi que ces chers enfants se sont aimés sur terre, et j'ai la confiance qu'ils s'aiment ainsi dans le ciel.

Et moi aussi, je veux aimer les âmes et leur être utile

sur terre, par mes prières et mes œuvres ; afin de retrouver et d'aimer là-haut, dans la joie, ceux que j'ai connus et aimés ici-bas, dans les pleurs.

Fin

## Table des matières

Préface .....	4
Chapitre premier .....	15
Chapitre II.....	27
Chapitre III.....	36
Chapitre IV.....	55
Chapitre V .....	61
Chapitre VI.....	78
Chapitre VII.....	93
Chapitre VIII.....	112
Chapitre XI.....	125
Chapitre X.....	138
Chapitre XI.....	154
Chapitre XII.....	165
Chapitre XIII.....	187
Chapitre XIV.....	201
Chapitre XV.....	218
Chapitre XVI.....	225

Chapitre XVII.....	249
Chapitre XVIII.....	274
Chapitre XIX.....	292
Chapitre XX.....	301
Chapitre XXI.....	321
Chapitre XXII.....	344
Chapitre XXIII.....	368
Chapitre XXIV.....	394